VOYAGES
DE PYTHAGORE
EN ÉGYPTE,
DANS LA CHALDÉE, DANS L'INDE,
EN CRÈTE, A SPARTE,
EN SICILE, A ROME, A CARTHAGE,
A MARSEILLE ET DANS LES GAULES;

SUIVIS

DE SES LOIS POLITIQUES ET MORALES.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE DU BATTOIR,
N°. 16, QUARTIER DE L'ODÉON.

AN SEPTIÈME.



Pythagore harangue les Citoyennes de Crotone.

Pag. 264 & Suiv.

VOYAGES
DE
PYTHAGORE.

S. CLXXV.

Pythagore sur le mont Etna.

Nous parcourûmes le territoire, où nous ne trouvâmes de remarquable que la couleur du sel ; elle tire sur le pourpre.

Symique voulut être de notre voyage du mont Etna : Nous étions élevés à peine de trente stades que nous rencontrâmes sur notre chemin un temple de Vulcain. Entrons, pour y sacrifier, nous dit-il. Si nous nous en abstenions, le peuple de Sicile nous rendrait responsables des événemens. Le sanctuaire est gardé par une meute de chiens instruits à caresser le pieux voyageur : ils aboyent après celui qui n'apporte point d'offrande.

L'édifice est construit sur les bords même d'une lave qui coula jusqu'ici, lors d'une éruption dont l'époque est si éloignée qu'il n'en reste aucun souvenir. Il en est qui la placent lors de l'irruption des Ioniens en Sicile, il y a six siècles. Mais il faut s'enfoncer bien davantage dans la nuit des temps.

Les limites du bois sacré qui enveloppe le temple, sont indiquées par des pierres que les bouches du volcan lancèrent jusqu'à cette

distance. Il nous fallait ces témoins pour croire que nous approchions de l'Etna. Car la région que traversait notre route, est comparable à tout ce que les poëtes racontent du vallon de Tempé. Nous quittâmes ces champs féconds et bien cultivés pour entrer dans un bois formant une large zone à toute la montagne : la fraîcheur de l'ombrage des chênes toujours verds jette les voyageurs dans le doute. Ils craignent de s'être égarés, tant ils ont de peine à concevoir qu'un abyme de feu puisse être précédé d'avenues aussi riantes. Le jeune Abaris partageait cette appréhension. Mais nos guides nous firent remarquer, presqu'à chaque pas, quelques traces du volcan dont la cendre servant d'engrais à toute la contrée, lui vaut cette belle végétation. Mais, qu'elle a dû être lente ! Il faut longues années pour convertir en terres fertiles des amas de roches calcinées par le feu et recouvertes d'une épaisse couche de poussière brûlante. Il faut du temps pour que, du milieu de ces vastes débris de la nature, jaillisse ce ruisseau d'Atis et de Galatée dont nous goûtâmes à leur source, au septentrion de l'Etna, les eaux limpides et si froides. Elles vont abreuver les habitans d'une bourgade qu'on appelle Callipolis, située au bas de la montagne de Feu.

Dans cette vallée délicieuse (1), nous rencontrâmes fréquemment à nos pieds l'*animal porte-maison* (2), pour nous servir d'une expression d'Hésiode.

Notre étonnement et notre admiration

(1) Appelée aujourd'hui *Demona*.
(2) Le limaçon.

augmentaient à mesure que nous montions. Les plus grands contrastes de la nature sont rassemblés ici. On dirait qu'elle a pris plaisir à y confondre les lois de la raison humaine. Le jeune Abaris cherchait à concevoir comment il pouvait cueillir les figues les plus belles, les plus douces sur un sol composé de laves et tout hérissé de pierres volcaniques. Ce fut pour lui bien un autre sujet d'embarras pour comprendre comment en peu d'heures, sur la même montagne, il passait de l'été le plus chaud au printemps le plus agréable, puis au plus rigoureux hyver. Car en sortant de cette forêt touffue, qui ceint l'Etna, la haute contrée où nous pénétrâmes nous offrit des amoncellemens de neiges et de glaces que les feux qu'elles recouvrent ne sont pas mêmes capables d'affaisser et d'amollir. L'Elisée touche ici au Tartare ; et cet enfer aussi élevé que les poëtes nous disent l'autre profond et bas, se divise de même en deux régions qui offriraient chacune un supplice opposé : les frimats les plus affreux et les flammes les plus ardentes (1).

Arrivés *à l'antre de Polyphème* ou *des Cyclopes* (2), tous nos compagnons, même Symique et jusqu'à nos guides, d'après quelques symptômes sinistres que l'un d'eux fit remarquer aux autres, furent d'avis unanime d'en rester là, promettant de nous attendre à l'abri dans cette caverne, si nous étions assez téméraires pour oser avancer jusqu'au cratère du volcan.

(1) *Ætna* Petri Bembi. p. 137. 1532. *in*-8°.
(2) Auj. *Spelunca del Capriole*; la caverne des Chèvres.

Abaris, dis-je à mon jeune compagnon. Tu ne me laisseras point aller seul.

ABARIS. Non, certes! Mais sans toi, je n'eusse pas été plus loin. Avec toi, je descends dans le gouffre. Ton exemple est ma règle.

PYTHAGORE. Marchons! Il faut que les premiers rayons du soleil nous trouvent demain sur le bord même de l'Etna. Les flammes du volcan nous serviront de fanal pendant la nuit.

A son défaut, nous avions autour de nous quantité de *teda*, arbres résineux devenus sacrés depuis que Cérès, disent le peuple et ses prêtres, en arracha deux pour éclairer ses courses nocturnes, pendant la recherche de sa fille.

Enfin, à travers mille dangers que nous n'aperçevions pas, mille obstacles qui ne purent nous rebuter, acablés de fatigues sans en ressentir aucune, après trois heures d'une marche pénible, nous parvînmes, bien avant l'aube du jour, au point le plus élevé de la montagne de feu et sur la rive même de ce gouffre toujours ardent. Nous pûmes en mesurer l'étendue que nous évaluâmes à vingt stades. Au-dessus, un épais nuage de fumée semble immobile, à la distance de plus de cent palmes. Notre œil osa sonder les profondeurs du gouffre; nous y distinguâmes la cime d'un mont resplendissant (1), comme un immense amas de métaux en fusion. Pour jouir de ce spectacle inénarrable, nous avions escaladé un rempart de roches calcinées, et toujours tremblantes. En vain nous voulûmes nous parler. Nous étions assourdis par d'épouvantables mugisse-

(1) Kirkherus. *ign. subter.*

mens qui provenaient du choc de tous les élémens rivaux (1). Les éclats de la foudre dans les plus violens orages, ne sont rien, comparés au bruit terrible et continu qui sort du fond de cet abîme incommensurable et, qui se repercute contre les rochers. L'Etna cependant était dans le calme. Qu'est-il donc, quand son cratère déborde au lever du Sirius (2): mais alors, aucun mortel ne peut l'approcher.

Abaris voulut rendre à ce gouffre l'un de ces cailloux brûlans qu'il lance autour de lui. dans ses moindres éruptions. Nous en roulâmes un qui avait quatre pas d'homme de diamètre. Nous comptâmes trente pulsations de l'artère, avant que cette masse parvint au plus bas de l'abyme. Sa chute fut accompagnée d'un fracas dont nous frissonnâmes, et suivie d'une gerbe enflammée qui éclaira la voûte éthérée de tout l'horizon.

En ce moment, nous crûmes voir une superbe colonne de feu soutenant le ciel (3). Oh!

---

(1) Voy. le poëme de l'Etna, trop peu lu; vers 93 et suivans, dont voici une imitation hasardée :

Au sein de l'Océan, le globe de la terre
N'est point un tout solide, une pesante sphère,
Masse immobile, inerte, imperméable aux flots.
Comme le corps humain, ce globe a ses canaux
Qui servent de passage aux vents ainsi qu'à l'onde.
L'Etna démontre enfin ce phénomène au monde.
Dans ses flancs caverneux les élémens rivaux
Se livrent sans relâche une guerre intestine;
Dans ses feux dévorans, la roche se calcine,
Et jaillit en éclats par d'affreux soupiraux.

(2) Au commencement de la canicule.

(3) On lit dans Pindare, au sujet de l'Etna : *colonne céleste.*

que l'Etna était bien digne alors d'allumer une seconde fois la verve d'Orphée (1)!

Après nos premières émotions, nous fûmes assez maîtres de nous mêmes pour promener nos regards autour de nous, et observer l'état de la terre et du ciel, vus de cette élévation prodigieuse et en présence du plus ancien et du plus étonnant de tous les phénomènes. Jamais les astres errans qui roulent sur les plaines de l'Empyrée ne me parurent jeter une lumière plus pure et plus éclatante. Jamais je ne les vis en aussi grand nombre. Il me sembla que jusqu'à ce moment je n'avais pu les contempler qu'à travers un voile épais. Jamais je ne les vis scintiller, aussi brillantes. Mon œil touchait immédiatement ces étoiles, et mon front, comme celui d'Atlas, portait le firmament. Cinq à six mille stades d'émanations épaisses n'étaient plus interposées entre moi et le ciel. Je pouvais le contempler à nu. Je crois que j'aurais pu distinguer la planète de Jupiter et sa suite. J'admirai la blancheur de la voie lactée, comme une flamme légère et pure. De nouveaux groupes d'étoiles m'apparurent pour la première fois. De nouveaux météores, perdus pour les hommes qui ne se sont jamais élevés au-dessus de sol où ils marchent, vinrent frapper ma vue; je sentis mon imagination s'agrandir. Jamais je ne reconnus mieux l'influence des objets matériels sur la pensée de l'homme. Mon cerveau s'échauffait, bouillonnait avec l'Etna, et se dégageait des scories qui mettent obstacle à

(1) Ce poëte antique avait décrit ce phénomène, quelque part dans ses poëmes.

l'essor de l'imagination, si je puis m'exprimer ainsi.

Je me surpris une intelligence plus vaste, plus délié, plus prompte. Ce fut là que je fis mes deux découvertes sur la lune et l'étoile du soir. En recueillant mes idées, je reconnus que la lune allumait son flambeau à celui du soleil. Là, il me fut révélé que Vénus ou Vesper est la même constellation que Lucifer et Phosphore.

Abaris et moi, nous étions plongés dans une extase, dans un ravissement qui pouvait nous devenir fatal, si l'astre du jour n'était venu nous en tirer. C'est du sommet de l'Etna qu'il faut assister au lever du soleil. Nous avons droit de nous vanter d'avoir été présens à la création du monde. Le spectacle dont nous jouîmes en était une véritable. Qui mieux que l'Etna peut donner l'idée du cahos des poëtes? Le soleil, comme le genie de la nature, vint rendre l'ordre et l'existence au globe de la terre absorbé pendant la nuit dans les horreurs de la confusion: cette double image et le passage de l'une à l'autre me firent concevoir comment ces deux grands principes du bien et du mal, adoptés chez presque toutes les nations, prirent naissance dans l'esprit de l'homme. A l'origine de la formation de notre globe tel qu'il est, il n'y avait d'autres feux visibles que ceux du soleil et celui qu'on allumait à ses rayons. Ce globe étincelant qui distribue régulièrement la lumière et la chaleur, dut passer pour le plus grand bienfait de la nature; il devint l'objet d'un culte universel. Alors la Trinacrie n'était point une île; elle ne faisait qu'un tout avec le rivage italique.

Alors, les mortels heureux, dans leur simplicité, ne soupçonnaient pas l'existence du mal. Tout, en effet, était bien à leurs yeux.

Mais quand le souffre et le bitume qui éprouvaient une fermentatation sourde dans les flancs du mont Etna, éclatèrent au dehors; quand les entrailles de la terre furent dilacerées par ces agens de la destruction; quand une partie du sol fut arrachée, au continent au milieu des mouvemens convulsifs produits par l'air, le feu et l'eau aux prises dans son sein; quand ce monde n'obtint du repos et la permanence que sous la clause de se voir condamné à entretenir plusieurs gouffres de feu sans cesse en activité; l'imagination humaine s'échauffa devant ces soupiraux ardens; et de même qu'elle avait placé dans le soleil un Dieu bienfaisant, elle se créa un mauvais génie, un Typhon résidant dans la profondeur des volcans, pour en exhaler sur la terre les incendies et le ravage. Le premier culte des hommes avait été l'expression de leur reconnaissance. Le sentiment de la crainte leur inspira de dresser de nouveaux autels. L'homme frappé de terreur, mais soutenu par l'espérance, se crut placé entre deux puissances luttant sans cesse pour lui faire éprouver l'un tous les biens, l'autre tous les maux. Les peuples en sont là. Ils mettent toute leur étude à fléchir l'un et à se faire aimer de l'autre.

De cette première idée en découla une seconde. Il ne fut pas difficile de persuader que l'Etna et les autres volcans sont les portes des enfers, séjour des méchans à leur trépas. Deslors, les éruptions volcaniques furent regardées comme le châtiment des Dieux infli-

gé aux mortels coupables. Un homme de génie survint et dit à la tourbe effrayée :

« Enfans de la terre ! Que faites-vous ? Encore frappés de l'inondation de vos ancêtres, pourquoi passer subitement à l'excès opposé ? Ce grand foyer n'a point été allumé par le courroux du ciel, et n'est point une des portes du Tartare ; ôsez suivre le cours rapide de ce fleuve de feu. Le voilà qui descend dans la forêt. Il embrâse et consume tous les grands végétaux qu'il rencontre. Approchez-en encore. Contemplez de sang froid ce vaste embrasement. Ces feux qui brûlent peuvent vous être aussi utiles, aussi salutaires que les rayons du soleil. Ils vous défendront des rigueurs du froid ; ils rendront vos alimens plus sains et plus agréables ; ils seront la source de nouveaux arts. Bénissez ce volcan à l'égal du soleil ».

Il dit, tenta quelques expériences qui réussirent ; et bientôt la reconnaissance, portée à l'excès, lui fit rendre les premiers honneurs politiques et religieux, sous le nom de Vulcain (1). Cette fois l'intérêt dissipa la crainte. Le peuple, que la terreur dispersait d'abord, se rapprocha et se rendit familiers les plus terribles phénomènes : bientôt on le vit façonner les métaux à la flamme des volcans. Et cette catastrophe qui semblait menacer la race humaine d'une ruine totale, servit au contraire aux progrès de la civilisation.

Les feux de l'Etna produisaient sur Abaris et sur moi les effets des eaux du fleuve d'oubli. Nous ne pensions plus à nos compagnons de

(1) *Æetneus* est l'un des surnoms de Vulcain.

voyage qui nous attendaient, ni même à nous. Un murmure souterrain qui se fit entendre (1), et le frémissement de toute la montagne nous obligèrent de songer à la retraite. Le péril devenait pressant. Il fallut nous hâter. Déjà le bruit des crépitations de la matière volcanique frappait notre oreille. Déjà une odeur sulphureuse plus forte se faisait sentir. Des torrens de fumée retombaient par noirs flocons sur nos têtes ; déjà nos vêtemens se chargeaient de la cendre que l'air agité chassait au loin, comme une pluie brûlante. Nous trouvâmes la caverne des Cyclopes déserte. Arrivés à la forêt des chênes verds, nous nous y arrêtâmes un moment pour regarder enfin au-dessus de nous. D'affreuses ténèbres nous dérobaient la vue du ciel et s'épaississaient à chaque pas que nous faisions. Nous ne vîmes plus d'autres objets que la cîme de l'Etna, vomissant des masses informes de matière brûlante au milieu des flammes de diverses couleurs. Au sortir du bois, descendus dans la partie cultivée des lieux bas de la montagne, le spectacle était changé. Le cratère du volcan avait ouvert un passage à une nouvelle lave qui se précipitait comme un fleuve rapide. Des flots rouges de feu serpentaient parmi les pierres en bouillonnant. Ils allèrent retomber dans un lac qu'ils mirent aussitôt à sec, et s'absorbèrent dans ce nouvel abyme, laissant

---

(1) Pythagore ayant quitté Samos sa patrie, pour venir s'établir à Crotone, en Italie, fut témoin des éruptions de l'Etna.

Théorie de la terre. tom. V. n°. 1654, par Lamétherie. *in*-8°. 1797.

après eux une vapeur humide qu'un noir tourbillon de poussière dissipa.

§. CLXXVI.

Catane et Charondas. Tauromenie, Messana, etc.

L'ÉRUPTION n'eut pas d'autres suites. L'effroi qu'elle causa fut extrême ; nous nous trouvions sur le chemin de Catane : tous les édifices de cette ville, distante du volcan de trois heures de route, avaient éprouvé une oscillation sensible, présage trop ordinaire d'une grande catastrophe. Nous ne fûmes point assez éloquens pour rassurer les citoyens. Nous leur dîmes envain : « Regardez attentivement la direction de la lave ; la voyez-vous se détourner vers le flanc de la montagne opposé à vous. Voyez-la se dissiper elle-même, s'engouffrer, pour ne plus reparaître. Les Dieux ne veulent, cette fois, que vous donner un avertissement ».

Rien ne fut capable de les guérir de leur terreur. Ils croyaient voir déjà au milieu d'un fleuve brûlant, les rochers bondir sur leur territoire, et s'éteindre dans les eaux de la mer de Sicile. Le plus grand désordre régnait dans les carrefours et les places publiques. Chaque famille désertait sa maison, pour éviter le double danger de la chute des bâtimens, et de celle des pierres volcanisées. Hors de leurs murailles, les habitans se peignaient leur situation beaucoup moins affreuse. Chacun, en fuyant, emportait ce qu'il possédait de plus précieux ; l'avare songeait à ses trésors, le statuaire à son chef-d'œuvre d'ivoire ou

d'ébène, les femmes à leurs bijoux. Au milieu de cette foule errante et embarrassée, le plus intéressant spectacle vint s'offrir à nous. Deux frères marchaient ensemble, chargés sur leurs épaules, l'un de son père, l'autre de sa mère. De tous les grands biens dont ils sont propriétaires à Catane, ils ne veulent conserver que les deux auteurs de leurs jours. Périsse notre héritage ! disaient-ils, en sortant de la ville, pourvu que nos parens soient sauvés, et nous restent !

Abaris voulut savoir les noms de ces deux modèles de piété filiale. Il s'en informa à un jeune citoyen qui paraissait fixer sur nous toute son attention ; il nous dit qu'ils s'appelaient *Amphinome* et *Anaphias*.

A cette vue, j'imaginai, pour rétablir le calme et l'ordre dans Catane, un moyen qui me réussit au-delà de mes espérances. « Citoyens ! m'écriai-je, remarquez donc avec moi le plus grand des prodiges. Où fuyez-vous ? rentrez dans vos maisons : les Dieux sont appaisés ; ils vous font grâce, par égard pour ces deux fils. Remarquez donc avec moi que l'éruption de l'Etna s'est rallentie visiblement, du moment qu'Anaphias et Amphinome vous ont donné l'exemple de la vertu la plus propre à désarmer le ciel. Voyez-vous, comme moi, la lave se détourner, pour épargner une ville devenue sacrée par la belle action des deux frères. Les foudres du volcan se taisent ; l'atmosphère se dégage : le soleil s'empresse d'éclairer vos murs qui renferment des ames vertueuses. Rendons grâces aux Dieux, au pied même du volcan. Citoyens de Catane ! souvenez-vous qu'une seule vertu serait

capable d'éteindre l'embrasement du monde entier ».

Les Cataniens, occupés de leurs intérêts personnels, avaient à peine pris garde aux deux frères. Ils ne voyaient que leurs propres dangers. D'après mon observation, ils commencèrent à revenir sur leurs pas. L'événement semblait justifier mes paroles; si l'éruption ne s'éteignait pas tout de suite à ma voix, du moins elle ne faisait aucun progrès. On crut voir en effet un rapport entre ce qui se passait sur le sommet de l'Etna et dans les murs de Catane. On se pressa autour des pieux enfans (1), et l'on alla sacrifier aux autels de Cérès et de Vulcain.

Après ce cérémonial religieux, je requis des magistrats de proposer au peuple assemblé la fondation d'un temple consacré à la piété filiale. De ce jour, il y eut à Catane *la rue des Pieux Enfans* (2). Syracuse, dont leur famille était originaire, voulut, par une louable imitation, élever aussi par la suite dans ses murs un monument à la mémoire de cette touchante aventure.

Les Cataniens nous retinrent trois jours parmi eux, et nous accordèrent les honneurs du prytanée. En leur faisant nos adieux, je crus devoir les prémunir contre cet esprit de terreur qui domine dans leur caractère. « Citoyens, leur dis-je en partant, appliquez-vous à prévoir les calamités dont vous menace chaque jour un voisin aussi redoutable que celui qui domine sur vous. Tenez-vous prêts aux

(1) *Sanctos juvenes*. . . Corn. Severus. *AEtna*.
(2) *Campus piorum*.

événemens les plus sinistres; mais ne vous défiez point de la providence de la nature, même quand vous verriez une lave de l'Etna traverser votre ville, pour se rendre à la mer. Il vous manque un port; ne seriez-vous pas bien agréablement surpris, si une grande éruption, au lieu d'abymer votre cité, lui procurait un mole que vous n'avez encore pu construire (1) ? Le bien est quelquefois l'enfant du mal ».

Comme nous sortions de la ville pour n'y plus rentrer, le jeune citoyen qui nous avait appris le nom des deux frères à jamais célèbres par leur amour filial, vint à nous. Il était en habit de voyage; il m'adressa ces paroles avec véhémence : « Je me trompe fort, ou tu es l'initié qui détermina la révolution d'Agrigente; tes discours à Catane me le confirment. Permets que je t'accompagne pendant le reste de tes voyages. Je veux mettre à profit les conseils que tu viens de donner à mes compatriotes. Le bon génie qui te guide ne repoussera pas celui qui m'attire vers toi. L'Etna m'a donné les premières leçons de sagesse; joins-y les tiennes. Familiarisé avec les grands phénomènes de la nature, il me manque l'expérience de la raison; souffre-moi à tes côtés : me refuserais-tu ce que ce jeune Hyperboréen a déjà obtenu de toi ? je me nomme *Charondas*.

PYTHAGORE. Abaris, donne la main à Charondas, et tous deux embrassez Pythagore.

Et de suite nous visitâmes tous trois les en-

(1) Ce singulier événement eut lieu par la suite. Voy. *voyage en Sicile*, par Brydone. tom. I.

virons de Catane. Le sol où repose cette ville est un composé de plusieurs laves couchées les unes sur les autres; dans une fouille, hors des murs, j'en comptai jusqu'à cinq, ce qui atteste la haute antiquité du volcan. On ne peut lui refuser au moins quatre-vingt siècles d'existence; car entre chacune de ces laves, est un lit de terre végétale. De temps immémorial sans doute, la curiosité attira les hommes dans les environs de l'Etna; et vraisemblablement Catane fut le chef-lieu de ces peuplades connues sous le nom de *Géans* et de *Cyclopes*. On nomme les *Janigènes* ou *Gigènes* (1) pour leurs successeurs, qui, à leur tour, furent suivis par les *Sicaniens* ou les *Sicules*; lesquels, rebutés par les agressions fréquentes d'un ennemi aussi puissant que l'Etna, cédèrent la place à des étrangers. Ces derniers, chassés de l'Italie par les Aborigènes, se désignèrent sous le nom de *Siciliens*.

Malgré cet hôte dangereux, nous dit Charondas en montrant l'Etna, la Sicile a eu son âge d'or: il s'écoula trop vîte. Du temps des *Janigènes*, nous n'avions ni législateurs, ni lois écrites (2); nous suivions la coutume de génération en génération. Les jeunes se modelaient sur les anciens; chaque père était le roi de sa famille; sa femme et ses enfans composaient son peuple. J'ai pour garant de cet heureux état de choses, Homère et la tradition. Alors les Siciliens n'avaient point d'assemblées publiques pour délibérer; retirée sur les mon-

(1) *Enfans de la terre.*

(2) Extrait presque mot pour mot du liv. I. des *lois de Platon.*

tagnes, chaque famille formait une association particulière, sans idée de société générale. Cette forme de gouvernement était la plus naturelle et la plus convenable à des hommes purs; alors on ne pouvait mieux faire que de suivre un ancien ou son père, comme font les petits des oiseaux....

Nous passâmes à des observations plus rapprochées. Les habitans de Catane ne se servent pour leurs constructions, que de briques d'un grand volume (1). Leurs murailles, les colonnes de leurs temples, leurs puits, sont de terre cuite, qu'ils ont l'art de rendre susceptible d'une dureté, et par conséquent d'une durée égales à celles de la pierre la plus compacte. Celle de lave, difficile à mettre en œuvre, leur a fait prendre ce parti.

Le tyran Phalaris puni, la Sicile rendue à l'indépendance, et le mont Etna observé de près, rien ne pouvait retarder mon passage en Ausonie. Nous traversâmes le *Tauromine* (2) pour monter (3) et séjourner un moment à la ville de *Tauroménie* (4), qui n'a que deux monumens publics à voir, un temple de Vénus, et un autel d'Apollon *Archegète* (5); sa statue est toute de bois d'ébène, et sa lyre est empreinte sur la monnaie des citoyens originaires de la ville de Naxe, dans l'île de ce nom, consacrée spécialement au Dieu de l'Harmonie. On ne put nous dire pourquoi la chouette

(1) *Voyage en Sicile*, par Houel. *in-fol.*
(2) Le fleuve *Tauromine*; aujourd. la rivière *Cantara.*
(3) Tauru, synonime de τοφος, *collis*, montagne.
(4) Aujourd. *Taormina.*
(5) *Dux*, *princeps*, conducteur.

d'Athènes

d'Athènes se trouve représentée sur les portes de Tauroménie, comme nous la vîmes depuis sur celles de Tarente.

Dans la demeure sainte de Vénus, nous aperçûmes suspendue à la muraille, l'image gigantesque et votive des deux sexes (1). Les habitans y prennent à peine garde.

Nous sortions de Tauroménie, le soir, afin de voyager la nuit dans une contrée brûlante qu'on ne saurait parcourir le jour, pour peu qu'on ait de loisir. Nous touchions aux portes de la ville; un grand bruit à celle d'une maison voisine attira nos pas de ce côté. Une troupe de jeunes insulaires, ivres de vin et de luxure, voulait se faire ouvrir de force l'asile d'une famille honnête et paisible, pour en arracher trois sœurs et les associer à leurs sacriléges orgies. Une joueuse de flûte était à leur tête; ils l'obligeaient à ne répéter que des sons capables de les provoquer encore davantage aux excès.

Les noms d'Orphée et de Terpandre me vinrent aussitôt à la pensée. Je m'avance gravement vers la jeune musicienne, et lui dis avec autorité:

« Au nom des Dieux tutélaires du repos public, et garans des saintes mœurs, je t'ordonne de changer le mode de ton instrument. Joue le Dorien; que toutes les modulations de ta flûte soient spondaïques (2)! Apollon daignera un jour t'accorder le prix de ta docilité aux lois de l'ordre ».

(1) Desbrosses, sur Salluste. *hist.* IV. tom. II. *in*-4°.

(2) *Pythagoram accepimus concitatos ad vim pudicae domui afferendam juvenes, jussa mutare in spondeum modos, tibicina*. . . Quintilianus.

La jeune Sicilienne obéit sans différer. Dès les premiers sons, je m'aperçus du succès. La troupe, étonnée d'abord de ce changement subit, prête l'oreille; chacun d'eux immobile se tait; le pouvoir magique de la science musicale se fait sentir; une torpeur s'empare de tout leur corps; ils détournent la vue; ils baissent la tête, osent à peine se regarder; une salutaire confusion se manifeste sur leurs traits. Honteux d'eux-mêmes, nous les vîmes se dérober au milieu de la foule qu'ils avaient attirée. On les laissa se disperser, et la maison assiégée par eux se trouva libre. Nous reprîmes notre route; et le sujet de notre entretien roula sur les ressources trop peu connues encore, que la musique peut offrir pour calmer les passions et prévenir des crimes.

Nous traversâmes les monts Pelore pour nous rendre à *Zancle Messana* (1), jolie petite ville qui n'était qu'une bourgade sous son premier nom. Des Grecs, chassés de l'Achaïe, vinrent s'y réfugier, attirés par l'excellence de son port, quoique voisin de Carybde. Le jeune Abaris me pressa beaucoup pour y aller voir dans un temple de Saturne la faux de cette vieille Divinité.

Le néocore ne jugea pas à propos de nous montrer ce monument antique; il se contenta de nous dire: « Cette faux divine existe certainement en Sicile; mais Saturne l'y a si bien cachée, que nous ne savons pas nous-mêmes où elle est ». Abaris répliqua: « Elle est sans doute avec les sept troupeaux de bœufs et les sept troupeaux de moutons, chacun de cin-

(1) Aujourd. *Messine.*

quante bêtes qui ne meurent point, que Circé, dans Homère, indique à Ulysse».

«Non, reprit Charondas, le bon Saturne a emporté sa faux après en avoir frappé trois coups le sol de notre île pour lui imprimer cette grande fertilité qui le distingue des autres pays, et avant de revenir sur ses pas dans la seconde Grèce ; alors ces deux contrées n'en faisaient qu'une, comme l'atteste la correspondance parfaite des couches de terre des côtes opposées du détroit».

Le déchirement de cette partie du globe se fit à une époque bien antérieure à celle des *Sicules* dans la Trinacrie, sous le pontificat d'Alcyonée, la prêtresse d'Argos, un siècle avant la guerre de Troye.

A présent l'Europe semble représenter, dans ses formes diverses, une grande reine revêtue de son manteau traînant, assise sur son trône, et donnant des lois au reste du monde : l'Italie est son bras droit, soutenant un trépied ou boisseau triangulaire, symbole de la fertile et hospitalière Trinacrie.

Toute la plage voisine du détroit tant redouté du navigateur, est couverte de *conques pelorides*. On y pêche aussi le *latos* (1), que les amis de la table trouvent délicieux, et dont une ville de la Haute-Egypte porte le nom. Nous y reconnûmes encore l'*espadon* ; sa mâchoire est presqu'aussi longue que le reste de son corps.

Sur plusieurs côtes, on rencontre des *thons* beaucoup moins grands que ceux de Samos, mais meilleurs encore.

(1) *Latopolis*, dans la Thébaïde.

Homère sépare la Sicile et le continent d'un trait de flèche. On peut évaluer cette distance à mille pas (1). On nous dit : « Sans les aboiemens des chiens de Scylla, on entendrait le chant des oiseaux d'un rivage à l'autre ».

Nous fîmes nos adieux à la Sicile en lui rendant ce témoignage : Il semble que la Nature l'ait détachée du continent pour offrir un refuge aux mortels fatigués du despotisme. L'étendue de cette île et sa forme ne nécessitent pas des moyens de défense extraordinaires ; et sa position la met en rapport avec tout le globe dont elle occupe, pour ainsi dire, le centre. Elle pourrait être en même temps le grenier et la pépinière des nations voisines. L'ennemi formidable qu'elle porte en son sein devrait inspirer aux habitans, spectateurs journaliers de ce terrible phénomène, une énergie, une audace peu commune. Les menaces et les entreprises de la tyrannie devraient être sans effets sur des hommes accoutumés à lutter contre le plus fougueux des élémens. Par quelle fatalité la Sicile n'a-t-elle eu que des éclairs de bonheur, que des momens de liberté ? Phalaris ne tardera peut-être pas à avoir des successeurs (2).

Si la Nature, considérée sur le cratère de l'Etna, semble une marâtre en fureur contre ses enfans ; l'observateur, aux pieds de ce volcan, ne voit en lui qu'un foyer toujours actif, qui hâte les progrès de la végétation, une source féconde et inépuisable qui pré-

(1) Pline en compte quinze cents de Cénis, en Italie, au cap Pelore, en Sicile. *hist. nat.* III. 8.

(2) Denis le tyran. .. etc.

vient les soins de la culture et même en dispense. La Sicile n'a rien à demander au continent.

Les montagnards de l'Etna sont du plus beau sang, et ont de l'imagination. Eh! comment n'être pas poëte, dans une région où la Nature s'est plu à rassembler les contrastes les plus pittoresques, où la terre prodigue, sans qu'on la sollicite, laisse tant de loisirs à ceux qui la cultivent comme en se jouant? Peut-on demeurer froid en la présence de ce volcan, qui toujours brûle, et qui fournit des tableaux tels que le génie, dans toute son effervescence, dans tous ses écarts, ne saurait en inventer? Quelle impression profonde ne doit pas laisser dans l'esprit le grand spectacle dont on est accablé, quand, parvenu au sommet de l'Etna, à travers les rians paysages et la neige amoncelée, on jette en tremblant la vue sur un précipice de feu, aussi vieux peut-être que le globe; et quand, fatigué de cette scène d'effroi, on étend ses regards sur l'horison, qu'on ne peut embrasser qu'en idée, et dans lequel des yeux exercés pourraient, lors d'un temps calme, découvrir trois mondes à-la-fois? Cependant je n'ai point remarqué dans la Sicile cette activité dont le volcan, qui lui ronge les entrailles, lui donne de si terribles exemples.

Les lois de la politique, plus fortes que celles de la nature, empêcheraient-elles les insulaires de monter leur ame au ton des révolutions physiques, dont ils sont les témoins et les victimes?

S. CLXXVII.

Pythagore passe en Italie. Rhegium. Locres. Zaleucus.

Le bras de mer que nous avions à franchir ne justifia point à notre égard les craintes qu'on en conçoit à la lecture de l'Odyssée : notre pilote sut éviter et Carybde et Scylla. Nous abordâmes fort heureusement sur la rive très-élevée du continent, à l'extrémité de la chaîne des Appennins, entre le promontoire *Lacinium* (1), sanctifié par un temple de Junon, et la cité de *Rhegium* (2).

Cette dernière ville doit son origine première à une famine qui désolait l'île d'Eubée. La population surabondante de Chalcis s'expatria et vint s'établir sur la côte de la Grèce exotique (3), contrée alors sans nom comme sans habitans, quoique bien digne d'en avoir. Apollon consulté, fut le guide de l'émigration : la nouvelle colonie lui consacra le décime des fruits de la terre où elle s'établissait. Peu après, Rhegium élargit son enceinte pour recevoir les restes infortunés du peuple de Messenie, après la malheureuse affaire d'Ithome. Sans doute, en récompense d'une politique aussi louable, les Rheginiens ont tellement prospéré, qu'ils peuvent aujourd'hui armer

(1) Aujourd. *le cap delle Colonne.*

(2) Au cap Colonne, *promontorium Lacinium*, le temple de Junon Lacinie offre encore quelques débris, que des voyageurs prennent mal-à-propos pour *l'école de Pythagore.*

(3) Depuis, la *Grande Grèce ;* auj. la *Basse-Calabre.*

six mille soldats, six cents cavaliers, et cinquante trirêmes (1) : fédérée avec les autres colonies eubéennes de la Sicile et d'ailleurs, elle se régit par les mêmes lois, ou plutôt par des usages semblables. Son gouvernement est aristocratique, sans être tempéré par la démocratie. Elle a un sénat législatif très-nombreux. C'est un corps de mille citoyens choisis, ou pour mieux dire, tirés des familles qui payent à la république la plus forte contribution, évaluée selon leurs biens. On appelle ces sénateurs *Hippobotes*.

Mille sénateurs ! ... c'est beaucoup trop ; je le leur ai déjà dit souvent.

Les premières magistratures ne sont confiées qu'à un petit nombre d'autres familles qui descendent des fondateurs de la colonie. L'un de ces magistrats ne doit avoir la prééminence sur ses collégues que pour un temps. Quand nous fûmes, pour la première fois, à Rhegium, celui qui remplissait cette fonction suprême, messenien d'origine, paraissait vouloir ne pas s'en désaisir ; et les citoyens semblaient n'y pas prendre garde, n'ayant d'autres reproches à faire à la personne d'Anaxilas.

Cependant un autre sénateur, Androdamas, venait de quitter la ville et d'échapper au joug commun, profitant de l'invitation des habitans de Chalcide (2), qui avaient recours à ses lumières pour réformer leurs lois.

Avant de partir, nous rendîmes une visite au statuaire Cléarque, le seul artiste de Rhegium qui puisse lui faire honneur.

---

(1) Vaisseaux à trois bords, ou à trois rangs de rameurs.
(2) En Thrace. Thucydid. II.

Les Rhéginiens sont plus fiers de la bonte de leur vin. Il est épais et rend la tête pesante; mais il devient excellent avec l'âge ; à quinze feuilles, il est parfait.

On nous parla beaucoup encore des belles anguilles que l'on pêche dans les eaux du détroit, à côté de Rhegium.

Mais aucun citoyen ne sut nous dire la demeure de *Théagène*, homme studieux qui se consacre à la Muse de l'histoire, en méditant les Oeuvres d'Homère.

Nous tînmes conseil. Mon jeune Hyperboréen était d'avis de tenter à Rhegium ce qui nous avait si bien réussi à Centuripe. Charondas et moi, nous pensâmes autrement.

Pour faire rendre au peuple l'indépendance, il faut avoir au moins son aveu. Ici personne ne murmure. Passons notre chemin. D'ailleurs cette ville n'a point encore de lois. Sans lois, la liberté est un présent inutile, pour ne pas dire funeste. Marchons plutôt vers Locres ; les citoyens n'en sont pas très-paisibles. Sachons-en les causes.

Mais on nous prévint de ne pas sortir de Rhegium, avant d'avoir salué une vieille statue de buis, douée de la vertu magique de préserver la ville des feux d'un volcan, et de la descente des Barbares sur la côte.

Les limites du territoire de Rhegium sont marquées par de petites tours si étroites, qu'on les prend pour de simples colonnes (1).

Nous nous mîmes en route. Cinq heures de chemin séparent Rhegium de Locres ; le fleuve

(1) *Columna Rhegia.* Plin. *hist. nat.* III. 5. Strabo, *geogr.* III. p. 118.

Alès sert de ligne de démarcation aux deux républiques. Nous fûmes importunés pendant tout le trajet par l'aigre chant des cigales, malgré la malédiction prononcée contre elles par Hercule, qu'elles empêchèrent de sommeiller. On nous montra même l'arbre sous lequel le demi-dieu, fatigué, tenta vainement de dormir. L'insecte vint à bout de vaincre le héros. Cette leçon, qu'il ne faut point répéter devant le peuple, est bonne à redire à ses chefs orgueilleux. C'est d'après cet événement que Rhegium a pris pour type une cigale posée sur une lyre. Une massue serait plus convenable.

Les domaines de Rhegium et de Locres se touchent et ne se ressemblent pas; d'une contrée humide et couverte, nous passâmes sur une terre séche, et qui n'est abritée par aucune forêt.

A quelques stades, avant les murs de Locres (1), Abaris s'approcha du conducteur d'un grand troupeau, pour s'enquérir si nous pouvions entrer.

« Rien ne s'y oppose, nous fut-il répondu. Locres, qui doit son existence à des étrangers, aurait mauvaise grâce de mal accueillir les voyageurs ».

« Ajoute à cela, berger, reprit le jeune Hyperboréen, que nous arrivons d'Agrigente ».

« Soyez les biens-venus, répliqua le pasteur, et ne me refusez pas le récit de ce grand événement ».

Abaris s'en chargea, et le termina par ces

---

(1) Aujourd. *Giraci.*

paroles : « A présent, dis-nous à ton tour ce qui se passe dans ta patrie ».

« Honorables voyageurs ! Locres n'a point de tyran ; mais elle n'est peut-être pas moins à plaindre qu'Agrigente sous Phalaris ; elle se ressent toujours de ses origines, et ne se rappelle pas assez souvent la sagesse des institutions de son ancien législateur Onomacrite (1).

« Vous savez que pour satisfaire à je ne sais quel oracle, cent jeunes filles grecques furent envoyées en servitude à Troye. En partant, elles mirent sans peine dans leurs intérêts des citoyens et des esclaves maltraités par leur patrie et leurs maîtres, et abordèrent au promontoire Zephirium, où ils s'unirent à la face du Ciel. Bientôt ils se trouvèrent en état de bâtir sur le mont Esopis la cité que vous voyez ; et afin de n'être pas confondus avec les habitans de leur mère-patrie, ou plutôt de leur marâtre, ils se font appeler Locriens *Ozoles* (2) ».

Pour consolider leur établissement, ils réclamèrent l'assistance des peuples voisins. Les insulaires de la Trinacrie les soutinrent puissament. Nous leur jurâmes une éternelle reconnaissance. L'expression de ce serment est remarquable. « Oui ! Nous promettons de laisser les Siculiens jouir en commun de cette contrée, tout le temps que nous foulerons nous mêmes ce sol aux pieds, tout le temps que nous porterons des têtes sur nos épaules ». Faut-il rappeler la honte de ma patrie, et

---

(1) Autre que le poëte, et antérieur.
(2) C'est-à-dire, *Hesperiens*, ou *Occidentaux*.

les misérables subterfuges de nos ancêtres ? Avant de prononcer ce vœu solemnel, les Locriens avaient pris la précaution de mettre de la terre dans leurs chaussures et de cacher, par-dessous leur manteau, des têtes d'ail sur leurs épaules. A peine eurent-ils fait le serment qu'on les vit jeter loin d'eux les gousses d'ail, secouer la terre de leurs chaussures, et se disant quittes de leurs promesses, chasser du territoire leurs bienfaicteurs. Nous fûmes trop punis de l'ingratitude de nos pères. Ils nous ont transmis pour héritage l'un des cantons de l'Ausonie, les plus favorisés de la nature; mais en même-temps ils nous ont laissé leurs mœurs équivoques. Notre gouvernement est sans consistance, comme nos principes. Nous n'avons pour code que d'anciennes lois, communes à la plupart des colonies grecques et rédigées dans l'ancien dialecte dorique. Les principales magistratures ne sortent point des mêmes familles; et le *Cosmopole* (1), quand il voudra, peut devenir tyran. Nous ne nous sommes préservés jusqu'à présent du despotisme que par l'anarchie. Cet état de choses est d'autant plus affligeant, que mes compatriotes paraissent s'en être fait une habitude. Il y a quelques semaines, je me hasardai de dire dans une assemblée populaire que nous aurions besoin d'une nouvelle législation, ou tout au moins d'une réforme: un cri universel s'éleva aussitôt contre moi; j'entendis répéter à mes oreilles : « Nous sommes contens de nos lois; nous ne voulons y faire aucun changement. Nous nous

(1) Premier magistrat de la ville.

trouvons bien ; nous pourrions être beaucoup plus mal ». De ce moment, je sortis de Locres, bien résolu de n'y revenir que quand les esprits y auraient changé de dispositions.

Ce qui m'empêche de désespérer de mon pays, c'est que la servitude domestique n'y est pas encore en usage. Aucun citoyen n'a le droit, à Locres, de prendre dans sa maison, à ses gages, des serviteurs de l'un ou de l'autre sexe. Cette coutume, si louable, tiendra t-elle long-temps contre le luxe qui commence à s'introduire, et dont nos premiers magistrats nous donnent l'exemple contagieux ?

Fidelle aux bons usages de nos anciens, je me suis mis à la tête des troupeaux de mon père. En les gardant, j'ai tout le loisir de méditer sur un meilleur ordre de choses. Mais je sens qu'il me faudrait pour guide un homme qui ait vu beaucoup de peuples...

Abaris, sans me consulter, n'hésita pas de dire au pasteur Locrien : « Sois des nôtres ! Nous tâcherons de déterminer Pythagore à se fixer sur ce continent, quand il aura mis un terme à ses voyages d'observation ».

Zaleucus serait trop heureux, reprit le berger, s'il obtenait de grossir cette association : fasse Minerve qu'elle ait bientôt lieu !

Mes amis, leur dis-je, sans doute, il est temps bientôt que je m'arrête. L'abeille long-temps errante se fixe enfin ou dans le creux d'un arbre, ou dans la ruche qui lui est ouverte sur son passage, pour élaborer en paix ce qu'elle a récolté péniblement. Mais avant, j'ai deux derniers phénomènes à examiner de mes yeux, le Vésuve et Rome.

Zaleucus, après avoir remis à l'un de ses

proches plus jeunes que lui, une verge longue de cinq pas d'homme qu'il avait à la main en guise de houlette (1), et qui lui servait en même temps à contenir son troupeau et à mesurer ses guerets, nous guida à travers l'Apennin, chaîne de montagnes qui sépare en deux parties à-peu-près égales le territoire des Brutiens. Leur base semble être une roche vive, formant l'arête ou la charpente de toute l'Ausonie. On y trouve de beau cristal. Des forêts de sapins y donnent de la poix excellente. Mais les Appennins sont sujets aux tremblemens de terre. Cette contrée n'est ni assez connue, ni assez peuplée : avec un peu de culture, ce serait l'une des régions du monde les plus agréables et les plus saines. Nous ne rencontrâmes point de cerfs dans ce pays de chasse. Dans les pacages, nous reconnûmes la *férule*, cette plante si agréable aux rois et aux quadrupèdes à longues oreilles, si redoutée des autres animaux et des enfans.

Les soins de son grand troupeau ne permirent pas à Zaleucus de nous accompagner plus loin ; il nous quitta, avec l'espoir, me dit-il en partant, que j'aurais bientôt un asile pour le recevoir, ainsi que plusieurs de ses compatriotes jaloux d'être initiés aux profonds mystères de la science et de la sagesse. Le jeune Abaris le lui promit pour moi.

---

(1) *Utrumque est, stimulusque boum, mensuraque agrorum.*

Callimach.

§. CLXXVIII.

Voyage de Pythagore au Vésuve.

APRÈS nous être élevés sur quelques points de l'Appenin, sans pourtant parvenir aux sommets qu'on appelle d'un bout à l'autre de cette chaîne, *les montagnes de la Mort*; nous traversâmes le beau vignoble des *Mamertins* pour nous approcher de la mer Tyrrhénienne et en suivre la côte sinueuse (1). Nous l'atteignimes au bourg de *Nicotera* (2). Sans aller à *Tropaea*, bâtie sur la pointe des rochers, nous fûmes à *Hipponium*, où l'on ne respire que le parfum des fleurs; puis à *Tesina*; cette petite ville dépendante de Crotone, reçoit son nom d'un ruisseau, et le donne au golphe dont elle occupe le fond. La navigation est fort dangereuse dans ces parages, à cause des vents d'Afrique. Plus loin est *Temesa* (3), ou *Tempsa* qu'enrichit une mine de cuivre; moins favorisée pourtant de la nature que *Consentia* (4), capitale des Brutiens, arrosée des fraîches et belles eaux du Cratis. Laissant Scydras à notre gauche, nous allâmes droit à *Pandosia*, qui sert de limites aux deux territoires de Brutium et de la Lucanie. Cette ville est baignée des eaux de l'Acheron, ruisseau qui n'a d'effrayant que son nom. Il se rend à la mer et point au Tartare, comme

(1) A présent *Oppido*. V. Danville.
(2) Aujourd. *Nicodro*.
(3) Auj. *San-Marco*.
(4) Auj. *Consenza*.

le fleuve des poëtes. Un autre ruisseau qui descend aussi des Apennins, mais un peu plus haut et qu'on appelle *Laus* (1), donne son nom au golphe où se trouve son embouchure.

Un petit bois tout de buis sert comme de rempart à la ville de *Pyxus* (2), que les gens du pays appellent aussi *Buxentum*. Nous ne fîmes que traverser le territoire de la ville d'*Héléa*, fondée par les Phocéens, pour nous rendre à *Posidonium* (3), belle cité bâtie entre la mer et un champ de roses par les anciens habitans de l'Etrurie, près l'embouchure du Silarus, à l'entrée du golphe de Salerne. De la ville de ce nom, on aperçoit le sommet du Vésuve.

Avant de quitter les terres des Pisantins pour entrer sur celles de la Campanie par *Nuceria*; et avant d'aborder les *champs Phlegréens* (4), *pays des géans*, et l'un des domaines de Typhon; car les poëtes disent qu'il fait sa résidence ordinaire au fond des brûlans abymes de l'Etna; je dis à mes deux compagnons de voyage : « Mes jeunes amis! ne marchons plus si vîte; à chaque pas que nous allons faire, nous foulerons aux pieds un monument ou la trace d'une nation qui ne le cède à aucune autre pour l'antiquité et peut être aussi pour la sagesse. Interrogeons-en les vestiges souvent instructifs et toujours respectables » —.

La contrée est délicieuse, plus belle encore que les plaines d'Enna, et moins sujette à de

---

(1) Auj. *Laino.*
(2) Auj. *Policastro.*
(3) Auj. *Poestum.*
(4) *Campagnes brûlées.*

terribles catastrophes. On nous dit à ce sujet: « Depuis plus d'un siècle, le Vésuve n'atteste son existence que par de la fumée, et quelques étincelles, par des pierres ponces et des roches brunes, mélangées de jaune et de rouge. Ce mont qui a la couleur de la cendre, s'élève au milieu d'une compagne verdoyante qui lui doit toute sa fertilité. Parvenus à ses premières racines, nous rencontrâmes un temple de Vulcain; le pontife était assis sous le vestibule, au pied d'une colonne, dans laquelle nous remarquâmes plusieurs clous enfoncés. Le prêtre prévint notre vœu : ces clous d'airain, nous dit-il, sont autant de points chronologiques indiquant le nombre des principales éruptions volcaniques du Vésuve; et je suis préposé pour en observer les phénomènes et en garder les archives. Grâces aux Dieux protecteurs de l'Etrurie, mon ministère n'a point eu à s'exercer encore : ce temple respecté jusqu'à ce jour, n'a subi aucune commotion; et j'ai tout loisir de continuer la rédaction des fastes de mon pays, en présence de notre bienfaicteur. Nous devons appeler ainsi le Vésuve. Je m'occupe de la continuation du poëme étrusque gravé sur sept lames de bronze que vous pourrez voir, si votre voyage se prolonge jusqu'à *Eugubium* (1), entre les monts Apennins et les eaux adriatiques.

PYTHAGORE. Officieux pontife de Vulcain, tu pourrais abréger notre route, en partageant avec nous le fruit de tes études. Nous arrivons dans ta patrie, comme le nouveau né qui sort des entrailles maternelles.

(1) Aujourd. *Gubbio*, ville d'Ombrie.

LE PRÊTRE. Le travail qui m'occupe est d'autant plus urgent, qu'au sein de ma patrie, s'élève une puissance dont les progrès m'allarment. Rome naissante voudrait éclipser déjà l'antique Etrurie; c'est l'enfant ingrat, qui impose silence à sa mère, après en avoir reçu les premières leçons.

Nous tenons encore, il est vrai, le sceptre de toute l'Ausonie, et même au-delà; car les habitans Hyperboréens des montagnes *blanches* de la sauvage Rhétie nous appartiennent (1); c'est un de nos essaims; ainsi que l'Apennin est un long rameau dont les Alpes sont la souche.

Le jeune Abaris redoubla d'attention à ces dernières paroles.

LE PRÊTRE. Si nous pouvions avoir une origine certaine, les Phéniciens seuls prétendraient à cette gloire, fondés sur l'analogie de notre alphabet avec le leur. Nous écrivons de gauche à droite comme eux, ainsi que les Grecs. Tant de nations sont venues nous demander l'hospitalité, qu'il est presque impossible de reconnaître les aînés des peuples qui habitent ce sol chéri de la Nature. Plusieurs même de ces peuplades étrangères se virent obligées, dans la suite, de refluer aux lieux d'où elles étaient venues. On a fait plus d'une invasion dans le champ de nos arts, ainsi que sur notre territoire; mais nous n'avons jamais emprunté à personne. Déjà on nous a resserrés entre la mer inférieure et l'Apennin, entre la Ligurie et le Tibre; mais nous avons su con-

(1) Les *Alpes; alpum*, mot de la langue pélasgienne, en usage chez les Sabins, pour signifier la blancheur de la neige.

server jusqu'à présent notre indépendance et notre génie. Nos lucumonies sont des états libres, et fédérés pour toujours l'être. Nos magistrats sont de notre choix ; et Rome, qui se détache de nous, s'en rapproche pourtant, quand elle a besoin de lois : elle nous est redevable de la chaise d'ivoire, de la robe de pourpre, et des licteurs qu'elle donne aux membres de son sénat et à ses rois. Elle s'approprie toutes nos inventions, jusqu'à la trompette tyrrhénienne, dont peut-être elle a l'intention de nous effrayer nous-mêmes un jour dans les combats.

PYTHAGORE. On nous a beaucoup vanté la doctrine fulgurale des Etrusques.

LE PONTIFE. Et sans doute, initié voyageur, on s'est plu à peindre le peuple d'Etrurie fort superstitieux, et ses chefs religieux ou civils fort imposteurs. Regarde ce volcan ; il est la cause première de tout le bien ou de tout le mal que nous avons fait. Nous ne pouvons dire ce qu'étaient nos ancêtres antérieurs à sa première éruption. Il y a loin d'aujourd'hui à cette époque, et à une autre époque encore plus éloignée, et marquée par un événement tout aussi mémorable, quoiqu'opposé ; car les feux du Vésuve ne sont peut-être que la suite d'une vaste inondation subite ou graduée. Ceux qui réchappèrent aux eaux d'un déluge plus ancien que celui d'Ogygès, menacés d'un châtiment ou d'une calamité contraire, ne purent qu'être fort attentifs à ce nouveau phénomène. Des observations réitérées nous familiarisèrent avec l'élément destructeur allumé au milieu de nous ; nous sûmes prévoir les retours périodiques des embrâse-

mens, et calculer les éclats de la foudre qu'il vomit ; nous pûmes, d'après les variations de l'atmosphère, présager des choses qui échappent à l'œil qui n'en est pas le spectateur constant et journalier. Autrefois, lors des premiers symptômes d'une conflagration, le peuple, pour en détourner les funestes effets, traînait de malheureux prisonniers de guerre jusqu'à la bouche du volcan, et les lui donnait à dévorer. Aujourd'hui, grâces à nos soins, il se contente de jeter quelques animaux pendant les *Vulcanies* (1).

PYTHAGORE. On vous impute le système d'une création de l'univers, en douze mille années.

LE PONTIFE. C'est-à-dire qu'à certaines époques, le monde change de forme et se renouvelle, tantôt par l'eau, tantôt par le feu. C'est tout ce que nous entendons ; le peuple crédule, commentateur de ses prêtres, a mis du sien dans cette théorie ; et les étrangers sont les échos du peuple.

PYTHAGORE. On dit aussi que les Etrusques adorent le vent et le feu ; mais qu'ils tiennent ce culte de la Phénicie ; qu'ils l'ont transmis aux Sabins, et ceux-ci aux citoyens de Rome, sous le règne de Numa.

LE PONTIFE. Le peuple, qui ne voit les objets que de fort loin, a pris pour un culte l'étude des élémens, à laquelle nous nous sommes consacrés, puisque nous avons continuellement sous les yeux l'une des grandes

(1) Fêtes, solennités de Vulcain.

expériences de la Nature. Il a bien fallu laisser le peuple dans cette croyance innocente, et quelquefois utile plus encore pour lui que pour nous. Est-ce notre faute si le vulgaire, personnifiant le *volcan*, a fini par s'en faire le dieu *Vulcain* et la déesse *Vesta*? Pour lui, il n'y a qu'un pas du positif à la fiction. Nos artistes-poëtes, on ne peut être l'un sans l'autre, ont achevé le prestige, en voulant peindre l'aquilon qui souffle avec violence dans les cavernes du Vésuve; ils lui ont donné un corps; et ce corps ne pouvait se passer d'ailes.

C'est encore le Vésuve qui nous a fait trouver les règles de la bonne architecture; et nos essais ont été des modèles. Nous avions à nous garantir de ces pluies de feu que le volcan fait retomber sur toute la contrée, et de ces tremblemens que le sol éprouve à l'approche d'une éruption. La nécessité, mère de tous les arts, nous a conseillé la forme de nos édifices et leur solidité. Nous n'employons que de grosses pierres unies et jointes avec exactitude; nous préférons l'étendue à l'élévation. Nos colonnes et leurs chapiteaux, l'architrave et le fronton avec leurs corniches, donnent à notre art de bâtir un caractère de force et de simplicité auquel il sera difficile d'atteindre sur tout autre plan.

C'est la crainte du Vésuve qui nous a fait trouver cette loi d'architecture, de disposer les principales parties d'un édifice de manière que, toujours dépendantes l'une de l'autre, elles pussent néanmoins être endommagées par détail, sans nécessiter la chute de l'ensemble. Voyageurs, vous auriez pu en voir un

exemple à *Posidonium* (1). L'architrave du temple est construit avec de grands quartiers de pierre, posés en divers sens, les uns sur toute leur longueur, les autres par derrière. Si quelques-unes de ces masses viennent à se détacher par accident ou de vétusté, la frise et la corniche se soutiendront long-temps encore après ; ce qui ne pourrait avoir lieu en composant l'architrave d'une seule pièce ; l'entablement tomberait avec lui, et l'édifice n'aurait qu'une existence éphémère.

Si vous allez jusqu'à Rome, donnez votre attention à la construction des murailles et de l'égoût que nos architectes, appelés par le roi Tarquin, premier du nom, ont à peine terminé : il doit survivre à la ville, durât-elle plus de deux mille années (2).

Vous y verrez une statue de Janus, consacrée par Numa. Les mains de cette figure marquent, par l'arrangement des doigts, les trois cent cinquante-cinq jours de l'année romaine. Ce monument est encore un ouvrage étrusque ».

Mes deux jeunes compagnons de voyage se pressaient à mes côtés pour ne rien perdre de ce que nous disait le pontife. Il ajouta, après un moment de silence ou de repos : « Initié, on ne t'a rien tû à Eleusis et à Thèbes ; je ne dois pas te cacher que c'est encore au Vésuve que la nation étrusque doit son culte. Après l'inon-

(1) A présent *Paesti*. On ne parle pas ici des belles ruines qu'on y voit encore ; mais d'autres monumens que Dancarville estime remonter à moins d'un siécle après le siége de Troye.

(2) En effet, on le voit encore aujourd'hui.

dation dont je vous ai déjà parlé, ceux qui purent lui survivre, occupés de leurs besoins, difficiles à remplir sur le peu de terre que la retraite des eaux permettait d'habiter, oublièrent aisément les notions de leurs prédécesseurs : ils furent comme obligés de recommencer l'apprentissage de la vie humaine. Du sein de ces familles, reste des nations anciennes, s'élevèrent quelques ambitieux doués d'un peu plus de mémoire que leurs semblables ; ils voulurent se constituer les maîtres de leurs égaux (1). Saturne, sachant que l'homme ne pouvait gouverner l'homme sans que l'univers ne se remplît d'injustice, ne permit pas qu'aucun mortel eût la puissance sur les autres. Il nous proposa pour nous-mêmes le parti que nous prenons à l'égard de nos troupeaux : nous n'établissons pas un bœuf ou un bélier à la tête de nos bœufs et de nos béliers ; nous leur donnons pour conducteur un berger ou un animal d'une espèce différente de la leur, et d'une intelligence supérieure. Il nous conseilla de remettre le gouvernement non à des princes, mais à des génies d'une nature plus excellente que celle de l'homme ; en un mot à des Dieux, dont le plus grand fût appelé *Esar*.

Ce fut à cette époque qu'arriva la première éruption du Vésuve, comme pour justifier la belle théorie de Saturne, sans même qu'il se donnât la peine de le dire. Les Ausones, qui déjà avaient adopté le soleil pour Dieu et pour roi, crurent voir dans le volcan allumé, le courroux de cette puissance, qui jusqu'alors

(1) Plato. *de legib.* lib. IV. presque textuellement.

ne s'était manifestée à leurs yeux que par des bienfaits. Pour l'appaiser, ils condamnèrent tout ambitieux, ennemi de l'égalité primitive, à servir de victime expiatoire ; ils le précipitaient dans le cratère enflammé ; et depuis ce temps, ils renouvelèrent ce terrible châtiment à chaque explosion, et tant qu'il se trouva des mortels assez audacieux pour se dire des géans parmi leurs égaux. Saturne continua d'être le gardien des mœurs. Il ne fut point, comme on le croit vulgairement, le premier de nos législateurs : nous pouvions encore nous passer de code. Qu'a besoin la justice où règne l'innocence ? Le génie de la Nature, ou le Soleil, fut le premier maître, le guide, le pasteur des Ausones. Saturne, en son nom, travailla à leur bonheur avec autant de pouvoir que de facilité. Les hommes se laissèrent gouverner sans violence, sans contrainte. Ils obéirent gaiement à une autorité douce et cependant puissante. *Faunus* succéda à Saturne et marcha sur ses traces, en fondant le culte de la Nature sous le nom du dieu *Pan*. Les Ausones seuls jouirent de cette félicité paisible, qui fut durable et sans mélange, tant qu'ils vécurent ignorés sur cette terre de délices. La première colonie qui leur demanda l'hospitalité, apporta en échange de nouveaux Dieux, de nouvelles mœurs ; de ce moment, tout s'altéra. Le changement devint surtout sensible sous le règne de Janus aux deux visages. Ce fut encore un bon prince ; mais c'est à lui qu'on est redevable de cette politique à double face dont il crut devoir user pour le bien même du peuple, devenu apparemment plus difficile à gouverner que du temps de Saturne...

Je crois voir dans vos regards une juste impatience. Il vous tarde de visiter le mont Vésuve, depuis longues années calme, et se laissant approcher de tous les voyageurs curieux. Je vous offre pour guide le néocore de ce temple, chargé de porter au volcan une victime qu'on vient de me faire consacrer. C'est le vœu d'un citoyen de Capoue, fabricant de vases ; son offrande est accompagnée d'un présent, l'un des plus beaux ouvrages de son atelier. Jugez-en par vos yeux ».

Le prêtre de Vulcain nous montra ce beau vase étrusque, et nous expliqua le sujet des peintures qui le recouvrent : c'est une chasse héroïque. La scène se passe en AEtolie, sur le territoire de Calydon. On voit un sanglier d'une taille monstrueuse, venu pour ravager une vigne. Des chasseurs armés, et suivis de chiens, attaquent l'animal. L'un d'eux y périt ; ils sont secourus par trois cavaliers. Tous ces personnages sont désignés par des inscriptions placées près d'eux. On lit :

Pantippos, Polydore, Boudoros, Antephata, Polyphas,

en caractères d'écriture cadméenne.

L'artiste ne laisse aucun doute : on reconnaît jusqu'à la race des chiens ; à la longueur du poil de leurs queues, à la forme de la tête et des oreilles, ils sont d'Epire, dont l'AEtolie est une province.

Le tableau peint sur ce vase, est remarquable principalement par le style du dessin. Les artistes étrusques ne connaissent que les contours et l'action. Ils cherchent à détailler les parties intérieures de leurs figures, en les marquant avec des linéamens parallèles. Les

espaces entre les contours sont remplis par de simples couleurs mises à plat.

Cette peinture a pour cadre un ornement en points rouges, noirs et blancs. Le prêtre de Vulcain nous apprit que ces trois couleurs furent découvertes par Cléophante de Corinthe, qui les composa en pilant des morceaux de vases de terre cuite. Cet artiste, nous ajouta le pontife, accompagna Démarate, père du roi Tarquin, quand il vint à Rome.

Le néocore nous conduisit au Vésuve par une pente douce, entre le rivage de la mer et la montagne. Toute cette côte orientale est hérissée de roches composées de morceaux de lave et d'autres corps calcinés. Ces matières, inégalement accumulées les unes sur les autres, à différentes époques, sont visiblement des produits du volcan, qu'il a rejetés du fond de ses entrailles. A une certaine distance du Vésuve, nous crûmes reconnaître une autre bouche à feu éteinte aussi. Tout le sol paraît avoir été tourmenté, il y a plusieurs siècles, de plusieurs volcans entretenus par un même foyer, qui peut-être prépare aux races futures de nouveaux désastres. Il fera payer cher aux enfans ces beaux fruits, ces superbes vignobles qui sont la richesse de leurs ancêtres. L'ennemi commun semble dormir en ce moment; malheur aux peuples qui assisteront à son réveil! Encore frappés du spectacle de l'Etna, le Vésuve ne put nous arrêter long-temps.

§. CLXXIX.

Pythagore passe à Herculanum, et visite les manufactures de vases étrusques.

APRÈS avoir obtenu la grâce de l'animal que le néocore devait jeter tout vivant dans le gouffre de feu, nous descendîmes à *Herculanum* (1), ville ancienne, la plus voisine du Vésuve, et qui sera l'une des premières victimes de cette témérité. A la vue de tous ces peuples de l'Etrurie, groupés autour d'un abyme, on dirait que la terre n'est pas assez vaste pour contenir ses habitans. Le port, ou la cité d'Hercule, occupe un banc de sable. On croit voir un amphithéâtre de maisons entre deux rivières; le site est charmant, mais exposé au vent d'Afrique (2).

Le séjour en est aussi salubre qu'agréable, et semble justifier les mœurs des habitans. La Nature est leur complice : tout y porte aux plaisirs des sens; un beau ciel, de belles femmes et de doux ombrages. Mieux vaut encore ce genre de vie que l'existence fâcheuse des brigands qui peuplèrent Herculanum quelque temps après sa première fondation (3).

Son territoire était occupé par les Ausones, nés du pays, quand Hercule, vainqueur des deux tyrans Gérion et Cacus, épris de la beauté du lieu, y posa sa massue. Pendant

---

(1) Aujourd. *Portici. Herculi porticum.*
(2) Ce que les modernes appellent le *Sciroco.*
(3) Les Teleboëns.

son séjour, il fut visité par plusieurs familles éparses, qui apprirent de lui à se garantir des éruptions du volcan voisin, et s'associèrent dans la même enceinte, sous l'égide des lois que leur dicta le héros phénicien. Ceci se passait avant le siége de Troye. Hercule leur traça un plan de gouvernement mixte. Sur la terre, où est le peuple capable de vivre en démocratie pure?

Herculanum se dit république, et pourtant elle se nomme un chef qui a l'autorité du magistrat, appelé *Demarque* chez les Grecs. Le régime politique des Heroulanéens n'est rien moins que déterminé et stable.

OEbalus, chef des Téléboens, ne tarda pas à détruire l'ouvrage d'Hercule; les Tyrrhéniens vinrent fondre sur Herculanum pour s'en emparer, et mirent le comble au désordre de sa législation.

Deux choses occupent les Herculanéens, de préférence à tout, le commerce et le vin. J'ai vu peu de villes où il y ait plus de tavernes, qui presque toutes sont en même temps des lieux de prostitution; et on ne s'en cache pas. Sur la porte est un relief de pierre, à la représentation du phallus, de taille héroïque, en mémoire de notre fondateur, disent les citoyens d'Herculanum. Leurs femmes stériles portent des colliers qui ont cette forme.

Dans nos montagnes hyperboréennes, me dit le jeune Abaris, pour féconder les ménages, on n'a point recours à ces étranges moyens : on y laisse chaque chose à sa place.

Presque dans tous les carrefours, nous rencontrâmes des simulacres priapiques d'Hermès coiffés du bonnet phrygien. Des lampes phal-

liques sont suspendues à l'entrée et dans l'intérieur de toutes les maisons de plaisir. En dehors, une brique indique les noms des courtisanes et leur prix.

Il y a beaucoup de statues dans cette ville, la plupart si grossières, qu'on prendrait Hercule pour un satyre à queue de lion. Nos neveux y seront peut-être trompés. Il ne sera pas difficile de faire croire aux peuples à venir qu'il exista une classe d'hommes nés vélus, et avec tous les autres caractères des animaux fauves.

Je dis à mes deux compagnons : nous n'avons que faire ici. De préférence à Capoue qui n'en est qu'une colonie, passons à Cumes, dont voici le lac, près d'une forêt remplie de poules sauvages qui lui ont donné leur nom.

Nous avions deux objets à examiner ; les manufactures de vases étrusques, et l'antre de la Sybille. Cumes se vante d'être le premier établissement des Phéniciens sur cette côte. Elle en donne pour preuve le type qu'elle en a conservé sur ses murailles ; c'est l'hiéroglyphe du soleil, divinité de la Phénicie ; en effet, nous vîmes répétée en plusieurs endroits, sur les portes de la ville, sur sa forteresse et ailleurs, l'image d'un bœuf à face humaine, que nos Grecs confondent avec le Minotaure crétois. Pour éviter cette erreur trop commune, les Cuméens joignent à ce symbole astronomique et rural la tête d'Apollon, ou sa lyre au milieu d'un cercle rayonnant.

Nous remarquâmes que la tête humaine, adaptée au corps du quadrupède, varie de caractère, selon la saison de l'année qu'on veut lui faire exprimer : le soleil de l'automne

a les traits de Bacchus; celui du printemps porte les attributs du dieu générateur. Dans leur temple d'Apollon, les Cuméens s'empressèrent de nous montrer une dent énorme : c'est celle du sanglier d'Erymanthe, que le grand Hercule a terrassé.

» Ne serait-ce pas, ajoutai-je, un nouvel emblême de l'un des travaux annuels du soleil »?

Cumes occupe un espace assez vaste entre la mer et deux lacs. Elle ne trouve pas sur son territoire l'argile propre à la fabrication de ses beaux vases; elle va chercher ce sable, extrêmement fin, sur les rives du Vulturne, fleuve sorti des montagnes du Samnium, pour venir baigner les murailles de Capoue (1). Les Cuméens, après avoir nettoyé cette argile, lui donnent tout loisir de s'étendre dans l'eau, au point que ses parties glissantes, lisses et cubiques, deviennent glutineuses assez pour se prêter à la diversité des formes que le tour du potier veut lui imprimer.

Ils enduisent le vase, encore humide, d'une couche d'ochre de fer qui pénètre légèrement la superficie de l'argile; avec le secours du feu, cette teinte sert de fond aux figures.

Cette couche, une fois appliquée, le vase, dont le limon a pris une couleur encore plus foncée que la sienne propre, passe entre les mains du peintre.

Plus compacte que l'enduit qui le recouvre, et sur lequel on va peindre, l'argile se conserve bien plus humide; et cela est nécessaire

(1) Pour de plus grands détails, consultez Dancarville, *antiq. étrusques. in*-4°. tom. II.

pour empêcher la couleur de s'y impreigner et de ne faire qu'un avec elle.

La matière de ces vases est trop molle pour souffrir impunément qu'ils soient appuyés sur le côté, ou placés horizontalement à leur axe. Leur poids en altérerait la forme ; l'artiste prend le parti de les peindre sur pied : d'où il résulte que le peintre en céramique doit éprouver beaucoup de peine pendant son travail. Nous le vîmes plier les genoux, écarter les jambes, s'élever sur la pointe des pieds, selon les points plus élevés ou plus bas de son ouvrage. Ces diverses attitudes, toutes contraintes et gênantes, doublent les difficultés de l'exécution et privent l'artiste de mettre toute l'exactitude dont il est capable dans le dessin de ses figures. Il ne peut les indiquer que par de simples contours très-déliés. Il lui faut rendre le profil d'une tête d'un seul trait.

Toutes les peintures de ces vases sont sur des fonds *monochromes* (1). Quand elles sont achevées, on porte le vase aux fourneaux ; on l'y abandonne jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de cuisson nécessaire pour qu'on puisse lui appliquer les couleurs blanches, rouges, jaunes, bleues et même l'or qu'on leur voit ; car les Étrusques possèdent mieux encore que les Égyptiens l'art d'incruster ce métal (2).

Après cette dernière opération, le vase rentre dans le four, où il reste jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance convenable. Nous remarquâmes que l'artiste qui se charge de

(1) D'une seule couleur, d'une seule nuance.
(2) Voy. Athen. I. de Lefebvre de Villebrune.

peindre les figures, n'est pas le même que celui qui ajoute les ornemens.

Capoue avait confié aux Cuméens le beau vase d'argent consacré par Nestor, à Diane, pour le reproduire en argile étrusque. On nous le laissa examiner dans l'atelier: ce vase, grand et fort lourd, ne pouvait convenir, en effet, qu'à un héros. Plusieurs vers d'Homère y sont incrustés en lettres d'or: on y a représenté aussi le ciel parsemé d'étoiles fixes, que le poëte appelle des clous d'or: on y distingue, vers les anses, les Pléiades figurées par deux colombes. Tout ce beau travail en est demi-relief.

§. CLXXX.

Cumes et la Sibylle.

Les manufactures de vases étrusques suffiraient pour alimenter le commerce de la ville de Cumes. L'antre de la Sibylle lui procure de plus grands avantages encore. La Grèce et l'Italie, les Aborigènes et les Hyperboréens, tous les peuples connus de la terre habitable ne peuvent se passer des oracles de la Sibylle de Cumes.

Abaris et Charondas me demandèrent, comme en hésitant: maître, irons-nous la consulter?

Pythagore. Sans doute, mes amis.

A quelques centaines de pas, hors la ville, au pied d'une montagne qui s'avance dans la mer, en forme de promontoire, nous nous trouvâmes arrêtés par un grand lac, que la hauteur de ses bords a bien pu faire qualifier

d'abyme sans fond : l'air qu'on respire autour est chargé de souffre. Une vapeur épaisse en couvre les eaux sans cesse bouillonnantes ; ce lac, ombragé par un bois touffus où l'on pénètre avec peine, sert de retraite à une peuplade étrangère qui s'y est creusé des cavernes inaccessibles, qu'on appelle la ville ténébreuse, et dont la divinite tutelaire est la redoutable Hécate. Ces habitans de l'Averne, moins redoutables, se sont condamnés volontairement aux travaux d'une mine assez riche, que la superstition empêche les naturels du pays d'exploiter eux-mêmes : superstition louable, s'il peut y en avoir ! qui place dans les enfers les métaux corrupteurs. Ces travailleurs avides de gain ne se laissent approcher que difficilement, et ne relâchent point le curieux qui s'est trop avancé : la crainte qu'on ne vienne à découvrir les trésors dont ils sont possesseurs, les porte à en agir ainsi. Toutes les avenues qui mènent à eux sont mystérieuses et inspirent l'effroi. Homère les a jugé dignes de son pinceau ; ils eussent été plus ressemblans sous le crayon de l'histoire. Pour ne point attirer sur eux le courroux d'Apollon, dont ils semblent fuir ou mépriser la lumière, ils lui ont consacré la plus grande et la moins sombre de leurs cavernes ; la Sibylle qu'ils y trouvèrent établie, en devint naturellement la prêtresse.

L'entrée de la grotte où elle réside reçoit les premiers rayons du soleil levant. Nous y allâmes dès l'aube du jour, bien avant l'heure où le concours des assistans devient nombreux. « Vous arrivez trop tard, nous dit-on ; la Sibylle Demophile ne sera bientôt plus visible pour personne ; elle touche, en ce moment, au bout

de

de sa carrière mortelle ; vous ne pourrez plus la consulter ; ses derniers oracles sont rendus.

Ne voulant point perdre tout-à-fait mes pas, je me fis annoncer sous mon titre d'initié de Thèbes et d'Eleusis... Un moment après, une vieille femme qu'on pouvait distinguer à peine sous la quantité de draperies dont elle était surchargée, vint à nous. Abaris et Charondas s'inclinaient profondement devant elle, la prenant pour la Sybille. « Je ne suis que son élève. Hélas ! ma maîtresse est sur le point de me quitter à jamais pour passer dans des régions plus heureuses. Initié de Thèbes, tu peux entrer, avec tes deux compagnons. Ta présence ne saurait profaner ses derniers momens ».

La Sybille mourante était couchée sur un lit de laurier. Un rayon du soleil tombait perpendiculairement sur elle, à travers la voûte de sa grotte. Un trépied était allumé à son chevet. Des feuilles de l'arbre d'Apollon préparées et recouvertes d'un vernis, jonchées autour, n'attendaient que le stylet de la prêtresse pour acquérir une vertu prophétique. Abaris voulut en ramasser quelques unes que l'air faisait voltiger à ses pieds ; un regard sévère lui intima l'ordre de n'y point toucher. La Sibylle d'une voix éteinte, m'adressa ce peu de mots : « Mortel, viens apprendre à mourir ; un peu plutôt, je t'aurais appris à bien vivre ». Puis se retournant vers son élève : « Amalthée ! derrière l'autel, soulève une pierre et apporte moi ce qui s'offrira à ta vue ».

Elle fut obéie religieusement. « Amalthée ! quand tu auras reçu mon ame dans le dernier adieu, empare toi de ces neuf rouleaux de toile tous chargés d'oracles, et sans t'arrê-

ter, marche droit au Tibre ; demande à parler au roi Tarquin ; vends lui ces neuf rouleaux, dépositaires des destinées de Rome. Puis disparais, et reviens ici me remplacer. Si Tarquin, mal avisé, te refuse la valeur de ces livres sibyllins, brûle-les tous jusqu'au dernier en sa présence... J'ai vécu ».

Et elle expira paisiblement. Amalthée l'ensevelit, après avoir lavé trois fois le corps dans chacune des trois cuves creusées dans la roche vive (1), et toujours pleines d'une eau limpide; pendant que nous lui creusâmes un tombeau dans l'endroit le plus plus profond de la grotte : et sans plus tarder, elle se prépara pour son voyage. Je lui proposai de l'accompagner à Rome, où mon dessein est d'aller, lui dis-je. Je le veux bien, me répondit-elle. « Toi et les tiens, vous pourrez rendre témoignage à l'authenticité de ma mission. Vous direz ce que vous avez vû, ce que vous avez entendu. Revenez ici me prendre, dans trois jours ».

Nous les employâmes à visiter le territoire de Cumes. Un habitant du lieu nous fut donné pour Hermès (2), par la Sibylle nouvelle ; c'était le gardien de l'antre.

Toute cette belle plage, baignée de la mer Tyrrhénienne, nous dit-il, demeura, pendant longues années, aussi sauvage que ses habitans. Une colonie d'Arcadiens et autres étrangers descendit dans les deux îles que vous voyez en face, *Ænaria* et *Pythecuse*, pour delà s'abattre sur le continent (3). Les natu-

(1) S. Justin. martyr. *exhortation aux Gentils.*
(2) On dirait à Rome : *Ciceroni.*
(3) Aujourd. *Procida* et *Ischia.*

rels du pays, grossiers comme le gland qui les nourrissait, s'opposèrent à l'invasion. Tel fut le sujet du combat des géans.

CHARONDAS. Mais les monts Olympe, Oëta appartiennent à la Grèce et non à l'Ausonie.

Un moment! reprit notre narrateur fier de ses connaissances locales (1). Ce n'est pas sans de bonnes raisons que le divin Homère place ici ses Lestrigons et ses Cyclopes. Les Sicules n'en différaient guères. Les montagnes volcanisées qui nous avoisinent et ce champ phlégréen d'où elles s'élèvent, prêtaient matière à l'imagination des Grecs; la réalité justifia leurs fables. Le sol cuméen put donc à bon droit passer pour le *forum* de Vulcain (2): les lacs Averne durent nécessairement être regardés comme appartenant aux enfers. L'odeur de soufre qu'ils exhalent aurait seule suffi pour cela; et aucun lieu de la terre ne saurait disputer ces avantages affreux au territoire de Cumes, si ce n'est celui de l'Etna, où se réfugièrent les Sicules vaincus, sous la conduite d'Encelade. Cette ville fut donc fondée sous ces terribles auspices, entre les feux de la guerre et ceux d'un volcan. Car elle eut à combattre successivement ces deux grands fléaux. Quoique placée sur un sol mobile de sable brûlant, Cumes semble n'en avoir acquis que plus de consistance. A peine assise sur ses premiers fondemens, on la vit jeter ceux de *Dicearchie* (3), arsenal maritime consacré

---

(1) *Maison de campagne d'Horace*, par Chaupy. t. I. *in*-8°. 57.

(2) Strabo. *geogr.*

(3) Aujourd. *Pouzzoles*, *Putealis*.

à des expéditions légales : sans doute pour faire oublier l'irrégularité de sa prise de possession, Cumes déclare aux nations, qu'elle ne veut désormais donner à sa puissance d'autre base que la justice. La crainte des feux du Vésuve est, peut-être, entré pour quelque chose dans ce vœu tardif. Etrangers ! Admirez la magnificence de ce monument, de ces jetées, de ces moles, de cette chaîne d'arcs de brique qui s'avance dans la mer à plus de cent pas d'homme ; tous ces grands ouvrages construits dans l'eau, pour le service d'une marine florissante sont principalement remarquables par la qualité du ciment qui en lie toutes les parties. Ce ciment, qui a la propriété de durcir à l'égal des roches les plus compactes, soit qu'on l'employe à l'air libre, soit qu'on s'en serve au fond de la mer, est composé d'un sable trouvé en abondance sur le seul territoire de Cumes et Dicéarchie (1), découverte qui interresse beaucoup la construction des ports. Vous observerez, voyageurs, que ce mole est antérieur à l'époque de Rome fondée.

L'emplacement de Cumes se ressent un peu d'un choix précipité par les circonstances ; c'est ce qui donna naissance à la nouvelle Cumes (2), jolie ville dont le coté droit est appuyé par une montagne et limité par la mer (3). Il fallut l'autorité d'un oracle pour décider la syrène Parthenope à se désaisir de cette baie et à permettre qu'on y bâtit une

(1) La *Pozzolane*.
(2) *Neapolis Cumae* ; aujourd. *Naples*.
(3) Mont Saint-Elme.

ville. Sans doute, qu'un jour on en construira une seconde autour des eaux termales de *Baies*. Peu de bains sont plus salutaires et plus agréables.

Cette terre dont les entrailles brûlent depuis des siècles, devait être favorable à la vigne. Nous recueillons, en effet, un vin fort léger : mais il n'est agréable à boire qu'à l'âge de cinq feuilles.

Le territoire de Cumes produit encore une sorte de chou de la couleur des grenouilles : les habitans l'appellent le *choux prophétique*, sans doute, à cause du voisinage de la Sibylle.

En visitant l'intérieur de la ville, nous fûmes les témoins de l'exécution d'un jugement porté contre une femme adultère. La coupable fut promenée dans les carrefours, montée sur un âne (1). Ailleurs, le même quadrupède porte les choses saintes.

Notre guide nous ramena auprès d'Amalthée disposée à partir. A notre retour, elle lia les neuf volumes trois par trois, les plaça sous sa longue draperie, ferma l'entrée de la caverne, et nous nous mîmes en route.

Nous formions un tableau qui avait quelque chose de mystérieux. Le jeune Abaris allait devant, balançant son javelot dans sa main, et vêtu de l'habit celtique, qui s'ajuste au corps ; par-dessus on jette un manteau court. La Sibylle et moi marchions ensuite sur la même ligne ; la couleur de nos longs vêtemens contrastait déjà beaucoup ; elle faisait de grands pas, comme au moment de l'inspiration. Elle était vraiment appelée à l'état

(1) *Laus asini*. p. 12. *in*-4°. 1623.

qu'elle embrassait. Charondas nous suivait, pensif et la tête presque toujours baissée sur sa poitrine. On eût dit un vieillard. Nous étions quelques fois des heures entières sans nous parler. Tous les voyageurs se retournaient pour nous voir et se livraient à mille conjectures.

§. CLXXXI.

Topographie italique. Les ruines d'Albe.

Nous traversâmes ainsi les eaux du Vulturne et les beaux vignobles de Falerne, pour nous rendre à Minturne sur les bords de la mer et du Siris, puis à *Fundi*. Là, on célébrait une petite fête rustique, instituée par Servius, roi de Rome. Les habitans réunis sur la place publique, dansaient, en se tenant par la main, autour d'un feu de paille; les coryphées des deux sexes terminèrent cette solennité innocente et gaie, en traversant trois fois la flamme, avec beaucoup de légèreté, en l'honneur de Palès.

Nous n'entrâmes point dans la ville de *Feronia* (1), mais nous montâmes à un temple fameux qui se trouve dans son voisinage et qui lui donne son nom... La pieuse Amalthée voulut laver son visage et ses mains dans la fontaine de Féronie, divinité champêtre qui préside aux forêts et aux vergers. On la croit la même que Junon, déesse de l'air, en effet, le premier élément de toute végétation. L'hommage consacrée à Féronie faisait partie du culte primitif rendu à la nature. Son autel

(1) A présent *Monte di San-Silvestro.*

occupe la cîme d'un mont ombragé d'un bois dont la verdure se perpétue pendant toute l'année. Son image représente une femme robuste, un peu sauvage, la tête ceinte d'une triple couronne ; ou si l'on veut d'une seule composée de feuilles, de fleurs et de fruits. Dans les hymnes, on l'appelle *l'Amante des Couronnes*. Pendant que notre Sibylle faisait sa prière, nous fûmes témoins d'un usage religieux que je n'avais pas encore vu ailleurs. Un homme la tête nue, se présenta devant l'autel, s'y tint debout quelques instans, puis alla y prendre un bonnet qu'il posa, avec fierté, sur son front, en prononçant cette invocation :

« Divinité des bois, et des animaux qui y vivent dans l'indépendance ; trop long-temps esclave, inspire à l'affranchi qui est devant toi les sentimens qui conviennent à son nouvel état ; rentré pour toujours dans mes droits d'homme, fais que je puisse les exercer, sans nuire à ceux de mes semblables ».

Cette patrone des bons villageois n'est jamais solitaire dans son temple. Le jour que nous y fûmes n'était point marqué par une fête particulière. Néanmoins, les adorateurs s'y succédaient sans interruption ; et aucun d'eux n'y vient, les mains vuides. Chacun apporte les prémices du jardin qu'il cultive, des bois qu'il a plantés. Celui qui n'a point de propriété rurale, donne en présent ce qu'il a de mieux dans sa maison. Parmi les offrandes, je vis plusieurs vases étrusques d'un grand prix.

En sortant, nous nous arrêtâmes un moment, avec la foule, pour voir les prêtres du Féronia marcher nus pieds sur des charbons ardens. Ma robe d'initié, qu'un d'eux reconnut,

parut le décontenancer un peu. Sitôt que je m'en aperçus, je me retirai, en lui disant tout bas : « n'as tu pas de honte » .....

Nous ne fîmes que passer au pied de la roche blanche qui sert de fondement à la ville d'*Anxur* ou *Terracina*. J'aurais pourtant desiré y visiter un temple de Jupiter Imberbe. Les coteaux de Setia nous dédommagèrent un peu du voisinage insalubre des marais pontins que Rome, avant tout, devrait dessécher ; cette conquête lui ferait autant d'honneur que bien d'autres. Nous en parlâmes, en passant à la république des Corioles ; mais la guerre a le pas chez eux sur l'agriculture ; ils nous écoutèrent à peine ; ils ne sont pas plus sages et ne seront pas plus heureux que les Volsques. Nous ne pûmes juger de la bonté du territoire de *Suessa Pometia*, capitale de ceux-ci. Toute cette contrée offrait encore les traces affreuses des armées romaines. Tarquin le superbe s'y était livré à tous les excès d'un vainqueur inhumain. Les habitans, peuple fier et passionné pour l'indépendance, étaient vaincus, mais ne se croyaient pas domptés. Tout paraissait en mouvement sur notre passage pour réparer la honte et les desastres des dernières campagnes.

Parvenus au pied de Lanuvium, la pieuse Amalthée nous proposa de monter au temple de Diane, pour y sacrifier, nous dit-elle, à la sœur du Dieu que je sers. Nous vinmes à bout de l'en dissuader : vous consumerez toutes vos forces, lui dit Charondas, pour arriver au sommet du Marcius. Apollon voudrait déjà vous voir à Rome, en présence de Tarquin ; avançons, pour nous reposer dans le bois

d'Aricie (1), qu'il nous faut traverser, pour entrer dans la *ville* de ce nom. «Nous remarquâmes que plusieurs cavaliers se détournaient, comme pour éviter de passer dans la petite forêt qui la précède ; cette singularité nous frappa ; on nous l'expliqua ainsi : Vous connaissez la passion malheureuse de Phèdre pour Hyppolite ; vous savez la malédiction paternelle, prononcée contre un fils innocent. Neptune exauça Thésée ; mais Diane, invoquée par la vertueuse Aricie, sauva Hyppolite de la phrénésie de ses coursiers, et de la chute de son char. Les deux amans obtinrent, de leur divinité protectrice, de pouvoir s'unir, loin de leur patrie, dans ce bois sacré, interdit au quadrupède de Neptune, dans la la crainte que ce Dieu ne fût pas encore satisfait.

Devinez-vous, nous demanda-t-on, de qui est ce tombeau, sur le bord de cette fontaine ? — Sans doute de la nymphe Egérie, répliqua Charondas. — On ajouta : mais ce n'est pas ici qu'elle recevait le bon Numa, toutes les nuits ; il est d'autres bocages aux portes de Rome. Vous rencontrerez, nous dit-on encore, un beau lac : gardez-vous d'en troubler les eaux pures et tranquilles ; c'est le *miroir de Diane.*

Un petit vallon, consacré à la mémoire d'Egérie, et terminé par un temple de la fortune virile (2), piqua de nouveau notre curiosité. nous y avions à peine fait quelques pas, trois jeunes filles se tenant par la main, et suivies de leur mère, s'offrirent à nos yeux. Elles

---

(1) A présent *la Riccia*, la Riche, près la voie *Appienne.*
(2) Aujourd. l'église de Ste-Marie l'Egyptienne.

dirent au jeune Abaris, qui marchait toujours devant : étranger, où vas-tu ? Rebrousse chemin ; ce vallon est interdit aux hommes.

ABARIS. Filles aimables, daignez nous instruire !

La moins jeune des trois nous parla ainsi : « Voyageurs ! vous saurez que dans ce temple les jeunes filles en âge d'avoir un mari doivent se rendre, pour subir l'examen du pontife »... et elle s'arrêta, en baissant la tête.

Je la rassurai, en la priant de continuer.

LA JEUNE FILLE. Eh bien ! sachez que le grand-prêtre n'a point trouvé sur aucune partie de notre corps, un seul défaut assez grave, pour motiver les regrets d'un époux.

PYTHAGORE. Eh ! comment le pontife a-t-il pu en juger ?

LA JEUNE FILLE. Rien ne lui fut plus facile : La divinité du lieu veut qu'on fasse tomber tous les voiles (1), au pied de son autel, en présence de son prêtre, et c'est ce qu'il nous a fallu observer. Le pontife ne nous a fait grâce de rien. Il a voulu tout voir, et il en a eu tout le loisir, tandis que par ses ordres nous brûlâmes toute une cassolette d'encens.

Pendant ce récit naïf, la mère, qui marchait derrière ses filles, put les atteindre ; elles s'en retournèrent toutes quatre, sans nous en dire davantage, et nous laissèrent dans un abyme de réflexions. Pontifes ! Pontifes ! et vous vous dites les ministres des bonnes mœurs !

Nous avions encore seize mille pas romains à parcourir, pour toucher aux portes de la capitale du Latium.

---

(1) Blondus, *triumph. Romac.* I. p. 30.

Nous fîmes une halte parmi les ruines de la malheureuse ville d'*Albe la longue*. Un pâtre que poursuivait l'ennui de la solitude, s'empressa, sans attendre que nous le lui demandions, de nous retracer l'histoire de cette cité antique, dont le nom, et quelques pierres, attestent l'existence. « Pouvait-on, nous dit-il, trouver un lieu plus convenable pour asseoir une ville. Ce mont (1) élevé l'abritait d'une part; de l'autre part, un beau lac servait de larges fossés à ses murailles, et fertilisait tout le territoire, par ses eaux distribuées avec économie. Albe la longue n'est plus; l'étang et la montagne existent toujours. La main des hommes a détruit ce qu'elle avait édifié; heureusement qu'elle ne peut rien sur les ouvrages immortels de la bonne nature. Albe la longue, il faut vous dire, honorables étrangers, qu'on la surnommait ainsi, parce que, bâtie à mi-côte le long du lac, elle en avait toute l'étendue, aux dépens de la largeur. Albe comptait déjà plusieurs rois, bien avant que Rome en eût. L'un deux, qu'on appelait Alladius (vous voyez quelques restes de son palais, sur le bord du lac), avait un grand génie. Pourquoi faut-il que ces hommes savans finissent presque tous mal, témoins Icare, Prométhée et tant d'autres? Alladius était parvenu à imiter la foudre et les éclairs; on eût dit de *Jupiter tonnant;* c'était le flatter comme il aimait à l'être, que de lui donner cette dénomination sainte; peut-être pour le faire ressouvenir qu'il n'était que mortel, un jour la véritable foudre vint le frapper du trépas.

(1) Aujourd. *Monte-Cavo.*

Depuis trois siècles, Albe était monarchie ; elle voulut essayer de la république. Quelle république, que celle qui recevait un dictateur de la main de Romulus. Il serait trop long pour des voyageurs impatiens de voir Rome, de leur dire par quel enchaînement de circonstances plus malheureuses les unes que les autres, Albe se vit précipiter vers son entière destruction. Mon trisaïeul, qui en était citoyen, ne racontait jamais cet événement à sa famille dispersée, que les larmes aux yeux. Mes enfans, leur disait-il, quelle fatale journée que celle où nous vîmes arriver le plus jeune des trois Horaces, vainqueur de nos trois braves combattans Albains. Nous crûmes d'abord qu'il ne venait dans nos murs que pour nous imposer quelques-unes des dures loix de la guerre. Arrivé sur la place, il convoque tous les citoyens. On se presse autour de son coursier. Il déroule un décret du sénat romain, revêtu de la sanction du roi Tullius, et il nous en fait la lecture :

« Rome veut et ordonne qu'il ne reste pas pierre sur pierre de tous les édifices publics et particuliers qui composent la ville d'Albe ; les temples seront exceptés. Il est permis aux habitans de transporter leurs dieux pénates dans la ville de Romulus. Horace est chargé de l'exécution du décret ».

Un morne silence succède ; il est bientôt rompu par le bruit des marteaux et la chûte des édifices. La légion commandée par Horace, procédait déjà dans le plus grand ordre à la destruction d'Albe la longue, en présence de ses habitans stupéfaits ; chaque pierre en tombant semblait les frapper. Un nuage de

poussière, causé par toutes ces ruines, leur déroba ce douloureux spectacle ; ils se dispersèrent : à peine eurent-ils le courage d'emporter avec eux les objets les plus indispensables à la vie.

Les jours de jeûne que les citoyens d'Albe s'étaient imposé pour fléchir les Dieux, ne purent la préserver de ce dernier malheur.

Les autres villes du Latium et de l'Etrurie furent les tranquilles spectatrices de ce grand événement. Ce ne fut qu'un demi-siècle après qu'elles en soupçonnèrent les fâcheux résultats pour elles-mêmes. Pour s'exciter davantage à une juste défense, elles se convoquèrent parmi les ruines d'Albe, afin d'aviser aux moyens de prévenir de pareilles destinées dont le génie de Rome semblait les menacer. Le génie de Rome l'emporta, et dans peu toute l'Italie en sera l'esclave ou la proie, à l'ombre du temple de Jupiter Latin, que Tarquin le superbe fait élever sur l'emplacement où fut Albe. Nos *féries latines* ne tarderont pas à se changer en jours de deuil, quoiqu'en dise ce monument de pierre.

Nous nous approchâmes d'un cippe, sur lequel est gravé le traité d'alliance conclu entre le peuple de Rome et ceux du Latium : Nous lûmes le premier article ainsi conçu :

« Que la paix règne entre les Romains et les Latins aussi long.temps qu'entre le ciel et la terre ! »

Le cippe occupe le point milieu d'une grande place, appellée *le Forum des peuples* (1), à

(1) *Forum populorum ;* aujourd. *les prés de Racca-di-Papa.*

l'endroit le plus élevé du mont d'Albe. Dans le voisinage du monument, deux arbres à cinq ou six pas d'homme de distance l'un de l'autre, sont comme liés ensemble par une large courroie. Charondas, qui ne laissait rien échapper, demanda la raison de cette particularité. Le pâtre nous apprit qu'on les appellait *Oscillatoires* (1), et que parmi les jeux innocens en usage pendant la férie latine, cette balançoire était pour ainsi dire consacrée.

Etrangers ! continuez votre route. Je retourne à mon troupeau.

Le pâtre nous rappela : j'oublie de vous apprendre que les Dieux manifestèrent un peu tard leur courroux. Le lendemain de la destruction d'Albe, il tomba du ciel une pluie de pierres, capable d'exterminer les conquérans, s'ils eussent séjourné sur notre territoire.

Ce dernier fait me porta à examiner le sol où jadis était Albe, et je m'aperçus que cette élévation renfermait un volcan, à peine commencé où qui s'éteint; et je me rappelai que, sous le règne d'Alladius, on y ressentit plusieurs tremblemens de terre. Dès lors, le prodige cessa à mes yeux; mais je crus devoir laisser ce motif de consolation au pâtre Albain, gémissant encore sur les ruines de sa chère patrie.

Le pasteur, enhardi par notre complaisance à l'écouter, en profita pour nous dire encore : illustres étrangers ! vous allez à Rome : on vous y permettra de voir l'extérieur du temple de Vesta. Au pied du mont Quirinus, à l'en-

(1) Ce qu'on nomme en France, le *jeu de l'escarpolette*. Chaupy, *maison d'Horace*. p. 60. tom. II.

droit appelé *Doliola*, on voudra peut-être bien vous laisser approcher des deux tonneaux où les vestales, lors d'une calamité publique, recèlent les choses saintes, et qu'elles enfouissent ; mais on se gardera bien de vous montrer le Palladium, gage sacré de cet empire naissant; ils ont raison d'en faire un mystère ; car c'est un larcin ; ce palladium, enlevé à Troye, avait d'abord été déposé dans notre infortunée ville d'Albe : il nous appartenait ; mais le vainqueur....

PYTHAGORE. Quel est donc ce saint objet ?

LE PATRE. C'est une image de Minerve, dite Pallas, haute de trois coudées, dans l'attitude d'une vierge qui marche, elle a la main droite armée d'une pique ; sa gauche tient une quenouille et un fuseau. Les Romains ont placé ce simulacre, tombé du ciel en terre par une grande faveur accordée au bon Ilus roi d'Ilion, entre *Angerona* et *Opis*, comme il l'était ici.

PYTHAGORE. J'entends (dis-je à mes compagnon) Albe, et Rome à son exemple, avait mis son salut dans la sagesse accompagnée du silence et du bon conseil. Ce ne devrait pas être un secret.

LE PASTEUR. Ce n'en était pas un dans Albe. Voyageurs, pardon de vous avoir retenu plus long-temps sans doute....

PYTHAGORE. Mon ami, reçois plutôt nos actions de grace. Sois heureux, si on peut l'être sur les ruines de sa patrie.

Amalthée me dit a ce sujet: « Tout ce que vient de débiter ce pasteur avait été prédit, il y a bien des années, dans nos livres sibyllins, et la suite des événemens qu'il n'a pu nous développer, s'y trouve encore avec la même

exactitude. Le grand Apollon qui voit tout, qui sait tout, a bien voulu en instruire sa prêtresse bien aimée de Cumes. C'est sous sa dictée que la Sibylle, ma maîtresse inspirée, a écrit les neuf volumes remis à ma garde ».

Le jeune Abaris avait entendu ce propos; il s'approcha d'Amalthée pour lui demander la solution de ce problême : « Sibylle de Cumes, le soleil luit pour tout le monde; dites-nous pourquoi le grand Apollon ne se manifeste-t-il qu'à une femme » ?

» Jeune homme! répondit gravement Amalthée, l'âge te l'apprendra. Doublons le pas : j'aperçois la ville aux sept montagnes ».

§. CLXXXII.

Pythagore à Rome. Vers sibyllins.

Renonçant à visiter *Tusculum* (1), nous ne pûmes cependant passer outre sans nous arrêter dans le champ des Horaces, à chacun des cinq tombeaux, élevés précisément sur la place marquée par la mort des deux héros Romains et des trois Curiaces. Les deux Horaces étant tombés ensemble et sous les mêmes coups, leurs sépultures sont presque contigues. Celles des trois guerriers d'Albe observent entr'elles la distance que le dernier des Horaces eut l'adresse de mettre entre les trois adversaires qu'il ne pouvoit espérer de vaincre que séparément. Les deux tombeaux des Horaces sont plus près d'Albe, et les trois des Curiaces plus près de Rome.

(1) A présent *Frascati*.

Du moment que nous fûmes sur le territoire de cette cité fameuse, nous pensâmes rebrousser chemin. Un fastueux hécatombe offert à Jupiter par Tarquin le superbe (1), avoit causé une épidémie. Les femmes enceintes, pendant plusieurs jours entre la vie et le trépas, étaient réchappées à peine, en se délivrant d'un fruit stérile. L'imprévoyance des valets du prince était la cause première de ce fléau; les misérables familles plébeïennes ayant dévoré les restes du sacrifice qu'on leur abandonna à vil prix. On nous assura que l'atmosphère, purgée des élémens sinistres de la contagion, ne laissait plus de danger à courir: la Sibylle donc, marchant à notre tête, entra dans Rome par la porte dite *Trigonia*, en mémoire des trois fils d'Horace, et se fit conduire droit au palais de Tarquin. Elle demande à voir le roi, au nom de la Sibylle de Cumes. Il nous fallut attendre la fin d'un cérémonial fort étrange, auquel on nous permit d'assister. La ville de Collatie, vaincue par le premier des Tarquins, s'était soumise aux lois que voulut lui prescrire le conquérant. La formule en était des plus dures et des plus serviles. Pour réduire au silence le plus absolu les habitans, qui semblaient rougir de la bassesse de leurs ancêtres, Tarquin le deuxième du nom, jugea nécessaire de les obliger à venir renouveler ce serment abject, dont ils sentoient tout le poids. Il fallut néanmoins obéir aux volontés du tyran. Les Collatins envoyèrent des députés; et nous entrâmes au palais à l'instant qu'ils répétoient cette for-

(1) Festus. *lexic.* Pitisci. *ludi taurii.*

mule : nous n'en perdîmes pas une parole. Tarquin debout leur dit, avec tout l'orgueil de son caractère et de la circonstance : « Êtes-vous les envoyés et les orateurs que les peuples de Collatie députent vers moi pour confirmer la reddition de votre ville au roi, au sénat et au peuple de Rome ? — Nous le sommes. — Le peuple Collatin jouit-il de toute sa volonté, pour prononcer un vœu ? — Oui. — Ainsi donc, vous, les envoyés de la nation Collatine, le peuple de Collatie tout entier, sa ville, son territoire, ses eaux, ses limites, ses temples, tous ses monumens sacrés, civils et autres, m'appartiennent et sont à jamais en la puissance de Rome. Y consentez-vous ? — Nous y consentons. — Je l'accepte. Retirez-vous. Allez » !

Enfin la Sibylle fut admise, ainsi que nous qui formions son cortége. Tarquin nous reçut devant l'autel de ses Dieux domestiques. Il étoit superbement habillé : on lisoit son nom, brodé en lettres d'or, sur le diadême passé dans ses cheveux (1). Son manteau était de la plus superbe pourpre, et sa tunique de dessous tissue du plus beau lin d'Espagne, connu sous le nom de *carbasus* (2).

» Roi de Rome, lui dit assez brusquement Amalthée, je viens à toi pour te vendre ces neuf livres sibyllins, contenant les destinées de cet empire. La Sibylle de Cumes me les a confiés en mourant. Si tu en doutais, ces trois étrangers pourraient t'en rendre témoignage.

---

(1) Scalig. p. 241. art. *Tiara*, de ses *pensées diverses*.
(2) Comme aujourd'hui, *de la toile de Hollande*.

« Femme ! répondit Tarquin avec légéreté, quel prix mets-tu à ces livres » ?

Amalthée, sans hésiter, spécifie une somme considérable.

« Femme ! lui répliqua Tarquin, je ne puis me résoudre à te compter une aussi forte valeur ».

Amalthée, en silence, détache trois des neuf volumes qu'elle portait, et les plonge dans le brasier allumé sur l'autel des Dieux domestiques de Tarquin ; puis elle lui dit :

« Roi de Rome ! achète-moi les six volumes qui me restent ».

Tarquin lui demande quel prix elle y met ?

« Le même, répliqua-t-elle, qu'aux neuf volumes ».

« Femme ! lui dit Tarquin, si tu ne m'étais adressée de la part de la sybille de Cumes, je te croirais une insensée ».

Amalthée, sans répondre, détache encore trois nouveaux rouleaux des six qui lui restaient, et leur fait subir le même sort qu'aux trois premiers.

Puis, toujours du ton le plus grave :

« Roi de Rome ! achète-moi les trois livres sybillins qui me restent, mais tu les payeras autant que les neuf volumes qui te furent d'abord proposés ».

Tarquin se disposait à une troisième réplique plus piquante encore que les deux autres : plusieurs augures étaient présens à cette scène ; l'un d'eux s'écria :

« Prince ! il y a quelque chose de surnaturel dans la demarche et la mission de cette femme. Ordonne l'examen des livres qu'elle t'apporte : ils arrivent à propos, après l'indiscrétion com-

mise par l'un des Duumvirs à l'égard des volumes sacrés de Numa ».

Le prince déféra aux bons avis du pontife. Il parcourt des yeux les trois rouleaux de toile chargée de caractères prophétiques. Il se concerte avec les augures. Enfin leur chef s'expliqua, et dit, en présence des plus considérables de la cour de Tarquin, attirés par la singularité de l'événement :

« Une faute irréparable vient d'être commise. Les neuf livres sibillyns offerts par cette femme pieuse étaient un présent du ciel ; conservons ce qu'il en reste ; les destins de Rome y sont attachés. Prince ! donne, sans hésiter davantage, la somme exigée. Ne marchandons jamais ce qui nous vient des Dieux ».

Tarquin ne balança plus. L'ordre fut donné de compter à la pieuse Amalthée tout ce qu'elle exigerait. Elle accepta, et nous nous retirâmes avec elle. A la porte du palais, nous ne la vîmes plus : elle était déjà disparue.

ABARIS. Maître ! que penses-tu ?

PYTHAGORE. Des peuples entiers qui, dans leurs affaires les plus graves, s'en rapportent au vol des oiseaux, aux entrailles des victimes, peuvent très-bien attacher leurs destinées aux saintes rêveries d'une femme qui se croit et se dit inspirée des Dieux (1), parce qu'elle n'a point de commerce avec les hommes. On présume apparemment que des vierges de profession, en dédommagement des plaisirs de l'hyménée dont elles se sévrent avec courage, reçoivent le don de prédire. Du moment qu'on

(1) Voy. *des sibylles*, par David Blondel. Charenton. 1649. *in*-4°.

a cru les Divinités assez complaisantes pour se communiquer aux mortels, on a jugé qu'elles devaient prendre pour interprêtes, de préférence, des femmes pieuses, intactes de corps, et dont la faiblesse d'organisation pût se prêter à tout.

Les vierges, principalement, inspirent le plus grand intérêt; on honore en elles l'ouvrage de la Nature, sorti immédiatement de ses mains; les suites d'une continence rigoureuse et prolongée au-delà du terme prescrit par les impérieux besoins, excitent l'attention et le respect; le désordre du cerveau, causé par un défaut d'équilibre et de circulation dans les fluides, frappe le vulgaire ignorant et superstitieux; il croit trouver des avis secrets et divins dans les paroles sans suite que profère une fille, dont la vive imagination est affectée par la commotion violente des sens. Des ministres adroits et les hommes d'état saisissent ces occasions d'en imposer aux gens crédules ou préoccupés, et savent tirer parti de ces phénomènes au profit de la politique et du culte.

Vraisemblablement telle a été l'origine des *Sibylles* (1). Tout le monde n'est pas dupe de leurs oracles. Les augures, Tarquin, et le sénat de Rome, savent à quoi s'en tenir; et l'importance qu'on affecte de mettre à ce que renferment les livres sibyllins, ne prouve que l'habileté dans l'art de gouverner la multitude. Quand il s'agira de contenir la *plèbe* indocile, quand il faudra donner une grande impulsion

(1) Consultez *P. Petiti philosophi et medici doctoris Paris. de Sibyllâ. libri tres. Lipsiae.* 1686. *in*-4°.

au rouage de l'empire, on verra la loi elle-même céder le pas aux vers de la Sibylle. Ce qu'on ne pourra obtenir au nom de la Raison ou de la Justice, sera accordé au récit d'un oracle; on a toujours ainsi mené les hommes.

Si l'on demande un jour aux Romains l'historique exact et suivi de la Sibylle de Cumes, ils seront fort embarrassés de le produire. C'est précisément ce vague, cette incertitude qui favorisera la considération pour cette femme, ou du moins pour ses manuscrits en désordre. Son état précaire fait toute son autorité.

CHARONDAS. La Lybie, la Sardaigne et Rhodes, Samos et la Sicile, revendiquent l'honneur d'avoir produit une Sibylle. Ne serait-ce pas la même qui parcourt ces contrées? ou bien sont-elles plusieurs qui se donnent la main, de Babylone à Rome, pour tromper l'univers?

ABARIS. Ces vierges, presque toujours errantes, ne doivent pas mener une conduite fort régulière (1).

PYTHAGORE. Elles ont besoin de jeter sur leurs mœurs secrètes un voile plus épais encore que celui dont elles enveloppent leurs réponses écrites ou verbales.

ABARIS. Enfin, sait-on d'où elles viennent?

PYTHAGORE. Une tradition incertaine fait remonter leur existence religieuse bien avant Troye. Elles se disent filles d'Apollon: il ne faut pas prendre cette expression à la lettre.

---

(1) *Mille mihi lecti, connubia nulla fuére.*
Orac. VII, lib. *ad finem.*

C'est à *Delphes* qu'on place ordinairement le berceau de la plus antique des Sibylles. On lui donne pour père Tyrésias, qui l'est peut-être de toutes les autres. Prêtre et devin, c'est lui qui le premier imagina d'introduire les femmes dans le sanctuaire d'Apollon, et de les admettre jusque sur son trépied, afin de donner un attrait de plus à ses oracles. Le pontife aveugle, dans cette innovation, pouvait avoir en outre un motif personnel; il lui importait de laisser à sa fille un état considéré autant que lucratif.

Daphné fit des élèves, mais ne laissa point d'écrits. Elle ne parlait qu'en vers; et sans doute ils étaient excellens. On assure qu'Homère en inséra plusieurs dans l'Iliade. Les Sibylles se sont bien négligées depuis : la poësie de celle de Cumes est détestable.

Mes jeunes amis, observez avec moi cette singularité historique : Voici un peuple qui se met sous la tutelle de deux ordres de femmes. Rome semble attacher sa destinée aux Sibylles et aux Vestales.

CHARONDAS. Quelle sorte de poësie est consacrée aux oracles sibyllins?

PYTHAGORE. La Cuméenne emploie des vers de toute grandeur, comme ils lui viennent à l'esprit : seulement elle observe de les ranger dans l'ordre *acrostiche* (1).

(1) Cette branche de littérature, comme on voit, n'est pas jeune, et ne vieillira pas de long-temps; surtout, quand ceux qui s'en escriment encore, sauront qu'elle était cultivée par la vénérable antiquité. Nous avons du moins cet avantage sur les Anciens, que cette composition niaise n'occupe parmi nous que les gens désœuvrés

ABARIS. Ce n'est pas pour les rendre plus clairs ; et sans doute que les habitans du bourg Gergithe (1), où j'ai passé en visitant la ville de Troye, font allusion à cette manière de poëtiser, en plaçant un sphinx à côté du portrait de la Sibylle hellespontique, frappé sur leur monnaie. Ils me montrèrent aussi le tombeau de cette femme, placée par eux dans le temple d'Apollon.

PYTHAGORE. Les Sibylles babyloniennes n'ont pas si bien réussi que celles de la Grèce et de Rome, parce qu'elles ne savent pas se faire autant respecter. Celles-ci ont les formes plus imposantes, les dehors plus nobles. Retirées dans le voisinage de quelque temple solitaire, tout ce qui les environne concourt à donner du poids à leurs réponses brèves et long-temps attendues. Il est rare qu'elles aillent elles-mêmes offrir les trésors prophétiques dont elles se déclarent dépositaires. Montée sur son trépied, la Sibylle de Samos semble être tout-à-la-fois la prêtresse et la Divinité ; les traits de sa physionomie prennent un caractère sur-

---

qui pourraient *tuer le temps* d'une manière moins innocente.

Les apologistes de la religion chrétienne ont peut-être manqué d'adresse, et compromis leur cause, en rangeant les sibylles parmi les prophètes. Il répugne de voir Dieu se faire annoncer aux hommes par un acrostiche.

Miror cur aliis quid pandere fata solebas,
Ad proprios casus, cæca Sibylla, taces.
Claudianus. II. *in Eutrop. praef.*

Dans les destins d'autrui, pourquoi si fort savante,
L'es-tu si peu pour toi, Sibylle inconséquente?

(1) Ou *Gergis*.

naturel, auquel dispose l'obscurité du lieu, éclairé d'une lampe faible. Ce qui détermine en faveur des Sibylles la bonne disposition du peuple, c'est qu'elles sont en petit nombre, et qu'elles exercent assez rarement leur ministère.

CHARONDAS. Maître ! ne le penses-tu pas aussi ? les prêtres en savent davantage que les rois.

PYTHAGORE. Exceptes-en celui de Rome. Tarquin me paraît connaître à fond l'art des tyrans. Mes jeunes amis, l'avez-vous bien examiné ? Cet homme est consommé dans le crime ; c'est un autre Phalaris. Voyons si le peuple romain est aussi-bien disposé que celui d'Agrigente.

§. CLXXXIII.

Topographie de Rome. Tyrannie de Tarquin.

JE demandai à voir les tables où le roi Ancus Martius fit graver les belles lois de Romulus et de Numa : elles devraient être exposées sur les places publiques ; c'était l'intention du législateur. On nous dit à mi-voix : « Tarquin les a fait enlever et briser, dans la crainte qu'elles ne servissent un jour d'armes contre lui ». Sur l'une de ces tables on lisait : « Il y aura parfaite égalité devant la loi, entre le riche et le pauvre, entre les plébéiens et les patriciens ; la condition du peuple sera la même que celle du sénat, en tout ce qui concerne la justice..... Les sacrifices aux Dieux se feront en commun, sans distinction de castes.... » Hélas ! toute

notre ancienne législation est changée, abolie ; elle a fait place à l'autorité la plus arbitraire, et Rome n'ose même pas réclamer.... On se contente d'invoquer tacitement les Dieux dans le temple que Tullius (1), d'*esclave*, devenu roi, consacra à la *Petite-Fortune* (2), pour rappeler sans cesse aux hommes, par son exemple, que les plus grandes choses peuvent naître des plus petites causes. On espère que ce colosse d'airain qui pèse tant sur Rome, et qui peut-être n'a que des pieds d'argile, tombera au premier choc».

Il nous fut ajouté : « Sachez que la Fortune est la première des Divinités honorées d'un culte à Rome. Etrangers ! allez à ses autels ; elle est aussi la gardienne des voyageurs ; elle les préserve de tout accident.

Nous préférâmes d'examiner les remparts qui portent déjà le nom de Tarquin, parce qu'ils furent construits par ses ordres, pour fermer la ville au levant. Aussi hauts que ses murailles, du côté de la plaine, le bélier ne pourra rien contre eux ; et ils sont à l'abri de la mine, au moyen d'un fossé large de cent pieds, profond de trente. Ce boulevard formidable peut avoir sept stades de longueur ; il est épais de quinze pieds. Rome, de ce côté, sans défense, avait besoin de ce travail protecteur, que plusieurs tours fortifient encore à peu de distance l'une de l'autre. Tullius, qui commença cette construction, était loin de penser qu'il fournissait à son successeur un

(1) *Servius* Tullius.
(2) *Fortuna brevis*. Plutarch. *quæst. rom.* LXXIII.

nouvel instrument de supplice. Tarquin fit précipiter dans les fossés un assez grand nombre de citoyens, dont tout le crime avait été de lui être suspects. Les malheureux, déchirés auparavant sous la verge du licteur, expiraient lentement dans des souffrances affreuses, parmi les cadavres d'une foule d'autres qui se tuaient de leurs propres mains pour se soustraire aux rudes corvées exigées d'eux par le prince. Tarquin condamnait ceux-ci à être privés de la sépulture et suspendus.

En dedans de ces murailles, on voulut nous persuader qu'un superbe cornouiller, production libre de la Nature, est la métamorphose d'une javeline lancée du mont Aventin par Romulus, pour prendre les augures. Le fondateur de Rome fit quelque chose de plus merveilleux, et qui durera davantage.

Pourtant, comme ce bel arbre était couvert de guirlandes de fleurs et de bandelettes consacrées, nous aurions eu mauvaise grâce de passer outre sans lui rendre un culte.

Il se trouve à l'entrée d'un bois sacré, dont Romulus fit un lieu d'asile pour accélérer la population de sa ville naissante.

Rome déjà veut rivaliser la Grèce; il n'a pas tenu aux deux Tarquins d'honorer cette ville d'un cirque, lequel sans doute un jour soutiendra la comparaison auprès de celui de Pise qui lui sert de modèle. Romulus en traça l'emplacement, qu'il dédia au Soleil, dans le voisinage du champ de Mars, dont on est redevable au roi Ancus Martius. Ce cirque, qui sert en même temps de forum, diffère de la lyce d'Olympie, en ce qu'il doit figurer en

quelque sorte cette lettre de l'alphabet (1), célèbre dans notre école, mes chers disciples. On y a donné déjà des combats de chars et des courses de chevaux. Les sénateurs ont fait eux-mêmes les frais des siéges de bois qu'ils y occupent, élevés de douze pieds au-dessus des rangs circulaires à l'usage de la multitude, et couverts. La pierre et le marbre remplaceront sans doute un jour cette construction trop modeste pour une grande nation. Hercule et Vénus y ont des autels. On s'occupe déjà des embellissemens ; mais c'est l'ouvrage de l'indignation et du désespoir.

Ainsi qu'aux travaux du Capitole, le prince a cru devoir ici donner d'affreux exemples pour retenir la main des suicides. Nous trouvâmes les cadavres de plusieurs attachés à de hauts gibets, et servant de pâture aux oiseaux carnivores.

Le roi Tatius s'y prit autrement pour soutenir le courage des travailleurs rebutés. Il fit trouver dans les souterrains le simulâcre d'une Déesse des égoûts (2) ; et ce que l'utilité publique n'était point capable de faire, la superstition l'opéra. Les artisans, honorés de la présence d'une Divinité, se hâtèrent d'achever ces belles constructions qui doivent procurer à Rome une gloire immortelle.

Nous quittâmes précipitamment ce hideux spectacle, pour visiter les diverses régions de la ville intérieure. Partout le sentiment de la terreur et de la lâcheté. Aux extrémités de toutes les rues, dans tous les carrefours, le

(1) L'Y. Dionys. Halic. III.
(2) Lactant. I. 20. Dionys. Halic. *in cloaca*, *cloacina*.

long de toutes les avenues aboutissant au palais, des gardes menaçans. Nous ne pouvions nous arrêter; on nous criait : « Passez votre chemin ». Nous rencontrâmes le triste cortége d'un sénateur qu'on menait au supplice. Quel est son crime, demanda le jeune Abaris à des femmes qui se trouvaient près de lui? — Son crime, lui répondit-on à voix basse. C'est qu'il est riche; ou bien, il a eu le courage de voter au sénat contre le vœu du prince.... La prison bâtie par le roi Ancus n'est plus assez grande pour contenir des citoyens qui ne sont pas coupables davantage et qu'une pareille destinée attend.

Un spectacle douloureux et révoltant vint s'offrir à nous. Nous entendîmes d'abord ces mots sortir de la bouche d'un crieur public : « Citoyens! laissez passer un coupable de mauvaises paroles contre le prince ». Entre deux haies de satellites, nous vîmes un malheureux presque nud, le corps flagellé et tout en sang; il pouvait à peine marcher; on l'obligeait à traîner le bois infâmant sur lequel il devait expirer. Un voile lui couvrait le visage. On le conduisit hors de la ville, sur un tertre. Là, il fut attaché sur la croix avec des cordes passées sous ses aiselles et autour de ses pieds. Par une faveur spéciale, il ne fut point abandonné aux tourmens. On lui brisa les jambes pour hâter son trépas (1). On nous apprit que ce supplice atroce était en usage dans le Latium depuis le règne de Tullus Hostilius. Nous nous éloignâmes à grands pas de ce lieu

(1) Le supplice de la roue, qui d'Allemagne passa en France, a une origine romaine.

de douleur. Ce fut pour rencontrer la roche tarpéienne toute dégoûtante du sang d'autres victimes de Tarquin qui se targuait de l'exemple de Romulus inventeur de ce genre de supplice à Rome.

J'allai au palais Hostilius où le roi de ce nom a fait construire un lieu d'assemblée pour le sénat (1). Je me trouvai à la sortie des sénateurs. La pourpre de leur vêtement seule, me les désigna. Je ne vis en eux que les trois cents premiers sujets du roi de Rome.

Arrivés sur la place du marché des Herbages, un tableau d'une autre teinte vint frapper nos regards: Autour d'un pilastre de bois (2), nous vîmes un groupe d'enfans nuds. Cherchant, comme par instinct, à exciter la commisération des passans. C'étaient des victimes de l'insouciance paternelle et de la misère publique. Les familles de ces petits infortunés les exposaient à la pitié des épouses stériles. Les mères de ces nouveaux nés les avaient rejetés de leur sein, sans doute à cause des circonstances pénibles où elles se trouvaient. Nous payâmes d'avance le salaire de plusieurs nourrices, pour racheter la vie à ces enfans, dont plusieurs seraient expirés avant la fin du jour. Voilà donc des fruits de la civilisation! ô pudeur(3)!

Cette image affligeante nous eût moins étonné dans Babylone. De tels objets doivent se trouver en contraste avec le luxe d'une ville opu-

---

(1) Desbrosses, *introd.* à Salluste.

(2) Il fut remplacé depuis par une colonne, dite : *Columna lactaria.*

(3) *Proh! Pudor!*

lente. Mais Rome dont les maisons recouvertes seulement de tables de bois n'annoncent que la douce médiocrité des biens (1), semblait ne pas devoir offrir un scandale aussi déchirant.

Nous montâmes à la roche tarpéïenne. Des milliers de bras y creusaient les fondemens du temple de Jupiter Capitolin, dont Rome peut se passer, puisqu'elle possède l'autel de Jupiter *Inventor* (2), élevé par Hercule. Des cohortes de soldats étrangers, pressaient l'ouvrage, en maltraitant les travailleurs. Sous nos yeux, furent frappés rudement, d'un bâton, trois jeunes Romains qui, harassés de fatigues, se délassaient à l'ombre, en jouant *à la tête et au navire* avec des deniers de bronze (3); ils représentent, d'une manière informe, la face de Janus, et le vaisseau que montait Saturne quand il descendit sur le rivage Ausonien. On dit le roi Janus premier fabricateur de cette monnaie grossière et pesante.

Les murmures, les malédictions s'exhalaient de toutes les bouches. La présence imprévue du prince fit taire un moment la multitude. Il venait ainsi surprendre les citoyens et les glacer d'effroi, à la vue de son air sombre et farouche. Environné de délateurs et de bourreaux, nous pûmes à peine le distinguer à travers une épaisse forêt de lances dont toujours il marchait entouré. Tullie l'accompa-

---

(1) Planches ou bardeaux. Plin. *hist. nat.* XVI. 10.

(2) Il subsistait encore du temps d'Auguste, près la porte *Trigemina.*

(3) Ce jeu romain est venu jusqu'à nous, sous le nom de *à croix* et *pile. Pila* signifie *vaisseau*, d'où on a fait *pilote.* Buleng. *ludi veterum.* cap. V.

gnait. Charondas, pour s'en assurer, s'approcha d'un Romain simple spectateur comme nous et lui dit : « N'est-ce pas la reine que nous aperçevons à la droite du prince » ?

On nous répondit : « Sans doute, c'est elle. Ne la reconnaissez-vous point à son manteau de pourpre, trois fois teint dans le sang de son père ». Une femme s'approcha de nous, et nous montra du doigt la statue d'*Angerone* qui pose le sien sur sa bouche : c'est l'Harpocrate des Romains. Cet avertissement fut compris. Tout le monde se tut.

Nous ne pûmes prendre les dimensions du temple de Jupiter; Tarquin seul nous occupait. J'examinai sa physionomie prononcée : cet homme me parut devoir vivre (1) aussi long-temps pour le moins que Numa et Servius Tullius (2). Pendant qu'il projetait avec ses architectes étrusques de nouveaux embélissemens, il reçut un message de son fils, demandant promptement réponse. Nous vîmes le roi de Rome, sortir de son palais dans ses jardins, et avec une verge qu'il portait à la main (3), abbattre les têtes de pavots qui s'élevaient au-dessus de l'herbe, en disant au messager : « Rapporte fidellement à mon fils le geste que je viens de faire à tes yeux ».

Nous sûmes depuis que Sextus, le plus jeune des fils de Tarquin, ayant envahi, par ruse, l'autorité suprême dans la ville des Gabiens, avait demandé à son père comment il devait

---

(1) Ce Tarquin vécut quatre-vingt-dix ans. Lucien.
(2) Ils vécurent quatre-vingt ans. Lucien.
(3) *In exquiliis*, le mont Esquilin; aujourd. l'église de St-Laurent.

traiter

traiter ceux des citoyens dont les sentimens élevés se courbaient avec peine sous le joug. En conséquence de la réponse de Tarquin, qui n'est qu'une réminiscence de celle de Trasybule à Périandre, Sextus cimenta dans le sang le traité qu'il passa avec la ville de Gabies ; il en porta, lui-même, au roi de Rome, l'original écrit sur un cuir de bœuf étendu sur une table de bois (1). Tarquin avait autant de vanité que d'ambition ; l'une va rarement sans l'autre. Il voulait attacher son nom à plusieurs grands monumens plus durables encore que le souvenir d'une conquête. Les deux arcs de triomphe élevés en brique à la gloire de Romulus échauffaient sa vanité (2). C'était l'un des motifs qui le portaient à embellir Rome par de superbes édifices, après en avoir agrandi le territoire par de sanglantes invasions. Sa sûreté personnelle lui conseillait aussi toutes ces constructions. Il sentait combien il est dangereux de laisser oisif un peuple qu'on opprime. La guerre pour empêcher l'excès de la population, et de rudes travaux pendant la paix ; tel était la politique de Tarquin. Des entreprises aussi considérables que le temple de Jupiter Capitolin, le grand cirque, et de beaux égoûts avaient déjà consommé l'immense butin enlevé aux Volsques dans Suessa, et aux Sabins à Fidène, ainsi que les taxes imposées sur tout le peuple, et

(1) C'est ce qu'on appela *clypeum*. Ce vieux monument diplomatique existait du temps d'Auguste, dans le temple de Jupiter et de la Bonne-Foi.

(2) Il en reste encore quelques vestiges entre Sainte-Marie *de gratia*, et Sainte-Marie *de inferno*.

la dépouille des citoyens sans nombre massacrés juridiquement ou envoyés en exil. Rome, pleine d'ateliers, eût dévoré les revenus de trois royaumes. Le prince cependant ne prodiguait pas les salaires. Tous ces travaux se faisaient par corvées ; à peine nourrissait-il les malheureux arrachés à leurs foyers. La cabane de Romulus que l'on conserve encore, coûta moins de sueurs aux premiers Romains. Tarquin se détermina pour une nouvelle expédition, d'autant plus urgente que bientôt le mécontentement général, porté à son comble, menaçait d'éclater. Il tourna ses armes contre les Rutules, sans se faire précéder des *Féciales*, et marcha droit sur Ardéa, en promettant le pillage à ses troupes. Nous le vîmes sortir à leur tête, et faire ses adieux à Tullie. « Princesse, lui dit-il publiquement, dans peu, vous nous verrez de retour, chargés de lauriers et de trésors. Que Rome, dont la gloire seule m'occupe, travaille dans le silence et ne soit pas ingrate ! Je veux la forcer de convenir qu'elle n'a pas eu de plus grands rois que les Tarquins ». En voyant passer le corps d'armée qu'il commandait lui-même, je fis remarquer à mes deux compagnons un usage singulier. Quantité d'esclaves suivaient, chargés de massues qu'on lance sur l'ennemi. Le valet en présente une nouvelle à son maître, quand celui-ci s'est défait de la sienne. Le soldat romain s'est approprié le bouclier de forme sabine. Auparavant, il portait des boucliers argoliques.

Quelques jours avant ce départ, Tarquin, pour avoir occasion de déployer toute sa puissance et toutes ses ressources, voulut donner

au peuple romain le spectacle des jeux du cirque dans tout leur appareil. Cette pompe plus politique encore que sacrée ne pouvait éblouir ceux qui avaient assisté à la célébration des jeux olympiques ; mais elle devait produire un effet imposant sur l'esprit des citoyens d'une ville qui aspire au sceptre de toute l'Ausonie. Nous nous portâmes sur la route de ce cortége que la cour seule du prince rendait brillant et formidable. Le roi n'oublia rien pour cela.

Les magistrats chargés du maintien de l'ordre ouvraient la marche, précédés de Spurius Lucretius nommé gouverneur de Rome par Tarquin, pendant son expédition, et suivis de tous les chefs militaires. Nous vîmes passer la jeune noblesse romaine. Ces patriciens adolescens, l'appui du trône plus que de la patrie, montaient de superbes coursiers chargés d'ornemens. Une foule de jeunes Plébéïens et de toutes armes, suivait à pied. Après eux, les biges, les quadriges, les chevaux de course, avec leurs conducteurs et leurs cavaliers. Après ceux-ci, marchaient d'un pas différent les trois ordres d'athlètes, savoir ceux au pugilat, ceux à la lutte, et les coureurs, tous nus, à l'exception d'une draperie passée sur leurs reins, ainsi que la troupe des gladiateurs. Ils étaient suivis par des groupes de danseurs, sauteurs, voltigeurs, représentant les satyres de la Grèce. Ils étaient accompagnés de musiciens jouant d'une sorte de flute très-courte, et d'une petite lyre portative à sept cordes.

A quelque distance, se trouvaient les ministres subalternes du culte, avec leurs petites arches ou capsules d'or, d'argent et autres

métaux, remplies d'encens et de parfums. Ils précédaient les flamines, et les camilles des deux sexes. Ceux-ci portaient, avec grâce, sur leur tête des corbeilles élégantes contenant les choses saintes. Derrière eux étaient d'autres ministres au service des aruspices et des augures (1); ceux qui ont le soin des poulets sacrés (2); les femmes préposées aux pompes funèbres (3); ceux qui sont chargés de l'annonce des solennités (4); ceux qui désignent les victimes; les victimaires, les popes, les licteurs, avec les instrumens du sacrifice. Ils conduisaient les taureaux, les vaches, les béliers et autres animaux qui devaient être immolés et que recouvraient déjà des bandelettes consacrées. D'autres hommes soutenaient les vases aux libations (5), les patères, les candélabres, les trépieds, les aspersoirs pour les lustrations (6). Enfin, marchaient avec beaucoup de gravité les prêtres de tous les colléges, présidés par leurs pontifes, dont le roi est le premier et le souverain. Ils avaient tous à la main une longue verge d'olivier, et sur la tête une espèce de thiare à la persane, se terminant en pointe. La famille royale entourrait son chef, suivie de tous les sénateurs, magistrats et juges, accompagnés des licteurs, messagers, scribes, et de quantité d'autres officiers. Tarquin le superbe eut le soin de

---

(1) *Kalatores.*
(2) *Pullarii.*
(3) *Praeficae.*
(4) *Proclamitatores.*
(5) *Simpula.*
(6) *Goupillon*, dans la langue moderne des *Christicoles.*

se faire remarquer par une foule de guerriers chargés de dépouilles ennemies. On eût dit une sorte d'ovation (1).

Nous refusâmes d'assister aux jeux du cirque. On me prévint qu'ils étaient beaucoup plus cruels que ceux d'olympie. Le sang y coule par flots ; l'arène est souillée de cadavres. Triste résultat de tant d'appareil !

Les enfans de Tarquin l'avaient précédé au camp devant Ardéa. Il eut à peine le temps de les rejoindre ; Rome avait déjà changé de face. Le lendemain même de son départ, comme nous nous proposions de faire le tour des murailles, nous en fûmes empêchés par un de ces grands événemens que l'histoire doit conserver pour la leçon des peuples et des rois.

§. CLXXXIV.

Révolution de Rome. Lucrèce. Brutus.

Nous sortions de Rome par la voie *Collatine* (2), quand un grand concours de citoyens du dehors s'avança lentement, et entra dans la ville, dont les portes aussitôt se refermèrent et sur eux et sur nous. Deux hérauts marchaient devant, sonnant d'une trompe faite avec la corne d'un taureau. Nous ne pûmes pénétrer à travers la foule jusqu'au principal objet de ce mouvement, qui nous parut sinistre. On alla droit à la place publique, dans le champ de Mars. Un crieur répétait cette

(1) Triomphe à pied.
(2) Aujourd. *Pinciane.*

formule : « Habitans de Rome et de son territoire, le tribun vous convoque tous en comices ».

Le forum ne tarda pas à être rempli. On nous laissa parvenir à peu de distance de la tribune aux harangues. Nous vîmes y monter l'orateur (1), un poignard teint de sang à la main. Devant lui, sur un brancard, était un corps revêtu de draperies ensanglantées. Chacun ayant pris place :

« Romains ! trop long-temps, votre tribun Junius, surnommé Brutus, a contrefait l'insensé. Le moment est venu d'être sage à front découvert. Pour attendre et saisir l'occasion de venger la mort d'un père et de délivrer ma patrie, il me fallut dissimuler (2), et ne rien laisser voir en moi qui put faire ombrage au tyran soupçonneux et jaloux. Romains ! je ne me présente point à vous, sans être autorisé par un saint oracle. Vous savez que Tarquin, troublé à la vue subite d'un serpent qui s'élança du milieu d'une colonne de son palais, voulut consulter sur ce présage non-seulement les devins toscans, mais encore la Pythie de Delphes.

Les deux fils du roi, chargés de ce message, me permirent de les accompagner ; ils me mé-

---

(1) Lors de la conspiration de Brutus contre César, les Romains rappelèrent celle de Brutus contre Tarquin, sur une médaille d'argent, conservée dans le museum Farnèse.

(2) *Brutus erat stulti sapiens imitator, ut esset,*
Tutus ab insidiis, dire superbe, tuis.

Ovidius. *fastorum.* II. 719.

Junius contrefit la brute broutant l'herbe,
Pour déjouer tes plans, ô Tarquin le superbe !

prisaient trop, pour craindre en moi un rival. A leur exemple, je voulus aussi faire mon présent au grand Apollon; j'en offris un qui, loin d'être suspect, confirmait la stupidité dont on me croyait atteint : c'était un bâton; mais cette écorce grossière renfermait une verge d'or. Voici maintenant les paroles de l'oracle :

Jeunes princes ! celui d'entre vous qui le premier embrassera sa mère, sera béni dans Rome.

Déjà chacun des deux fils de Tarquins se disposait à précéder l'autre dans les bras de Tullie, quand un faux pas m'étendit sur la terre : «Romains ! c'est notre mère commune, vous le savez; le sens de l'oracle ne peut donc plus regarder que vous et moi. Hélas ! l'affreux événement que j'ai à vous raconter, ne justifie que trop le trépied de Delphes. Romains ! écoutez à présent. Vous connaissiez tous les vertus de Lucrèce, née dans vos murs, de Lucrétius (1) gouverneur de cette ville; mariée à Collatinus, ses vertus la suivirent à Collatie. Eh bien ! cette femme, le modèle et la gloire du Latium, la voici. Voyez-la poignardée de ses propres mains (2), aux yeux de son père et de son époux. Je lis dans vos regards avides l'impatience d'apprendre ce qui a pu la porter à cette extrémité : c'est qu'elle n'a pu survivre à son déshonneur; c'est qu'elle a voulu se punir elle-même du plus grand des forfaits commis sur sa per-

(1) Tripicitinus.

(2) Le museum de Florence possède une belle pierre antique, représentant cette action mémorable.

sonne par le plus infâme et le plus lâche des hommes.

Vous me demandez son nom. Son nom ? comment ne le devinez-vous pas ? Son nom ? ne le cherchez point ailleurs que dans la famille des Tarquins. Oui ! le coupable est l'un des fils du roi. C'est Sextus. Romains ! vous vous en doutiez. Vous allez à présent entendre les dernières paroles de la vertueuse et infortunée Lucrèce. Après la nuit affreuse où Sextus vint la surprendre dans le lit conjugal, elle envoie chercher à la hâte son père, son époux et leurs amis ; nous accourons tous fort inquiets pour sa santé (1). « Non, dit-elle, quelque chose de plus cher m'a été ravi. Collatinus, tu n'as plus d'épouse. Cette nuit, l'un des Tarquins a violé tes droits (2) ; promettez-moi tous de me venger.

En disant ces mots, elle se frappe avec ce poignard caché sous ses vêtemens, et tombe mourante à nos pieds (3). Sa famille est en larmes. « Ce ne sont point des larmes, m'écriai-je, en retirant le fer de la plaie, que Lucrèce nous a demandées ! Sur ce fer, jurez tous avec moi, par ce sang le plus pur, de laver dans celui des Tarquins l'outrage fait à Lucrèce ».

Nous fîmes tous ce serment, le poignard passé dans nos mains : « Il n'en sortira point,

---

(1) . . . Luy demandant son mari, si tout alloit bien : « Non ja, dict-elle. Car quel bien peult estre demeuré à une femme qui a perdu son honneur ? Hélas ! Collatin, voylà en ton lict les emprainctes d'un homme étranger...

Les harangues de Tite-Live, trad. en 1596. *har.* IX.

(2) *Corpus, violatum, anima insons, mors testis erit.*

(3) Lucrèce vécut vingt-deux ans trois mois six jours.

que nous n'ayons accompli notre vœu ; et nous venons ici le renouveler en la présence du peuple romain. Oui! j'en atteste les Dieux immortels, protecteurs de Rome. Oui ! et le fer et le feu, j'employerai tout pour exterminer Tarquin le superbe et toute sa race criminelle. Autant qu'il sera en moi, je ne souffrirai jamais que pas un de son sang, ou quelqu'autre que ce soit, règne désormais dans Rome. Romains, recevez mon serment ; et joignez-y le vôtre, si chacun de vous ici présent est pénétré de la même horreur pour le crime et pour les méchans ».

Mille cris élancés à-la-fois dans les airs, font retentir la place publique de ces mots : *Nous le jurons!* Junius Brutus, après un moment de silence, reprit en ces termes (1) :

« Citoyens ! ce n'est pas pour les seuls intérêts domestiques d'une famille, que je vous ai convoqués sur cette place. Quoique l'injure faite à Lucrèce soit un attentat contre toute la société, de plus hautes considérations m'animent, et doivent vous déterminer à un grand parti. Depuis le règne de Servius Tullius, qu'est devenue Rome? et pour ne point être juges dans votre cause, interrogez ces honorables voyageurs qui nous contemplent. Interrogez cet initié de Thèbes (2), que je distingue près de cette tribune. Qu'il nous le dise ! dans ses longs voyages, est-il entré dans une ville où il ait trouvé plus de crimes que dans celle-ci? En peu d'années, de combien d'horreurs nous avons été les témoins et les vic-

(1) Voy. le *Tarquin le superbe* de Malvezzi.
(2) Pythagore présent à la harangue de Brutus.

times ! N'avons-nous pas vu un vieillard de quatre-vingt années, arraché, précipité du trône, traîné par ses cheveux blancs hors du sénat, et abandonné expirant sur les degrés de son palais, teints de son sang ; et quel fut l'ambitieux qui commit ce crime ? ce fut Tarquin le superbe (1). Que n'attendait-il quelques jours plus tard ? le sage et infortuné Servius Tullius se proposait d'abdiquer la couronne. Oui ! Romains, après avoir assuré votre bonheur, il vous rendait à l'indépendance.

Tarquin au contraire a ravi au peuple, et profané ce champ que nos aïeux consacrèrent au dieu Mars. Romains, rentrons aujourd'hui dans cette propriété sainte et communale.

Dans la même journée, n'avons-nous pas vu une fille menacer de la mort le conducteur de son char (2), qui répugnait d'en faire passer les roues sur le corps de son père à peine expiré ; et quel fut ce monstre ? Tullie, la femme de Tarquin (3) ; et quel lieu fut souillé de cet attentat inouï ? le sein de cette ville, une de nos places publiques, entre le temple du Soleil et celui de la Lune, bâtis par le pieux et infortuné Servius Tullius. Divinités protectrices, n'avez-vous permis ce crime que pour nous laisser la gloire de le venger ?

D'aussi horribles préliminaires n'annonçaient

---

(1) Bayle l'appelle un tyran à double titre ; non-seulement un tyran d'administration, mais aussi un tyran d'usurpation. Dictionn. *Brutus*.

(2) *Carpentum ; carpentarii*, charpentiers.

(3) Tullie, femme de Tarquin l'orgueilleux, fit passer les quatre roues de son char sur le corps de son père tué par son advis. Ferrand de Bez, Parisien. *Epitres héroïques amoureuses*. 1579. p. 34.

pas le règne de la vertu. A ses forfaits privés, Tarquin, roi, ajouta des crimes publics. Rome ne renferma bientôt plus dans son enceinte que des délateurs et des proscrits. Le nouveau monarque la traita comme un vainqueur farouche traite une ville prise d'assaut. Il n'y eut bientôt plus de citoyens; nous ne formions qu'un grand troupeau de bêtes de somme, que Tarquin faisait travailler nuit et jour, et qu'il nourrissait mal. Les citoyens de Rome ne s'étaient pas vus encore frappés du bâton infamant, ainsi que de vils esclaves. Tarquin osa se permettre contre nous ce traitement inconnu avant lui.

Romains, voilà ce que nous étions encore hier. Voici ce que nous devons, ce que nous pouvons être dès aujourd'hui. Les portes de Rome sont fermées; qu'elles ne s'ouvrent plus aux Tarquins ! Nous avons un sénat et des lois; que nous faut-il de plus, et qu'avons-nous à craindre? Des ennemis étrangers nous feraient-ils autant de mal que nous en a fait cet ennemi domestique? Notre cause est juste; les nations justes seront pour nous ».

Junius Brutus ne put continuer et n'eût pas besoin d'en dire davantage. Il fut interrompu par plusieurs voix s'écriant de concert : « Plus de Tarquins ! que les Tarquins soient bannis ! Tribun ! prend les suffrages ».

Tous les citoyens se séparèrent eux-mêmes par curies; et chaque curie passa dans l'enceinte où était l'urne, et y déposa son vœu. Il fut unanime. De ce moment la révolution fut faite; Rome monarchie devint république. Brutus proposa au peuple de nommer deux magistrats annuels sous le nom de consuls. On

le choisit lui-même, avec l'époux de Lucrèce, pour exercer les premiers cette dignité suprême (1).

Tullie put sortir de la ville pour rejoindre Tarquin : à peine daigna-t-on prendre garde à cette femme.

Nous nous retirâmes à l'écart pour nous communiquer nos réflexions. Abaris et Charondas ne se lassaient point d'admirer un changement aussi subit.

Mes jeunes amis, leur dis-je, un seul homme a tout fait. Admirons la toute puissance du génie et l'ascendant de la vertu. Voyez aussi combien la multitude, livrée à elle-même, est lente à se mouvoir ; combien elle est inerte, lâche, vile ! Certes ! la vue d'une fille faisant passer les roues de son char sur le cadavre palpitant d'un père, est horrible et révoltante. Le seul récit fait frisonner. Ce monstrueux spectacle se passe sous les yeux mêmes du peuple de Rome, et ce peuple n'y jette qu'un regard stupide. Une sainte indignation ne s'empare point de lui. Il faut qu'on l'avertisse et de ses devoirs et de ses droits et de sa force. L'outrage fait à Lucrèce n'atteint pas à l'atrocité commise par Tullie ; et cet événement n'a pas eu toute une grande ville et le soleil pour témoins. Et cependant, il devient la cause d'une révolution. Elle n'aurait pas eu lieu sans Brutus. Sans Brutus, Lucrèce n'aurait pas eu plus de vengeur que Servius. La multitude ne s'en serait pas aperçu. Tarquin connaissait bien le peuple, mais il

(1) Voici le texte de cette première loi constitutionnelle :

REGIO IMPERIO DUO SUNTO.

ne se défia pas assez de Junius. Quels résultats devons-nous tirer de cette grande expérience politique dont nous venons d'être les spectateurs ? Il serait utile, nécessaire, indispensable qu'il se trouvât au milieu de chaque peuple quelques hommes à caractère, observant ce qui se passe autour d'eux, sachant s'éclipser ou paraître à propos, et se réservant pour les occasions où la multitude a besoin d'un bon génie pour la sauver de l'abyme et la rappeler aux loix de l'ordre, aux principes de la justice, à la pratique des vertus publiques, et principalement pour la retirer des mains d'un mauvais génie, maître de la multitude, tant qu'elle est sans guide.

Un autre résultat non moins précieux, c'est qu'il ne faut qu'un moment habilement saisi pour renverser une tyrannie assise sur plusieurs années de succès. Tarquin avait commis tous les crimes; et tous restaient impunis. Il triomphait avec insolence, en toute sécurité, et des peuples environnans et du sien. Rome semblait s'accoutumer à ce joug intolérable, comme on s'acclimate à la longue dans les régions les plus maltraitées de la nature. Elle commençait à s'assoupir de lassitude à l'ombre d'un trône ensanglanté. Mais un homme veillait parmi ses concitoyens endormis sous le poids de leurs fers. Il observe tout et n'est remarqué de personne. Il saisit la plus légère étincelle, pour allumer un vaste incendie. Il convertit en attentat public une offense particulière. Il parle. Le peuple écoute; les Tarquins sont chassés; Rome est libre.

Laissons-la consolider son indépendance. Le temps seul peut nous apprendre si elle en est digne.

§. CLXXXV.

Junius Brutus et Pythagore.

AVANT de sortir de Rome nous allâmes féliciter Junius Brutus. Il nous fallut attendre son retour du camp devant Ardea, ancienne ville à cent soixante stades (1). Je lui dis en l'abordant :

« Magistrat de Rome, reçois nos actions de grâce. Tu viens de nous donner le plus beau des spectacles, celui de toute une nation régénérée à la voix d'un seul homme.

BRUTUS. Je n'étais pas le seul Romain. *Valerius* (2) et plusieurs autres, à mon défaut, se seraient montrés. Pythagore, au besoin, j'avais même compté sur toi et tes deux compagnons (3). Il nous est parvenu des nouvelles d'Agrigente. La révolution y était plus difficile qu'ici. Tarquin ressemble beaucoup à Phalaris ; mais le peuple de la Sicile est plus corrompu, moins neuf que celui du Latium ».

Brutus s'interrompit pour nous inviter à prendre quelque nourriture ; l'heure du repas approchait. Il nous fit dresser deux lits de table. Un troisième fut destiné pour lui et sa femme. Nous remarquâmes combien les lois de la décence étaient observées dans cette maison : Brutus à demi couché (4), s'appuya

(1) Ou vingt mille pas.

(2) P. Valerius, surnommé depuis *Poblicola*.

(3) Cicéron laisse entendre que Pythagore était à-peu-près de l'âge de Brutus

(4) Le peuple s'asseyait à table ; les rois, les magistrats, les riches de Rome mangeaient, demi-couchés.

contre le dossier; sa compagne se tint assise à l'extrêmité d'en bas, aux genoux de son mari (1). Une petite table ronde, à trois pieds(2), et de bois d'érable, fut dressée; on n'y servit qu'un plat à-la-fois, à côté d'une coquille remplie de sel (3). Le premier met fut de laitues, suivies d'œufs, cuits dans une teinture rouge (4). Le repas eût fini-là. On apporta pour nous du poisson et de la chair de chevreau, qui furent renvoyés intacts; nous n'y touchâmes point. Puis, vinrent des gâteaux de farine, d'huile et de miel (5).

La vaisselle n'était que de terre; mais fort nette et rangée avec beaucoup d'ordre dans une armoire ouverte.

Un grand vase d'argile contenait l'eau qui était limpide et d'une grande fraîcheur; chacun de nous eut son *cyathe* pour y puiser. C'est une très-petite mesure romaine (6). A Rome, on boit souvent, mais peu à-la-fois. Brutus nous offrit du vin. A notre refus, il n'en parut point sur la table.

Deux esclaves Syriens (7), la tête nue et les

---

(1) *Feminae cubantibus viris sedentes coenitabant.* Val. Max. II. 2..

(2) Cette petite circonstance est à remarquer. Dans la suite, une table soutenue par un seul pied, annonçait du luxe et de la recherche.

(3) *Concha salis* Horat. *sat.* III. lib. I. v. 14.

(4) *Ego ad ovum integram famem affero*, dit Cicéron. *Discumbimus muscati dominus maturo ovo caenam committit.* Varron.

(5) *Laganum, lagani catinum.* Horat. *sat.* 6. 1.

(6) Une once et demie.

(7) La plupart des esclaves romains étaient tirés de Syrie; c'est pour cela que dans le style de la comédie grecque et romaine, *syrus* est synonime d'*esclave*.

bras croisés, se tinrent debout contre la muraille, attentifs aux ordres du maître. Je crus voir en eux autant d'attachement que de respect et de vénération pour lui.

Je remarquai que Brutus ne toucha à aucun met, qu'après en avoir fait l'offrande à ses dieux pénates.

Le pain dont nous mangeâmes avait été cuit dans la maison et pêtri des mains de l'épouse du maître. A Rome on ne trouve point, comme à Babylone, des boulangers de profession.

A la fin du repas, couronné par de beaux fruits, il invita sa femme à prendre la lyre; ce qu'elle fit avec beaucoup de grâce et de modestie; puis, elle se retira, suivie des deux serviteurs. Restés seuls, Brutus reprit son discours en ces termes :

» Les Romains sont précisément au point où il me les fallait pour leur faire adopter le seul régime peut-être qui convienne à des hommes en société. Qu'ils y restent! Un peu plus long-temps sur le trône, le dernier des Tarquins achevait de tout perdre et consommait notre esclavage, par le luxe des bâtimens, et le relâchement des mœurs, dont lui et sa cour donnaient l'exemple contagieux.

Je me propose de remettre en honneur les lois sages de Numa (1), et principalement de Servius Tullius; j'y joindrai le maintien dans toute sa sévérité de la discipline militaire; alors, je pourrai me reposer sur l'avenir; Rome en aura pour quelques années à être in-

(1) *Numa Pompilius*, mot-à-mot, signifie le législateur, fils de Pompile. Desbrosses, *introd.* à Salluste.

dépendante

dépendante et vertueuse. Elle a tout ce qui lui est nécessaire pour devenir le modèle des républiques.

PYTHAGORE. On pouvait en douter, il y a quelques jours.

BRUTUS. Je n'en ai jamais désespéré. Tu n'as pas eu le loisir de connaître nos mœurs domestiques. Croirais-tu, Pythagore, que l'idiome particulier dont nous usons à Rome, n'offre pas encore un mot pour exprimer le nom de la déesse qui préside aux voluptés (1)?

PYTHAGORE. Même à la cour de Tarquin et de Tullie.....

BRUTUS. Oui!.... Le peu de lois que nous avons sont bonnes, et seront encore meilleures avec le temps; elles ont été faites à mesure et selon le besoin; mais l'expérience les perfectionne. Le peuple romain fut d'abord partagé en deux classes : l'ordre des riches et la caste des pauvres. Ceux-ci furent chargés des seuls travaux de l'agriculture et de la guerre. Toute autre profession est abandonnée aux étrangers.

Une des premières mesures que je vais me hâter de prendre, est de rappeler une ancienne loi de Rome, tombée en désuétude sous les derniers rois, qui interdit le commerce à tout citoyen libre, et ne le permet qu'aux esclaves. Des marchands ne sont jamais bons républicains.

Dès le temps de Romulus, le peuple élisait ses magistrats, sanctionnait ses lois, ratifiait

---

(1) *Nomen Veneris ne sub regibus quidem apud Romanos, graecum, vel latinum fuit.*

Varron, cité par Macrobe.

les traités. Dès ce règne, chaque citoyen d'entre les plus indigens avait la propriété de deux mesures de terre (1). Nous appelons à Rome une mesure de terre l'espace que deux bœufs peuvent labourer dans un seul jour.

PYTHAGORE. Ce n'est pas assez pour toute une famille.

BRUTUS. Ce ne serait pas assez en Sicile ou dans l'Attique, sur le territoire d'Athènes et même de Sparte. Sur celui de Rome, on se contente de racines et de légumes, assaisonnés d'ail et de sel. Notre froment d'Italie nous offre une nourriture frugale (2), mais très-substancielle. Nous en pêtrissons aussi une sorte de gâteau, qui doit nous satisfaire, car nous n'offrons pas d'autres sacrifices aux Dieux; et les Dieux ne s'en rebutent pas.

Je répons des mœurs et de la liberté des Romains, tant qu'ils seront *pultophages* (3).

PYTHAGORE. La misère les avait rendus frugals malgré eux. Crains qu'ils ne passent subitement à l'autre extrême. Brutus, tu le sais; c'est le fait trop ordinaire des révolutions politiques.

BRUTUS. J'y ai pourvu. Je viens de condamner à mort un laboureur, pour avoir tué son compagnon de charrue, et pour s'en être nourri.

CHARONDAS. Comment !

BRUTUS. Je parle d'un bœuf.

---

(1) *Jugera*, *journaux*; un arpent de cinquante-sept mille six cents pieds carrés.

(2) Espèce de bouillie d'*épautre*.

(3) Mangeurs de bouillie, de farine délayée dans du lait, plus souvent avec de l'eau salée.

PYTHAGORE. Brutus ! ce ne se sera pas la moins belle action de ta vie. Pourtant la mort....

BRUTUS. Ce jugement te paraît barbare : c'est que tu ne connais pas les enfans de Romulus. Toute autre peine plus légère ne produirait aucun effet sur l'esprit d'un peuple jadis féroce et qui, à présent encore, sacrifie des enfans à ses Dieux domestiques. Cette institution affreuse est due au roi Tarquin l'ancien, et l'on appelle cette horrible fête, *les jeux des carrefours;* on les solennise à l'entrée de l'hiver.

PYTHAGORE. Sans doute que les faisceaux républicains feront disparaître ces traces sanglantes du sceptre.

BRUTUS. Je m'en occupe, et il me vient à la pensée une ruse dont je rougirais dans toute autre circonstance; quand il s'agit de venger l'humanité, le législateur ne doit pas être trop difficile sur le choix des moyens : d'ailleurs, j'en dois l'idée à Hercule.

L'oracle prétendu exige un certain nombre de têtes; il ne s'explique pas davantage. Je me propose de profiter de l'heureuse équivoque. Pour abolir l'infanticide sacré, et fermer la bouche au peuple ainsi qu'aux prêtres; je substituerai à ces victimes innocentes du premier âge, des têtes de pavots agencées sur des figures de laine. J'espère que la multitude voudra bien s'en contenter, grâce au nouvel ordre de choses, et au rappel des mœurs primitives de l'antique Ausonie.

PYTHAGORE. Brutus ! ton nom seul suffirait peut être. Profites de l'ascendant mérité que la révolution te donne.

BRUTUS. Te dirai-je encore un autre dessein,

propre à m'assurer du peuple, dont je connais l'inconstance? Il est une vieille Divinité, qui préside aux gonds des portes, j'estime fort à propos d'inaugurer son autel; elle servira à retenir les Romains, si jamais ils viennent à se repentir d'avoir chassé leur dernier roi. *Cardina*, gardienne des portes de la ville, m'offrira son secours pour empêcher que les gonds ne tournent en faveur de Tarquin.

PYTHAGORE. Brutus a recours aux Dieux!

BRUTUS. Il le faut bien : je vais même en faire sortir un nouveau de mon front, comme la Minerve de Jupiter. Oui, sur le mont *Cœlius* (1), je veux élever un autel à une nouvelle Déité. Je la rendrai tutélaire *du cœur*. (2) Ce sera la Divinité des mortels courageux, des hommes de cœur, de tous ceux qui se sentent assez d'énergie pour secouer le joug et chasser les tyrans. J'ai encore besoin de cet échafaudage révéré.

Je suis aussi dans l'intention de donner un nouvel éclat aux fêtes Compitales. Je veux que dans chaque hameau, les laboureurs, à certains jours, élèvent pour offrandes à leurs dieux rustiques des monceaux de jougs brisés : Quels hommages plus dignes du Dieu des hommes libres?

Pour prévenir les empiétemens de l'ordre sacerdotal, toujours disposé à s'aggrandir aux dépens des propriétaires voisins, je vais, passez-moi le terme, *recrepir* le dieu *Terminus* du bon Numa, et faire déclarer, par les prêtres eux-mêmes, que Jupiter, tout grand qu'il est,

(1) Auj. St-Jean de Latran.
(2) C'est la déesse Χάρδια. l. I. c. 12. *saturn.* Macrobii.

ne prescrit point contre les droits de la Divinité qui préside aux limites (1).

Mais reprenons le tableau de nos mœurs, plus estimables que notre culte. Le peuple romain ne boit habituellement que de l'eau d'orge fermenté (2); le vin est réservé pour les convalescens et les vieillards. Malheur à une citoyenne de Rome dont l'haleine en aurait l'odeur. Il existe une loi de Romulus qui porte peine capitale pour ce délit.

PYTHAGORE. Romulus était sévère.

BRUTUS. Il faut l'être, pour prévenir la corruption des mœurs.

Nous avons des oliviers; nous nous en interdisons le fruit et l'huile: trop de recherches dans nos habitudes, nous énerveraient bientôt. Nos habits sont de la plus grande simplicité, c'est une toge ou longue robe que nous mettons bas, quand nous façonnons notre champ; alors une draperie, passée autour des reins, nous suffit. Nous sommes presque toujours nu-tête. Si nous ne franchissons pas les bornes de cette honorable médiocrité, j'ose le prédire, sans être la Pythie de Delphes, nous deviendrons la première des nations du monde. Pythagore, n'est-ce pas là ton avis?

PYTHAGORE. Vous avez aboli la royauté; et pourtant vous en conservez les faisceaux et la hache! des licteurs les portent devant vous.

BRUTUS. Il y a plus: c'est que, quand l'un des consuls sortira des portes de Rome, il fera poser une couronne sur la hache et les faisceaux; et le peuple romain le trouvera bon,

(1) *Jovi non cedit Terminus.*
(2) *Alica.*

tant que ses deux premiers magistrats ne se le permettront qu'au nom de la loi.

ABARIS. Maître ! Brutus est un *homme* (1).

PYTHAGORE. Mais depuis Romulus, la population romaine a dû croître plus vîte que les limites du territoire n'ont pu s'étendre. Chaque citoyen n'a plus ses deux mesures de terre.

BRUTUS. Le roi Tullus, se renfermant dans son patrimoine, distribua au peuple tous les domaines de la couronne, qui formaient à-peu-près la troisième partie du sol romain. Le premier des Tarquins l'aggrandit, et les patriciens s'emparèrent de ces nouvelles terres conquises. Servius les obligea de s'en dessaisir, et en fit le partage (2) entre les plébéiens qui restoient sans propriété. D'après un dénombrement, nous nous trouvâmes, sous ce règne, quatre-vingt cinq mille combattans, et tous propriétaires. La totalité de la population était de cent trente mille têtes (3). Je puis faire que chacun du peuple se trouve avoir désormais sept mesures de terre; celui qui ne s'en trouvera pas assez sera regardé comme un mauvais citoyen.

PYTHAGORE. L'opinion publique n'aura pas toujours force de loi.

BRUTUS. Non ! mais toutes les fortunes sont connues et bornées, depuis les citoyens des

---

(1) *Vir.* Ce mot fut consacré par l'école italique, pour désigner Pythagore, ainsi que celui de *maître*.

(2) Les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres; cela seul faisait un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien ordonnée. . .

Montesquieu, *grandeur des Romains*. ch. III. p. 22 et suiv.

(3) Vossius, *observ.*

centuries, composant la première classe, riches chacun d'un million d'*as* (1), jusqu'à la dernière classe, celle des proletaires, possédant au-dessous de dix mille *as* (2).

Vous remarquerez, honorables étrangers, que nous n'avons pas de monnaies d'argent; et nous pouvons nous en passer encore long-temps.

Ensorte qu'on ne saurait dissimuler sa fortune, ou la soustraire aux besoins de l'état. Le deuxième et dernier des Tarquins a mis tout en œuvre pour détruire cet édifice social: mais nous saurons profiter de sa tyrannie même; elle nous servira à mieux connaître les avantages d'une République fondée sur les vertus de la douce médiocrité.

Je ferai tout pour nous en tenir aux pièces de cuivre marquées d'un bétail, telles qu'elles furent frappées au temps de Servius; sous ce règne, le citoyen le plus riche de Rome n'avait pas plus de cent dix mille *as* (3).

PYTHAGORE. Tu auras de la peine à faire revenir Rome sur ses pas jusques-là.

BRUTUS. La guerre, inévitable dans les circonstances présentes, m'en offrira le moyen. Les besoins de la République naissante serviront à mettre, sous le même niveau, les choses ainsi que les personnes.

---

(1) Quatre cents mille écus de trois francs, argent de France.

(2) *As*, monnaie de bronze, du poids d'une livre romaine, de douze onces. *Maison de campagne* d'Horace. tom. I. *in*-8°. par l'abbé Chaupy.

L'*as* romain était un peu moins de 9 deniers. 100 as faisaient 3 fr. 40. déc.

(3) Environ 4,000 fr. selon Poinsinet. Voy. son Pline.

PYTHAGORE. Que ferez-vous de ces mines d'argent et même d'or, qu'on dit exister sous le sol de l'Italie?

BRUTUS. Nous laisserons les métaux où ils sont. Jamais, du moins sous la magistrature dont je suis revêtu, il ne sera permis de violer le sein de la terre qui nous alimente (1). Je protégerai de toutes mes forces l'agriculture; je veux que le plus grand éloge d'un Romain soit d'être un bon laboureur. Le plus long-temps qu'il me sera possible, je maintiendrai cet usage antique, de ne quitter son champ pour venir à Rome, que dans chaque neuvième journée; c'est bien assez de temps donné aux affaires publiques, Tout le reste des autres jours n'est point trop pour les travaux rustiques.

Ce ne serait pas la peine de se mettre en République, pour n'avoir pas plus de vertus que sous tout autre gouvernement. Je veux que le Romain, le plus libre de tous les peuples, soit le plus esclave de sa parole et des lois. Il faut qu'à Rome on regarde comme coupable de vol, le citoyen qui mènerait un cheval dans une autre route que celle pour laquelle il l'avait loué.

PYTHAGORE. Il ne fallait rien moins que ton génie réformateur.

BRUTUS. Pour inspirer à toute cette multitude des sentimens conformes à une nation libre, usant de ses droits avec sagesse; je veux que désormais on dise *la majesté du*

---

(1) *Quant à notre Italie*, dit Pline, dans la traduction naïve de Dupinet, *nos prédécesseurs ne voulurent oncques permettre qu'on la dépucelast*... etc. XXXIII. 4.

peuple romain, comme on disait avant, *la majesté des rois*.

PYTHAGORE. Grand et beau dessein!...

BRUTUS. Mais, honorables voyageurs! c'est trop vous retenir: reprenez votre voyage; je retourne à mes fonctions. Pythagore! quels lieux te restent-t-ils à visiter?

PYTHAGORE. Marseille et la Gaule, à cause des Druides.

BRUTUS. Un de nos vaisseaux t'y conduira. Nous envoyons un sénateur en Corse, dans la Sardaigne et vers la République de Marseille, pour y faire reconnaître la nôtre. Le même ambassadeur doit aussi se rendre à Carthage, pour y conclure un nouveau traité. La révolution de Rome doit tôt ou tard en causer une à toute l'Europe. Je te laisse à la garde de ton bon génie.

PYTHAGORE. Magistrat de Rome, permets-nous encore un mot: c'est nous qui avons accompagné la Sibylle de Cumes; conserveras-tu cette superfétation religieuse, à laquelle Tarquin même répugnait d'abord?

BRUTUS. Il s'est ravisé, conseillé par les prêtres; et il n'est plus temps de faire main-basse sur cette institution bisarre. En fait de religion, le peuple revient rarement sur ses pas. Celui de Rome croit déjà fermement que les Dieux, par le ministère de la Sibylle disparue, ont daigné nous envoyer un gage de leur protection spéciale et de la durée indéfinie de cet empire. L'aventure où vous avez joué un rôle sans en être les complices, racontée avec toutes ses circonstances, est passée aussitôt de bouche en bouche. La nation, superstitieuse (elles le sont toutes), a donné

son assentiment au stratagême assez bien conduit, d'une femme que la nécessité seule inspirait. Nous nous voyons obligés d'entretenir nous-mêmes le prestige. Oui ! Pythagore ! les livres sibyllins renfermés dans une arche de pierre, vont être déposés avec beaucoup de cérémonies religieuses au Capitole même, dans le sanctuaire et sous l'autel de Jupiter. Des magistrats créés tout exprès en seront les gardiens, avec injonction de ne les communiquer à personne. Il ne faudra rien moins qu'un senatus-consulte, ou un plébiscite, pour les ouvrir ; ce qu'on ne se permettra que dans des cas extrêmement rares et de la plus haute importance ; lors de quelques grands phénomènes de la Nature ; à l'apparution d'un ennemi puissant sur les frontières, où à la découverte d'une conspiration contre la république. Pour rassurer les esprits, et donner plus de force aux ressorts politiques mis en œuvre par le gouvernement, nous paroîtrons avoir besoin de recourir aux livres sibyllins, et nous leur ferons dire ce que nous aurons arrêté d'avance. Cette conduite religieuse, à laquelle les premiers magistrats seront seuls initiés, ne peut que produire de merveilleux effets sur la multitude débonnaire.

PYTHAGORE. Tu as pris connaissance du contenu de ces livres ?

BRUTUS. Oui ! j'en ai dévoré l'ennui, et je regrette la perte de temps que cette lecture fastidieuse m'a causée. Ces toiles, préparées contre la lime du temps, ne sont chargées que de pratiques superstitieuses et barbares. Je n'y ai trouvé qu'une histoire informe de nos Dieux, quelques maximes de morale ou

d'économie politique à triple sens, et d'autres tout-à-fait insignifiantes, mais qui n'en sont que mieux conçues pour l'usage que nous en ferons, selon les événemens.... L'homme qui n'est pas du peuple aura seul notre secret, et placera les livres sibyllins à côté du rasoir qui coupa en deux la pierre à aiguiser, et que Tarquin l'ancien fit religieusement enfouir et recouvrir de l'autel *puteal* dans le forum.... Que ces livres sibyllins seraient précieux, si on y lisait plus souvent des paroles du genre de celles-ci :

« Peuples ! gardez que personne, dans la ville, ne se rende maître des lieux hauts ».

PYTHAGORE. Ainsi donc, Brutus, les Romains seront libres et superstitieux tout ensemble. Il faut donc toujours quelqu'alliage dans les vertus du peuple.

BRUTUS. Sans doute : je vais t'étonner davantage encore. Tu viens de voir abolir la royauté ; tu as entendu prononcer le serment de haine à la royauté : eh bien ! je pense à créer une dignité tout exprès pour conserver le nom de roi (1).

PYTHAGORE. Cela est-il bien possible ?

BRUTUS. On ne dira plus, je l'espère, de long-temps, *le roi des Romains ;* mais rien n'empêche, ce me semble, qu'on ne puisse dire impunément, *le roi des sacrifices* (2).

PYTHAGORE. Et pourquoi garder un titre proscrit, exécré, et qui entraîne nécessairement avec lui des souvenirs, lesquels, dans un

---

(1) Fenestella, *de rege sacrorum.* XI. Pompon. Lætus.
(2) *Rex sacrificulus.*

temps de trouble, auraient des suites peut-être fâcheuses ?

BRUTUS. Point du tout : parce que l'idée de religion dénature celle de roi.

PYTHAGORE. Ces deux idées, au contraire, se prêtent la main. Un roi des sacrifices peut concevoir des espérances ; un roi-prêtre, tel qu'était le monarque de Rome, devait être redoutable ; vous l'avez éprouvé sous plusieurs règnes : un prêtre-roi peut devenir tout autant à craindre.

BRUTUS. Oui, s'il était le pontife souverain ; mais j'ai soin d'en faire un ministre du second ordre. Je le subordonne au chef ; je dégrade la qualification qu'il porte, en l'obligeant à obéir.

PYTHAGORE. Mais qu'as-tu besoin de cette déférence à un mot, quand la chose est détruite ?

BRUTUS. C'est qu'il faut prévoir les retours perfides de l'opinion encore mal affermie. Si, dans les guerres que nous allons avoir à soutenir, il nous arrive des revers inattendus, malgré les brillantes promesses des augures, le peuple ne manquera pas de les attribuer à l'irrégularité des sacrifices : « s'ils eussent été faits par la main d'un pontife légal, dira-t-on, les Dieux les eussent agréés. Jadis, c'était le roi lui-même qui présidait au culte ; depuis que ce n'est plus lui, les auspices se prennent mal ».

Je ferme la bouche au peuple, en conservant la dignité de ses autels. Les Dieux veulent être servis par un roi, et n'entrent pas dans nos arrangemens politiques. Tout le monde sera satisfait ; et la multitude serait la pre-

mière à punir un roi des sacrifices, assez peu pénétré de la sainteté de son ministère pour vouloir enjamber de l'autel sur le trône ou sur la chaise curule. Il sera tellement circonscrit dans les bornes étroites de sa fonction, qu'aussitôt remplie, on le verra disparaître avec précipitation, comme s'acquittant d'un devoir, et honteux d'un titre qui lui pèsent. Son épouse, reine aussi des sacrifices, n'aura pas plus de droits : et j'aurai par-là ménagé les intérêts de la religion dont j'ai besoin, sans compromettre ceux de la liberté. . . .

PYTHAGORE. Ces ménagemens sont donc encore bien indispensables ? . . .

BRUTUS. Que trop. Je vais donner les ordres nécessaires à votre départ.

Notre départ fut différé d'un jour, à cause d'une cérémonie religieuse ; car le peuple, en recouvrant son indépendance, ne renonce pas à ses superstitions. Nous vîmes trente figures humaines, tissues d'osier, précipitées du haut du pont dans le Tibre, par le ministère des prêtres du *Père Dis* (1), aux acclamations de la foule : commémoration ridicule, mais innocente, d'un usage barbare des *Aborigènes*. Ces premiers habitans du Latium, au renouvellement du Soleil, lui sacrifiaient ainsi trente infortunés sexagénaires (2). Hercule, en pas-

(1) Dieu créateur, père de l'homme. *Pater Dis*, selon Cicéron, qui n'a jamais été plus philosophe qu'en cet endroit de son traité de *la nature des Dieux*. II. *est terrena vis omnis atque natura, qui dives... quia et recidant omnia in terras et oriantur è terris.*

(2) D'où est venu le proverbe latin : *sexagenarios de ponte dejicere.*

sant, vint à bout d'abolir cette horrible coutume. Ce n'est pas le moins honorable de ses travaux ; mais ce héros ne put en effacer la trace. Le peuple, en renonçant à une férocité qu'il regrette peut-être, voulut en conserver l'image. Etrange idée ! immoler des hommes pour célébrer la naissance de l'espèce humaine !

§. CLXXXVI.

Pythagore à Carthage. Periple d'Hannon.

Sur la recommandation de Brutus, les ambassadeurs de la république de Rome nous reçurent à bord de leur nacelle appelée *Phaselus*, parce que cette barque a la forme d'une plante légumineuse de la Grèce. Nous descendîmes le Tibre dont les eaux semblaient avoir plus de rapidité, comme s'il fût devenu plus fier depuis qu'il coulait sur un sol libre. Cette navigation intérieure de la ville de Rome à la mer est de seize mille pas romains. Un bâtiment de transport nous attendait en rade au port d'Ostie, creusé par Ancus Martius.

Les envoyés de Rome reçurent l'ordre du sénat de naviguer d'abord à Carthage, l'objet le plus important de leur mission. Nous traversâmes, fort heureusement, le vaste bassin de la mer Tyrrhénienne ; et sans trop nous éloigner des côtes, les vents favorables nous firent apercevoir bientôt les nuages sulphureux et noirs du mont Etna. La vue de Carthage ne tarda point à frapper nos yeux. La rive africaine semble se découper exprès pour former, à cette fille de Tyr et de Sidon, déjà célèbre, un port naturel que protége la citadelle Byrsa

fondée par Didon, il y a plus de trois siècles, et couronnée d'un temple d'Esculape. Nous entrâmes presqu'en même-temps qu'une flotte de soixante voiles, de retour d'une longue navigation.

Tous les citoyens étaient accourus sur la grève pour faire accueil à leurs compatriotes qu'on présumait chargés de trésors et de choses nouvelles. L'ivresse de la joie commune ne fit cependant point négliger les honneurs que le droit des gens assurait à l'ambassadeur romain. Lui et sa suite, nous fûmes conduits au temple de Saturne, et présentés au sénat nombreux qui y siégeait. Le réçit de la révolution de Rome étonna beaucoup le peuple carthaginois que des habitudes toutes commerciales ont rendu l'une des nations les plus paisibles de la terre. Un autre reçit qui devait intéresser davantage les riches habitans de cette côte, était impatiemment attendu ; il fut renvoyé au lendemain.

Dès l'aurore, une foule immense inonda les portiques, en criant : « Gloire au général, il est bien digne du nom qu'il porte (1) ». On nous avait désigné une place aux pieds des sénateurs, pour entendre la rélation du *Périple* fameux (2). Le commandant de la flotte se fit précéder d'une quantité considérable d'objets précieux, recueillis dans ses courses. On eût dit un triomphateur chargé de dépouilles opimes. Enfin, lui-même parut, accompagné de ses principaux officiers, et parla ainsi :

---

(1) Dans la langue punique, *Hannon* signifie *qui fait bien.*

(2) *Periple*, ou *navigation autour.*

Un interprête sicilien nous traduisit en langage grec les paroles phéniciennes, à mesure qu'il les proférait.

« Peuple carthaginois ! vous avez *ordonné par un décret* (1), à votre amiral Hannon de s'embarquer pour tenter de nouvelles découvertes par delà les *colonnes d'Hercule* (2) et de fonder plusieurs établissemens liby-phéniciens sur les côtes africaines de l'océan atlantique. Pour exécuter cette entreprise, vous avez mis à ma disposition soixante navires de cinquante rames chacun, et portant plusieurs mille citoyens des deux sexes (3). Vos ordres ont été remplis, et je viens dans cette enceinte vous rendre raison du Périple dont je fus le chef. J'en dépose le journal sur l'autel de Saturne qui protégea cette longue navigation.

L'ancre levé sous les plus heureux auspices, après avoir depassé le détroit, et vogué pendant deux jours, nous avons jeté les fondemens d'une ville, et nommé *Thymiuterium* cette première de nos colonies sur ces nouveaux parages (4). Arrivés à un promontoire ombragé de beaucoup d'arbres (5), nous y avons érigé un autel à Neptune. A une demi journée au-delà, en tournant au lever du Soleil, un lac s'offrit à nous, bordé de roseaux à tige forte ; les environs sont peuplés d'éléphans et d'animaux féroces ; à une journée encore plus loin, nous avons établis plusieurs

(1) *Placuit Carthaginiensibus*... Ainsi commence cette relation dans le texte même.

(2) Détroit de Gibraltar.

(3) Trente mille.

(4) Ou *du mathyr*, au-dessous du cap *Cantin*.

(5) *Bejaïor*, ou cap des Tournans.

places

places de commerce dont la première s'appelera *le mur du Soleil.* Continuant de faire route, nous nous trouvâmes à l'embouchure d'un grand fleuve venu de l'intérieur de la Lybie. Il se nommera le *Lixus* (1). Nous séjournâmes quelque peu sur ses bords, parmi des pâtres *nomades* qui nous firent accueil. Cette peuplade existe sans lois, sans gouvernement. Chacun y vit au sein de sa famille. Chaque famille forme un petit empire dont le plus âgé est le chef. Plus avant dans les terres, habitent des *Ethiopiens sauvages* (2), et des troglodytes de figure bisarre, mais plus légers à la course, dans leurs montagnes, que les *chevaux* qui accompagnent nos gros navires (3). Tournant au midi, le long d'une côte déserte, nous arrivâmes au fond d'un golphe à une île de cinq stades de circonférence (4), peut-être plus. La position de *Cerné* (5), nous nommons ainsi cette île, est importante; ce sera l'entrepôt d'un grand commerce. L'espace parcourru depuis Carthage jusqu'aux colonnes égale sur notre périple l'intervalle des colonnes à Cerné (6).

Par-delà, un autre grand fleuve et un lac considérable renferment trois îles (7). Le fond du bassin, à trois journées de navigation, est commandé par de hautes montagnes qu'ha-

(1) Rio do ouro.
(2) Nègres.
(3) Bâtimens phéniciens, dont la proue figurait la tête d'un cheval.
(4) Cinq stades phéniciennes, de cent seize pas.
(5) L'*Arguin*; ou *Ghir*, selon les Maures.
(6) Les colonnes d'Hercule.
(7) Le *Sénégal*; autrefois le *Niger*.

bitent des hommes vêtus de peaux de bêtes fauves moins féroces, peut-être, qu'eux. Ils répondirent avec des pierres à nos signaux fraternels. Nous y rencontrâmes beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Nous reconnûmes dans l'intérieur des terres, l'hyène, avide de la chair de l'homme, et nous vîmes des serpens d'un volume assez monstrueux pour dévorer un bœuf tout entier.

Pendant douze jours de route, nous n'aperçûmes qu'Ethiopiens fuyans à la vue de nos vaisseaux, les premiers voguans sur ces mers. L'haleine parfumée des vents nous indiquait un pays inégal et de belles forêts d'orangers et d'arbres veinés de toutes couleurs (1). Puis nous mouillâmes dans un abyme immense de mer, qui n'avait d'autres bornes à nos regards étonnés que la côte voisine de notre flotte (2). Pendant la nuit, nous remarquâmes sur ce rivage des feux allumés de distance en distance.

Cinq jours après, nous entrâmes dans un grand golphe que les naturels du pays, nous dirent nos interprêtes pris à Cerné, appellent *la corne de l'occident* (3). Des bois épais abritent des peuplades dont les hurlemens effrayèrent notre équipage. Nous remîmes aussitôt à la mer, et pendant quatre journées, nous ne vîmes que des bûchers qu'alluma, sans doute, la main de la nature. Ce qui nous fit appeler ce rivage la *côte des Fumigations* (4). Nous

(1) La *Sierra-Leona*.
(2) Le cap Ste-Anne.
(3) Cap des Palmes.
(4) Rio d'os Fumos.

nommâmes le *Charriot des Dieux* une haute montagne qui nous parut le principal foyer de cette terre embrâsée. Plus loin, nous coutûmes des dangers au milieu d'une nation velue et fort agile (1). Nous ne pûmes atteindre que trois femelles dont nous vous apportons les peaux, car nous fûmes obligés de les tuer pour nous soustraire à leur mauvais traitement. Le sénat et les suphètes voudront bien ordonner de suspendre la dépouille de ces femmes sauvages à la voûte du temple de Junon. Ce fut le terme de notre périple que nous aurions poussé plus loin, si nous n'eussions manqué de vivres. Nous nous représentons devant vous, peuple carthaginois, après avoir pris possession, en votre nom, de six cents lieues de côtes, dans un périple de trente-huit journées.

Avec nos vases de terre, nos toiles, les parfums que nous tirons de l'Égypte et quelques bijoux de peu de valeur pour les femmes de ces contrées, nous recevrons en échange des cuirs très-propres à nos cuirasses et à nos boucliers, des peaux de lions et de panthères et principalement des dents d'éléphant. Ce sont les moindres avantages. Il en est d'autres d'une plus haute considération dont je réserve les détails au sénat, me contentant d'annoncer à ma patrie que dans peu elle sera l'œil du monde maritime. Dans peu d'années, les Carthaginois rivaliseront de gloire et de richesses avec leurs *aborigènes* (2); et Tyr notre métro-

(1) Singes de la grande espèce.

(2) Les Tyriens; les Anciens faisaient *aborigènes* synonime de *fondateurs*.

pole n'aura pas encore reçu de Carthage une dixme aussi riche que celle que nous pourons lui envoyer cette année ».

L'orateur se tut, et le silence continuait encore, tant était avide de ses récits la curiosité de tous les assistans. Un événement inoui, inattendu vint porter d'abord l'effroi au milieu de tout ce peuple. A un signal donné par Hannon, on vit paraître un lion; sans conducteur, sans gardes, ce puissant quadrupède marchait avec une douce gravité. Il s'avança jusque vers l'enceinte des sénateurs, portant, avec la docilité d'une bête de charge, la dépouille des femmes sauvages, plusieurs énormes dents d'éléphans et un vase recouvert mystérieusement. Sur sa crinière reposait un oiseau dont le plumage est peint de couleurs diverses (1), toutes fort vives : Quel fut l'étonnement général, quand on entendit le volatile répéter par trois fois et fort distinctement, en langage punique : « *Gloire à Carthage! Honneur à son amiral!* Ce peu de mots frappa davantage le peuple que tout le discours d'Hannon.

Un Carthaginois qui avoit été du voyage et qui savait assez de grec pour s'entretenir avec nous, nous dit à ce sujet :

« Notre commandant, pendant le retour, vint à bout, au moyen d'une disette graduée d'alimens, d'apprivoiser le lion que vous voyez et d'apprendre à parler à cet oiseau jaseur dont les forêts d'Afrique sont remplies. Hannon put lui faire redire : *Gloire à Carthage!* Et nous

(1) Un perroquet.

continuâmes son instruction jusqu'à ce qu'il pût répéter : *Honneur à son amiral* » !

Enhardi par beaucoup d'autres explications que ce marin parut me donner volontiers, je lui demandai quelle autre singularité renfermait ce large vase que l'amiral déposa, lui-même, avec beaucoup de mystère, dans les mains des deux *suffettes*, le Carthaginois me prit à part pour me dire : « Je ne puis avoir de réserve pour un initié ; et puisque tu en portes les marques saintes, écoute un secret qui va devenir celui de l'état. Ce vase est rempli d'or en poudre. Les contrées que nous venons de parcourir, abondent en ce riche métal. Elles en possèdent des mines vierges encore, et plusieurs de ses fleuves en roulent dans leurs eaux. L'or le plus pur leur sert de gravier ; on le ramasse à pleines mains dans leur lit. Tu conçois l'importance pour notre république de cette découverte, et les rivalités fatales qui résulteraient, si ce grand secret cessait d'en être un pour les autres peuples déjà trop jaloux de nos prospérités. *Utique*, *Gadès* et surtout *Marseille* en sauraient trop bien profiter. D'ailleurs, il nous faut de puissantes ressources pour résister à Darius, si nous lui portons autant d'ombrage qu'à son prédécesseur Cambyse.

Pendant que l'ambassadeur de la république de Rome posait les bases d'un traité avec les deux magistrats suprêmes de la république de Carthage, mes deux jeunes disciples et moi, nous eûmes le loisir de prendre connaissance de la ville et de ses habitans. Nous apprîmes d'abord que l'amiral Hannon, qui venait de se couvrir de gloire par ses expéditions mari-

times le long des côtes de Lybie, était le fils de ce Carthaginois du même nom, honoré de la correspondance du sage Anacharsis, de Solon et de plusieurs autres philosophes de la Grèce.

La nation carthaginoise est représentée par un sénat de mille têtes, que président deux magistrats qu'on appellerait consuls à Rome, archontes dans Athènes et rois à Sparte. Ici on les nomme *suffettes*. Leur pouvoir expire avec l'année. Le mérite seul ne suffit pas pour être sénateur. La loi exige en outre de la naissance et des biens. Une loi de précaution interdit le vin aux magistrats, ainsi qu'aux troupes.

Carthage n'est pas seulement riche de l'industrie phénicienne de ses habitans. Elle pourrait se passer de la mer. Le sol où elle s'élève est d'un fécondité capable de répondre à tous les besoins. Mais Carthage veut en imposer et soudoie largement des troupes étrangères, des esclaves et des matelots. Sa population, qui est immense, se compose de Tyriens, d'Africains, d'Hespériens, de Siciliens, de Liguriens, de Corses, de Sardes et de Grecs.

Peu de pays sont mieux cultivés, et cependant, les mœurs ne se ressentent pas beaucoup de la profession agricole. C'est que le Carthaginois exploite son domaine moins par goût, par amour des choses naturelles que pour s'enrichir des deux mains à la fois. La ville de Carthage s'enorgueillit de tenir en même-temps le trident de Neptune et le soc de Triptolème. La plupart des citoyens sont de fastueux avares.

Je demandai ce que signifiait le surnom de

Sophonisbe, donné à la plupart des Carthaginoises bien élevées. On me dit : Ce terme exprime l'une des premières vertus qu'on exige d'elles en ménage : cette épithète équivaut à *femme qui garde bien le secret de son mari.*

Les femmes vierges portent un voile, ainsi que celles qui sont épouses.

Les Carthaginois quoique déjà très-opulens, sont encore fort sobres et vêtus simplement. Le plus habituel de leurs alimens est de la farine et du miel, détrempée et passée au feu. Les nations limitrophes désignent celle-ci sous le titre d'*Hommes à tunique*, parce qu'ils s'abstiennent du manteau. Les citoyens riches et les grands portent seuls la ceinture. Elle est interdite au peuple. Les deux sexes à Carthage portent aux oreilles les anneaux que les autres peuples passent à leurs doigts.

Hors de la ville, nous rencontrâmes un marais infect. Ce voisinage nous surprit beaucoup. Notre étonnement cessa pour faire place à un sentiment plus pénible, quand on nous eut instruits que c'était le lieu du supplice. Les criminels y sont plongés ; et cette claie, nous ajouta-t-on, chargée de lourdes pierres, sert à les y retenir.

Nous reconnûmes dans le port des marchandises de tous les pays : le lin de l'Egypte, son papyrus, ses voiles, ses cables. L'encens, les aromates, les gommes, les perles et les pierres précieuses du golphe Persique et de la mer Rouge. Les bois odorifères, les oiseaux, les quadrupèdes, l'ivoire de l'Inde. La pourpre de Tyr, ses riches étoffes, ses beaux tapis ; des vins excellens pris à Cadix. Du fer, du plomb, de l'étain, du cuivre des îles Cassi-

tarides, et de l'ambre jaune rapporté des mers septentrionales ; et le rubis des Nasamones : la riche *Hesperie* (1) à elle seule peut entretenir le commerce de Carthage. Elle lui fournit des vins de toute qualité, des huiles, des dattes, du miel, des raisins, du chanvre, du riz, différentes graines, des chevaux d'un grand prix, des mules plus utiles encore ; la laine de ses troupeaux, le corail de ses côtes marines, ses carrières de marbre et d'albâtre, le cristal, le jaspe, les émeraudes de ses roches et par dessus tout, les abondantes moissons de grains nourriciers. Carthage exporte des cuirs préparés, extrêmement recherchés, de superbes maroquins, et jusqu'à des boiseries travaillées dans ses ateliers.

Les routes qui, de tous les points de l'intérieur, aboutissent au port, sont remarquables. Nulle part, dans mes voyages, je ne vis des chemins battus avec plus de solidité. Ils peuvent soutenir les charriots les plus pésamment chargés. Des rocailles, de la chaux et du sable sont employés à leur construction. Des cubes de pierres serrés les uns contre les autres, et liés par un ciment, offrent une surface compacte, qui résiste à tout. L'ambassadeur de Rome en prit note.

A Carthage, dans l'équinoxe, à l'heure méridienne, un gnomon, élevé de sept parties, en donnerait quatre d'ombre. Le plus long jour dans cette ville, a quatorze heures ; la nuit la plus courte, dix.

La république de Carthage affecte beaucoup de religion. Voici comment elle termina son

(1) L'Espagne.

acte d'alliance avec Rome ; les expressions m'en parurent assez remarquables pour être retenues : » Ce traité a été conclu en présence du génie des Carthaginois, en présence de Saturne, d'Hercule et de Neptune ; en présence du Soleil, de la lune et de la terre ; en présence de tous les Dieux, protecteurs du territoire de Carthage ».

Mes chers disciples ! dois-je vous retracer le spectacle dont Abaris, Charondas et moi, nous fûmes les témoins révoltés et impuissans ? Le peuple et le sénat furent si satisfaits du périple d'Hannon, et conçurent de si hautes espérences des gains incalculables qu'on en pouvait retirer, qu'on ordonna de solennelles actions de grâces à la grande divinité de la république carthaginoise. J'étais loin de pouvoir imaginer ce qui allait avoir lieu. Je n'ai jamais cru aux atrocités humaines, sur un simple récit : pour n'en plus douter, j'ai besoin de les voir moi-même. Devant le portique du temple de Saturne, au milieu de la place publique, l'une des plus vastes de la cité, s'élève une statue colossale de bronze, représentant ce Dieu. Elle a pour base un foyer où sont toujours amoncelées des matières combustibles. Un ressort invisible fait mouvoir les deux bras de cette figure. L'ambassadeur de la république de Rome, ayant été solennellement invité à cette fête religieuse, nous ne perdîmes aucune particularité de cette exécrable scène. Le peuple s'assembla, habillé d'une simple tunique, à cause des chaleurs du pays, pressé derrière une balustrade, décrivant un large cercle autour de la divinité. Les places du devant furent réservées aux mères de famille,

qui accourrurent, leurs enfans à la main ou sur leurs bras. Les suffettes et le sénat ayant pris place, un groupe de jeunes vierges s'avança pour faire une libation de lait. Chacune d'elles en portait un vase rempli, posé sur sa tête, munie d'un *cercle* ou *bourlet* (1), tissu de branchanges de *grenadiers* (2), noués avec de la laine blanche. Ce premier cérémonial fort innocent accompli, le souverain pontife présenta un flambeau à l'amiral Hannon, et lui déféra l'honneur de mettre le feu au bucher préparé. En peu d'instans l'airain de la statue devint ardent. Alors, les prêtres subalternes firent le tour de la balustrade, en criant : « Que les mères qui s'intéressent au salut de la république et de leur famille, nous tendent leur enfans (3), pour les offrir en sacrifice au grand Saturne !

L'ai-je bien vu? près de deux cens Carthaginoises que je ne puis nommer des mères (la Panthère et l'hyène le sont plus qu'elles), des femmes, à l'envi l'une de l'autre, s'empressèrent de passer leurs enfans du premier âge aux bras des prêtres ; Ceux-ci à mesure les déposaient dans les mains de la statue, lesquelles portaient aussitôt l'offrande sur les lèvres béantes du Dieu, et sa langue, par un autre ressort, s'emparait de l'enfant, et le précipitait dans les cavités brûlantes du colosse infernal ; à chacune de ces exécutions, des clairons et des cymbales couvraient de leur

---

(1) *Arculus.*

(2) Grenadier, *malum punicum.*

(3) Les habitans de Carthage présentèrent une fois tout en un temps deux cents enfans. Lactance, *divin. inst.*

bruyante harmonie la voix plaintive des malheureuses victimes, tandis que les mères chantaient des hymnes ! Je ne pus soutenir cette atrocité religieuse. Je tombai évanoui sans connaissance, derrière l'envoyé de Rome. Charondas en voulant me secourir, partagea cette défaillance de la nature. Abaris, ému, indigné et plus fort que nous, osa bien dire à l'ambassadeur : « Eh, quoi ! vous ne profitez pas du caractère auguste dont vous êtes revêtu, pour intervenir dans ce grand délit ».

« Jeune homme ! lui répondit à mi-voix le sénateur à barbe grise, respectons les usages». Abaris, hors de lui, vint à moi, et nous nous éclipsâmes comme nous pûmes, en disant : « Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir point de Dieu, qu'une telle religion ?».

Le surlendemain, nous remîmes à la voile, pour passer chez les insulaires de la Sardaigne. Mais avant, nous assistâmes à la conclusion du traité, principal objet du voyage de l'ambassadeur que nous accompagnions. Le héraut au nom du sénat, lut ces paroles :

« Il y aura paix et amitié entre la république de Rome et les alliés du peuple romain et entre la république de Carthage et les alliés du peuple carthaginois, aux conditions suivantes :

« Les Romains et leurs alliés ne navigueront point au-delà du *Beau Promontoire* (1) à moins qu'ils n'y soient contraints par la tempête ou l'ennemi. Dans ce cas, ils ne pourront y prendre rien que les choses nécessaires

(1) Promontoire près Carthage, et regardant le septentrion.

aux premiers besoins, ou relatives aux sacrifices. Celui qui y prendra terre, en sortira dans cinq jours. Les traficans n'y payeront d'autre tribut que le salaire du crieur public, lequel fera foi de ce qui sera vendu en sa présence dans l'Afrique ou dans la Sardaigne. Si quelqu'un des Romains entre dans cette partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois, on ne lui portera aucun dommage ; justice lui sera faite en toutes choses. Les Carthaginois n'inquiéteront point les Ardéates, les Antiates, les Aretins, ceux de Laurentia, de Circée, de Terracine, ni enfin pas un des Latins dans la dépendance de la république de Rome. Ils ne toucheront point à leurs villes. S'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront au peuple romain, sans lui faire injure. Ils ne pourront bâtir de citadelle dans le Latium ; s'ils y entrent en ennemis, ils n'y passeront point la nuit ».

On ajouta plusieurs autres clauses à ce traité :

« Le peuple de Rome et ses alliés auront alliance avec le peuple de Carthage, les Tyriens, ceux d'Utique et autres alliés, sous la condition qu'ils ne feront point de butin, ni de trafic, et qu'ils ne bâtiront point de ville au-delà de Mastie et de Tarsée. Si les Carthaginois prennent dans le pays des Latins quelque cité qui ne sera pas de la domination romaine, ils en auront le pillage, et rendront la ville au peuple Romain ».

Je ne vous rapporte pas ces deux monumens, mes chers disciples, comme deux modèles de moralité. La politique de nation à

nation est en peu susceptible et sait s'en passer. Mais vous y voyez que Carthage écartait les Romains des environs de Byzace en Afrique, et de la petite Syrte, où était ses plus riches comptoirs. Vous y voyez la défiance des peuples entr'eux.

Des sermens religieux vinrent cimenter ce traité. Carthage jura par le grand Dieu du pays, Saturne; Rome, suivant un viel usage, jura par la pierre. Le héraut de l'ambassadeur de la nouvelle république souleva une pierre dans ses mains, en prononçant ces paroles consacrées, au nom de Rome : « Si je garde ma foi, que les Dieux me soient favorables ! Si je la viole, de gré et le sachant, que tous les autres peuples conservent leur territoire et leurs maisons, leurs lois et leurs droits, leurs temples et leurs tombeaux ! Que Rome, au contraire, périsse seule, et tombe comme cette pierre que je laisse en ce moment échapper de mes mains. J'en atteste Jupiter (1) ».

Le héraut laissa en effet tomber de ses mains la pierre qu'elles tenaient suspendue.

Ce serment solennel et le traité qu'il garantissait, furent aussitôt gravés sur deux tables d'airain, pour être, l'une d'elles, déposée dans les archives du sénat de Carthage, et l'autre mise à bord de notre vaisseau, portée à Rome, et placée à côté de la colonne de bronze, où le roi Tullus fit inciser le traité de paix conclu avec les nations voisines.

---

(1) Nous avons cru devoir rapporter textuellement l'un du petit nombre des anciens traités parvenus jusqu'à nous. Nous sommes redevables de la conservation de celui-ci à Polybe. III. 25.

§. CLXXXVII.

Pythagore aux Gymnesies, et en Sardaigne.

Le lendemain, nous remîmes à la voile pour passer chez les insulaires de Sardaigne, les libres alliés du peuple carthaginois.

Nous fûmes contrariés d'abord par un coup de vent, qui nous jeta sur la côte de l'une des deux *Gymnesies* (1), parmi des roches, qui, demi-cachées sous l'onde amère, semblent vouloir défendre l'entrée de ces îles. Nous fûmes contraints d'y relâcher un jour et une nuit : on les qualifie d'heureuses avec assez de justice. Les habitans reconnaissent les Phéniciens pour leurs premiers ancêtres. Ils en ont l'industrie, et les surpassent pour l'adresse. Les Gymnesiens sont les premiers frondeurs de la terre. Ils doivent leur nom à leur usage d'aller au combat presque nus. Ils n'y portent pas même de ceintures. Leur fronde et un bouclier forment tout leur équipage de guerre. En temps de paix, chez eux, ils se couvrent le corps d'un léger tissu de joncs (2).

Leurs mœurs domestiques leur appartiennent. Il faut que les femmes soient fort rares parmi eux, car ils donnent volontiers quatre hommes pour en payer une. Leurs habitations pratiquées sur les points les moins accessibles de leurs montagnes, ressemblent à des nids d'aigle. Et ils y vivent presqu'aussi indépendans que ce puissant volatile. Du moins, ne sont-ils

(1) Auj. *Majorque* et *Minorque*.
(2) Ou *nattes*.

pas esclaves de l'or. Ce précieux métal est proscrit dans les deux îles. L'or, me dit un habitant, fait trop de mal à la main qui le palpe. De tous les poisons, c'est le plus actif et le plus dangereux.

Ils ont une coutume remarquable. Quand on prend femme, avant d'y toucher, l'époux en fait les honneurs à son ami, ou à celui de ses parens, qui lui en tient lieu.

Ils ne brûlent, ni n'enterrent leurs morts. Le cadavre, ployé sur lui-même, est placé de force dans une urne étroite, qu'on recouvre de pierres.

On trouve à la petite (1) Gymnesie des *onagres* (2) vigoureux quoique petits, qu'on ploie sans beaucoup de peine à la domesticité.

Nous y rencontrâmes aussi *le porphyrion* (3), oiseau nageur, qui se refuse à la civilisation. Cependant, les riches et les prêtres en viennent à bout. On le laisse se promener dans les temples. Ce bel oiseau doit son nom (4) à la vivacité des couleurs qui peignent son plumage. Son bec et ses pieds sont teints en écarlate.

La Sardaigne nous accueillit avec enthousiasme. Toute l'île, large de deux journées d'homme à cheval, mais longue du double, est pleine du souvenir d'Hercule, qui le premier y prit terre et la peupla de Lybiens. Nous eûmes le temps d'observer les Sardes, encore

---

(1) A Minorque.

(2) Anes sauvages, *hist. des anim.* d'Aristote, par Camus.

(3) L'Académie des sciences et Buffon croient que c'est notre *poule sultane.*

(4) *Porphyrion* signifie *couleur de pourpre.*

un peu sauvages, et toujours opiniâtres. Ils paraissent ne pas tenir beaucoup à la vie. Un Sarde parvenu à sa soixante-dixième année, va de lui-même se présenter aux autels du vieux Saturne pour y être égorgé. Les naturels du pays mettent quelques prétentions à se vêtir de pourpre ; moins par goût pour le luxe, qu'en mémoire de leur fondateur qui inventa la teinture tyrienne. Une peau de buffle leur tient lieu de cuirasse ; ils ont le poignard pour arme habituelle.

Les Sardes semblent prendre à tache, dans leur costume ordinaire, de ridiculiser les belles formes que la nature donne à l'homme ; leur habit fort serré, descend à peine sur la cuisse. Un double lien, croisé sur la poitrine, et sur le dos, sert à suspendre des ustensiles de divers genres. Plusieurs rangs de cercles ou de colliers, pressés l'un contre l'autre, couvrent leur col et le forcent à prendre une mesure plus allongée qu'elle n'est ordinairement. Pareils cercles garnissent leurs jambes (1) jusqu'à la cheville du pied ; le reste est nu. Leur tête, absolument rasée, est surmontée d'une espèce de bonnet de mercure (2) ; mais dont les bords sont si peu amples qu'ils laissent saillir l'oreille. Les insulaires des hauts rangs portent leurs cheveux, mais fort courts et ne passant pas la nuque. Leur front est ombragé d'une plume d'oiseau, dont l'extrémité retombe en demi cercle.

Quand ils sont en voyage, ou à la chasse,

(1) Encore aujourd'hui, les Sardes offrent cette même chaussure.

(2) *Petasus*.

ils

ils doublent ou triplent leur vêtement, et jettent par-dessus un manteau qui n'est guère plus long, et qui ne recouvre qu'un côté du corps à la fois. Ils suspendent à un *pedum* (1), porté sur l'épaule, une grande bourse (2) de peau, destinée à contenir des vivres ou du gibier. Ils passent leurs bras dans un arc, et placent sur leur estomac un glaive dont la poignée est soutenue par une lanière de cuir. Deux agraffes aigues, derrière les lobes des oreilles, assujettissent la toque fort plate sur leur tête dégarnie de sa chevelure.

Les Sardes des montagnes, insulaires réfugiés pour échapper aux invasions tentées déjà plusieurs fois par les Carthaginois, s'habillent mieux, avec plus de simplicité. En se rapprochant de la nature, ils en ont repris les goûts.

Leur gouvernement n'est pas monarchique; ce n'est pas non plus une démocratie. Ils se sont arrêtés au terme moyen, à la république gouvernée par un petit nombre de citoyens d'élite. La destinée de cette île dépend du choix plus ou moins sage que les habitans peuvent faire entre eux. L'assemblée de toute la Sardaigne, et la résidence du sénat, sont à *Olbia* (3), la première ville fondée.

Les montagnes dont ce pays est plein, sont susceptibles de culture : mais il faudrait en convaincre les naturels; ils méritent le nom que portent ces montagnes (4).

---

(1) Bâton recourbé.
(2) Havresac.
(3) A présent *Terra-Nova*.
(4) *Insani montes*, les Monts insensés.

Ils préfèrent la piraterie à la vie agricole ; ce n'était pas l'intention du sage Aristée, premier législateur des Sardes. Ils se sont creusé des cavernes, d'où ils s'élancent sur le rivage, pour dépouiller les malheureux naufragés, ou pour attaquer les vaisseaux dans la détresse. Carthage se préparait à réprimer cette infraction au droit des gens.

La sécheresse est un des fléaux de l'île. Les Sardes ramassent et conservent avec soin l'eau des pluies d'hiver, pour les besoins de l'été. Ils recueillent des grains et des fruits. Le boisseau de froment y pèse vingt livres et demie. Leurs vignobles sont estimés. Ils ont des pâturages excellens, après qu'on les a purgés d'une herbe vénéneuse qui porte le nom du sol qu'elle infeste ; on l'appelle *sardonica*. Quand un sinistre hasard la fait tomber sous la dent, elle contracte les nerfs du visage de telle sorte, que le malheureux qui en est atteint, expire, comme en riant. Les convulsions de la mort ressemblent aux éclats du rire ; c'est cette funeste singularité qui donne lieu au proverbe du *ris sardonique*. Cette plante se rencontre sur les rives du *Thyrsus*.

Les Sardes ont encore chez eux un hôte non moins malfaisant ; c'est un insecte de la famille des scarabées. Il n'en a pas les mœurs, car il fuit le soleil ; c'est ce qui lui a fait donner la dénomination de *solifuge*. Sa retraite ordinaire est dans des mines d'argent. La nature n'est pas toujours aussi libérale qu'on pense. Les Sardes payent cher le riche métal qu'ils trouvent dans les entrailles de leur terre. Pourquoi fouiller si avant ? S'ils

s'en fussent tenus à la surface, ils ne se verraient pas exposés à la piqûre mortelle des solifuges.

§. CLXXXVIII.

Pythagore en Corse.

UNE heure de navigation suffit pour passer de l'île de Sardaigne à celle de Corse, encore plus montueuse que la première.

Les Corses sont riches en mines de fer, et leurs mœurs se ressentent de ce dur et cruel métal; peut-être aussi en sont-ils redevables à la chair du chien sauvage dont ils se repaissent, de préférence à toute autre nourriture.

Ils ont des fruits de toute sorte, et du miel moins doux que celui du mont Hymette, parce que l'île abonde en buis. La cire les en dédommage : elle est plus compacte.

Ceux des insulaires qui usent habituellement du miel de leurs ruches, vivent plus longuement que les autres.

Les Corses ont peu d'urbanité. Les événemens n'ont point servi à les adoucir. Cette colonie phocéenne a joui long-temps de toutes les franchises du gouvernement républicain; mais elle n'a pu se soustraire à un tribut qu'elle paye aux Tyrrhéniens. Nous fîmes une remarque importante : c'est que les Corses perdent toute leur aptitude dans l'esclavage; ils y deviennent stupides; ils ne se montrent intelligens que tant qu'ils sont libres.

Nous visitâmes la ville d'*Alalia* (1), fondée

(1) Ou *Calaris*, selon Diodore, liv. V.

par les Phocéens, pour leur servir de station. C'est de là qu'ils partirent pour aller se fixer dans les Gaules.

Tandis que les envoyés de la république de Rome remplissaient leur mission à *Cyrnos*, la principale cité de Corse, et dont l'île a porté le nom assez long-temps, nous parcourûmes quelques-unes des montagnes ; c'est toujours là qu'il faut aller chercher les mœurs primitives d'un peuple.

Un des premiers objets qui nous frappa, fut un insulaire fort âgé, assis devant la porte d'une petite habitation construite de bois ; six chèvres et six brebis erraient à ses côtés, sous l'ombre de six châtaigniers. Cette particularité du nombre six n'échappa point au jeune Abaris ; il en demanda la raison au vieillard, qui nous dit :

« C'est la mesure de nos besoins. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard Corse, quand il possède une petite maison, six brebis, autant de chèvres, et un champ d'une étendue proportionnée à l'espace nécessaire pour six châtaigniers.

« N'est-il pas vrai, mes amis, que si la terre était ainsi répartie également entre ceux qui l'habitent, il n'y aurait point de riches ; mais en même temps, il n'y aurait plus de pauvres, et tout le monde serait content : l'inégalité des fortunes est la cause première de tous les maux qui affligent le genre humain. Trop d'un côté, pas assez de l'autre, voilà le germe de tous les crimes et de tous les malheurs ; l'innocence et la félicité reviendront sur terre, quand chacun n'y aura que ce qu'il lui faut.

« Voyageurs ! ne prenez pas ce que je vous

dis pour une spéculation vague et chimérique. D'après des calculs fondés sur les ressources de cette île, oui, la Corse, distribuée également, pourrait fournir à l'entretien d'un demi-million d'hommes. Mais hélas ! c'est le destin des petites portions du globe d'être à la merci des grandes, et de devenir la proie de celui d'entre les plus forts qui s'avise le premier d'y jeter les yeux. Quelquefois cependant la Corse fut plus heureuse et servit d'asile à la liberté chassée du continent. C'est ici que les Phocéens vinrent se réfugier, abandonnant leur sol natal au roi de Perse. Devenus injustes à leur tour, ils furent chassés par les Etrusques ; et si ces derniers ne se conduisent pas mieux, ils ne tarderont pas à être châtiés par les Ibères ou les Carthaginois, qui, dit-on, pensent à nous en ce moment. Au milieu de tant de révolutions plus rapides les unes que les autres, une peuplade faible et bornée, jouet des événemens, doit prendre nécessairement la teinte des objets qui l'entourent en tout sens, et finir par n'avoir aucun caractère, ou bien réunir les qualités et les défauts les plus disparates ; c'est ce qui nous est arrivé, et ce que l'on remarque dans nos mœurs, mélange de mal et de bien. Le sol de l'île s'est ressenti de l'existence précaire de ceux qui le foulent. Fertile assez pour nourrir l'homme laborieux qui lui donnerait des soins, il ne rapporte pas tout ce qu'il pourrait donner. Le Corse s'est vu presque toujours contraint de mettre sa personne en sûreté. Dans cet état de choses, on se repaît de ce qui se trouve ou tombe sous la main. On ne fait point d'avances à la terre pour en obtenir des provisions ; on ne pense

qu'aux moyens d'exister jusqu'à la fin du jour, sans s'occuper de la journée qui doit suivre. Sans cesse entre la défense et l'attaque, les momens de trève sont consacrés à la réparation des forces, bien loin d'épuiser ce qu'il en reste, sur une terre qui n'est pas prodigue, et qui nous vend tout.

« La position de notre île est pourtant des plus favorables au commerce et à l'industrie ; placée entre l'Europe et l'Afrique, la Corse pourrait devenir le centre ou le dépôt des richesses des trois mondes. Nos montagnes fourniraient même assez de bois de mâture, pour nous monter une marine, sans recourir à nos voisins jaloux. A peu de frais, nous pourrions creuser plusieurs ports excellens. Si l'air qu'on respire sur la côte n'est pas des plus salubres, l'intérieur des terres jouit de la température la plus douce et la plus saine ; ceux qui l'habitent y parviennent à une grande vieillesse, sans connaître la caducité ».

PYTHAGORE. Respectable insulaire, tu en offres le plus heureux exemple.

LE VIEILLARD. Toute l'île est parsemée de petites bourgades dont les maisons sont construites de manière à se prêter secours réciproquement, à la première alarme. Honorables étrangers, vous avez pu remarquer presqu'en tous lieux, ici, l'image des combats, parmi des hommes que la Nature a faits tous frères.

CHARONDAS. Bon vieillard ! c'est partout.

LE VIEILLARD. Il est donc vrai qu'on ne peut faire un pas sur ce globe, sans rencontrer des marques de défiance ou d'inimitié ; toute la terre est donc un camp ? Vous avez dû être frappés de la négligence que les Corses mettent

dans leurs habits. Mes amis ! les nations heureuses soignent leur costume ; les peuples efféminés y mettent de la recherche. Une peuplade qui vit sans cesse au milieu des alarmes, et poursuivie par des besoins impérieux, n'a pour parure que des instrumens homicides. Ici nous sommes toujours armés, même pendant notre sommeil. En Corse, tout le monde est soldat, jusqu'aux bergers. Les pasteurs de nos montagnes ne ressemblent point à ceux de *Tempé :* la garde paisible des troupeaux n'a point adouci leur caractère. Au son discordant de la corne du taureau, ils quittent et bergères et moutons pour courir à leurs poignards et se rendre dans la plaine, près de leurs compatriotes, impatiens de meurtres, et méditant quelqu'expédition sanguinaire. Ces rassemblemens sans ordre, sans discipline, font trembler nos tyrans. On peut nous disperser, rarement nous atteindre.

Une existence aussi précaire influe sur nos mœurs domestiques. La Corse n'est pas l'asile du bonheur pour les femmes ; les hommes ne les regardent que comme des êtres inférieurs à eux, comme des instrumens de plaisir qu'ils rejettent aussitôt après.

Le temps des amours n'est pas long ; et les cérémonies du mariage, ainsi que les divertissemens des noces, sont d'une simplicité grossière. De retour du temple, quand on a jeté quelques poignées de grains sur la tête de l'épousée, le mari, sans attendre la nuit, quitte l'assemblée, et, d'un geste impérieux, se fait suivre par sa compagne. L'infortunée, plus par la crainte des suites d'une désobéissance, que par un autre motif, s'empresse de

sortir sur les pas de son époux, ou plutôt de son maître ; et se dépouillant elle-même jusqu'à son dernier vêtement, entre au lit nuptial sans y être attendue par le désir, sans y être précédée par le mystère : l'Hymen n'y allume pas son flambeau à celui de l'Amour ; les Grâces n'y laissent point tomber leur ceinture aux pieds d'un vainqueur délicat et passionné ; la pudeur n'y dispute rien ; les jouissances n'y sont pas graduées : tout y est brusqué sans être senti. Immédiatement après ce sacrifice pénible et repoussant, le mari heureux, ou plutôt rassasié, ouvre les portes de la chambre nuptiale aux filles du lieu, qui, à la vue du voile ensanglanté, félicitent leur ancienne compagne, et la saluent du titre de femme.

Dès le lendemain, elle en porte tout le poids ; toute la fatigue du ménage sera pour elle ; rarement, dans la suite, partage-t-elle le lit et la table de son mari ; elle n'en est que le premier esclave. Il est difficile de concilier le mépris que les Corses portent à leurs moitiés avec la jalousie qu'elles leur inspirent : tout s'explique quand il s'agit du cœur humain, susceptible des affections les plus contradictoires.

Les Corses vantent beaucoup la fidélité de leurs femmes, et la mettent au plus haut prix : ils ont trouvé le secret d'être tranquilles sur leur vertu. L'existence pénible qu'elles mènent leur enlève bientôt tous moyens et toute tentation de plaire. L'abjection dans laquelle elles gémissent, les mauvais traitemens qu'elles endurent, les flétrissent avant le temps, et les réduisent à un état d'abrutissement peu distant de celui des bêtes de somme qui partagent leurs travaux ; heureuses quand leurs maris,

qui ont droit de vie et de mort sur elles, les allégent du fardeau de la vie !

Les Corses, qui se font servir par leurs femmes, aimeraient mieux périr de misère que de se mettre au service d'un maître, soit étranger, soit national : l'idée d'un maître les révolte ; la domesticité leur paraît l'état le plus flétrissant ; pour quoi que ce soit, on ne leur ferait pas dire : *J'appartiens à quelqu'un*. Aucun peuple sur la terre ne sent mieux que le Corse toute la dignité d'un homme libre. Le Corse montagnard a l'ame aussi élevée que le sol qu'il habite. Il sert son père, se fait servir par ses enfans ; jamais il ne peut se résoudre à se mettre au service de l'un de ses semblables. Les hommes, selon lui, doivent marcher d'un pas égal et sur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre.

Le jeune Abaris interrompit le vieillard pour s'écrier : « Et nous aussi, nous sommes bien de cet avis ».

Le vieillard. Si j'en doutais, je ne serais tû. En Corse, nous ne concevons pas comment un enfant de la Nature peut louer ou vendre sa personne à l'un de ses frères ; comment on peut exister et se mouvoir à la volonté d'un autre ? A la tête du troupeau le plus vil (1), mais qui est le sien, un Corse mal vêtu se croit le pair de Darius sous la pourpre. Dans nos montagnes, nous ne reconnaissons que deux lois, l'autorité paternelle, et l'obéissance filiale.

Qu'est devenu cet heureux âge, pendant lequel chaque famille, se suffisant à elle-

(1) Un troupeau de porcs.

même, ne se voyait pas contrainte de se mettre aux gages de sa voisine? En ce temps, quand on voyait un homme aux genoux d'un autre, on pouvait dire : C'est un fils qui rend ses devoirs à son père. Alors les mots de maître et de valet n'entraient dans aucun idiôme; alors toute la terre ressemblait aux montagnes de la Corse (1).

§. CLXXXIX.

Pythagore à Marseille.

Nous remîmes à la voile pour Marseille. La Renommée nous y avait prévenus; notre vaisseau était signalé : les citoyens nous attendaient avec impatience sur le port. Sitôt qu'ils nous aperçurent, nous les vîmes tendre leurs bras de notre côté. Le sénat des Marseillais envoya trois de ses membres au-devant de nous. La nacelle nous aborda à la pointe du triangle que la longueur du port forme avec le rivage de la haute mer. Nous eûmes peine à entrer dans la ville; la foule en inondait les portes. Le jeune Abaris ne put passer outre,

---

(1) *Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,*
Tertia mentiri, quarta negare Deos.

La vengeance et le brigandage,
Le mensonge et l'impiété :
Telle est la trop fidelle image
Du Corse toujours indompté.

Sénèque le philosophe était abandonné de la philosophie, et avait de l'humeur sans doute, quand il écrivit ce distique latin; et on aurait de l'humeur à moins. L'île de Corse, où Claude le tenait en exil, ne ressemblait guère à la cour de Rome. Quoiqu'il en soit, on ne doit pas prendre à la lettre un mot de dépit échappé à un courtisan disgracié.

ne voulant se dessaisir du javelot qu'il portait toujours à la main, et qu'on le pria de déposer. Une loi défend d'admettre dans Marseille aucun étranger avec des armes.

Nous fûmes conduits à la place publique, où siégeaient six cents sénateurs ; quinze d'entre eux exercent la suprême magistrature, et trois parmi ceux-ci ont la grande administration, et président toute la république ; on leur rend tous les honneurs ; leurs siéges sont plus élevés. C'est à côté d'eux qu'on fit monter l'ambassadeur de Rome.

» Peuple de Marseille ! dit-il alors dans le dialecte éolique (1) (c'est celui des colonies grecques d'Ionie et de Rome) ; lorsque vous prîtes possession de ce rivage, on vous vit rouler dans les flots une lourde masse de fer, en prononçant ce serment solennel : *Quand cette lourde masse surnagera* (2), *les Phocéens de Marseille seront esclaves* (3). Peuple marseillais, le peuple romain vient de faire le même serment. Par l'expulsion de Tarquin le Superbe, Rome, devenue aussi libre que Marseille, veut resserrer les nœuds que ces deux villes ont contractés du temps de l'aîné des Tarquins. Ces deux républiques doivent être

---

(1) *Dissertation sur les Romains*, par Pelloutier. Les fragmens, dit le savant pasteur de Berlin, que Diogène Laërce et Jamblique nous ont conservés de quelques philosophes pythagoriciens qui enseignaient en Italie, sont tous écrits dans ce dialecte éolique.

(2) *Priusquam ignitus lapis enatarit.* C'est le texte du serment.

(3) La Gaule profita du désespoir des Phocéens, par la belle colonie qu'ils vinrent fonder en Provence, où l'on croit qu'ils vinrent bâtir la fameuse ville de Marseille.

Bayle, *repub. lett.* tom. III.

comme deux sœurs bien unies. Le Rhône et le Tibre payent le tribut de leurs eaux à la même mer. Marseille et Rome, que ces deux fleuves arrosent, sacrifient désormais à la même Divinité, l'indépendance. Pour en défendre et soutenir les droits, que ces deux cités associent leurs moyens et leurs forces! les trois Mondes qui nous contemplent, en attendant qu'ils nous imitent, apprendront à nous respecter».

Le plus âgé des trois premiers magistrats de la république de Marseille fut chargé de répondre au nom du sénat et de toute la cité. Devant lui était un glaive tout couvert de rouille; il le prit dans ses mains, et dit:

« Ambassadeur de la république de Rome, tu vois cette épée; nous la conservons depuis qu'il y a des Phocéens dans l'Ionie, et nous la conserverons tant qu'il y aura des Marseillais dans les Gaules. Ce glaive rouillé est l'emblême de notre attachement à nos lois, à nos mœurs et à nos traités. Nous jurons par lui d'être à jamais les alliés fidelles du peuple romain. Allons justifier notre engagement sur l'autel de Diane d'Ephèse; c'est elle qui nous a guidé sur cette rive. Rome et Marseille en sont venues au même but par deux chemins différens, et ont donné deux grands exemples aux nations. Menacés de l'invasion du roi de Perse, il fut beau de nous voir monter sur des navires, emportant avec nous les autels de nos dieux et les tables de nos lois, et abandonner le reste au despote de l'Asie! Il fut beau de voir tout un peuple quitter ses foyers plutôt que d'y subir le joug, et venir sur ces bords fonder une nouvelle patrie!

« Les Romains offrent en ce moment un spectacle plus beau peut-être encore ; celui d'une cité naissante, fermant ses portes à un tyran soutenu par plusieurs nations voisines. Les mêmes sentimens rapprochent Rome et Marseille ; qu'un pacte saint les unisse ! et que Mars, dont Marseille est fière de porter le nom, en soit le garant ! Confédérons nos armes à l'appui de nos droits : est-il une guerre plus légitime que celle entreprise pour le maintien de la liberté » ?

On se rendit au temple au milieu des acclamations universelles : Charondas et moi, nous ne quittâmes point l'envoyé de Rome. Arrivés au pied de l'autel de Mars, nous vîmes approcher deux victimaires, accompagnés de deux hommes presque nus, couronnés de lauriers, et la poitrine chargée d'une guirlande de branches d'olives. Ils s'agenouillaient sur les degrés de l'autel, pour y recevoir le coup de la mort. Je m'avançai entre eux et le *Pope*, qui dejà levait sa hache, et je m'écriai : « Citoyens de Marseille ! quoi ! vous voulez être libres, et vous ne savez pas être humains ! Souffrez qu'un initié de Thèbes et d'Eleusis »...

Le pontife étonné m'interrompit :

« Initié de Thèbes et d'Eleusis, tu ignores sans doute que l'une de ces victimes est un prisonnier de guerre, et l'autre un criminel. Tous deux sont condamnés par nos lois et nos usages. Etranger ! respecte nos usages et nos lois ».

Je repris avec plus de véhémence : « Je ne respecte que la justice. Si ces deux victimes étaient le roi de Perse et Tarquin le Superbe, je me serais tû, en détournant les yeux. Mais

égorger un captif ! Quant au criminel, n'avez-vous donc pas des peines plus utiles et plus profitables que celle de la mort ? Pour célébrer l'indépendance de deux nations alliées, et pour cimenter leur pacte fédératif, n'avez-vous donc pas d'autres symboles plus expressifs ? J'ai vu dans votre port quantité de viviers emprisonnant des poissons pour les rendre plus délicats. Renoncez à ces recherches indignes d'un peuple républicain ; rendez la liberté aux habitans de l'onde, et ne souillez plus vos regards de l'image de la servitude ».

L'ambassadeur de Rome m'appuya cette fois de tout l'ascendant du caractère dont il était revêtu. Le prêtre de Mars, obligé de relâcher sa double proie, ne perdit point l'espoir de rentrer, en notre absence, dans ses affreux droits.

Un décret ordonna de graver le traité d'alliance des deux républiques, sur deux tables d'airain, dont une serait placée au Capitole. On y apposa le sceau de la ville de Marseille et celui de Rome : l'un représente un loup marin (1), l'autre une louve.

Il y eut fête le reste du jour : tous les étrangers y prirent part. Pheniciens, Carthaginois, Ibères, Etrusques, Liguriens, et les Gaulois principalement. Je m'attachai à ceux-ci de préférence, me proposant de pénétrer dans le pays jusqu'au chef-lieu de la résidence des Druides. Un Salien nous ayant appris que l'époque de leur grande assemblée n'était pas

(1) Un *phoce*, ou *phoque*, étimologie du nom de la ville de *Phocée*.

prochaine, nous restâmes quelques jours de plus à Marseille.

Le sol où cette ville est construite ne tient au continent que par un espace de terre de sept à huit cents pas communs. Il semble que les fondateurs aient voulu bâtir sur les flots de la mer pour n'avoir aucun démêlé avec les naturels du pays. Toute cette côte est aride, et ne pouvait convenir qu'à des gens de mer.

Cependant on voulut me faire goûter d'un vin qui a beaucoup de corps, et qu'on m'assura être bienfaisant, pris à petite dose. Il est le produit d'un vignoble qu'on vient de tenter sur des côteaux, à quelques mille pas de Marseille, en s'avançant dans l'intérieur du pays.

A Marseille, ainsi que dans Rome, neuf parties de gnomon en donneraient huit d'ombre; le plus long jour de l'année ne doit être que de quinze heures, en y ajoutant la neuvième partie d'une heure.

Les Phocéens ont fait adopter à toute cette partie de la Gaule (1), leur mesure du pied humain.

Marseille entretient d'habiles plongeurs pour la pêche des éponges, et principalement du corail. Cette production maritime, qui abonde sur les côtes de la Gaule, est très-recherchée par ses habitans : Marseille le travaille avec beaucoup d'art pour en faire un ornement aux glaives et aux boucliers.

Marseille a pour fondemens un rocher incliné, dans la forme des amphithéâtres. Au

(1) De neuf pouces.

point le plus élevé, on termine une forteresse qui renfermera les temples de Diane d'Ephèse, et d'Apollon de Delphes. Les autels de Mars et de Flore sont dans la ville, un peu plus bas. Ils ont une statue de Minerve, représentée assise. Ils honorent aussi Esculape.

Le sénat s'assemble encore sur la place publique, jusqu'à ce qu'on lui ait construit un asile décent. Ce corps de législateurs-magistrats a conservé toutes les formes grecques. Pour y avoir entrée, il faut être père de famille. Ce sont les lois d'Ionie dans toute leur pureté, et telles qu'elles sont sorties du cerveau de Thalès.

J'assistai à une assemblée des six cents : on m'avait prévenu qu'il s'y passerait une scène tout-à-fait neuve pour Charondas et pour moi. En effet, nn vieillard se présenta devant les sénateurs réunis en tribunal.

« Magistrats, leur dit-il, aucun citoyen de Marseille ne doit vouloir sortir de la vie sans votre suffrage. Fidelle aux loix de mon pays, je viens vous soumettre les raisons qui me portent à descendre dans la tombe, avant l'heure prescrite par la nature. Quand vous m'aurez entendu, j'espère que vous ne me refuserez pas le vase de ciguë qu'une loi prévoyante tient toujours en réserve sous ce portique.

« Encore trois ans, et j'aurai assisté à la révolution d'un siècle. J'ai tant vu de choses qu'il ne me reste presque plus rien à voir. J'ai été tout ce qu'on peut être; j'ai rempli tout mes devoirs; j'ai exercé tous mes droits. J'ai vu tomber à mes côtés, et mes aïeux, et mes enfans. J'avais un ami : nous demandâmes aux Dieux

Dieux de nous faire périr ensemble; les Dieux nous ont refusé cette faveur; ils m'ont enlevé mon ami : mais m'ordonnent-ils de lui survivre? c'est ce que je ne pense pas. Né phocéen, je mourrai marseillais; c'est avoir joui d'une assez belle existence. Si ma patrie n'était point libre, je voudrais encore rester sur la terre, pour ne pas mourrir esclave. Aujourd'hui je n'ai plus de vœu à former.

« Si j'existe encore, c'est un oubli ou une erreur de la nature. Je ne puis plus lui être utile. La République n'a pas davantage besoin de moi; j'occupe sur la terre une place qu'il est temps de céder à un autre. Je suis fatigué de vivre. L'heure du repos est arrivée; après une aussi longue course, sénateurs! permettez-moi le sommeil de la mort ».

Après s'être consultés assez long-temps, les six cents ordonnèrent d'administrer la ciguë au vieillard. Il aida lui-même à la broyer, puis s'asseyant sur un long siége destiné à ce seul usage, il vida la coupe fatale, après en avoir fait libation de quelques gouttes au bon génie de la ville de Marseille. Il dit ensuite ses adieux à la foule de ses compatriotes rangés en cercle devant lui. Nous le vîmes s'éteindre lentement, ou plutôt s'endormir. On déposa le corps dans un cercueil, pour être porté hors de la ville, dans le champ des hommes libres; car il y a deux sortes de funérailles à Marseille.

Je demandai à Charondas : « aurais-tu opiné dans le sens du sénat de Marseille » ?

« Non, me répondit-il, j'aurais voté pour le renvoi du vieillard pardevant la nature; et de plus, pour l'abolition de cet usage bizarre de la ciguë préparée contre l'ennui de vivre ».

Ceci me rappella la hache suspendue, que je vis dans l'Inde (1), toute disposée à frapper la tête des personnes dont l'existence est à charge.

Une autre scène, non moins étrange pour moi, succéda à celle-ci. Un citoyen, peu fortuné, vint se présenter pour subir volontairement le trépas, lorsque la ville de Marseille, frappée de la peste ou de tout autre fléau, aura besoin d'une victime expiatoire. Cet homme fut reçu; il va être nourri, nous dit-on, au dépens de la commune, jusqu'à ce qu'il s'offre une occasion de l'immoler, pour appaiser le courroux des Dieux.

« Mais, demandai-je, ce dévouement est-il bien méritoire? la pauvreté l'inspire plutôt sans doute que la religion ».

C'est l'usage fut toute la réponse que j'obtins.

« Ces coutumes, nous dit le même Salien, qui s'attacha à nous pour nous servir de guide dans Marseille, ne sont point une production du pays; elles nous furent apportées de l'Ionie, avec les sacrifices humains; mais les Phocéens ont tant d'autres institutions plus sages!

« Les Marseillais se sont déjà écartés des mœurs de leurs fondateurs dans un point bien important. Chez les Phocéens il n'y avait ni esclaves, ni valets; dans chaque famille, le plus jeune servait le plus âgé, ou lui obéissait ».

« Ce qui m'afflige, c'est que nous autres, bons Gaulois, nous adoptons avidement tout

---

(1) *Descript. de l'Inde*, par J. Tieffenthaler, *in*-4°.

ce qui se présente ; l'attrait de la nouveauté ne nous laisse pas le temps de faire un choix ».

« D'ailleurs ces étrangers (1) se sont présentés à nous avec tant de grâce. Nous solennisions une fête. Une barque s'arrête à l'embouchure du Rhône ; il en sort une troupe de jeunes gens, avec des cheveux courts et de *longues robes* (2). Ce costume, qui contrastait avec notre longue chevelure, et nos *courts manteaux* (3), est remarqué de nos compagnons. » Qui êtes-vous, leur demanda-t-on ; et que cherchez-vous » ? Ils répondent : « Nous venons de Corse ; mais nous sommes de plus loin. Originaires d'Athènes (4), vous voyez en nous des enfans de *Phocée* (5), ville Ionienne dans l'Asie Mineure. Notre sol natal, menacé de subir un maître, suffit à peine à nos besoins.

« Celui-ci, leur fut-il répondu, est sec et pierreux » ; ils répliquèrent : « il peut produire des raisins et des olives. Nous vous apportons de la vigne et des oliviers : le commerce que nous y joindrons suffirait pour rendre une colonie florissante (6). Cédez-nous cette bande de sable qui s'avance dans la mer : nous vous

---

(1) *Dissert. sur la fondation de Marseille.* . . par Cari. 1744. *in*-12.

(2) *Toga.*

(3) *Sagum.*

(4) Phocée estait une des colonies des Athéniens. Les Marseillais sont proprement originaires d'Athènes.

Dissertation de Guillet, sur le *voyage de Spon. in*-12. 1679.

(5) A présent *Fochia-Vecchia.*

(6) Les Phocenses donnèrent aux Gaulois le vin et l'huile. Alex. Sarde ; trad. par G. Chapuis.

donnerons en échange tous les arts de la Grèce, et principalement la science du négoce qui amène la richesse dans les régions les plus pauvres. Vous-mêmes qui paraissez hospitaliers, apprenez-nous à votre tour qui vous êtes, pour en instruire nos compatriotes ».

« Dites à ceux qui vous envoyent que vous avez touché au rivage des Gaulois-Saliens, colonie des Celtes et voisins des Tectosages, issus d'une même souche hyperborée. Satisfaits du peu que nous possédons, nous ne désirons rien de plus, excepté l'amitié de nos frères et la reconnaissance des étrangers qui peuvent avoir besoin de nous. Nous vous recevrons volontiers. Dites encore à vos familles que nous vivons ici par petites peuplades isolées l'une de l'autre, indépendantes, mais qui savent se confédérer à la première nouvelle de l'approche d'un danger commun. Nous tendons les bras à l'étranger paisible; nous savons repousser toute invasion hostile. Vous pouvez revenir, et occuper ce territoire vacant; tandis que notre nation, puissante en nombre comme en courage, procède à deux grandes émigrations sous la conduite de Bellovese et de Sigovese, d'après les conseils du sage Ambigat le plus puissant et le plus âgé de nos chefs ».

Les Phocéens revinrent en effet quelque temps après, beaucoup plus nombreux; ils formaient une flotte, riche des objets les plus précieux qu'ils purent emporter. Le rapprochement des circonstances nous inspira beaucoup d'intérêt pour eux. La surabondance de notre population nous conseillait de faire des colonies redoutables partout où elles passaient,

partout où elles allaient s'établir. Les Phocéens au contraire se trouvaient réduits à mandier quelque peu de territoire, et s'exposaient à vivre errans sur les mers, pour échapper aux chaînes qu'on leur forgeait sur le continent : ils n'étaient guerre plus en sûreté dans la Corse, harcelés sans cesse par les Carthaginois, jaloux et prétendant à un commerce maritime exclusif. Telles sont les origines de Marseille.

Le Salien qui nous endoctrinait avec une sorte de complaisance, ne voulut point nous laisser partir, avant de nous montrer avec mystère plusieurs cailloux (1), de ceux que le Rhône entraîne dans son cours rapide : ils sont chargés de caractères grecs. « A l'insçu de nos druides, nous dit-il, nous avons choisi cette matière durable pour conserver et transmettre à nos enfans plusieurs loix sages émanées du sénat de Marseille. Des commercans Phéniciens nous ont appris les procédés nécessaires pour écrire sur ces tablettes d'un genre nouveau. Les agens propres à inciser la roche la plus dure, leur viennent de l'Égypte où ils ont été découverts, et sont pratiqués déjà depuis plusieurs siècles ».

Mais un Grec, qui n'avait point de motifs pour être aussi discret que le Salien, nous céda volontiers plusieurs de ces mêmes cailloux du Rhône portant une autre empreinte. On y lit le nom de Marseille, celui de la mère patrie et son titre d'*autonome* (2), le plus beau que puisse porter une cité. Ces caractères sont

(1) Caylus, *antiq. rom.* tom. IV. et VI.

(2) Le droit si naturel de se gouverner par ses propres lois.

placés autour d'une petite barque indiquée seulement par un trait. J'acceptai deux de ces monumens portatifs dont la nature presque seule fait les frais. L'un est gravé en relief, l'autre en creux. Un léger enduit de cire et quelque peu de vinaigre dans toute sa force suffisent pour cette empreinte. Ces cailloux roulés pourraient, dans plusieurs circonstances, servir de monnaie courante. Pendant une guerre longue, ou un blocus opiniâtre, on en ferait des pièces *obsidionales* (1).

Les Marseillais en font usage aussi, pour rendre publiques et communes à tous les lois de leur *métrologie*. J'y appris que la palme cubique de Marseille égale le pied de Delphes.

§. CXC.

Pythagore dans les Gaules (2). *Moeurs gauloises.*

Nous allâmes rejoindre Abaris qui nous attendait, comme nous étions convenu, dans un boccage religieux, au pied d'une vieille souche de chêne, vénérée dans le pays, à

---

(1) Monnaie de siége.

(2) Le célébre Pythagore est venu dans les Gaules, pour être éleve des Druides. Alexander Polyhistor nous apprend ce trait brillant de notre histoire, dans l'explication qu'il a donnée des symboles de ce grand philosophe. . .

Pythagore lui-même avait laissé par écrit, que de tous les philosophes dont il s'était rendu le disciple, les Druides étaient les plus profonds et les plus subtils. *Inter hos Druidae ingeniis celsiores, ut auctoritas Pythagorae decrevit. Amm. Marc.* XV. 51.

Hist. des Gaules. tom. I. *in*-4°. p. 39.

l'égal d'un autel. C'était à l'autre extrémité de la ville, hors des murs, sur le chemin qui conduit dans l'intérieur des terres. Abaris n'y était pas seul. Il avait retrouvé un jeune ami, Hyperboréen de la Rhétie, et qui préférait à l'attrait des voyages, l'étude de la science divine et humaine, sous la discipline des druides. Devant se rendre à la grande assemblée chez les *Carnutes* (1), il s'offrit à nous pour guide. Ce jeune homme avait la tête et le cœur moins ardents qu'Abaris. Avant de nous mettre en route, celui-ci voulut nous prévenir favorablement sur cette vaste contrée qu'il regardait comme sa patrie, et qu'il prétendait avoir été le berceau du genre humain.

Les Celtes, les Gaulois ou les Hyperboréens, nous dit Abaris avec un enthousiasme assurément très-louable, s'étendent depuis les eaux du Danube jusqu'à celles de toute la mer Océane, et depuis le sommet des Alpes ou des monts Riphéens, dans la Rhétie, jusque dans ces climats ou l'air est toujours *emplumé*.

Charondas n'entendait pas cette expression.

Abaris reprit : « Nous appelons ainsi ces pays reculés sous le pôle du Septentrion, sans cesse couverts et blanchis par des floccons de neige qui ressemblent au duvet des cygnes. Nous pourrions en dire autant des plus hautes de nos montagnes. Ce sont ces nations reculées dont certes, je m'applaudis de descendre, qu'on surnomme indifféremment *Acephales* ou barbares. Mais à mon avis, c'est montrer beaucoup de tête que de pouvoir vivre sans chefs.

(1) Auj. *le territoire de Chartres*, ou *le pays chartrain*.

Nous sommes, peut-être, les premiers fondateurs d'un culte au soleil. Moins près et plus souvent absent de nous que des autres peuples, notre reconnaissance n'en devait être que plus vive. Nous ne lui consacrons ni temple, ni statue, ni autel. L'hommage que nous lui rendons est plus digne de lui. C'est une colonne astronomique, frappée de ses rayons. Beaucoup d'entre nous, afin d'être sans cesse en sa présence, ne se bâtissent point de maison. Ils habitent les forêts et se nourrissent du fruit de l'arbre qui les abrite. L'astre du jour, chaque matin, a notre tribut. Il préside aux leçons que les pères donnent à leurs enfans. Et nos vieillards qui estiment avoir assez vécu, se rendent, le soir, accompagnés de leur famille et de leurs amis, sur la pointe d'un rocher qui regarde le couchant; là, ils se couronnent de laurier, chantent un hymne, et pendant les danses qu'on exécute devant eux, se précipitent, en même-temps que le soleil disparaît.

Les mœurs hyperboréennes sont si pures qu'elles ont mérité à notre patrie le surnom de *République des hommes vertueux* (1). Tels sont les Arimaspes nos voisins que vos Grecs comparent au cyclope Poliphême, parce qu'habiles archers, ils ferment un œil pour mieux ajuster leurs flèches. C'est ainsi qu'on traite de Centaures une autre grande nation voisine de la nôtre, les Sarmates, toujours à cheval. L'excellence du cœur des Arimaspes leur fit commettre une grande faute : ils fournirent

(1) *Justorum respublica sunt.* St-Clém. d'Alex. *strom.* liv. IV.

trois mille charriots de blé à l'armée de Cyrus dont les soldats affamés se dévoraient les uns les autres. Il fallait les laisser périr. Doit-on s'empresser de nourrir ceux qui ne vivent que pour tuer ? Que ne s'en tenaient-ils à la belle réponse qu'ils avaient faite à ce même conquérant, leur demandant ce qu'ils redoutaient le plus au monde (1) ? « Nous ne craignons autre chose si ce n'est que le ciel vienne à tomber sur nos têtes ». — C'était dire au roi de Perse qu'on n'avait pas peur de lui.

Je ne vous parlerai pas des insulaires des trois Cassiterides (2); ces enfans de la Gaule ont trop dégénérés pour que les Celtes puissent encore les appeler leurs frères. Ils sont devenus *androphages*. Du moins s'ils ne se répaissent pas toujours de la chair de leurs ennemis prisonniers de guerre, ils s'abreuvent de leur sang, et s'en teignent le corps. Je laisse aux Phéniciens à vous en entretenir. Ces deux nations se conviennent; elles ont un égal penchant à la piraterie. Nous en estimons les chiens plus que les hommes (3). Dans plusieurs de nos contrées, on les dresse à la guerre. Dans le combat, placés aux premieres lignes, ils soutiennent, fort bien, la première charge de l'ennemi.

C'est sur la haute stature des Gaulois que la Grèce modela ses géans; et la sagesse de notre culte donna naissance aux *Titans*. Ado-

---

(1) D'autres historiens rendent cette anecdote personnelle au grand Alexandre.

(2) Aujourd. *les trois Angleterres*, ou *les îles britanniques*.

(3) Les dogues d'Angleterre. Strabon. IV.

rateurs du seul *Teut*, n'ayant d'autres temples que nos montagnes, d'autres idoles que le soleil lui-même, il n'y a pas très-long-temps encore que nous avons repoussé des Dieux étrangers qui voulaient s'introduire dans les Gaules, en abordant au rivage où se trouve aujourd'hui Marseille. Cette dernière ville et ses Divinités ne seraient pas tant paisibles, si les Salyens-ligures connaissaient tout le prix des anciennes mœurs : qu'ils y prennent garde ! ils ne différeront bientôt plus de l'étranger que par la longueur de leur chevelure (1).

Déjà la nation gauloise, à l'exemple des nouveaux venus, rapproche ses habitations; elle ne tardera pas à les ceindre de murailles, jalouse d'avoir aussi des villes fermées.

Les étrangers échangent ce qu'ils ont de plus mauvais contre ce que nous avons de meilleur (2). Nous nous laissons corrompre avec leurs institutions ; et de leur côté, ils dégradent celles qu'ils nous empruntent. Déjà les étrusques ont réduit en une science conjecturale et superstitieuse nos observations sur les pronostics naturels tirés du vol des oiseaux et de la foudre. J'ai toujours mal auguré, pour nous, du mariage de l'Hercule aborigène avec une fille hyperboréenne.

Rome, d'où nous venons, se pare, sans le dire, de nos plus beaux usages. A notre imitation, à tous les banquets, on y chante des

---

(1) *Salyi comati; ligyes, ligures capillati.* Plin. III.

(2) Le commerce de Marseille et son voisinage avaient perverti les Gaulois, qu'elle passait encore pour la plus sage république de son temps.

Discours qui a remporté le prix à Marseille en 1777. page 7.

hymnes en l'honneur des grands hommes. La fête romaine des Saliens n'est qu'une réminiscence de notre assemblée dans le champ et au mois de Mars. Il n'est pas jusqu'aux boucliers qui ont, sur les bords du Tibre, la forme des nôtres. Romulus et Numa ont presque copié notre culte. Ainsi que nous, ils ne souffraient dans les temples aucun simulacre des Dieux ; ou s'ils se permettaient quelqu'objet d'adoration, c'était une lance, comme ils l'avaient vu pratiquer chez les nations boréales, ou dans nos assemblées martiales, au milieu des camps.

La Grèce s'enorgueillit de l'invention des deux roues du char de Triptolème : nos Celtes sédentaires ont plus fait encore, en ajoutant ces roues à la charrue. Qui peut leur disputer l'art de connaître la marne, servant d'engrais à leurs terres ?

Ceux d'entre nous qui s'éloignent des mœurs paternelles, leur rendent hommage dans leurs écarts. En naturalisant chez nous quelques Dieux étrangers, nous ne leur donnons aucun sexe (1) ; Hercule lui-même est privé du sien.

Nous passons autour de leurs reins une ceinture de cordes, pour apprendre aux hommes qu'ils ne sont pas les seuls liés par le Destin.

CHARONDAS. Abaris, tu nous as bien dit que la nation gauloise, ou celte, ou hyperboréenne, est la mère de presque tous les peuples ; dis-nous donc aussi : Elle-même, qui l'a produite ?

ABARIS. La terre, selon nos sages Druides....

(1) Caylus. *antiq. gaul.* tom. III.

Le jeune ami d'Abaris l'interrompit aussitôt : « Frère ! oublie-tu que nos maîtres veulent du secret. A peine initié à leur sainte doctrine, déjà ».....

Abaris reprit : « Un initié de Thèbes n'est point un prophane. Mais laissons Pythagore puiser lui-même aux sources qu'il vient chercher de si loin. D'ailleurs, je ne saurais abuser d'un trésor qu'on ne m'a pas confié.

PYTHAGORE. Mes amis ! j'aime la science ; mais je n'aime point à cueillir le fruit avant la saison. J'attendrai.

ABARIS. Du moins pouvons-nous publier, à la gloire de notre nation, que son fondateur, ou le premier de ses héros, n'a point d'autre nom, ni d'autre titre que celui d'*homme*, *mannus ;* le peuple gaulois est le seul entre tous qui ait fait preuve de sagesse d'aussi bonne heure. Il ne montre pas moins de prudence et de grandeur d'ame, en refusant de porter le nom de ses chefs. Il préfère de se désigner sous les rapports qu'il peut avoir avec les principaux objets des lieux qu'il habite ; car l'idolâtrie des hommes lui répugne autant que celle des Dieux. Ainsi l'une de nos grandes peuplades est connue sous le mot *Scythe*, parce que, pour conserver son indépendance, elle ne se fixe nulle part, et abhorre le séjour des villes.

Le nom de *Celte* (1) qui nous distingue des autres nations, nous fait connaître pour un peuple qui ne veut habiter que des *tentes*, par le même esprit qui anime les Scythes.

Il en est de même de la qualification de

(1) *Zelt.* Tente. *hist. des Celtes.* I. 14.

Gaulois que nous venons de prendre ; depuis nos grandes émigrations vers le pôle boréal et au levant. Nous nous honorons d'être *voyageurs* : un peuple voyageur craint peu la servitude.

Teutons, *Tectosages*, indiquent ceux d'entre nous qui se consacrent plus spécialement au culte de *Teut*, le dieu de la Nature, dont les Druides sont les interprêtes.

Au couchant de la route que nous tenons, est la patrie de ces Tectosages (1), qui, au nombre de cent cinquante mille, firent cette brillante expédition en Thrace, en Asie, en Grèce, et portèrent l'épou[illegible]nte dans le temple et la ville de Delphes.

Toute la Gaule parle encore la même langue ; ce lien puissant des peuples commence à se relâcher. Nos voisins et les étrangers s'enrichissent de nos pertes. Nous ressemblons à un grand fleuve qu'on affaiblit par de fréquentes saignées. Notre idiôme primitif, dont se servent encore les Druides, est rude jusqu'à la barbarie, dit-on. Il convient à des hommes qui ne craignent rien tant que de devenir efféminés. On retient mieux des vers qu'on apprend avec peine ; ils se burinent sur le cerveau, et ne s'effacent jamais ; c'est tout ce qu'il nous faut, n'ayant que de grandes vérités à déposer dans notre mémoire.

Les paroles que nous proférons doivent se ressentir du son de voix qui sied à des hommes grands, robustes, infatigables, nés sous les climats les plus rudes, et accoutumés à lutter avec les élémens.

---

(1) Toulouse.

Il n'est pas jusqu'à nos cygnes sauvages qui ne s'en ressentent (1) ; leur cri est beaucoup plus fort et plus harmonieux que celui des cygnes domestiques, nés sous les climats chauds ou tempérés.

La pureté du sang qui coule dans les veines d'un Gaulois de race première, lui conserve long-temps toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse. Aucune profession cazanière ne flétrit son tempérament. Défendre et chanter sa liberté, sont ses seules occupations. Nous ne pouvons qué dégénérer en nous expatriant. La salutaire rigueur de notre température nous donne une force d'ame et de corps que des régions plus douces ont bientôt énervée. Le troupeau d'un Gaulois suffit pour le nourrir. Il y joint sa chasse et des fruits : loin de lui tout autre aliment qui demande six mois de travaux et d'attente !

Nous ne mangeons point, comme les Persans, couchés mollement sur des lits rangés autour d'une table ; nous prenons le repas de chaque jour, assis à terre, ou sur de longues banquettes. Chaque convive a son mets devant lui. Les Romains ont pris cet usage ; des cornes de bœuf sauvage nous servent de vases à boire ; et jusqu'à ce que nos jeunes Gaulois aient tué ce quadrupède féroce, ils s'abreuvent dans le creux de leurs mains.

J'interrompis Abaris, pour lui faire observer qu'on m'avait parlé de crânes humains façonnés en coupes de banquet.

ABARIS. Oui, si un nouveau Cyrus, un se-

(1) *Mém. sur des cygnes*, par Mongez. *in*-8°. Paris. 1783.

cond Phalaris, un autre Tarquin le superbe, s'élevait dans la Gaule pour l'opprimer, tout Gaulois courrait sus; et le cavalier qui aurait atteint et frappé de mort l'ennemi commun, lui couperait la tête, l'attacherait à l'arçon de sa selle, et rentré parmi les siens, s'en ferait une coupe d'honneur à l'usage des braves invités de la fête; cette coutume est généralement observée sur toute l'étendue de la Celtique.

Apprenez quelque chose qui vous étonnera davantage encore. Par un sentiment opposé, nous en agissons de même envers les restes précieux de nos parens les plus chers, de nos plus chers amis.

La piété filiale engage les enfans, au milieu d'une solennité de famille, à se désaltérer dans le crâne de leur père. Cet usage religieux, qui a révolté des voyageurs superficiels, nous a valu l'horrible épithète de mangeurs d'hommes.

Avec peu de désirs, on a peu de besoins; nos travaux sont en proportion; nous avons tout le temps de jouir de la vie. La dépouille de l'animal tué dans nos chasses, nous sert de manteau pour voyager, et de couche pour dormir: nous ne faisons pas violence à la nature; quand elle nous invite au sommeil, nous nous y livrons aussi long-temps qu'elle le juge nécessaire à notre santé. Notre repos n'est troublé par aucune inquiétude.

Nos habits n'ont point la pompe orientale, mais ils sont sans lambeaux, et répondent à la propreté des parties du corps qu'ils recouvrent. Chaque jour, même en hiver, le Gaulois se plonge tout entier dans les eaux

courantes d'un fleuve. Nous laissons les bains chauds amollir les nations asiatiques.

Nous ne tenons point au sol comme les plantes : toute la terre est à tous les peuples ; le Gaulois y promène sa famille et son bétail ; des charriots couverts, ou des tentes, voilà ses maisons. Il fuit le voisinage des villes ; l'ombre d'une muraille lui serait mortel ; il change de lieux, de patrie, avec les oiseaux voyageurs, et le soleil est son guide. Un peuple nomade ne craint pas d'invasion ; la tyrannie ne sait par où le prendre ; il lui échappe toujours, en fuyant toujours. Tout le globe du monde est la propriété des Gaulois, et ils ne sont pas propriétaires d'une seule coudée de terrein. Nous évitons ainsi les embarras et la corruption des richesses. Nous prévenons cette guerre intestine et inévitable entre ceux qui ont moins et ceux qui ont plus. Cette existence errante a, certes, de grands avantages, et un attrait puissant ! Une famille celte préfèrerait son charriot couvert de peaux, et traîné par des bœufs, aux palais d'Ecbatane ou de Suse.

Le contagieux exemple des Phocéens de Marseille aura des suites fâcheuses pour nous. Déjà la hache se promène dans nos belles forêts ; déjà l'écho profond des vallées retentit de la chute de nos plus beaux arbres ; déjà on façonne le bois ; on le marie à l'argile détrempée pour en construire des habitations plus durables, et recouvertes de roseaux ; mais la flamme peut consumer en un moment ce travail de plusieurs jours. Je crains pour nos mœurs, quand on aura recours à la pierre.

CHARONDAS. Le mal ne sera pas grand, tant que

que chaque famille, dans son habitation isolée, au milieu de son territoire.....

Abaris reprit brusquement, sans laisser le loisir au Catanéen d'achever son observation : — Sans doute ! mais on se rapprochera. Les deux premières maisons contiguës donneront l'idée d'une ville ; et alors plus de Gaulois indépendans ! le peuple le plus libre deviendra comme les autres nations, semblable à son bétail parqué dans des claies.

CHARONDAS. Eh bien ! la Gaule aussi aura sa ville d'Athènes, sa ville de Rome.

ABARIS. La Gaule aussi aura son Pisistrate, son Tarquin le superbe.

CHARONDAS. Les Gaulois mettront le palladium de leur liberté sous la garde d'une forte muraille.....

ABARIS. Que nous ne garderons pas mieux que les Troyens. Les murs d'une cité sont des chaînes de pierre pour les habitans. Admirez le peuple des villes ; il se rend prisonnier pour vivre libre. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu besoin de remparts pour défendre notre indépendance. Nos aïeux allaient nus au combat ; nous avons perdu de leur valeur, en nous couvrant d'un bouclier. Nos enfans seront moins braves que leurs pères, s'ils se cachent à l'ombre d'une forteresse. Eh ! n'avons-nous pas les défilés de nos montagnes ? n'avons-nous pas des cavernes inaccessibles, des marais inabordables ? Marseille ! Marseille ! tu nous perdras ! puissions-nous ne pas nous laisser prendre au trébuchet d'une ville ! Malheur à nous ! les lâches deviendront impunément les meurtriers des braves.

Mon ami, ajouta le jeune Abaris, en pre-

nant la main au jeune Hyperboréen assis avec Charondas et moi pour l'entendre ! Mon ami ! Jurons, en présence de Pythagore, de ne jamais nous trouver à une assemblée des nôtres qu'ils auraient l'imprudence de tenir dans l'intérieur d'une ville. N'assistons qu'à celles en rase campagne, à la face du soleil, comme ont toujours fait, jusqu'à ce jour, les Celtes, amans jaloux de leur indépendance (1). Il faut aussi que les Gaulois prononcent le serment solennel de ruiner toutes les murailles, toutes ces injurieuses forteresses dont ils s'empareront.

CHARONDAS. La Gaule ne sera donc jamais civilisée.

ABARIS. Qu'importe, pourvu qu'elle demeure toujours indomptable. Nous avons déjà assez dégénéré ; nos aïeux sur le champ de bataille, mettaient bas leurs habits ; ce n'était point pour se revêtir d'une cuirasse. A peine se couvraient ils d'un bouclier ; leur tête n'était point abritée d'un casque ; leur parure consistait en une double arme ; le poignard et l'épée, ou la lance, ou deux javelots. Comme le corps d'un homme libre ressemble à celui d'un esclave, chez plusieurs de nos peuplades, principalement sur nos côtes maritimes, les Gaulois, pour se reconnaître, tracent sur la peau des caractères indélébiles, dont l'ennemi n'a jamais approché l'œil impunément. Dégagé de tout vêtement incommode, sans autre arme deffensive que sa valeur et son glaive suspendu à son côté par une courroie, le Celte, jusqu'à ce jour, a su se faire respecter des phalanges

(1) Une ancienne loi celtique était formelle là-dessus, et subsista long-temps.

ennemies ployant sous le faix de leurs armures. Nu (1), comme la nature, dont il est l'enfant, le Gaulois se présente avec confiance et fait face à tous les événemens d'une bataille. Eh! pourquoi nous charger d'habits? Le javelot de la mort sait toujours bien le chemin du cœur, quand le moment est venu d'y atteindre et de le frapper. La saye, que depuis quelques années, nous jetons sur nos épaules, était jadis la dépouille d'un animal; nous l'étendions sur la terre humide pour y sommeiller. Mais, même pendant les plus rigoureux hivers, et dans nos contrées les plus froides, nos enfans croissent et se fortifient, sans être vêtus. Les vieillards allument des feux; les jeunes Gaulois se livrent aux exercices, les hanches seules recouvertes d'une draperie (2). L'ennemi ne saurait nous surprendre. Il nous trouve prêts à lui résister; et il ne peut en dire autant de lui, maillotté comme il l'est, depuis qu'il se lève jusqu'à ce qu'il se couche. Un Aborigène du Latium s'informait à un Hyperboréen de notre Rhétie comment si peu vêtu, il pouvait supporter le climat des neiges. Celui-ci à son tour lui demanda: as-tu froid au front? — Non, lui répondit l'autre. — Eh bien, répliqua notre Celte: je suis tout front.

On dit une fois au grand Arioviste: qu'elle est donc l'éducation des enfans de la Gaule, pour devenir invincibles, quand ils sont hommes »?

Arioviste daigna répondre: c'est que jusqu'à

(1) Nos anciens Gaulois n'étaient guère vêtus.
Montaigne, *essais*. II. 12.

(2) *Baxer, brayes... braccae, gallia braccata.*

leur quatorzième année, ils n'ont pour les abriter d'autre toit que la voûte du ciel ».

Nos pères ont pensé et beaucoup de leurs enfans pensent encore que, s'il y a de la lâcheté et de l'ingratitude à se vêtir aux dépens des animaux qui déjà sont nos bienfaiteurs, il y a quelque gloire à porter la dépouille des bêtes féroces qu'on a tuées, quand bien même nous serions exposés aux froides plaisanteries des Grecs qui nous traitent d'hommes *tout oreilles*; (1) parce qu'il nous arrive quelquefois de nous envelopper la tête dans des peaux de loups.

Nous avons aussi paru fort étranges aux yeux des habitans de l'Ausonie avec nos braxes passées autour de nos cuisses et de nos reins, vêtement qu'on s'empresse d'adopter aussitôt qu'on en éprouve les avantages; ajouta le jeune Abaris, en m'adressant ces paroles.

PYTHAGORE. Abaris a raison; je ne quitterai plus les braxes; et ma longue robe ne m'en dispense pas. Je prévois que ce vêtement, plus connu, fera le tour du monde.

Abaris reprit: « La pourpre et les riches broderies phéniciennes dont on nous tente, ne valent pas nos belles fourrures, gages de notre valeur. Arriverait-elle l'époque fâcheuse où l'on nous verra rechercher d'autres ornemens que nos armes? Qu'elles seules nous en servent toujours! Nous nous en sommes bien trouvés jusqu'à ce moment. Abandonnons aux femmes le soin de la parure. Tenons nous en à notre arme, et ne la quittons pas même dans la sépulture: je veux que mon javelot y

(1) *Panotiens*. Pomp. Mela, Plinius, Solinus, etc.

soit renfermé avec moi. Un Gaulois, aux assemblées de la nation ainsi que dans une fête domestique, dans ses voyages comme au combat, à table avec ses amis, jusque dans le lit conjugal, ne doit point se désaisir de son arme. Elle fait partie de son existence. Un bon Gaulois doit perdre la vie plutôt que sa lance, son épée, ou son javelot. Ses armes, voilà ses Dieux.

CHARONDAS. Même en paix!

ABARIS. Oui, comme en guerre. En tout temps, un Gaulois a le plus précieux, le plus saint des dépôts en garde, son indépendance. Il doit y veiller, la nuit ainsi que le jour, au sein des plaisirs ou du repos, ainsi que dans les heures du travail ou des affaires publiques.

CHARONDAS. La loi n'est-elle pas une arme protectrice de la liberté individuelle et générale?

ABARIS. Un homme libre ne doit se fier qu'à lui. La loi et les Dieux mêmes ne sont pas des garans assez sûrs encore, quand il s'agit d'un bien au-dessus de tout, l'indépendance et la justice; un Gaulois ne s'en rapporte qu'à son bras pour conserver l'une et exercer l'autre. Il se résout difficilement à s'en reposer sur des étrangers, pour une chose qui lui est aussi personnelle.

Nous n'élaguons, nous ne raccourcissons pas plus nos cheveux que les arbres de nos forêts. Nous conservons religieusement cette parure naturelle; nous n'en privons que le crime et la servitude. La tête d'un Gaulois, ornée de sa chevelure (1), ressemble au soleil

(1) Allusion à la couleur ardente et rousse que les Celtes donnaient à leurs cheveux.

couronné de ses rayons : ses ennemis n'en peuvent soutenir l'éclat ; ils sont forcés de baisser les yeux devant lui ».

En nous parlant ainsi, Abaris, s'animant par dégrés, offrait sur sa physionomie quelque chose en effet de l'image d'Apollon.

« Je vous ai parlé, continua-t-il, de l'indépendance comme de la seule richesse d'un Gaulois. Et ce que je vous ai dit est exact. Un chef de famille, chez les Hyperboréens, ne possède ni champ, ni maison, ni monnaie d'or, ou d'argent ou d'airain. Son troupeau est sa seule propriété. On est bien fort, quand on n'a rien à perdre, ou quand on n'a qu'une seule chose à garder. Un Gaulois porte tout avec lui. Son trésor est le mépris de l'or.

CHARONDAS. Les Phocéens en apprendront la valeur aux Gaules. Marseille...

ABARIS. Sera pour nous la boëte de Pandore. Je prévois que tous les arts mécaniques qu'on se hâte de nous communiquer de toutes parts, seront autant d'instrumens de servitude. Nous avons scu, jusqu'aujourd'hui, nous maintenir libres sans eux. Faut-il donc tant d'art pour bien vivre ? Défions-nous de tous ces beaux présens de la civilisation. Je les tiens pour suspects. Du moins sachons nous borner aux travaux de l'agriculture, et repoussons le reste. Les armes pour nous ; les sciences pour nos Druides ! Il n'en a pas fallu d'avantage à toute la Celtique pour être indépendante et heureuse. A quoi bon des monumens de marbre ou de bronze ? Nous avons parmi nous des traditions de père en fils, antérieures aux plus anciennes pyramides d'Egypte. Nos

hymnes au Soleil se conservent depuis plus long-temps que les obélisques de granit ou de basalte consacrés au grand astre sur les bords du Nil et de l'Euphrate. Nos poëmes historiques survivront dans la mémoire des Hyperboréens aux cippes de pierre, aux tables d'airain que la Grèce et l'Ausonie gardent au fond de leurs temples. Nos *Bardes* nous tiennent lieu de peintres et d'historiens (1), de statuaires et d'architectes.

CHARONDAS. L'histoire en passant sous la main des poëtes n'est bientôt plus qu'une fable.

ABARIS. Dis plutôt que la fable, chez les poëtes, est plus vraie que l'histoire. Des chansons guerrières et des cantiques de famille, voilà nos lois. Nos mœurs font le reste. Nous marchons aux combats et à la vertu au son de la harpe. Depuis soixante siècles, on nous mène ainsi dans le chemin de l'honneur et de la gloire.

CHARONDAS. Soixante siècles!

ABARIS. Nos poëmes nationaux remontent jusque là. Nos annales, composées de vingt mille vers....

PYTHAGORE. Zoroastre m'a dit avoir renfermé sa doctrine dans un pareil nombre de vers.

CHARONDAS. Vingt mille vers! Comment trouvent-ils place dans la mémoire?

ABARIS. Nous consacrons vingt années de notre vie à les apprendre.

CHARONDAS. Les Gaulois sont courageux.

ABARIS. Si nous ne l'étions pas naturellement, ces poësies nous le feraient devenir. Elles ne respirent que l'amour de la patrie. Et

(1) Poëtes gaulois.

comment ne l'aimerions-nous pas ? Nous seuls en avons une. Les Celtes hyperboréens sont peut-être les seuls véritables indigènes. Qu'on ne s'étonne donc pas, en nous voyant aller à l'ennemi d'un pas mesuré, et en répétant quelques-uns de nos hymnes sacrés. D'autres peuples se précipitent dans la mêlée, comme des animaux féroces qu'on relance dans leur tanière. Les Gaulois vont en guerre dans le plus bel ordre, et avec cette sainte harmonie convenable à la cause sacrée qu'ils défendent. Aucune autre nation, je le sais, n'offre le même spectacle; parce qu'aucune ne peut se dire, comme nous, un peuple éternel, né avec la terre qui le porte et dans laquelle il ne rentre, un moment, que pour renaître.

Toute l'éducation celtique consiste donc dans l'exercice de la mémoire et le maniement des armes; la tête préside aux mouvemens du bras; le bras avant d'agir prend conseil de la tête. L'écriture n'existe point pour nous. Le celte peut se passer de ces caractères tracés aux yeux pour soulager la mémoire. La perfection de la nôtre nous dispense de recourir à ces moyens mécaniques qui occupent gravement les autres hommes. Tous nos livres sont écrits dans les replis de notre cerveau. Nous portons avec nous toutes nos bibliotèques. Ce procédé n'est point si barbare qu'il le semble aux habitans de la Grèce et de l'Egypte.

Sage Pythagore, ô mon maître! En revoyant mes foyers, j'ai pris l'essor en ta présence; arrête-moi, si de trop fréquens écarts...

PYTHAGORE. Mon cher Abaris, poursuis. Nous remplissons chacun notre objet. Tu parles avec vérité; j'écoute avec attention.

ABARIS. Qu'ajoutera de plus à notre langue maternelle, et au dépôt de notre mémoire, Marseille avec ses caractères ingénieux qu'elle a reçus des mains d'une nation antérieure? Peut-être ne fait-elle que rapporter à sa source ce qui s'en est écoulé à travers bien des siècles. Nos jeunes celtes s'y laisseront prendre; un désir curieux les attire déjà dans les écoles phocéennes; et la nation qui servit long-temps de modèle aux autres et s'en fit respecter, va s'abaisser jusqu'à recevoir des leçons étrangères. On la verra bientôt consentir à perdre sa physionomie, par le mélange de ses mœurs vierges jusqu'à ce jour, avec les mœurs suspectes qu'on professe à Marseille. Nous naissions tous poëtes éloquens. Nous allons devenir de misérables rhéteurs. Jeunes et braves Gaulois, n'échangez point contre un stilet et des tablettes, la lance et le bouclier que vos pères vous mettent dans les mains, le premier jour de votre dix-huitième année.

CHARONDAS. Tu ne leur en donnes pas l'exemple. Ils t'ont vû t'expatrier pour en savoir un jour plus qu'eux.

ABARIS. J'atteste le soleil que je ne serais jamais descendu de la montagne qui m'a vû naître, si depuis un siècle, les différens peuples de la terre ne se fussent avisé de refluer les uns chez les autres. Voyant mon pays ouvert à l'étranger, je voulus apprendre, par mes yeux, quels sont à leur source ces torrens qui menacent ma patrie. Le bruit d'un tyran m'attira jusqu'en Sicile. Je ne connaissais d'autres bêtes féroces que celles de nos forêts. Mais à côté de Phalaris, je rencontrai Pythagore; c'était me retrouver avec nos Druides. Je sor-

tirai encore une fois de ma terre natale, pour y rentrer avec de nouveaux moyens de combattre les hôtes dangereux qui l'envahissent. Mais je ne cesserai d'être Abaris l'Hyperboréen ; jusqu'à ce jour, idolâtre de la justice, de l'indépendance et de la vérité, comme par instinct, je veux acquérir de nouveaux motifs pour idolâtrer encore davantage ces trois Divinités gauloises : les Druides m'en ont développé les premiers principes ; Pythagore voudra bien m'apprendre le reste, dans l'école de la raison que nous le presserons d'ouvrir, là où il mettra un terme à ses voyages.

PYTHAGORE. Abaris, achève le tableau des mœurs hyperboréennes.

ABARIS. La justice, dont je vous ai déjà parlé, en fait la base. Où allez-vous ? Que prétendez-vous ? Fut-il demandé à Sigovese, chef de l'émigration gauloise sur les terres de l'Ausonie ? Le général répondit : « Nous venons demander à ceux qui ont plus de terres qu'ils ne peuvent en cultiver, d'en céder une partie aux Gaulois qui en manquent.

Nos grandes assemblées du printemps où nous assistons tous en armes, n'offrent point d'autre politique. Nous constatons l'état de notre population ; nous passons en revue ceux de nos voisins qui peuvent en recevoir l'excédent, et nous marchons à eux. La guerre, s'ils se refusent à partager avec nous ; notre amitié, s'ils y consentent. Quelqu'un de nous a-t-il à craindre pour ses franchises ? Nous volons, tous pour lui en assurer la jouissance paisible. Une peuplade nourrit-elle dans son sein un despote ? Le despote est mandé. Qu'il abdique ou qu'il meurt ! Deux nations li-

mitrophes sont mal d'accord : nos Druides prononcent.

Nos mœurs domestiques répondent à cette loyauté nationale. Les Celtes sont hospitaliers ; non-pas à la manière des Agrigentains pour, éblouir l'œil des étrangers par le luxe de leurs tables et l'éclat de leur ameublement. Le plaisir d'être ensemble, de se trouver avec des égaux, préside à ces banquets où les maîtres et leurs serviteurs sont assis l'un à côté de l'autre, et se nourrissent des mêmes alimens. C'est dans ces festins que s'ébauchent les affaires publiques les plus importantes. On y traite des intérêts les plus chers, sans craindre les indiscrétions de la table. C'est là que se font les reconciliations des familles et des amis. A jeun, on garde plus de sang-froid ; pendant le repas, on a plus de franchise. La pensée de chacun des convives circule librement avec le même vase à boire qu'il passe à son voisin. La plus légère contrainte en est bannie. L'ombre seul du despotisme troublerait ces fêtes. L'amour de la liberté est le sentiment qui domine tous les autres dans le cœur d'un Hyperboréen. Il passe même avant celui de la patrie. Nous avons des magistrats ; mais ils sont tous de notre choix, ainsi que nos lois sont toutes de nôtre consentement.

Nous interdisons toute fonction publique aux esclaves, même aux affranchis et à leurs enfans. Un esclave n'est plus un homme, et ne peut le redevenir.

La nation gauloise n'a jamais payé de tributs volontaires ou forcés, n'a jamais subi d'impositions pécniaires. Chaque famille entre-

tient les défenseurs qu'elle doit fournir à la patrie selon les besoins du moment.

Les dissentions mènent ordinairement un peuple à la servitude ou à l'anarchie. Chez les Gaulois, elles ne servent qu'à raffermir l'indépendance et rétablir l'égalité qui en est la base. Nous mettons aux prises les princes ambitieux ou rivaux; et la liberté publique se fortifie, en les affaiblissant.

La propriété des biens convient mal à une nation libre. Nous y avons renoncé. Un propriétaire n'est plus un homme indépendant. Il tient à sa glèbe.

Chaque père de famille a sa voix aux assemblées de la Gaule. Et l'assentiment général y fait loi.

Jamais on n'a vu un Hyperboréen esclave; quand il ne peut vivre libre, il meurt. Les Celtes égorgent eux-mêmes leurs épouses et leurs enfans, leurs blessés et leurs malades, plutôt que de les exposer à subir le joug du vainqueur; et nos femmes, dans ces grandes occasions, sont dignes de nous.

Implacable et terrible avec les aggresseurs; le Gaulois n'a plus d'armes, ne trouve plus de force, ni de courage contre un ennemi vaincu. Il est l'ami de l'étranger sans asile. Le voyageur dans les Gaules trouve, sur son passage, toutes les portes ouvertes. Son entrée dans nos tentes est une faveur; et il s'y trouve encore chez lui. Tous les Gaulois sont ses parens. L'outrager serait un attentat national. Les Messyniens, peuplade celtique, cultivent en commun leur territoire et n'en partagent également les fruits, qu'après avoir prélevé la portion du voyageur.

Dans quelle région la vieillesse est-elle plus honorée que parmi nous ? Nous donnons à nos anciens le titre de pères ; ils nous appellent leurs enfans ; et les égaux d'âge se traitent de frères. Dans toutes les Gaules, il est interdit au jeune homme de déposer contre un vieillard »...

§. CXCI.

Topographie des Gaules.

Nous nous étions mis en route pour le pays des *Carnutes*. Après avoir dépassé le golphe de Marseille, et des fours à chaux (1), que cette ville construit pour son usage, nous longeâmes un étang ou plutôt des marais, et traversâmes un champ (2) de pierres de cent stades, afin de nous rapprocher des rives du Rhône. Abaris nous dit à ce sujet, en souriant : « Vous ne donnez aucune attention à ce champ que nos nouveaux hôtes ont déjà rendu fameux. A les en croire, ces cailloux ont été lancés de la main même de Jupiter en faveur d'Hercule, engagé dans un combat inégal contre deux fils de Neptune. Nous autres, bons Gaulois, nous appelions cette plaine tout simplement *Crau*.

Au-delà, du même côté, ajouta Abaris, est *le territoire des Volces* (3) qui se donnent pour premier législateur Mercure, appelé chez eux *Teutatès*, et qui rendent un culte particulier à l'Hercule des Phéniciens. Que ne s'en te-

(1) Le *calcaria* de l'itinéraire d'Antonin.
(2) *Campi lapidei*.
(3) Languedoc.

naient-ils aux mœurs celtiques. Ils ont échangé du lait contre du sang (1). Aujourd'hui, les voilà qui se mettent à la merci des Phocéens de Marseille. Ceux-ci du moins leur ont fait présent de l'olivier.

Plus loin encore, sur les rives d'un ruisseau, on jette les fondemens d'une ville sous le nom d'*Illiberis*. Les *Consuarini*, peuplade voisine de la mer, s'assemblent à *Ruscinou* (2), chef-lieu qui s'agrandit tous les jours.

Nous joignîmes le Rhône à l'endroit où les Salyens projettent d'établir un *entrepôt* (3), qui servira de point de communication entre Marseille et l'intérieur des Gaules.

En avançant sur le même rivage, nous rencontrâmes des marchands Phocéens, qui traçaient l'emplacement d'un comptoir (4) sur les limites du sol appartenant à la nation puissante des *Cavares* (5), voisine des Salyens.

Plus loin sur le même territoire, Abaris nous fit remarquer avec dépit, un autre petit établissement. Dans peu d'années, nous dit-il, ce sera encore une nouvelle cité (6). Il ajouta: « Maître ! tu apprendras avec plus de plaisir que nous sommes chez les *Tricastins* (7), et sur la route que tint Bellovèse à la tête de nos colonnes gauloises refluant vers l'Italie, par les Alpes. Trois chef-lieux ont déterminé le

---

(1) Allusion aux sacrifices humains.
(2) D'où est venu le mot *Roussillon*.
(3) Emporium, qui devint la ville d'*Arles*, *Arelate*.
(4) C'est l'origine d'*Avenio*, *Avignon*, fille de Marseille.
(5) D'où *Cavaillon* et *Carpentras*.
(6) *Arausio*, *Orange*.
(7) Auj. *Saint-Paul-Trois-châteaux*.

nom de ce territoire, borné au levant par les vallées profondes des *Voconces*.

Abaris ne laissait aucun objet sur notre route sans explication. A la partie gauche du fleuve, au milieu d'un bois épais, vient de s'établir une autre fille de Marseille, la république fédérative des *Arecomiques*, composée de vingt-quatre bourgs, sans compter le chef-lieu (1).

Cette autre habitation, sur une pointe avancée dans le Rhône, nous l'appelons dans notre idiôme celtique *Acund* (2); elle est de la dépendance des *Ségovellaunes*, dont nous allons voir à quelques pas le chef-lieu, nommé *Valentia* (3).

La belle rivière qui s'offre devant nous à traverser, en allant se perdre dans le Rhône, est l'*Isar* (4); elle a sa source au pays des *Centrones*, des *Caturiges*, et des *Veragres*.

Cette autre habitation sur le bord même du grand fleuve est *Tegna* (5); elle sert de lavoir.

Les dégats d'un ours ont fait désigner ce lieu sous la dénomination d'*Ursoli* (6). Le ruisseau qui l'arrose, avant de disparaître dans le Rhône, est le *Galaber* (7).

L'endroit où le Rhône dessine un coude, est le point de réunion des *Allobryges*, et s'appelle *Vienna*.

---

(1) Nismes, *à nemoribus*.

(2) *Ancône*, en français; en latin, *Acunum*, du mot *cuneus*, coin.

(3) *Valence*.

(4) L'*Isère*.

(5) *Tinctum*, *Teins*.

(6) *Saint-Valier*.

(7) *Galaure*.

Nous passons sur le territoire des *Segusians*, peuple affilié aux *Æduens*. Au confluent de ces deux grands fleuves, cette enceinte que vous voyez, est *Lugudunum* (1); mot celtique, pour exprimer le rendez-vous de plusieurs nations fédérées; nos Druides y tiennent aussi leurs saintes assemblées. Cette rivière qui vient si lentement grossir le Rhône de ses caux, est l'*Arar* (2). Arrivée de fort loin, du septentrion des Gaules, elle contraste avec la rapidité du fleuve que nous venons de remonter, mais dont nous n'irons pas chercher les sources dans les hautes Alpes. Il nous faut atteindre un autre fleuve non moins beau, en traversant les terres des *Insubres*, nation forte qui vient de fonder une colonie pardelà les Alpes et le Tesin, sous le nom de *Mediolanum* (3), leur chef-lieu dans les Gaules.

Enfin nous voici sur les rives de la Loire, et sur la place du *Forum* des *Segusians* (4). Ils tiennent aussi quelquefois leurs assises un peu plus bas, en descendant le fleuve, en un lieu qu'ils appellent *Rodumna* (5).

Le peuple nombreux des AEduens (6) tient ses assemblées particulières dans l'île verdoyante qui occupe le milieu de la Loire, et que nous appelons *Decise* (7).

---

(1) *Lyon.*
(2) *Saône.*
(3) *Milan* et *Meys.*
(4) Auj. *Feurs* et le *Forez.*
(5) *Rouanne.*
(6) *Autun*; jadis *Bibracte.*
(7) Les Romains l'appelèrent depuis *Decetia.* Ce lieu a repris son antique dénomination.

La

La rivière que nous traversons, continua Abaris, est la *Nièvre ;* elle baigne une jolie habitation dont on voudra sans doute faire un jour une cité, et qui porte le nom de la famille celte qui l'occupe ; c'est *Noviodunum*, ou *Nivernum* (1).

Ici, nous sommes sur les limites des *Boïens* et des *Bituriges*. Les Boïens sont des plus braves entre les peuples gaulois. Ils suivirent de près Bellovèse (2) ; une de leurs colonnes émigrantes se fraya une autre route, pour pénétrer dans l'Italie. Ils franchirent les *Alpes pinnines* (3), et prolongèrent leur course par-delà le *Pô*.

Les Bituriges (4), peuple le plus pacifique, mais le plus sage de tous les Celtes, donnent un magistrat suprême à l'une des trois grandes divisions de la Gaule. Nous leur sommes redevables du célèbre *Ambigat* qui nous conseilla ces deux grandes émigrations qui doivent changer la face de l'Europe. Cambaulès, qui pénétra jusque dans la Thrace, nous en avait déjà donné l'exemple.

L'oncle de Bellovèse et de Sigovèse résidait dans *Avariscum* (5), grand domaine arrosé d'un petit fleuve qui lui donne son nom, à près d'une demie journée de la belle rivière que nous descendons. Cette montagne, qui nous resserre entr'elle et la Loire, a été choisie par

---

(1) *Nevers*, sur la Nièvre.

(2) Nepveu d'Ambigatus, roi ou souverain magistrat des Berruiers, l'an 138 après la fondation de Rome. *Rech.* sur Autun. *in*-4°.

(3) Aujourd. *le grand Saint-Bernard.*

(4) Les *Berrichons.*

(5) *Bituriges*, du temps de César ; auj. *Bourges.*

la nation Biturige pour y célébrer ses grands sacrifices.

CHARONDAS. Abaris ! je prédis, sans être Sibyle ou Druide, que nos neveux y bâtiront une cité forte.

ABARIS. Ajoute : qu'elle soutiendra de longs siéges, où des horreurs seront commises (1).

Mes amis, leur dis-je, les hommes en société ne sont pas meilleurs dans un temps que dans l'autre. Être égorgé par la main des prêtres ou par celle du soldat, c'est toujours du sang. Mon cher Abaris, ta patrie n'est pas plus exempte de sacrifices humains que les autres contrées. Marseille voulait nous donner le spectacle d'un meurtre sacré.

ABARIS. Ma patrie n'eût peut-être jamais connu ces barbares inconséquences sans vos Grecs. Ce sont-là les présens qu'ils nous ont apportés. Traversons ce joli ruisseau, continua notre jeune guide ; il a le nom de sa source, *Massava*. (2)

Cet angle de terre cultivée, que renferment, sur deux côtés, la Loire et un petit fleuve ; nous le désignons par le mot celtique, qui en exprime la position locale *condate* (3), c'est notre usage.

Cette habitation, qui se trouve sur notre route, au bord même du beau fleuve que nous côtoyons, est connue dans le pays sous le nom

---

(1) *Sancerre*. César assiégea cette ville. Des guerres de religion lui firent éprouver la plus horrible des famines, en 1575.

(2) Le confluent de cette rivière dans la Loire, est marqué aujourd'hui par un gros bourg qu'on appelle *Mesve*.

(3) *Cône*.

de *brivaduruм* (1). Tout le territoire est baigné de sources; en les rassemblant, il serait possible d'en composer une rivière factice, dont les eaux serviraient de lien commun à la Loire et à la Seine; c'est un autre grand fleuve qui sert de limites aux Carnutes, et qui abreuve une nation puissante appelée le peuple de Lutèce. Avec un peu de travail, les Carnutes et les Lutèces communiqueraient plus facilement entr'eux et deviendraient les premiers et les plus considérables habitans de la Celtique. Malgré mon observation, que je soumets à ta sagesse, maître, je crains que l'idée d'une cité nouvelle ne vienne à l'esprit, avant qu'on s'avise de creuser un canal, beaucoup plus nécessaire.

Tout en parlant ainsi, nous marchions déjà dans les limites du pays des Carnutes. Ils ont formé une espèce d'établissement, une place de commerce ou plutôt d'échange au point milieu du cours de la Loire, fameux dans la contrée, sous le nom de *Kenabum* (2). Quoique ce lieu ne soit pas fort élevé, Abaris nous y fit remarquer un emplacement consacré au soleil (3).

Nous approchions du but; car à chaque pas, le concours de monde grossissait. Les envoyés de chaque peuple de la Celtique se rendaient, par toutes les routes, au centre commun, c'est-à-dire à *Autricum* (4), sur les bords de la rivière *Nutura* (5). Nous avions traversé plu-

(1) Briare.
(2) Depuis, *Aureliani*; A présent *Orléans*.
(3) C'est aujourd'hui *la porte du soleil*.
(4) Depuis, *Carnutum*; à présent *Chartres*.
(5) La rivière d'Eure.

sieurs forêts ; mais aucune d'aussi épaisse, d'aussi sombre que celle des Carnutes.

A la vue de plusieurs grandes enceintes de pierres brutes semées, comme au hasard, Abaris nous dit : « arrêtons-nous ici. Nous touchons aux confins du territoire sacré des druides ». En attendant l'heure propice pour être admis en la présence de l'un de leurs chefs, Abaris nous proposa, à Charondas et à moi, de passer dans une petite île couverte de chênes, où résidait une Dryade.

« Mon ami vous y conduira, et vous obtiendra le privilége de la consulter ; car les Gaulois seuls ont le droit de lui parler. Pendant ce petit voyage, qui sera un repos pour vous, j'irai vous applanir une entrée dans le collége de nos prêtres ».

Nous ne fûmes point les seuls ; presque tous les envoyés des nations, avant de se rendre au lieu de l'assemblée Celtique, viennent apporter leurs hommages et des présens à cette fille sainte. Il y avait foule au pied de sa demeure. L'arbre le plus antique du bois lui donne asile. Elle habite une espèce de sanctuaire fort haut, construit avec les branches de l'arbre entrelacées ; leur tissu est si serré qu'on s'y trouve mieux renfermé que dans une muraille. Auranie, c'est le nom de la dryade, ne sort jamais de cette retraite, et s'y est vouée au célibat.

Une aussi étrange résolution paraissait nous surprendre beaucoup. L'ami d'Abaris nous dit à ce sujet : « fille et sœur de Druide, Auranie était destinée à en épouser un, et en cette qualité à remplir les fonctions de prêtresse, en l'absence de son mari, occupé dans

les armées, en temps de guerre. Le ministère des autels est devenu pénible, depuis l'établissement des étrangers sur nos côtes ; ils nous ont fait connaître les sacrifices humains. Auranie ne se sentant pas la force d'ame nécessaire pour ces exécutions sanglantes, embrassa le seul état qui restait à son choix. Elle s'est confinée elle-même dans cette prison aérienne, d'où elle a fait vœu de ne descendre que dans les cas assez rares d'une dissention intestine ; alors, vous la verriez, une tige de verveine à la main, se précipiter entre les combattans ; et ne revenir qu'après leur avoir fait mettre bas les armes : elle a préféré cet auguste et doux emploi à celui de marcher à la tête des armées, vêtue de noir, et le poignard à la main, prête à égorger les prisonniers de guerre sur le champ de bataille ou au pied des autels ».

« Les parens d'Auranie résident auprès d'elle, veillent à son entretien, reçoivent les offrandes et lui transmettent les diverses questions dont on l'accable, ou les vœux qu'on lui porte. Je lui ai fait passer le tien. Initié de Thèbes, tu peux la voir et l'entendre ; tu n'es point un étranger pour elle, ni pour nos Druides ».

Une balustrade, formée de branchages verds, s'ouvrit devant moi, on me fit monter des gradins de gazon jusqu'à une plate forme de terre recouverte de mousse ; au-dessus de moi, j'aperçus une espèce de tribune aux harangues rustique et large, sous un dôme qui n'est que la cîme du chêne étendant au loin ses rameaux. Après quelques momens d'attente, la prêtresse parut ; c'était une femme dans l'été de son âge. Une couronne fort touffue de

feuilles de chêne, ombrageait son front; son vêtement était presque le même que celui des Druides : une longue robe de laine blanche. Elle avait un bras découvert, ainsi que la moitié du sein. Assise, ou plutôt penchée sur un lit de fougère, elle m'invita, par un geste noble et gracieux, à lui adresser la parole.

« Vierge pure, lui dis-je, Dryade inspirée ! prêtresse de la raison ! dis-moi ! pour être heureux, sans avoir de jaloux, que faut-il » ?

« Vivre avec soi, répondit la Dryade ».

PYTHAGORE. Et pour éviter les ingrats?

LA DRYADE. Vivre pour soi.

PYTHAGORE. Quelle est la contrée du monde la plus libre?

LA DRYADE. Les Gaules.

PYTHAGORE. Doit-elle perdre un jour son indépendance ?

LA DRYADE Oui ! quand elle perdra ses forêts.

PYTHAGORE. L'homme est-il donc de la famille des bêtes fauves?

LA DRYADE. J'aimerais mieux appartenir à l'ours de nos montagnes qu'à certaines nations qu'on nous vante.

PYTHAGORE. Prêtresse sage ! il est vrai ! le dieu des ours ne demande point leur sang. La divinité des Druides est plus exigeante.

LA DRYADE. Dis plutôt la divinité des peuples Celtiques, imitateurs stupides des Phocéens.

Auranie se retira, en proférant ces dernières paroles ; nous retournâmes, Charondas et moi, auprès du jeune ami d'Abaris. Abaris ne tarda pas à revenir, accompagné du fils d'un prêtre venu des bords du Danube pour

s'affilier aux Druides. Celui-ci me dit, « Zamolxis, mon père, vous attend pour faire un échange de lumières. Venez ».

§. CXCII.

Pythagore chez les Druides.

Nous reprîmes la forêt des Carnutes, pour nous rendre dans le collége des pontifes qui devaient présider à la grande assemblée des Gaules. Un d'eux vint à moi et me salua du titre d'initié. Abaris l'avait disposé à me recevoir avec confiance et distinction ; il portait sa chevelure dans toute sa longueur, et était coiffé d'une tiarre qui approche beaucoup de la mitre persanne. Sur sa robe de laine blanche, il avait jeté une saye de lin, blanche aussi. Ces deux vêtemens n'ont point de manches.

Demeurés seuls, il me dit, en langage grec : « Tu ne peux, pendant nos grandes assises nationales, franchir cette enceinte où les seuls envoyés des peuples sont admis, encore moins pénétrer dans le sanctuaire des sacrificateurs : mais nos ames te sont ouvertes ; et nous y gagnerons tous. Tu aurais trop à souffrir, à la vue des formes barbares que le peuple impose à notre ministère. Tu ne sauras de bouche à bouche que ce qui peut nous être honorable de t'apprendre ; la renommée qui se charge de tout indistinctement, prendra le soin de te dire le reste.

Si notre culte ne peut se passer de victimes, du moins il n'exige ni temples, ni autels, ni simulacres ; c'est un mêlange de raison et de

barbarie. Nous n'avons pas été les plus forts. Ce que le peuple et les dieux veulent, le prêtre doit le vouloir aussi ».

PYTHAGORE. Ou bien ne pas être Druide.

ZAMOLXIS. Des montagnes ou des forêts vierges sont nos édifices sacrés; et nos pensées ne sont pas plus contraintes que l'air au milieu duquel nous faisons nos solennités ; nous voulons toujours être en la présence de la nature; nous la prenons à témoin....

PYTHAGORE. de vos sacrifices d'hommes. J'en aperçois les affreuses traces. Sortons de ce lieu. Je n'en ai que trop vu.

ZAMOLXIS. Ce spectacle n'est point notre ouvrage.

PYTHAGORE. Vous en êtes du moins, les instrumens.

ZAMOLXIS. Pour empêcher de plus grandes barbaries.

PYTHAGORE. Je ne puis te dissimuler l'impression que j'éprouve, et que tu dois partager. Il est des objets avec lesquels, sans doute, on ne se familiarise jamais.

ZAMOLXIS. Je l'ai cru aussi. La nécessité.... On détourne les yeux, mais on égorge. Il est vrai qu'en frappant de mort un prisonnier, nous rachetons la vie à plusieurs. Place-toi où nous sommes.

PYTHAGORE. Je ne m'y mettrai jamais ; et si j'y étais, je n'y resterais pas. Je suivrai le sage conseil de l'une de vos Dryades : je ne vivrai qu'avec moi, et pour moi seul. Vos forêts ne sont pas encore assez épaisses pour cacher ces affreuses images.

ZAMOLXIS. Nos fêtes étaient plus gaies, lors de notre culte primitif sur la cîme des montagnes.

PYTHAGORE. Que n'y retournez-nous.

ZAMOLXIS. Il n'est plus temps.

PYTHAGORE. Que ne laissez-vous le peuple dans le fond des bois.

ZAMOLXIS. Il viendrait nous chercher.

PYTHAGORE. Dites qu'il vous oublierait; et c'est là peut-être ce que les Druides redoutent le plus.

ZAMOLXIS. J'en conviendrai avec toi.; les Druides se sentent nécessaires à leurs compatriotes. Ce sont des médecins qui tirent un peu de sang, pour conserver la masse.

PYTHAGORE. Du sang humain et de l'or, voilà la parure de vos sanctuaires; des cadavres palpitans et de riches bijoux. Voilà donc vos trophées sur l'imbécillité des hommes.

ZAMOLXIS. Le peuple n'a point la prévoyance de la fourmi. Ces trésors, que tu nous reproche, ne sont point à notre usage. Il ne nous faut pas tant de choses; mais les besoins publics, quelle main y pourvoirait sans la nôtre? des secours, des bienfaits...

PYTHAGORE. Vous attirent, vous assurent des prosélytes.

ZAMOLXIS. Il nous en faut sans doute. Nous ne pouvons tout seuls faire le bien général. Pontifes et législateurs, administrateurs et juges, pendant la tenue de ces assemblées, nous ne saurions nous environner de trop de considération, ni nous ménager trop de ressources.

PYTHAGORE. Je ne suis plus très-étonné de ce qu'on évite ici les rayons du soleil; ceux de la lune n'éclairent encore que trop des mistères qui craignent le grand jour de la raison.

ZAMOLXIS. C'est un usage, antérieur aux pratiques religieuses qui te révoltent, et commun à toutes les nations de la Celtique. Nous mesurons le temps par nuits; ou pour mieux dire, par lunaisons : ce qui atteste notre antiquité; c'est la première astronomie; d'autres peuples y ont fait plus de progrès; et nous aurions pu partager cette gloire avec eux. Nous en savons assez pour régler nos fêtes. L'homme est né pour jouir avant de connaître.

PYTHAGORE. Ne fondez-vous pas votre antiquité sur des siècles de trente ans?..

ZAMOLXIS. Qu'importe, chez une nation qui n'écrit point ses annales. Si c'était chose utile et profitable, peut-être ne nous serait-il pas impossible de te prouver que la nation des Celtes est l'aîné de tous les peuples. Vous autres, étrangers, vous n'êtes tous que nos colonies.

PYTHAGORE. Toutes les circonstances sont pour vous; et si vous ne les avez pas amenées, on ne peut vous disputer le talent d'avoir su les mettre à profit. Pontife, je te parle avec la franchise qui caractérise ton pays.

ZAMOLXIS. Nous sommes dignes de la vérité, même en sacrifiant au mensonge; car c'est encore pour elle. Nous en sauvons les débris, à la faveur des ténébres, et nous concilions ses intérêts avec ceux des peuples qui ne sont pas toujours les mêmes. Les grands services que nous rendons à notre patrie nous justifient de reste. Il y aurait long-temps qu'on ne parlerait plus des Gaulois, s'il n'y avait plus de Druides, et si les assemblées de mai, au champ de Mars, n'étaient plus présidées par nous. Imagine une vaste contrée divisée en une infinité de petits

états indépendans l'un de l'autre, et dont chacun a son régime politique différent. Tous ces chaînons se briseraient en se heurtant, s'ils n'étaient retenus, par leur premier anneau, en une seule main cachée dans l'ombre, et d'autant mieux révérée. Cette main est la nôtre. Tous ces princes, tous ces peuples entreprenans et rivaux par caractère, avaient besoin d'un pouvoir au-dessus d'eux, pour les contenir; et il n'y avait qu'un ordre d'hommes investis d'une opinion sainte, qui pût en imposer à tant d'autres hommes fiers de leur bravoure, et jaloux de leur indépendance, jusqu'à la férocité. Pourquoi la Gaule encore barbare fait-elle trembler l'Italie civilisée? Pourquoi les forêts de la Celtique donnent-elles tant d'inquiétude aux cités florissantes de l'Europe? C'est que les nations gauloises, grâces au système religieux de leurs Druides, ne forment qu'une masse dont le poids écraserait le monde entier; mais leurs forces désunies, particulièrement depuis Marseille jusqu'à la Trinacrie, n'offriraient aucun point de résistance. L'espoir de nos voisins est de nous rendre semblables à eux, et de nous policer, pour nous affaiblir. Tant que les Druides seront pris pour médiateurs dans toutes les affaires politiques, elles auront cette unité indispensable à un grand corps composé de tant de membres. De tous les prêtres qui existent, nous sommes les plus puissans, comme la nation celtique est la plus puissante de toutes les nations. Je te laisse le soin de tirer toi-même les conséquences de ce rapprochement...

Il en est de l'art du gouvernement comme de la chaleur du soleil qui féconde tout. Si cette

chaleur avait plusieurs foyers, il est à croire que l'ordre des saisons éprouverait des irrégularités toujours funestes. Toutes les lumières d'un peuple, concentrées en un seul faisceau, jettent beaucoup plus d'éclat que si elles étaient éparses et divergentes au hasard. Un lien fédératif de toutes les peuplades de la Gaule ne suffirait pas, parce que chaque peuple n'aurait pas fait scrupule d'y toucher. Personne, au contraire, n'ose se hasarder contre le collége des Druides, jouissant d'une considération bien au-dessus de toutes les autorités purement politiques. La voix du Ciel, dont nous nous sommes constitués les organes et les interprêtes, met tout d'accord sur la terre. Les anathêmes que nous lançons sont comme des coups de la foudre. C'est le bruit du tonnerre qui absorbe toutes les clameurs. Nos prières sont des rosées bienfaisantes qui calment tout. Nous réglons, pour ainsi dire, les saisons. Rien de plus docile que l'ignorance superstitieuse. Que de guerres intestines résulteraient de nos grandes assemblées, si l'on ne s'en rapportait pas à nous, si l'on ne rendait pas hommage à notre science, et si on ne la croyait pas inspirée et divine! Ainsi, la prospérité publique est fondée sur la conservation de notre crédit. Une longue expérience a prouvé qu'on ne peut se passer de notre ministère, et qu'on ne s'en est jamais mal trouvé. Nos mœurs et nos études nous ont vallu cet ascendant. Retirés de la foule, on est venu à nous; on nous a confié d'abord le secret des familles, que nous ne demandions pas. Quelques bons avis, quelques sages conseils ont achevé de nous gagner les cœurs. Aux familles ont succédé les peuplades.

On nous a choisis pour arbitres ; la paresse a trouvé doux de s'en reposer sur nos lumières. On ne voulut plus rien entreprendre sans nous, et insensiblement, nous nous sommes vus maîtres de la vie et du trépas, du sort des batailles, du partage des territoires ; tout cela devait arriver, sans nous supposer même beaucoup d'ambition. L'âge mûr nous demandait des conseils ; la jeunesse nous demanda des leçons. Nous les donnâmes de vive-voix ; la mémoire, plus expéditive que l'écriture, les retient, et les transmet, sans s'en permettre l'examen. Nos élèves sont long-temps éprouvés, avant d'avoir nos secrets.

Nos succès passèrent bientôt notre attente. Toute la Gaule bien unie, populeuse, brave, redoutable, contente : tel est notre ouvrage, qu'il ne s'agit plus que de prémunir, autant qu'il est en nous, contre cette tendance irrésistible, inévitable, vers la dégradation et la ruine.

Nous nous sommes distribué le travail ; nous formons plusieurs classes : celle des Druides contemplateurs de la nature, celle des législateurs ou politiques, celle des sacrificateurs, des prophètes, des bardes ou poëtes. Notre nombre est grand, en raison de la multiplicité de nos fonctions. On ne nous croit que pontifes, et nous sommes tout, ou du moins capables de tout. Ce préjugé populaire est le salut des Gaules, en ce qu'il favorise cet ensemble qui fait toute la force de cet empire, sans cela démembré et ouvert à tous les partis. On ne voit que par nos yeux ; nous réglons le présent et l'avenir, à la satisfaction de tous. On nous craint ; on nous respecte, et les plus

ambitieux sont obligés de faire cause commune avec nous. Nous ne ressuscitons pas les morts ; mais nous guérissons les malades...

PYTHAGORE. Avec le guy de chêne, et le *selago* (1), cueillis de la main droite, ou le *samolus* (2), arraché de la gauche.

ZAMOLXIS. Du moins, tant que le guy préservera le chêne de la coignée, l'indépendance, fille des bois, restera parmi nous..... Nous jouissons d'une considération d'autant plus grande, qu'elle ne se partage pas entre le simulacre des Dieux et nos personnes. Les Dieux n'ayant point d'images, le peuple ne voit que nous. Dans ma contrée, on dit *le dieu de* Zamolxis ; il est des circonstances où le pontife présent fait oublier la divinité absente : et pourquoi l'homme qui se consacre au bien de ses semblables, se refuserait-il à la reconnaissance prodiguée trop souvent à des êtres chimériques ou inanimés ?

S. CXCIII.

Suite.

LE pontife suspendit ses instructions, pour se rendre à la grande assemblée. L'heure de l'ouverture approchait ; déjà la lune disputait au soleil l'empire du ciel. Le fils de Zamolxis me conduisit là où étaient Charondas, Abaris et son jeune ami. Nous fûmes placés, Charondas et moi, dans le tronc d'un vieux chêne, d'où nous pouvions voir passer commodément

(1) Plante de montagne, qui a la forme des bruyères.
(2) Le *samolus* est une herbe marécageuse.

le cortége. Abaris et ses deux compatriotes se retirèrent, pour y prendre leur rang.

L'astre de la nuit remplissait son disque, et versait une lumière égale et suffisante, pour ne rien perdre du spectacle. Trois bardes ouvrent la marche, en touchant de la harpe; du moins l'instrument d'or dont ils pinçaient les cordes en avait la forme. Sur leur robe blanche, ils jettent un manteau brun, assujéti sur leurs épaules par un clou de bois. Ils ont pour ceinture une lanière de cuir.

Un groupe très-nombreux de jeunes Gaulois trace un cercle autour d'eux, et chante des prières et des hymnes celtiques. Derrière, s'avancent à pas lents, des pourceaux, des chèvres, des brebis blanches et noires, deux taureaux blancs et deux hommes. Ces dernières victimes étaient, l'un un criminel, l'autre un prisonnier de guerre, les mains liées derrière le dos, et nus, à l'exception d'une braxe passée sur leurs reins et entre leurs cuisses. Un branchage de chêne vert retombe en guirlande, de l'épaule droite sous l'aisselle gauche. Ils sont suivis des sacrificateurs des deux sexes, armés du glaive, de la massue, de la lance, de plusieurs javelots. Précédés d'une torche brûlante, deux victimaires portent un grand simulacre humain, tissu d'osier, et propre à renfermer un malheureux destiné aux flammes. Les prêtresses, semblables à des Bacchantes échevelées, dansent en marchant. A quelque distance, nous vîmes passer les envoyés des différentes nations, et chargés de leurs intérêts respectifs; la plupart sont en même temps leurs chefs, tous armés de la lance, de l'épée et d'un bouclier. La pièce

principale de leurs vêtemens est un manteau fort court qui ne peut les empêcher de combattre. Pour marques distinctives, ils portent des colliers, des bracelets et des anneaux d'or. Tous ces ornemens se fabriquent hors des Gaules, chez les Grecs et les Etrusques.

Ils marchent seuls, avec beaucoup de recueillement, et semblent se préparer aux plus importantes fonctions. Il y en avait de tout âge, et de costume différent; tous ont à la main un rameau de chêne.

L'ordre des Druides vint ensuite, précédé de la foule de leurs élèves; le jeune ami d'Abaris était là. Je distinguai le pontife chargé de cueillir le gui sur le chêne consacré. Il est reconnaissable à sa faucille d'or, réfléchissant les rayons argentés de la lune.

Un autre porte dans le pan de sa draperie plusieurs *oeufs de serpent* (1). Ils ont la forme d'une pomme. Leur écaille est pleine de petites cavités, semblables à celles qu'on remarque sur les bras du polype. Cet œuf, disent les Gaulois, préserve ceux qui le placent dans leur sein, de toute calamité.

Le chef de tous les Druides parut le dernier, la tête ceinte du bandeau des rois; peu de monarques ont en effet plus d'autorité. Une branche de verveine lui sert comme de sceptre. Un héraut se tient devant lui, coiffé d'une toque ronde surmontée de deux ailes de cygne. Il est vêtu de blanc, ainsi que les autres Druides; et je remarquai dans sa main un bâton enlacé de serpents. Ce héraut, l'hiéroglyphe ambulant du sacerdoce, est chargé

(1) *Echinite*, espèce de fossile, ou poisson pétrifié.

d'annoncer

d'annoncer au peuple le retour d'une nouvelle année. Je l'entendis prononcer ces mots, de distance en distance : *l'an neuf arrive.* Le grand prêtre, à ses côtés, est assisté de deux autres ministres plus jeunes, dont l'un porte des glands sur une patère, l'autre de l'eau pure dans un long vase. Tout cela est symbolique

Quand le cortége fut entré, on ferma les barrières de l'enceinte; les plus grandes peines sont prononcées contre le téméraire qui oserait franchir ces palissades.

Beaucoup d'esclaves dressèrent dans les avenues de longues tables, et furent occupés toute la nuit des apprêts du grand festin qui devait avoir lieu à l'issue de l'assemblée. Les Druides s'en abstiennent ; ils rentrent dans leurs demeures, et cette modération double la profonde estime du peuple et de ses chefs. Abaris et le fils de Zamolxis n'y prirent point part non plus. Ils revinrent à moi, pour me ramener chez le pontife gète qui continua ainsi, aussitôt que nous nous retrouvâmes seuls :

Zamolxis. Nous professons le dogme de l'éternité des mondes, et de l'immortalité des ames, et nous enseignons ce même dogme au peuple. Le peuple l'a compris à sa manière; et il en est résulté deux croyances, l'une raisonnable, l'autre utile. De tous les guerriers, le plus brave est celui qui ne craint pas de mourir. Le Gaulois est persuadé qu'il ne fait que changer d'existence; il regarde le trépas comme un pont qui mène d'un monde à un autre monde. Que lui importe de tomber dans une bataille, sachant qu'il doit se relever comme d'une chute, et marcher d'une vie dans une autre? Il touche ainsi, sans le sa-

voir, sans le comprendre, au grand principe de la dissolution des parties et du changement des formes. Il y a donc unité de doctrine pour les Druides et les Gaulois, avec cette seule différence, que les uns s'attachent à l'esprit, les autres saisissent le mot. On pourrait appliquer cette observation à bien des peuples. Initié de Thèbes, tu en as vu beaucoup; je t'abandonne le soin de l'application.

Notre hiérarchie politique ne ressemble à aucune autre; nous avons ainsi distribué les pouvoirs et les forces de l'état : obéissance et travail, voilà pour le peuple; le maniement des armes et une mort glorieuse, voilà le lot des hautes classes; aux Druides seuls appartient, sinon le droit, du moins la faculté de surveiller la législation; et c'est pour nous assurer ce privilége, le plus beau de tous, que nous l'avons rendue toute religieuse. Tous les fils politiques sont dans nos mains sacrées. Toutes les nations ont des prêtres; les Druides en sont les plus puissans, et le premier d'entre nous est peut-être le plus absolu des rois; il en porte les marques distinctives. Il s'abstient prudemment du titre; cette réserve fait tous nos succès.

Nous sommes beaucoup; dans le besoin, nous pourrions former une armée.

PYTHAGORE. Une armée de prêtres n'est pas redoutable.

ZAMOLXIS. Tu te trompes; il n'y a point d'armes plus terribles que celle de l'opinion; qui sait la manier, est bien fort.

Sans combattre, nous avons tout l'honneur de la victoire; on ne livre point de bataille sans notre aveu. Nous disposons des destins

de la guerre. Nos *eubages* (1) en éteignent ou en rallument le flambeau à leur gré.

PYTHAGORE. S'il s'en suit une défaite?

ZAMOLXIS. Tant pis pour les morts et les blessés ; nous en appelons à la *volonté des Dieux*. Ce mot répond à tous les événemens ; et défenses sont faites à tout Gaulois qui n'est point Druide, de chercher à en savoir davantage. Obéir et combattre, est la première loi de la nation; le reste ne regarde que nous.

Nous présidons les assemblées nationales et les tribunaux; nous admettons à ceux-ci la médiation des femmes. Et cette petite part d'autorité publique que nous leur accordons, est sans conséquence pour nous, en même-temps qu'elle tempère la rudesse du premier des deux sexes. On ne trouve point ailleurs un pareil établissement.

Nous avons dit aux Gaulois : « Vous êtes tous les enfans de la terre que vous habitez ; défendez votre mère ». De ce principe religieux découle nécessairement l'amour de la patrie, le premier ressort d'une nation bien constituée.

Cette croyance a un autre avantage. Elle empêche l'esprit de l'homme de se perdre dans la nue. Elle le ramène au sol qui le porte, qui le nourrit. Un Gaulois n'a rien de plus cher que sa patrie et son indépendance. Il croit que la terre, sa nourrice, n'est jamais plus féconde que quand on l'arrose avec la sueur des esclaves, et le sang des lâches ou des criminels. Delà les travaux de l'agriculture imposés à la servitude, et les sacrifices humains.

(1) *Devins.*

PYTHAGORE. Pontife gète, est-ce ainsi que vous dirigez l'opinion publique qui vous est confiée? Ne vaudrait-il pas mieux qu'une nation fût sans autels, plutôt que de les arroser de sang humain?

ZALMOXIS. Je le pense. Mais c'est le vœu d'une chose impossible. Cette pratique religieuse est une production étrangère. C'est une plante phénicienne que les flots de la mer ont jeté sur notre rivage. C'est le *guy* parasite qui végète sur le chêne.

PYTHAGORE. De tels usages ne se seraient pas introduits chez un peuple éclairé.

ZAMOLXIS. Initié de Thèbes! Il ne faut jamais que le peuple soit aussi savant que ses chefs. Dans un état bien régi, la force doit être d'un côté, les lumières de l'autre. Qu'il suffise au Gaulois d'être brave, et qu'il s'en repose sur les Druides!

PYTHAGORE. En quoi donc les Druides diffèrent-ils tant de la nation gauloise, puisqu'ils se prêtent à tous les usages qu'on lui apporte?

ZAMOLXIS. Suis moi!

Le pontife me mena, avec beaucoup de mystère, dans une île où les Druides seuls sont admis. Plusieurs guerriers, sur notre passage, se rangeaient respectueusement; quelques-uns murmuraient à ma vue. « Pourquoi cet étranger aurait-il plus de priviléges que nous »? Zamolxis s'empressa de leur répondre, pour les appaiser: « Braves Gaulois! c'est un initié ». On ne répliqua point.

L'île où nous entrâmes est toute verte; aucun instrument aratoire n'en a façonné le sol. La végétation y est abandonnée à elle-même. Au centre, se trouve une petite forêt de chênes

épaisse et sombre dans laquelle on ne pénètre que par une seule issue. Neuf prêtresses y sont les gardiennes, non d'un temple, mais d'une étroite enceinte, espèce de tour qui n'a point de toît, ni de murailles, et composée de pièces de bois que les jeunes vierges sont chargées de rassembler dans l'espace d'un soleil à l'autre, en évitant de faire une chute pendant ce travail. Elles en seraient punies, comme d'une négligence, me dit Zamolxis. Ces neuf prêtresses sont consacrées à une Divinité qu'assurément elles ne comprennent pas plus que le peuple. Nous appelons cette Divinité *la vierge qui enfante* (1); et c'est ainsi que nous désignons *la nature*. Ce lieu en est le sanctuaire. Les Druides y viennent tour-à-tour méditer sur ce texte qui renferme tout, et perpétuer ce culte primitif (2), la source de tous les autres. La vénération des Gaulois pour les montagnes, les fleuves, les forêts et particulièrement pour le chêne, est une suite de l'hommage que nous rendons ici de temps immémorial, à l'universalité des choses; et cet hommage, rendu par nous à la nature, consiste à nous bien pénétrer de ses admirables propriétés. Nous avons investi ce lieu de quelque mystère, parce qu'il en faut toujours un peu, quand on veut marcher au milieu de la foule, sans en être incommodé. Cette construction mobile, qu'on peut décom-

(1) Les religieux Carmes dénaturèrent ce monument depuis, en y érigeant une chapelle à leur *virgini parituræ*.

(2) Le premier objet du culte des Gaulois, à l'exemple des plus anciens peuples, fut l'univers entier.

Elog. hist. de la chasse, par Beneton, p. 18. *in*-12. 1734.

poser ou refaire entre deux nuits, et que nous ne confions qu'à des mains pures, sert de prestige pour en écarter les profanes, et attire un degré de considération de plus aux Druides qui, seuls, peuvent y venir. Initié de Thèbes! Tu reconnais, sans doute, toute la justesse et la sublimité de cette expression : *La vierge qui enfante*, pour désigner *la nature*.

PYTHAGORE. Oui! Cette idée est heureuse et féconde...

J'ajoutai : que signifie un *Pentagone* tracé sur la roche qui occupe le milieu de ce bois?

ZAMOLXIS. Cette figure géométrale est pour rappeler le mot celtique de la *santé*, composé d'autant de lettres que dans l'idiome mixte Phénicien-Grec dont nous usons en ce moment : c'est le signe emblématique qui sert aux Druides à se reconnaître entre eux au milieu de la foule profane. Tu as pu remarquer, en assistant à la marche sacrée, que nous avons tous un pentagone brodé sur notre chaussure (1). Ces linéamens nous rappellent le principal attribut de la nature, cette *santé* inaltérable, cette jeunesse éternelle, cette virginité florissante que rien ne peut corrompre, et dont elle seule jouit.

L'immortalité des ames et l'éternité du monde dont je te parlais tantôt, et que nous enseignons aux Gaulois, l'émigration de cette vie dans une autre, qui leur fait braver la mort,

(1) Les Pythagoriciens mettaient un pentagone à la tête de leurs lettres. Cette figure exprimait les cinq lettres du mot ὑγεία, *la santé*; c'est le *vale* des Latins. Les Druides (qui étaient Pythagoriciens) portaient cette figure sur leurs souliers. Beausobre, *manichéisme*, tom. II. *in*-4°.

n'est autre chose que la *palingénésie* de la matière, la métempsycose de la nature qui toujours enfante et reste toujours vierge. Vierge et mère à la fois, intacte et féconde tout ensemble, sans cesse la même et changeant toujours, voilà l'unique objet de la méditation des Druides et la Divinité des Gaules, que le peuple ne voit qu'à travers les draperies dont il l'affuble, lui-même, mais que les pontifes contemplent dans sa belle nudité. Aucune image ne peut rendre une telle Divinité. C'est pourquoi on ne trouve dans toute la Celtique, ni temples, ni autels, ni statues. Nous aurions pu nous procurer de ces sortes de monumens, qu'on rencontre à chaque pas chez les Grecs, et parmi les autres nations. Nous nous y sommes refusés constamment; et même nous brisons de tels objets, quand ils s'en trouve sous nos mains victorieuses, pour ne laisser subsister que la nature, et pour y ramener les hommes, même malgré eux. Nous ne reconnaissons, nous ne publions qu'une seule Divinité qui est partout, puisqu'elle est tout. Nous n'empêchons pas le vulgaire de déifier les élémens, d'adorer le dieu des Fontaines, celui des Boccages; nous laissons croire qu'il y a une déité dans le soleil, dans la nuit, dans les entrailles des montagnes, dans le fond des mers; le peuple dont la vue ne porte, pas loin, rend un culte en détail à ce que nous admirons dans l'ensemble. La lune, le soleil, un fleuve, un beau chêne; c'est encore la nature (1), notre unique Divinité qui rem-

(1) Les prêtres catholiques ne se doutent peut-être pas qu'ils ne sont que les échos des prêtres gaulois, leurs de-

plit tout l'espace, présente en tout lieux à la fois. C'est la vierge mère des hommes, et des animaux, ainsi que des substances végétales et métalliques. Nous n'assignons point de nom, ni de sexe à ce grand être, la somme de tous les êtres. Tantôt, c'est la *vierge mère*; tantôt c'est *Teut*, Dieu; ou *Teutat*, Dieu-père, dont nous sommes tous les enfans, *Teutosages*, malgré les prétentions de nos frères les voisins des Salyens et des Marseillais, qui s'intitulent exclusivement *Tecto-sages*. Les habitans de toutes les Gaules s'appelaient ainsi dans l'origine des choses.

Nos Bardes, pour faire briller leur imagination et plaire à la multitude, ont trouvé dans ce grand Être assez de matière pour en composer deux grandes Divinités, l'une la terre, mère des vivans; l'autre l'ame du monde ou l'esprit universel, l'époux de la terre, et le père de l'homme. Ils ont distingué dans la grande substance deux principes; le principe actif qui féconde; et le principe passif, qui enfante. Le peuple n'est point stationnaire dans une aussi belle route. Il se compose des Dieux de tous les objets qui le frappent. Les Divinités subalternes, qu'il adore, sont à l'être suprême qui nous fait méditer, ce que les petits ruisseaux sont au grand océan.

Puisque nous refusons un temple et même des statues à nos Dieux, nous sommes loin

---

vanciers; l'*eucharistie* semble être la fille perdue de la doctrine secrète des Druides. Ce pain consacré, qui est Dieu, et les miettes de ce pain rompu entre les doigts du célébrant, qui sont autant de Dieux, n'offrent-ils pas l'hiéroglyphe de la Nature, divinité suprême des Druides, et des élémens, dieux subalternes de la nation gauloise?

d'en consacrer à nos héros, à nos grands hommes; nous n'imitons pas en cela les Grecs, et tout récemment les Marseillais. Ceux-ci déjà font un Hercule de l'un de leurs chefs victorieux des Liguriens et autres peuplades du pied des Alpes. Nos neveux dégénéreront, peut-être, assez pour sacrifier au vainqueur de leurs ancêtres, et pour se lier à son autel avec des chaînes d'or.

§. CXCIV.

Pythagore à Lutèce.

Ainsi Zamolxis m'instruisait de la doctrine cachée des Druides dans les intervalles d'une assemblée à l'autre. Quand elles tenaient, son fils exigeait de moi le même service que je recevais du père. Réunis à Charondas et Abaris, nous opposions les usages des autres nations à ceux des Celtes.

Les états des Gaules vinrent à cesser; et chacun des envoyés se disposait à reprendre le chemin de ses foyers. Zamolxis me dit alors: « Quelques pas de plus, et tu pourrais assister à une pompe religieuse qu'il te reste à voir. Il ne s'agit que de nous accompagner jusqu'à *Lutèce;* chef-lieu du territoire des *Parisiaques* (1). Nous traversons en cet endroit une belle rivière, pour nous rendre dans notre pays. *Lutèce* (2), comme l'indique ce mot celtique, est l'île de la *Multitude;* c'est-à-dire, un point de réunion au milieu des eaux

(1) *Parisiaci.*
(2) *Lut, multitude.*

de la Seine où depuis quelques années nous sommes dans l'usage, au sortir des états de la Gaule, d'aller célébrer le retour du printemps. Nos assemblées du champ de Mars occupent les premiers jours du mois de ce nom ; les derniers jours de ce même mois sont consacrés aux fêtes du soleil et de la lune.

Nous n'employons qu'une petite journée pour aller de la forêt des Carnutes à Lutèce (1).

Mais avant de remonter le fleuve des Séquanes (2), nous te proposons d'en suivre le courant paisible, vers le couchant jusque dans l'*Armorique* (3). Là, tu seras le témoin d'une institution qu'on ne voit point ailleurs ».

Nous y séjournâmes jusqu'au lendemain. C'était le jour de l'arrivée d'une petite barque portant un Armoricain, choisi entre mille pour féconder une des neuf vierges de l'île *Sene*.

C'est un islot, me dit Zamolxis, peu avant en mer, et voisin de l'embouchure du fleuve des Séquanes. Ce point de terre est le séjour d'un oracle desservi par neuf vierges gauloises ; chaque année elles consultent le sort pour que l'une d'elles s'immolant à la conservation de cette petite république de filles saintes, se rende à certaines époques sur le rivage où elle est attendu avec impatience par un jeune navigateur. Celui-ci l'emmène sur le continent, la garde pendant neuf jours, et la reconduit le soir de la dernière journée à la même place où il l'a prise. La jeune insulaire enceinte, en rentrant parmi ses compagnes, attend,

---

(1) *Lutetia Parisiorum*; à présent *Paris*.
(2) *La Seine*.
(3) Normandie. *Armorique* veut dire *rivage de la mer*.

avec résignation, le moment d'être mère. Si le nouveau né n'est pas de son sexe, elle le nourrit de son lait jusqu'au second âge. Alors, par un vent favorable, l'enfant au berceau est exposé sur la mer et pour l'ordinaire aborde au rivage voisin sans accident. Si la prêtresse a mis au monde une fille, elle la garde pour servir à compléter un jour le nombre neuf qui doit composer ce collége de femmes consacrées.

Nous vîmes l'Armoricain mettre à terre sa conquête. La jeune insulaire couverte d'un voile et couronnée de verveine et de chêne, marchait à ses côtés d'un pas timide. La bourgade venue au devant du couple, le conduisit vers un temple de feuillage. A peine entrés, la barrière se referma sur eux.

Nous reprîmes notre route entre le septentrion et le levant, et nous arrivâmes après trois jours de marche aux confins du territoire de Lutèce et non loin d'une autre île qui a d'autres mœurs que celle de *Sene*.

Les insulaires purent à peine suffire ; ils n'avaient point assez de barques pour passer tous ceux qui voulaient aborder. Beaucoup furent obligés de demeurer dans plusieurs autres petites îles voisines habitées par de beaux cignes (1). Zamolxis qui avait pressé notre départ, put nous faire admettre dans l'île principale.

Les habitations de Lutèce, construites avec des roseaux, sont de forme circulaire, et ressemblent beaucoup à celles des Tyrrhéniens et aux tours de bois des Mosynœciens.

(1) On l'appelle encore aujourd'hui l'*île des Cygnes*.

Nous apprimes une autre étimologie donnée à *Lutèce*. Ce territoire doit son nom à la craie blanche qui compose les premières couches du sol (1), ainsi qu'en Lucanie. Près du chef-lieu des Parisiaques est un monticule tout de cette matière gypseuse (2).

Le lendemain de notre arrivée, avant l'aube du jour, la fête commença. Les regards se portèrent d'abord au couchant de la lune; les Bardes la supplièrent, sous le nom d'Isis, d'intercéder auprès d'Osiris son frère, ou le soleil, pour en obtenir une nouvelle révolution sidérale. Puis, aux premières approches de l'aurore, tous les spectateurs se retournèrent à l'orient; et d'autres Bardes préludèrent par l'hymne du matin, et par une prière en forme de cantique, adressée au soleil lui-même. Ils le conjurèrent de revenir sur leur tête, avec le même éclat et chargé des mêmes bienfaits.

Enfin, à peine un point lumineux se fit-il apercevoir au bord de l'horizon, que nous vîmes s'avancer sur les ondes paisibles du fleuve des Séquanes, un long vaisseau, à fond plat et construit de bois de chêne. La voile était une peau préparée. Douze rames secondaient le cours de l'eau : la poupe et la proue, fort élevées, n'étaient point armées d'éperon. Sept pilotes, représentant les sept planètes, dirigeaient la navigation : debout, à l'une des extrémités, un jeune Gaulois, à la blonde chevelure, vêtu d'une tunique de laine blanche, touchait d'une harpe; il représentait Osiris ou le soleil. A la proue était sa sœur, jeune

(1) *Leuca*, mot celtique et grec; *albus*, blanc.
(2) Aujourd. *Montmartre*.

vierge aux cheveux bruns et n'ayant pour tout ornement de tête qu'un croissant argenté sur le front. C'était Isis, ou la lune. Sa robe d'azur est parsemée d'étoiles.

J'appris qu'on avait eu beaucoup de peines à trouver dans la même famille, un frère et une sœur doués de la beauté et des autres qualités requises pour cet auguste cérémonial.

Les Druides et leurs compagnes vinrent au-devant de ce couple aimable jusque sur le rivage, et l'invitèrent à descendre dans l'île pour en prendre possession pendant l'année entière. Le frère et la sœur mirent pied à terre au bruit des armes frappées contre les boucliers, et au son des instrumens. On les conduisit à un boccage de jeunes chênes dépouillés de leurs feuilles tardives. Là, on immola deux quadrupèdes, un taureau blanc et une genisse noire; on en fit rôtir les membres à un feu pétillant, pour servir au banquet des principaux de la fête, présidé par le jeune couple. Le reste du jour se passa au milieu des danses: nous nous écartâmes un peu de la foule pour apprendre de Zamolxis les autres détails suivans : il y a plusieurs années, des Phéniciens remontèrent le fleuve jusqu'ici. Nous revenions des états, comme en ce jour; ils avaient débarqués leurs marchandises, et ils se préparaient à la cérémonie religieuse dont nous sommes les témoins, et à laquelle ils nous invitèrent. Nous leur en demandâmes l'explication ; ils nous dirent : « Le ciel est un vaste océan où les astres voguent au milieu des airs. Le soleil et la lune sont des espèces de nacelles. Les éclipses de ces deux constellations arrivent,

quand ils se retournent en sens divers, et présentent leurs parties concaves du côté de notre hémisphère. Imitez-nous, ajoutèrent les marchands de Phénicie, ou plutôt imitez le soleil et la lune. Chaque année, ils nous apportent dans leurs nacelles, ce qu'il y a de plus précieux au monde : la lumière et le feu. Habitans de la Gaule, échangez aussi le superflu de vos productions contre le superflu des nôtres, et mettons de part et d'autre, dans nos traités, autant d'harmonie que ces deux grands astres dans leurs cours annuel et journalier ».

Nous comprîmes que les Phéniciens nous proposaient un traité de commerce. Depuis cette époque, l'île de Lutèce est devenue un entrepôt que les Parisiaques, nation paisible et loyale, desservent avec plus de zèle que de succès. Le peuple gaulois préférera sans doute encore long-temps la profession des armes à toute autre. Les insulaires de Lutèce ne manquent pas tous les ans de répéter la leçon des Phéniciens, et attirent ainsi un moment chez eux leurs compatriotes, amis des fêtes et des spectacles extraordinaires. Du moins, c'est un lien de plus entre les hommes; et ils ne sauraient trop les multiplier.

Initié de Thèbes, ajouta Zamolxis, en me serrant la main, un nœud mieux assorti unit à jamais nos deux ames; en nous quittant ici, nous ne serons pas séparés. Des deux extrémités de la terre, nos pensées correspondront toujours, puisque nous avons tous deux un amour égal pour la vérité.

Le fils de Zamolxis, se plaçant entre son père et moi, s'exprima ainsi, avec chaleur et naïveté : « Permettez que je resserre encore

davantage l'amitié que vous vous portez l'un à l'autre. Mon père, veux-tu que je m'attache à la personne de cet initié? Un penchant m'attire à lui. Si je ne suis pas digne encore de m'asseoir au rang de ses élèves, je veux être son serviteur assidu. Mon père, ma famille te dédomagera sans peine de l'absence d'un fils. A l'exemple d'Abaris, tu me reverras plus digne de la patrie et de toi. Vous m'avouerez tous deux avec orgueil pour votre enfant. Mon père, obtiens-moi cette grace du sage Pythagore.

« Mon fils, lui répondit le pontife, ce dessein était venu à ma pensée... Pythagore! daigneras-tu souscrire au vœu de ce jeune homme ardent? Mais je veux, comme il se le propose, je veux qu'il ne soit d'abord que ton serviteur (1). Avant tout, qu'il apprenne dans ton école, à obéir! Qui sait obéir au sage, sait commander au peuple ».

Je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'un fils, approuvés par son père; et nous nous séparâmes. Zamolxis continua sa route vers les régions hyperborées; Abaris reprit ses fonctions et se chargea du soin de notre itinéraire.

---

(1) *Zomolxis, Pythagorae discipulus ac servus.*

Gète de nation, de retour en son pays, il le poliça, avec un si grand contentement de tous ses compatriotes, qu'ils le déifièrent après sa mort.

Voy. Héorodote, IV; ou *Melpom.*

§. CXCXV.

Pythagore dans les montagnes helvétiques.

Nous remontâmes le cours du fleuve des Séquanes, à travers le pays des Senonais, des Tricassins, et des *Lingones* (1); ce dernier peuple est encore très-nombreux, malgré son émigration par de-là les Alpes, sous la conduite de Bellovèse. Il aura des imitateurs (2).

Nous touchâmes, dans ce voyage, aux confins du territoire d'une nation Gauloise divisée par petites associations de douze ménages chacune. Là, les épouses sont communes et passent indifféremment dans les bras des douze maris, tous solidaires. Il n'en résulte rien de fâcheux.

Plusieurs fois, sur notre route à travers les Gaules, nous vîmes des vieillards et des femmes occupés, sur le bord de certaines rivières, à laver le sable, pour en séparer les brins d'or que le courant y charrie. Les Gaulois fondent ensuite cet or, pour en fabriquer des bracelets, des colliers et des anneaux.

Arrivés aux sources, nous eûmes à traverser les eaux de l'*Arar* (3), qui servent de limites aux territoires des Lingones et des Séquanes; puis les monts Jurassus (4) s'offrirent à nous

---

(1) Auj. le territoire de *Langres*.

(2) L'irruption des Gaulois conduits par Brennus, fut la cinquième.

(3) La *Saône*.

(4) Le mont *Jura*.

pour

pour les franchir, et passer chez les Helvétiens (1).

Abaris eût désiré nous y faire séjourner, et nous conduire jusque dans sa terre natale. Des mouvemens hostiles en de-çà et au-delà des Alpes, devenaient plus inquiétans de jour en jour. Nous eûmes à peine le loisir de traverser cette chaîne de montagnes, par une gorge, voisine des *Taurini*, en suivant la route des Gaulois sous la conduite de l'aîné des neveux d'Ambigat.

Avant cette expédition de Bellovèse, les Helvétiens en avaient déjà tenté une, sous le règne d'Ancus Martius. Un d'eux, Elicone est son nom, de retour d'un voyage en Italie, assembla sa bourgade et dit à ses compatriotes en leur montrant un sep de vigne chargé de raisins : « Amis ! la contrée qui donne ce doux fruit est un lieu de délices; les habitans n'y disputent pas leur existence, comme nous, aux ours et aux glaces. Pourquoi resterions-nous enfermés dans nos vallons ingrats? Descendons de nos monts âpres et stériles, et allons demander à nos heureux voisins une part dans les productions qu'ils n'ont que la peine de récolter ».

Toute la jeunesse helvétienne se lève, et prend ses armes, contre l'avis des vieillards. Une irruption soudaine est exécutée aussitôt que résolue. Elle n'eut pas de grandes suites. Cependant elle donna l'éveil de proche en proche, et on peut la regarder comme la cause première de la grande émigration qui fit pâlir l'ancien Tarquin sur son trône. Abaris ajouta :

(1) *Helvetii*, les *Suisses*.

revenu de ce premier délire, le peuple d'Helvétie reprit ses antiques mœurs; il y tiendrait encore, sans cette colonie marseillaise qui porte ses armes jusqu'au pied de nos montagnes, et insulte aux anciennes limites. Tout ce pays est divisé en quatre grands territoires nommés *Pagi* (1), expression empruntée aux Phocéens, pour désigner plusieurs peuplades s'abreuvant des mêmes eaux. L'Helvétie offre donc encore quatre peuples principaux réunis pour sa défense commune; mais différens l'un de l'autre par des habitudes locales et particulières.

PYTHAGORE. Abaris ! Je te charge, à ton retour dans ces contrées, d'y réparer le mal que leur a fait Elicone; tu leur persuaderas que des hommes laborieux et sobres sont bien partout.

Les Alpes sont riches en pâturages; les montagnards y élèvent de nombreux troupeaux de vaches, petites de corps, mais abondantes en lait. Dans leurs travaux champêtres, les habitans de ces régions élevées se servent de jeunes taureaux qui tirent le joug de la tête seulement et non des épaules.

Ils possèdent encore des brebis qui donnent une toison noire très-estimée.

Je trouvai aussi sur les Alpes des chèvres de rochers, des chevreuils, des daims et des *pygarges* (2)

J'y vis des lièvres; leur fourure a la couleur de la neige des montagnes qu'ils habitent.

Nous nous arrêtâmes sur les bords du lac des Brigantes, nation de la Rhétie; il nourrit

(1) Les *cantons* suisses.
(2) Des Gazelles.

des lottes, aussi estimées que celles de la mer.

On m'attesta sur les Alpes une observation que j'avais faite déjà en Égypte et dans la Lybie, sur les rats. Ce petit quadrupède a la faculté de marcher sur les deux pieds de derrière seulement : mais ceux de la Rhétie n'ont point, comme les rats du Nil, le poil aussi dur que le hérisson.

Nous reconnûmes dans les Alpes, une espèce d'aigle; les gens du pays l'appellent *le vautour des agneaux* (1).

Je ne fus point étonné de rencontrer sur des montagnes où se plait la liberté, l'*attagas* (2), oiseau qui cesse de chanter quand il a perdu son indépendance.

Parmi les végétaux, nous reconnûmes l'*aubour*, dont la fleur, longue d'une coudée, n'attire point l'abeille.

Il y croît beaucoup de châtaigners, mais moins beaux que ceux du territoire de Sardes.

J'y reconnus la *centaurée*, dont on est redevable à Chiron, l'instituteur d'Achille, et que j'avais vu croître si belle sur les montagnes de l'Arcadie.

On tire du cristal des sommets des Alpes. J'ai vu extraire cette brillante substance du sein des rochers, par des hommes hardis, suspendus à un cable.

Les montagnards helvétiques ont tous une chevelure si fournie, qu'elle sert à les désigner.

Après cent détours pénibles, dans une contrée remplie des beautés sévères de la na-

(1) Et encore à présent *laemmer geyer*.
(2) La gelinotte des bois, ou le francolin.

ture, nous reconnûmes le pied des Apennins, dont nous avions déjà parcouru l'autre extrémité au sortir de la Sicile; ainsi que la cîme des montagnes de la mort.

Rentrés dans l'Italie, nous la trouvâmes encore plus agitée. La révolution de Rome s'y faisait ressentir sur tous les points; nous tînmes conseil. Mon avis fut d'aller chercher la paix et le repos des Muses chez les nations les plus étrangères, par leurs mœurs et l'éloignement de leur territoire, aux intérêts politiques qui troublaient Rome et tout son voisinage. J'étais fatigué du spectacle de tous ces déchiremens, de toutes ces convulsions de peuples: je méditais quelques expériences morales sur le cœur humain; elles demandaient du calme, et un climat analogue. Je cherchais un lieu isolé, ou du moins étranger aux grands mouvemens politiques, et par cela même mieux disposé à entendre la voix de la raison. On m'avait désigné plusieurs peuplades, quelques cités, colonies grecques, comme n'attendant que la plus légère, la plus douce impulsion pour rentrer dans les anciennes limites de la nature, dont elles conservent les traces précieuses. Les Sabins, les Eques, les Samnites s'offrirent aussi à ma pensée. Portons d'abord nos pas de ce côté, dis-je à mes trois compagnons de voyage; mais pourtant nous ne pouvons guère nous dispenser de revoir Rome.

Nous évitâmes le passage dans l'intérieur des villes qui s'offraient sur notre chemin, et qui presque toutes s'étaient déclarées contre la nouvelle république. Tarquinie et Veies (1) se

(1) Auj. *Civita-Turchino*, *transact. philosoph.* t. 53. XXVI. *Coneto*, suivant *Paciandi*.

montraient les plus ardentes, et avaient réuni leurs forces.

Cère ouvrait ses portes au roi banni ; ce n'était pas la saison d'y entrer, pour examiner à loisir les belles peintures étrusques qu'elle possède, et qu'on dit antérieures à celles de Lanuvium et d'Ardea, qui déjà pourtant sont si anciennes.

On nous apprit que plusieurs peuples latins rassemblés dans cette ville, à l'instant même de notre passage, se liguaient entre eux par d'affreux sermens ; les chefs buvaient tous dans une même coupe pleine de leur sang mêlé à du vin (1).

Nous nous arrêtâmes aux environs de Tarquinia. Les murailles de cette ville sont construites avec de gros quartiers de pierre. Les sépultures étrusques méritent davantage l'attention du voyageur ; on en rencontre plusieurs mille depuis la porte de Tarquinia jusqu'au rivage de la mer, à peine distantes l'une de l'autre de trente pas d'homme ; taillées dans la roche vive, quelques-unes intérieurement sont quadrilatérales (2) : toutes ont leur emplacement sous de petits tertres, et reçoivent la lumière du jour perpendiculairement. Des pilastres, ménagés avec prudence pour soutenir la voûte qui est platte, et la voûte elle-même sont recouverts de compartimens et de festons peints de divers couleurs. Nous y distinguâmes aussi des figures hautes de deux palmes, dessinées et drappées dans le style des

---

(1) C'est ce que les anciens Latins appelaient *assir*.

(2) En croix latine ou grecque, comme les églises des Christolâtres.

vases étrusques. Tous ces ornemens sont entremêlés d'inscriptions funéraires. Nous nous attachâmes à l'examen des urnes sépulcrales, destinées seulement à renfermer des parfums. La plupart sont de marbre de *Luna* (1), et chargées de bas-reliefs, peints en couleurs passées au feu. Les Étrusques marquent leur deuil par le blanc et le noir. Sur presque tous ces vases, et même sur les lacrymatoires (2), est représentée une oie, oiseau consacré dans le culte du pays. Est-ce un symbole emprunté à la théogonie égyptienne, qui a déjà fourni tant de choses aux Étrusques? Sur les rives du Nil, on sacrifie une oie à la déesse Isis; ce volatile est presque toujours placé sous le pied gauche d'Harpocrate; vraisemblablement parce que ses déjections sont aussi brûlantes que les rayons du soleil.

Nous traversâmes un bourg où il se passait une scène fort singulière. Un débiteur de mauvaise foi subissait son jugement; nous le vîmes parcourir trois fois la place publique, précédé d'un jeune homme portant devant lui une grande bourse vide : jusqu'à ce qu'il ait rempli ses engagemens, le coupable est condamné à ne pouvoir plus sortir de sa maison que dans cet appareil.

Ce trait de mœurs publiques vaut tous les monumens, tous les tombeaux, tous les vases de l'Étrurie.

Un peu plus loin, nous vîmes un chef de famille qui, pour rentrer dans sa maison, se

---

(1) Aujourd. *Carrara*.

(2) Petites urnes d'étiquette funéraire, dont on nie mal-à-propos l'existence.

faisait un passage par le toit. Abaris demanda aux enfans, qui assistaient en bas à ce retour, si la maison n'avait point de porte. On nous répondit : « Ce père chéri fut long-temps pleuré par nous, sur un faux bruit de son trépas. Les Dieux l'ont préservé, à travers nos discordes civiles ; et l'usage, établi dans ces contrées, veut qu'il rentre chez lui de cette manière, pour exprimer qu'il nous arrive, par la faveur du ciel, et comme s'il descendait de l'Olympe ».

§. CXCVI.

Funérailles de Brutus.

Une grande action venait de se passer entre la forêt d'Arsius et le Tibre, près du mont Janicule. Nous traversâmes le champ de bataille, tout fumant de carnage, et jonché de vingt-deux mille cadavres, dont moitié appartenait aux Romains, le reste à leurs ennemis défaits. L'armée victorieuse s'était divisée en deux bandes ; l'une pillait le riche camp des vaincus ; l'autre poursuivait les fuyards, et ne tarda pas à ramener cinq mille prisonniers. C'est parmi tout ce tumulte que nous rentrâmes dans Rome. Mais le plus triste objet tempéra l'ivresse de la joie des citoyens. Brutus avait perdu la vie, en donnant le trépas à l'un des fils de Tarquin. Cependant, le peuple dressait, à la hâte, de longues tables à toutes les portes, dans toutes les rues et sur toutes les places pour les soldats couverts de sang, et chargés de butin. Les honneurs du triomphe furent décernés en même-temps à Valérius. On le fit monter sur un quadrige, la tête ceinte

d'une couronne de laurier, spectacle qu'on n'avait pas encore vu dans Rome. On portait, autour de lui, des trophées d'armes et les plus précieuses dépouilles enlevées aux peuples de Tarquinie et de Veïes. On alla consacrer toutes ces richesses sur l'autel de Jupiter Capitolin.

Cette pompe brillante, quoique sans faste, était suivie d'un spectacle que la multitude elle-même ne put contempler sans pousser des cris plaintifs, malgré les plaisanteries d'une figure grotesque de terre qu'on portait derrière le vainqueur selon l'ancien usage (1), et qu'on faisait parler d'une manière analogue à ses gestes bouffons. Quatre guerriers, au pas lent, soutenaient un brancard où était étendu le corps du consul Junius Brutus, accompagné de sa lance et de son bouclier, et ombragé de lauriers. Son collégue Valérius monta à la tribune et prononça un discours sans art, que ma mémoire fidelle retint presqu'en entier : « Romains ! nous triomphons : mais que ce triomphe est acheté chèrement ! Nous avons tué onze mille hommes à nos ennemis. Ils nous ont moissonné un nombre égal de combattans : Hélas ! Junius Brutus est du nombre. Brutus ! que de grandes vertus ce nom rappelle et consacre ! Que de grandes choses ce seul homme a faites en peu de mois ! Que d'exemples sublimes il nous laisse en sa personne ! Romulus jeta les fondemens de cette ville ; Brutus ceux de notre liberté. Sur cette même place publique, dans cette même tribune, vous l'avez tous entendu prononcer le double serment de vous rendre libres et de venger Lucrèce. Il a rem-

(1) *Citeria*, espèce de marionette.

pli l'un et l'autre vœu. Citoyens! vous jouissez de vos droits. Citoyennes! l'attentat contre votre sexe a coûté un trône aux Tarquins. Brutus a porté plus loin encore le dévouement à la chose publique. Il meurt, sans laisser d'héritiers de sa gloire. Il fut pourtant père de deux fils. Lui-même a prononcé ici et fait exécuter sous ses yeux un arrêt de mort contre ses propres enfans, pour assurer le triomphe de la loi et le salut de la patrie. Romains! voulez-vous devenir le premier peuple du monde, prenez pour modèle Brutus, le premier des hommes ».

Un long et morne silence suivit cette harangue. Valérius prononça ensuite, au nom de tous, cette imprécation : *Le peuple romain dévoue aux Dieux infernaux la vie et les biens de quiconque oserait aspirer à la royauté*. Chacun répéta la formule ; puis on procéda aux funérailles, hors de la ville. Pour rendre de plus grands honneurs à l'illustre défunt, les sénateurs ordonnèrent de brûler son corps sur un bûcher, à la manière des Grecs, au lieu de l'inhumer suivant l'usage commun de presque toute l'Italie. On ne put pas trouver assez d'amiante pour servir de suaire au cadavre, afin d'empêcher sa cendre de se mêler à celles du bois. Pour éviter cette inconvénient, on usa de plusieurs procédés. J'observai la place du foyer répondant à la situation du corps sur le haut du bûcher (1). Un vase y fut mis pour recevoir la cendre. C'est une pierre, creusée de façon que les bords peuvent empêcher

(1) *Ustrina.*

le vent d'enlever les précieux restes à mesure qu'ils tombent.

Le bois destiné à être brûlé se trouve à certaine distance de la circonférence du foyer, et disposé de telle manière qu'il forme un parallélogramme parfait. On rangea autour plusieurs cyprès, dont la résine pénétrante et forte sert de préservatif aux exhalaisons cadavereuses du bûcher, entrelacé de *pesse* (1).

Plusieurs esclaves sont préposés pour avoir l'œil à ce qu'aucune branche des cyprès ne fût poussée (2), par le vent, sur le corps même, dans la crainte du mélange des cendres. Ces hommes armés de *bidents* (3), repoussent le bois qui, pendant la conflagration, peut tomber au milieu du foyer.

Quand tout le bois fut consumé, des prêtres s'approchèrent pour recueillir la cendre, en rejetant toutes les matières combustibles qui s'y mêlent toujours, malgré les précautions observées. Ils la versèrent religieusement dans l'urne consacrée à ce dépôt (4).

Mes chers disciples! les restes du grand homme, eussent, à peine, rempli le creux de mes mains.

Cette solennité se termina par l'inauguration de l'image de Brutus, qui fut placée dans le sénat, à la suite des sept rois de Rome, dont il chassa le dernier. Il est représenté un glaive nu à la main.

---

(1) *Feralis arbor*. Plin. *hist. nat.* XVI. 10.

(2) *Ustores*, *bustuarii*.

(3) Fourche à deux dents; trident, fourche à trois dents.

(4) *Cinerarium*, *ossuarium*.

Pour honorer davantage Valérius, on avait recouvert de la robe triomphale, une vieille statue d'Hercule, consacrée par Evandre.

En lui rendant notre hommage, nous nous arrêtâmes devant celle que Numa dédia au bon Janus; on nous avait prévenu d'examiner sa main avec quelqu'attention. L'arrangement des doigts est tel, qu'il exprime le nombre trois cent cinquante-cinq; c'est la quantité des jours de l'année lunaire et civile fixée par Numa.

Nous demandâmes à être conduits au sépulchre de ce prince législateur. On nous fit monter au Janicule. Là, au milieu d'un champ de peu d'étendue et clos d'une muraille fort basse, nous trouvâmes deux arches de pierre, longues de huit pas d'homme, et recouvertes d'une épaisse lame de plomb. Sur l'une, on lit ce peu de mots : *Numa Pompilius, fils de Pomponius, roi des Romains.*

On nous assura que l'autre arche de pierre renferme un coffre aussi de pierre et de forme carrée, fermée avec soin par des liens enduits de cire, mélée à de la résine de cèdre; qu'elle recelle deux rouleaux de papyrus d'Egypte, dont l'un contient sept traités dans la langue qu'on parle à Rome, touchant le culte des Dieux : sur l'autre sont redigés dans l'idiome grec, des règles de sagesse, en sept livres.

Un Romain vint à nous, fort empressé; c'était pour nous dire : « Etrangers ! abstenez-vous, ici, de cracher à terre; les vénérables ossememens de Numa Pompilius sont déposés en ce lieu (1).

(1) *Doliola.* Varro. *ling. lat.* IV. 32.

Valerie, fille du consul, prit au nom de toutes les citoyennes de Rome l'engagement de garder la robe blanche, et de porter le deuil de Brutus aussi long-temps que si chacune d'elles eût perdu un père ou un mari (1).

Le peuple n'oublia point les services qu'il devait à l'illustre collégue de son premier consul. Par un decret, la république s'engagea de bâtir à Valérius une maison dont les portes doivent s'ouvrir en dehors, sur la voie commune : circonstance glorieuse et symbolique. Contre l'usage de la Grèce, les habitations à Rome ne s'ouvrent qu'en faisant rentrer dans l'intérieur les paneaux de la porte. Les Romains voulurent qu'on sût que la maison de leur premier magistrat était un monument de la reconnaissance nationale ».

L'ame fortement émue de cette scène, nous sortîmes pour prendre route vers la Sabine. On voulut nous montrer les sept merveilles de Rome : Eh quoi ! vous partirez, nous dit-on, sans voir l'aiguille de tête de la mère des Dieux, et le quadrige d'argile, cuit à Veïes, et les cendre d'Oreste, et le sceptre de Priam, et le voile d'Ilium, et le palladium, et le bouclier de Minerve. Venez, du moins, toucher le baton augural de Romulus, qui ne craint pas le feu, et les douze anciles du bon Numa, et le caillou du serment consacré par Jupiter (2).

Nous fûmes insensibles à tous ces trésors, même à la curiosité de voir la langue qu'une citoyenne romaine venait de se couper pour

---

(1) Dix mois ; on appela cette année : *l'année lugubre*.

(2) Les rois de Rome l'attestaient, quand ils contractaient des alliances.

en faire un sacrifice à la déesse *Tacita*. On la conserve religieusement dans le temple de la Divinité du Silence, desservi par des femmes. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire à ce récit. Mais avant de faire nos derniers adieux à Rome, nous allâmes dans le temple de Saturne, examiner une balance propre à peser la monnaie républicaine ordonnée par Brutus.

Le même consul, pour maintenir la bonne foi, avait aussi déposé au mont Tarpéien, sur l'autel de Jupiter, une mesure qu'ils appellent *amphore*, et qui contient huit *conges* (1).

Le grand pontife nous permit de consulter dans l'intérieur de sa maison ce qu'on appelle les grandes annales de Rome. Ce sont des tables blanches sur lesquelles il trace les événemens de chaque jour de l'année. La rédaction en est même fort élégante. Nous y lûmes le récit de la révolution dont Lucrèce fut la cause, ou le prétexte.

Hors des murs de Rome, nous rencontrâmes beaucoup de femmes levant les mains au ciel devant la porte d'un édifice, de forme circulaire, consacré à Vesta. Qu'est-il donc arrivé? — Entrez dans ce temple, nous dirent-elles: cela vous est permis jusqu'au coucher du soleil. Entrez, et jetez les yeux de loin dans les profondeurs du sanctuaire. Hélas! une de nos vestales a commis une faute, et va en recevoir le châtiment.

PYTHAGORE. La mort, peut-être?

UNE FEMME. Non. Elle en sera quitte, cette

---

(1) Le conge romain pesait dix livres, ou cent vingt onces romaines.

fois, pour être flagellée par le grand-prêtre lui-même, selon l'antique usage (1).

Nous entrâmes, et nous vîmes en effet paraître dans l'enfoncement une vestale qui semblait à peine âgée de dix-sept printemps. Nous la vîmes déposer une partie de ses longs vêtemens sur les dégrés de l'autel de Vesta, et s'agenouiller, nue jusqu'à la ceinture, pour être toute à la discrétion du prêtre. Nous vîmes celui-ci, la main armée de verges, lever le bras pour frapper des objets dignes de toutes les caresses de l'amour (2). L'attitude de la jeune vestale, l'embaras du pontife encore jeune; l'une se disposant à la correction dont elle semble ne pas trop redouter les rigueurs; l'autre hésitant sur le choix de la place ou doivent tomber ses premiers coups; l'une détournant la tête et levant de beaux yeux sur le ministre chargé de la punir; l'autre oubliant son ministère pour s'occuper de toute autre pensée; la jeune vestale les bras croisés sur son sein, s'inclinait pour recevoir le châtiment; le jeune pontife rejetant loin de lui l'instrument du supplice, nous parut ne vouloir laisser qu'à ses mains le plaisir de l'infliger; sa victime, résignée à tout endurer d'un homme auquel une loi sacrée lui fait un devoir d'obéir, vint à se laisser tomber aux genoux du prêtre....

L'œil indiscret d'Abaris nous instruisait de tous ces détails : mais du fond du sanctuaire, on s'aperçut enfin que le reste du temple n'était pas entièrement désert. Un grand voile fut

(1) *Caesa flagro est vestalis.*
(2) *Eam, obtento linteo, flagris plectebat.*

subitement abaissé ; nous sortîmes, en nous disant : il n'y a que dans les temples qu'on rencontre de pareils tableaux. La superstition est une étrange chose !

§. CXCVII.

Pythagore passe chez les Sabins et les Samnites.

Nous passâmes près de Collatie, ville haute et célèbre à jamais par la vertu de Lucrèce. Nous ne tardâmes pas à nous trouver sur le territoire des Sabins, et à la vue de Cure, leur capitale. Depuis la révolution du Tibre, ils y tenaient de fréquentes assemblées à l'instigation de Tarquin, au lieu de rester neutres, et de garder leurs limites.

Je dis à mes trois compagnons, à ce sujet : « Mes amis, évitons la rencontre et le choc de ces corps politiques. C'est à leur source pure et non quand ils sont devenus des torrens fangeux ou dévastateurs, que nous nous proposons d'étudier le cours des fleuves. D'ailleurs, un autre fléau que la guerre doit encore nous éloigner de Rome et des peuples circonvoisins. Des symptômes de peste se font ressentir aux environs. Détournons nos pas du foyer de tous ces mouvemens qui se propagent autour de nous ; et tâchons de retrouver encore des Sabins du temps de Numa ».

« Du moins, me dit un agriculteur qui avait entendu mes derniers mots ; du moins retrouverez-vous encore le fleuve Curèse, sur les bords duquel le bon Numa venait porter ses pas solitaires ; quand on vint mettre à ses pieds

la pourpre romaine, il était assis sous ce vestibule rustique qui tombe de vétusté ».

Nous visitâmes l'intérieur des habitations éparses dans les campagnes ; c'est là qu'on peut reconnaître la trace des anciennes mœurs bien plutôt qu'au milieu des assemblées populaires dont les volontés sont à la merci du premier aspirant au pouvoir.

Sur presque toutes les portes des maisons, nous lûmes, en souriant, une inscription de deux mots anciens, qui signifient, *préservez-nous de l'incendie* (1) ! La flamme, ordinairement, se détourne du seuil consacré par cette formule. C'est ce que nous apprit avec candeur un habitant de ces lieux, séjour de la simplicité.

Mais sur les grandes routes, nous rencontrâmes épars des cippes de pierres où se trouve encore incisé le traité de paix passé entre la nation sabine et Tullus Hostilius, au nom du peuple romain.

J'admirai davantage la grande prudence dont la nation sabine fait preuve dans l'administration de la police des villes. Aussitôt qu'on s'aperçoit de la mauvaise conduite de quelques citoyens, ils sont séparés du reste ; on les transporte dans la *forêt des Malfaiteurs* (2), ou sur le *mont Sévère*, ou dans la *cité des Châtimens* (3) ; là ils se corrigent ; du moins ils ne peuvent plus corrompre ou blesser ceux au milieu desquels ils vivent. La principale

(1) *Averte ignem.* Plin. *hist. nat.* Festus.
(2) Encore aujourd'hui, *le bois des brigands.*
(3) *Urbs tetrica ;* aujourd'hui *Monte negro.*

vertu

vertu des Sabins est l'amour de l'ordre et de la justice.

Ils ont les sentimens aussi élevés que les montagnes qui servirent de berceau à la nation, et les mœurs aussi pures que les eaux des trois fleuves qui en découlent. Ils nous dirent à ce sujet, en nous faisant parcourir leur antique domaine :

« On place nos origines bien loin et jusque chez les Spartiates, et même chez les Celtes. Nous ne devons notre caractère qu'à nous, ou si l'on veut, au sol que nous habitons et d'où nous sommes sortis. Indigènes de cette contrée, nous l'avons peuplée de nos colonies, bien loin d'être nous-mêmes la colonie d'aucun peuple. Du moment qu'il y a eu des hommes sur la terre, nous existions ici, à la source commune de ces trois fleuves qui se répandent en sens contraire dans les basses contrees voisines (1), symbole naturel de notre nation. C'est dans cette longue et belle vallée que nous jetâmes les fondemens d'*Amiterne* (2), puis de *Furconium* et d'*Aveïa*. Quand notre Sabine primitive, toute hérissée de roches, ne se trouva plus assez spacieuse pour contenir ses enfans, nous en descendîmes, et rencontrâmes, d'un côté, quelques misérables peuplades sauvages, et dans la partie occidentale, des Aborigènes de race grecque. Ils furent bientôt écartés pour faire place à leurs aînés, et céder aux Herniques l'espace nécessaire à l'enceinte de la ville d'*Anagnie*. Cette première colonie poussa un rameau un peu plus

(1) Le *Velin*, l'*Aterne* et le *Truente*; auj. l'*Otronte*.
(2) Auj. *Santo Vittorino*. Pitisci *lexic*.

loin, sous le nom de *Pitulum Hernicum* (1); lequel fut suivi de *Ferentum*, *Alatrium Verulum;* sans compter les monts symbriviens et d'autres domaines envahis par l'ambitieuse Rome, pour agrandir le Latium à nos dépens. Adieu, voyageurs; que *Vibilie* vous préserve des fausses routes (2) » !

Ceux de tous les enfans de la Sabinie qui lui firent et lui font encore le plus de gloire, sont les *Eques*. Ils ont si bien soutenu ce caractère d'équité qui distingue la nation sabine de toutes les autres, qu'ils en portent l'honorable nom (3).

Si toujours on les voit les armes à la main ou suspendues à leur côté, même quand ils cultivent leurs terres ingrates, c'est que le soin de leur existence ne peut jamais leur faire oublier le maintien de leurs droits et la garantie qu'ils consacrent à l'opprimé. Rome les exterminera jusqu'au dernier, avant de les soumettre à son despotique pouvoir. Heureuse l'Italie, si tous les habitans pensaient comme les Eques et agissaient de même! C'est aux Eques que le plus sage des rois de Rome emprunta le droit fécial dont elle ne fait point assez usage. Les Eques s'avisèrent les premiers de soumettre aux règles de la justice la guerre elle-même, qui, jusqu'à eux, se plaçait au-dessus de toutes les lois. Avant de prendre les armes, ils les pèsent dans la ba-

---

(1) Aujourd. *Pilio*.

(2) Divinité qui préside aux chemins.

(3) Les Eques, ou *AEquicoles*, *AEquicolae*, peuple ami de la justice, observateur religieux de tout ce qui est juste.

lance de Thémis, et ne les posent plus jusqu'à ce qu'ils aient assuré le triomphe de l'innocence et le châtiment des coupables. Leur territoire n'est pas très-considérable (1); il s'étend du mont Algide jusqu'au pays des Vestins, et des hauteurs de la Sabinie aux montagnes des Marses et des Herniques.

Malgré notre répugnance à entrer dans les grandes villes de ces contrées, qui presque toutes n'étaient occupées en ce moment que de la révolution romaine, et consentaient à devenir les instrumens de la colère d'un roi disgracié par son peuple, nous séjournâmes quelques heures dans la cité de Cures (2), sur l'avis qu'on nous donna de la célébration d'un *Printemps sacré* (3). Nous ne connaissions pas bien cet usage des anciens peuples, négligé par les modernes, mais non chez les Sabins. Quoiqu'à la veille d'une guerre contre Rome, leur capitale crut ne devoir point différer l'accomplissement du vœu qu'elle avait prononcé, de former une nouvelle colonie de tous les nouveaux-nés dans le cours d'un printemps.

Toute cette génération était rassemblée sur le forum, sans armes, mais prête à partir au premier signal. L'effervescence de la jeunesse éclatait dans les yeux de ces citoyens. Ils ne quittaient point sans regrets le toit paternel et leur terre natale. La pensée qu'ils soulageaient leur patrie du poids d'un excès de population, et l'espoir de se signaler par des exploits

(1) Cet espace se nomme encore à présent *Cicoli*.
(2) Le territoire se nomme encore aujourd'hui *Corèze*.
(3) *Ver sacrum, ver religiosum*.

brillans, ou par un établissement utile, tempéraient dans leur cœur les ennuis du moment de la séparation. Leurs familles, spectatrices de leur départ, étaient plus douloureusement affectées. D'autres nœuds plus sacrés encore allaient être rompus à la voix du devoir. Les magistrats et les pontifes ne se firent pas attendre trop long-temps. Il importait de ne point faire durer ce combat entre la nature et la loi. Le grand-prêtre harangua le premier cette troupe impatiente :

«Jeunes hommes ! les Dieux ont reçu le vœu de vos familles : l'année de ce vœu est accomplie ; vous êtes les fruits du Printemps sacré. Rejetons vigoureux d'une souche antique et toujours dans sa force, allez fleurir et fructifier à votre tour sur un sol étranger. Les Dieux de votre patrie vous guideront ; vous ne marchez que sous leurs auspices ; leurs saintes images vont vous précéder en tous lieux, et nous répondre de vous. Partez».

Le pontife, après un moment de silence, prit les augures, sacrifia aux Divinités tutélaires de la nation sabine, et plaça lui-même deux prêtres chargés des choses saintes, à la tête de la colonne prête à se mettre en marche.

Elle n'avait pas encore ses armes ; les magistrats s'avancèrent pour leur en distribuer, ainsi que des bracelets fort pesans qu'ils passèrent au bras gauche. Le chef du sénat leur adressa en même-temps ces paroles :

«Jeune essaim, sors de la ruche trop pleine pour contenir désormais tous ses enfans. Va t'abattre sur des campagnes lointaines, et souviens-toi de ton origine. Enfans de la patrie, jamais vos pères ne vous oublieront. Pensez

aussi toujours à nous. Conservez les armes que nous mettons dans vos mains, et les mœurs que nous avons gravées dans vos ames. Imitez les Eques, les Samnites, les Marses ; ils sont restés Sabins. Aussi braves, aussi justes que leurs pères, ne dégénérez pas plus qu'eux. Le même soleil continuera de luire sur vos têtes ; vos armes sont de la même trempe que les nôtres ; vous avez été nourris sur le sein de la même mère ; vous êtes devenus des hommes ; vous pouvez désormais vous passer de notre appui. Jeunes aiglons, volez de vos propres ailes ; égalez, surpassez vos généreux parens ; ils seront fiers d'être vaincus par vous en courage et en vertus ».

Après ce discours, le sénat céda la place aux vieillards. Toute la colonne passa devant eux pour en recevoir la bénédiction solennelle. Nous vîmes ces quinze cents jeunes hommes, de même âge, incliner respectueusement la tête sous la main étendue des anciens, assis dans des chaises curules d'ivoire. J'observai les pontifes. Témoins de l'impression profonde que produisait ce culte filial, ils ne purent se défendre d'un sentiment jaloux.

Après les derniers adieux, tout le bataillon sortit de la ville ; chaque guerrier portant sur lui des alimens pour trois jours. Aux portes de Cures, on leur fit boire à tous dans la même coupe un peu de vin de leur mère-patrie. C'est le plus léger de toute l'Italie ; il est dans toute sa bonté depuis sa septième jusqu'à sa quinzième année.

Presque tous les citoyens des deux sexes voulurent accompagner cette phalange jusqu'aux confins du territoire. Beaucoup gra

virent le sommet des montagnes pour la voir plus long-temps ; elle prit route vers l'Umbrie ; on eût dit qu'elle se proposait d'aller au-devant des colonies gauloises ; et de servir de remparts à leur irruption, dont l'approche donnait des inquiétudes.

Le lendemain nous rentrâmes dans Cures, pour y assister le jour suivaut aux *vestalies*, dont on hâta la célébration, comme pour distraire les citoyennes du départ de leurs enfans, de leurs frères et de leurs amis. Nous vîmes dresser des tables de banquets devant la porte de chaque maison, ornée de guirlandes de fleurs. Avant de toucher aux mets servis en abondance, une des convives se détacha pour en aller consacrer les prémices sur l'autel de Vesta, entre les mains de ses chastes prêtresses. Nous vîmes passer une pompe religieuse assez extraordinaire ; c'était plusieurs ânes portant une couronne entre leurs longues oreilles et un collier composé de petites galettes rondes enfilées ensemble ; ils étaient conduits par des mères de famille, et des maîtresses de maisons, cheminant nus pieds. Cette marche sainte avait un double objet : on alla d'abord porter les vœux au temple de Vesta ; puis à celui de Jupiter (1) protecteur des champs nourriciers de l'homme ; ainsi qu'aux autels de la bonne Cérès, que les Sabins nomment la déesse *pain*. C'était une double commémoration des bienfaits de la nature associée à l'art : on se faisait principalement un mérite de reconnaître toutes les obligations dues à l'élément du feu. C'est depuis sa découverte que

(1) *Pistor, boulanger.*

les humains ont pu se procurer des alimens plus sains et plus agréables. Le froment réduit en farine puis en pâte, reçoit du feu sa dernière métamorphose en pain substantiel.

Pendant tout ce jour, les autres travaux cessèrent. On nous dit qu'à Rome et presque dans toute l'Ausonie, cette fête avait lieu.

Nous observâmes que le plus long jour de l'année, pour les Sabins, doit compter quinze heures avec trois fois la cinquième partie d'une heure (1).

Leur territoire offre une belle végétation ; le chanvre (2) s'élève aussi haut qu'un arbre.

Nous dirigeâmes nos pas vers une région opposée, le *Samnium*, pays montueux, qui le dispute pour l'agrément aux plaines les plus riantes. Nous entrâmes dans *Bovianum* (3), l'une des principales cités : on y faisait trêve aux agitations politiques, pour célébrer la fête des mariages. Déjà les citoyens se rassemblaient dans une place qui a pour limites deux temples carrés, comme ils le sont tous dans ces contrées ; l'un de la déesse *Vacuna*, l'autre du dieu *Fidius* : les deux principales, ou plutôt les deux seules divinités des Sabins et par conséquent des Samnites. Nous pûmes approcher de leurs autels avant le cérémonial.

Voici en peu de mots la description d'un temple Toscan, long de cinq parties sur quatre de large. Le vestibule aussi grand que le reste de l'édifice, a quatre colonnes en avant sur le même plan. Les côtés sont fermés,

(1) Plin. *hist. nat.* VI. 34.
(2) *Idem*. XIX. 9.
(3) Auj. *Bojano*.

moitié par la continuation des murs du temple, moitié par les colonnes angulaires. Le milieu du vestibule est soutenu par deux autres colonnes. Le dedans du temple a deux autels latéraux. Sur celui du fond, on nous montra un groupe de trois figures sculptées en bois sans beaucoup d'art, et jusqu'à mi-corps seulement : la première est un homme sans barbe, quoique dans la maturité de l'âge, et revêtu de la toge ; c'est l'*Honneur* ; on n'en saurait douter, ce mot est inscrit à ses côtés. Le deuxième personnage représente la *Vérité* sous les traits d'une femme habillée d'une tunique, et la tête ceinte de laurier. Ces deux figures se donnent la main, en présence d'un jeune et bel adolescent qui porte son nom au-dessus de sa tête : c'est l'*Amour*. Une inscription caractérise l'enfant par ces mots : *image sainte du dieu de la bonne foi.*

Au bas, le ciseau a exprimé les formes colossales d'un priape ; ce qui au premier abord rappelle un des attributs d'Hercule, garant des traités : on est détrompé en lisant le nom d'*Enialus*. Nous avions été frappés du même signe, servant d'hiéroglyphe à la fécondité, dans le temple de la ville de Cures. De jeunes vierges le portent sur leur tête, dans une corbeille d'osier, à certains jours de fêtes rurales ; et la mere de famille l'honore d'une chaste couronne.

Un habitant de Bovianum voulut bien nous dire à ce sujet : « L'adolescent placé entre l'homme et la femme, est regardé comme l'amour honnête ; l'*anteros* de la Grèce. Nous le nommons l'amour conjugal ou le dieu des mariages. Les nouveaux époux, en y fixant

les yeux, sont avertis qu'il n'y a point d'heureux hymenée sans l'amour pudique, l'honneur ou la vertu et la sincérité des promesses ».

« Cela n'empêche pas qu'on ne vienne toucher à cet autel, pour mettre le sceau aux engagemens civils et aux traités politiques. Alors Enialus est le dieu de la bonne foi, et le même que notre *Sancus*, ou *Semo Sanctus*, ou *Dius Fidius* (1), que Numa et Tatius se sont empressés de naturaliser dans Rome et cette ville en a besoin; les peuples qui l'avoisinent seraient plus tranquilles, si elle en conservait d'avantage l'esprit ».

« *Sancus* fut l'un des premiers magistrats en Sabinie. Nos ancêtres l'honorèrent spécialement du nom de *Semo*, qui veut dire *homme* dans notre langue, parce que Sancus s'acquita, dans toute son étendue, des devoirs attachés à ce titre; il eut beaucoup d'enfans et sanctifia tous les engagemens qu'il prenait, en s'y montrant fidelle jusqu'au scrupule; et c'est pour cela encore que nous avons rendu sacré son nom qui a donné naissance au mot *sanctus*. Un mortel de cette vertu approchait beaucoup des Dieux; nous avons beni sa mémoire dans nos temples, et nous l'attestons, comme la Divinité, dans nos affaires les plus graves. Nos magistrats et les citoyens invoquent ou plutôt rappellent ce *saint* nom, comme pour se modeler sur l'homme de bien qui le portait. Les Sabins et les Samnites leurs descendans, se glorifient d'être la plus indépendante des nations, et en même temps la plus esclave de sa parole; et nos plus grands

(1) Ou *zeus pistius*; suivant Varron, *Hercule*.

ennemis nous rendent la justice de convenir que jamais, et dans aucune circonstance, nous n'avons violé nos promesses ».

« Les époux de leur côté ne se disent bien unis qu'après avoir rendu hommage au souvenir de *Sancus Fidius*; et ils attribuent la fécondité de leur union au soin qu'ils prennent de se modeler sur sa fidélité conjugale ».

Nous passâmes à l'autre temple où nous ne pûmes entrer; le nom de la Divinité est ineffable; c'est pour cela que la déesse *Vacuna* a tant d'adorateurs, et si peu d'interprètes qui s'accordent.

« Les Romains, continua le citoyen qui s'était offert d'être notre guide, se sont emparés encore de cette grande déité sabine, moins par des motifs religieux que pour imprimer sur notre nation, peu ambitieuse, la flétrissante idée d'un peuple ennemi du travail; ils honorent *Vacuna* sous le titre de déesse de l'oisiveté. Ils voudraient nous peindre au reste de l'Ausonie comme des hommes qui sacrifient à la paresse, parce que nous gardons nos foyers et nos limites. La déesse des oisifs est beaucoup mieux à sa place chez les Grecs ou à Rome. La culture de nos campagnes donne un démenti à nos calomniateurs ».

« Notre déesse Vacune n'est pas non plus la Minerve ou la Diane, la Cérès ou la Bellone de la Grèce. Notre fond est assez riche pour nous dispenser d'emprunts. La Divinité que nous honorons le plus, aurait plus de rapport avec la victoire; non pas celle qui nage dans le sang humain; mais la victoire qu'on n'obtient qu'à force de vertus. Aussi avons-nous multiplié ses temples. Elle a des autels dans

presque tous nos vallons, sur toutes les collines, sur les rives de l'Hymele, à la source du Velin, et jusque dans l'île flottante du lac sulphureux de Cutilies. Honorables étrangers! vous en voyez l'image peinte au-dessus de l'entrée de ce lieu saint ».

Je dis à mon tour au Samnite :

« Votre Divinité est véritablement ineffable. On ne saurait dire ce qu'elle est, tant vous l'avez chargée d'attributs : l'objet principal disparaît et s'efface sous les access .res. Je ne vois que le bouclier, le casque et l'égide de Pallas, l'olivier de Minerve, le laurier de la Victoire, la couronne d'épis de Cérès, les brandons de Bellone, l'arc et le carquois de Diane : à travers tous ces attributs, je cherche en vain la Déesse *Vacuna*.

LE SAMNITE. Elle y est pourtant. Toutes les Divinités des autres peuples ont suffi à peine pour composer la nôtre. Vacuna exprime la vertu universelle ; et sa flamme pure est entretenue religieusement par les plus sages d'entre nos filles. Le caractéristique de Vacuna est celui de la victoire : nous pensons que la victoire et la vertu sont inséparables. Point de victoire sans la vertu, point de vertu sans la victoire ! un peuple vaincu est bien près d'être esclave ; un peuple esclave ne saurait être vertueux. La nation la plus sage est nécessairement la plus libre : tels ont toujours été la Sabinie et le Samnium. Nous n'avons pas encore, jusqu'à présent, à rougir de nos annales écrites sur la toile (1) ; ces rouleaux sont conservés dans nos familles, avec orgueil.

(1) *Libri lentei.* Plin. T. Liv.

La cérémonie religieuse vint mettre trop tôt fin à ces explications. Dix jeunes filles pudiques autant que belles (c'était l'élite de *Bovianum*), portant chacune un flambeau, se présentèrent aux portes du temple de *Vacuna*, qui s'ouvrirent aussitôt : elles y entrèrent deux à deux pour y allumer, sur l'autel, les feux vacunaux ; puis après un hymne que nous ne pûmes entendre, les jeunes Sabines sortirent ; et sans quitter leurs flambeaux, exécutèrent une danse sacrée sous le portique et hors du temple.

Précédés d'instrumens de guerre, dix jeunes hommes parurent et s'avancèrent, un à un, au milieu de la place, où ils se rangèrent sur une seule ligne en profondeur. Chacun d'eux avait une armure nouvelle. Le plus ancien des magistrats s'adressant à celui des dix Samnites placé en avant, lui dit :

« Jeune homme ! la patrie t'a jugé le plus sage et le plus brave d'entre ses enfans. C'est aujourd'hui qu'elle s'acquitte envers toi ; et le prix qu'elle te décerne répond à ta vertu. Devant tes yeux est l'élite des filles de Bovianum : celle qui te plaira davantage est à toi ; fais-en ta femme ; et donnez à l'état des enfans qui vous ressemblent ».

Le jeune Samnite, présenté par le magistrat, fut reçu au milieu des dix jeunes filles qui, alors, se prenant par la main, tracèrent lentement quelques pas autour de lui, afin de lui donner loisir de faire un choix. Il hésita quelque temps. Ravissant tableau, mais difficile à rendre ! Comment exprimer l'embarras, l'inquiétude, le désir de ces jeunes vierges, osant à peine lever les yeux et jeter un regard

furtif sur le jeune héros, peut-être non moins embarrassé qu'elles. Il promène sa vue sur chacune des Samnites, toutes d'égale vertu, mais de beauté différente. Dans l'une, la noblesse des formes le cède aux grâces; l'autre annonce plus de fierté dans le caractère : enfin le jeune Samnite se détermina; il portait dans les mains une branche de laurier et un rameau d'olives. Il fait connaître son choix, en offrant l'olivier chargé de son fruit à celle qu'il honora de la préférence. Elle alla reprendre son flambeau, et attacher une guirlande de myrthe sur le seuil du temple de Vacuna; et le couple passa de suite devant l'autel du Dieu de la Bonne-Foi.

Les instrumens guerriers qui avaient cessé de se faire entendre, proclamèrent le choix, ainsi que les suivans, par des accords brillans et des airs de triomphe.

Cependant le magistrat avait déjà mis le second, des jeunes hommes en présence des neuf jeunes filles qui restaient. Celui-ci imita son prédécesseur; il en fut de même jusqu'au dernier des dix Samnites, qui ne parut pas moins satisfait, quoique privé de choisir. Il savait que la dernière des vierges samnites destinée à servir de prix, devait avoir tout autant d'innocence et de beauté que ses compagnes.

Avant d'unir ces dix couples sous les auspices du Dieu Fidius, l'ancien des magistrats, monté sur sa chaise curule, adressa ce peu de mots aux dix couples, prêts à faire leur entrée dans le temple :

« Jeunes Samnites, avant d'être unis, sachez que ce lien n'est indissoluble qu'autant que vous conserverez les vertus qui vous ont me-

rité la plus douce de toutes les récompenses. Le guerrier qui cesserait d'en être digne en serait aussitôt privé. La loi enlève l'épouse sage à l'époux qui ne l'est plus ».

L'hymne de l'Hyménée fut chanté par les dix couples. Tout le peuple en répéta le refrain ; et le reste du jour se passa dans la joie.

Nous ne sortîmes de Bovianum que le lendemain, en nous faisant part de nos remarques sur une institution politique qui devrait être commune à tous les peuples.

Sur la porte, un ciseau grossier, mais dirigé par des principes sages, a représenté un bœuf couché aux pieds d'un laboureur debout et armé. C'est le type de la ville. La fierté de l'attitude de cette figure nous donna la plus haute idée des habitans de *Bovianum*.

Parvenus sur le territoire de la Lucanie, qui doit son nom aux quadrupèdes à cornes, dont il abonde, nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer une grande quantité de jeunes citoyens, à peine vêtus, et menant une vie presque sauvage, au sein des forêts et des montagnes, sous la discipline des bergers de l'endroit. « Ces jeunes hommes, nous dit un de ceux-ci, appartiennent aux premières et aux plus riches familles des cités de la Lucanie. Le fondateur de notre république, Lucanus, Samnite de naissance, et Spartiate d'origine, imagina ce genre d'éducation. Dès le second âge de la vie, les pères sont tenus d'envoyer leurs enfans au milieu des bois, et de les y abandonner à eux-mêmes, jusqu'au moment prescrit pour le service des armées. Ils partagent avec nous les rudes travaux de

la campagne et les exercices violens de la chasse. Ils n'ont, comme vous voyez, d'autres vêtemens que la dépouille des animaux qu'ils tuent, ni d'autre nourriture que le gibier qu'ils se procurent à la pointe de leurs javelots ou de leurs flèches. S'ils n'ont pas l'industrie de se construire eux-mêmes un abri contre les intempéries de l'air et de la nuit, il faut qu'ils y restent exposés ; mais le besoin et la nécessité sont deux grands maîtres ; à leur école on fait de rapides progrès. Les pasteurs du lieu surveillent l'inexpérience de ces adolescens, et prennent soin d'eux quand ils se blessent ou succombent d'abord aux rigueurs de cet apprentissage. Nous bornons-là nos bons offices ; et loin d'être leurs serviteurs, il leur est enjoint de nous obéir. Après plusieurs années d'épreuve, nous les renvoyons à leurs parens, plus vigoureux, plus sains qu'ils ne sont venus à nous. Les Lucaniens se préservent ainsi de la mollesse et de la corruption des villes ».

Pendant cet entretien, Abaris et Zamolxis étaient allés visiter ces jeunes hommes ; ils nous en amenèrent plusieurs qui offrirent de nous donner le spectacle d'une lutte. Mes deux Hyperboréens ne s'y refusèrent pas, et furent vaincus.

Charondas se présenta pour réparer la honte de ses compagnons de voyage. Je ne le lui conseillai pas. Abaris avait lui-même specifié le prix du vainqueur. Il reprit son javelot, et ne tarda pas à revenir et à déposer loyalement un daim qu'il venait de percer après l'avoir atteint à la course. Les jeunes Lucaniens témoignèrent leur surprise et s'avouèrent infé-

rieurs, pour l'adresse et la vélocité, à leur nouveau concurrent.

Les Lucaniens sont fort hospitaliers. Une loi formelle leur fait un devoir de cette vertu dont nous éprouvâmes les heureux effets (1).

Leur gouvernement, changeant comme les eaux du lac qui porte son nom, réunit les avantages de la démocratie et de la royauté. République pendant la paix, il n'est monarchie qu'en temps de guerre.

§. CXCVIII.

Pythagore à Sybaris.

Nous reprîmes notre route, sans un plus long délai, par le pays des *Brutiens* : jadis au service de la nation lucanienne, ils gardaient ses troupeaux; devenus libres, ils ne gardent plus aujourd'hui que les leurs. Ce n'est pas être aussi *brutes* que le supposent leurs anciens tyrans.

Les bruits de guerre nous talonnaient, et notre intention n'était pas de prendre parti et d'exposer nos jours pour un despote.

Nous évitâmes l'entrée de *Grumentum*, en faisant route entre cette ville et le Silaris ; nous visitâmes de même *Pandosie* (1), et ne

(1) En voici le texte : *Si un étranger, arrivant vers le coucher du soleil, demande un logement à quelqu'un, que celui qui refusera de le recevoir, soit condamné à une amende, pour avoir manqué à l'hospitalité.*
Stobée attribue une pareille loi à Charondas.
(2) Auj. *Casto franco*. Voy. Scylax.

nous

nous crûmes exempts des troubles qu'en touchant le territoire de *Sybaris* (1).

Avant de pénétrer dans la ville, nous en parcourûmes les environs, baignés par deux rivières.

Les eaux de l'une d'elles ont la propriété singulière de rendre la chevelure aussi ardente que l'or ; du moins les Sybarites le croient et ne font point usage d'autres eaux.

Sur ses bords nous vîmes un tombeau sur lequel est représentée une chèvre ; et au-dessus nous lûmes le nom de *Crathis*. Nous apprîmes que c'est celui d'un berger, amant éperdu de la plus belle des chèvres de son troupeau. Les mœurs corrompues et le goût blasé des Sybarites, nous firent concevoir la possibilité d'une passion aussi peu naturelle.

Le sol ne nous parut pas excellent. La vigne est ce qui réussit le mieux, principalement du côté de la mer. Nous visitâmes les celliers qui n'étaient point vides. Nous y vîmes des cuves toujours remplies. On verse la cueillète de l'année sur le reste de la vendange précédente. La précieuse liqueur coule à travers de longues canules de cuivre qui s'ajustent à de grands vases tenus tout prets pour le transport dans les barques du fleuve Crathis. On remonte cette cargaison jusque dans l'intérieur de Sybaris, où elle est attendue avec impatience.

On nous fit remarquer un chêne qui semble ne se dépouiller jamais de ses feuilles : ce bel arbre ne pousse de nouvelles tiges que vers le milieu de l'été.

Nous visitâmes le port. Un travail de quelques

(1) Auj. *Civita Mendonia*.

mois pouvait le rendre plus commode ; les Sybarites ne peuvent se résoudre à faire trève avec les plaisirs, pour s'occuper un moment de leurs intérêts.

Nous prenions quelques repos sur les bords de la fontaine *Thuria* (1), à un stade de la ville ; toute une famille désolée qui en sortait, vint près de nous, pour se désaltérer aussi. Le chef avait un coq égorgé suspendu à son col sur sa poitrine. Sa femme et ses enfans étaient chargés de volières renfermant plusieurs autres coqs qui n'avaient point partagé le sort de leur compagnon. Le jeune Abaris s'empressa de demander la cause ou le sujet de leur chagrin. Hélas ! nous dit le père de famille, nous sommes bannis par un décret du sénat.

ABARIS. Pour quel crime ?

LE PERE DE FAMILLE. Le voici : On parlait d'instituer à *Sybaris* des combats de coqs, comme vous en avez pu voir dans plusieurs villes de la Grèce, et notamment dans Athènes. J'imaginai une spéculation fort innocente. Ce fut d'élever des coqs et d'en entretenir une volière de la plus belle espèce. Un des plus riches d'entre les citoyens, Smindyride, avait sa maison voisine de mon petit établissement. Il me dénonce aux magistrats. Je suis mandé devant leur tribunal. Je comparais. On me laissa à peine le temps de proférer quelques paroles de justification. Le juge prononça ainsi la sentence : « L'oiseleur de la rue de Morphée est à perpétuité banni de la ville, pour

(1) Cette fontaine donna son nom à *Thurium*, quelques années après le trépas de Pythagore.

avoir troublé le repos des citoyens par le chant matinal des coqs qu'il élève. Il sera conduit par les licteurs hors des portes, après avoir sacrifié sur l'autel du dieu du Sommeil le plus beau des coqs de sa volière ; le licteur suspendra à son col, pour l'exemple, l'oiseau immolé. Le sénat interdit de nouveau l'entrée de Sybaris à toute profession qu'on ne peut exercer sans quelque bruit ».

Etrangers, ajouta le triste oiseleur, en reprenant sa route, que notre infortune vous serve de leçon !

Je prévois, mes amis, dis-je à mes trois compagnons, que ce n'est pas à Sybaris que nous fixerons notre séjour. Il nous faudra aller encore plus loin. Néanmoins, entrons un moment dans cette ville.

Les alentours sont parsemés de jolies maisons de plaisance. Nous rencontrâmes plusieurs de leurs propriétaires qui s'y rendaient. Du haut de leurs chars recouverts de draperies pour repousser les rayons du soleil, ils daignèrent à peine prendre garde à nous, qui marchions à pied. Ils étaient couchés mollement plutôt qu'assis. Des esclaves effeuillaient des roses autour d'eux. Le conducteur rallentissait le pas des chevaux, dans la crainte d'occasionner quelques secousses à ses maîtres.

Nous n'avions plus que deux ou trois cents pas pour toucher aux murailles ; nous remarquâmes quantité de forges en activité. Zamolxis s'entretint avec un artisan. Il nous apprit qu'on ne souffrait dans l'intérieur de Sybaris aucun métier faisant usage de lourds marteaux. Le bruit de ces instrumens ébranlerait le cerveau des riches.

Arrivés aux portes de la ville, un officier public y suspendait une tablette de bois de cèdre ou était gravée, tout au long, une nouvelle loi dont voici la substance : « Pour soutenir l'émulation parmi les inventeurs, il est défendu, pendant une année, à tout citoyen, même aux étrangers, de faire usage de la nouvelle manière d'apprêter l'oiseau du Phase (1), avant d'avoir payé un tribut de plusieurs pièces de monnaie à l'auteur de cette précieuse découverte » —.

Le luxe donne beaucoup d'éclat à la ville de Sybaris ; mais il faut que l'air qu'on y respire ne soit pas bien sain ; car peu de citoyens des deux sexes jouissent de cette fraîcheur de santé, préférable à toutes les recherches d'une parure efféminée.

Ils se coupent la barbe même dans un âge avancé. On ignore dans cette ville que les Athéniens couvrirent de leur mépris et poursuivirent de leur indignation le premier d'entre eux qui osa passer le rasoir sur son menton.

Les rues, les places publiques sont décorées d'édifices somptueux et qui annoncent la reine de vingt-cinq autres cités. On évite les rayons du soleil avec tant de soin, qu'on n'y jouit presque jamais de l'aspect du ciel. Des voiles sont tendues par tout. L'éclat d'un jour sans nuage y blesse les yeux. Il ne leur faut qu'une demi-clarté. Beaucoup de Sybarites cessent de vivre, avant d'avoir vu, une seule fois, le lever ou le coucher du grand astre. La température du matin est trop fraîche ; celle du soir trop humide.

---

(1) Le faisan.

Nous nous arrêtâmes quelques instans à un hypodrome ; on y dressait des chevaux, non pas à combattre avec leurs maîtres, mais à exécuter une danse, en s'élevant sur leurs pieds le derrière.

Pourtant nous vîmes plusieurs citoyens recouverts de la cuirasse des guerriers ; mais cette armure disparaissait sous des franges d'or et des broderies de laine de Milet, teinte trois fois.

En passant devant un temple d'Apollon, nous nous rappelâmes qu'il était dépositaire des flèches d'Hercule, confiées à Philoctète, fondateur de Sybaris. Nous demandâmes à les voir. Le néocore dormait ; on nous dit de repasser, pour ne point troubler son sommeil.

Nous vîmes sortir de plusieurs maisons des groupes nombreux de pêcheurs et d'oiseleurs entretenus par de riches citoyens, pour ne point laisser au dépourvu la table de leurs maîtres difficiles sur le choix et la nature des alimens.

Nous avions le désir de visiter les gymnases et le cirque. On ne nous répondit que par un sourire dédaigneux, et en nous indiquant du geste un quartier de la ville, espèce de paysage factice, rempli de grottes arrosées par des fontaines artificielles. Là, nous vîmes rassemblée la jeunesse brillante de Sybaris. Ces adolescens sont vêtus de longs manteaux de pourpre tyrienne. Leurs cheveux, contournés en dépit de la nature, ont pour ornemens des bandelettes tissues d'or. Leurs maîtres d'exercices leur enseignent à jouer de la flûte lydienne, et à répéter des accords pleins de mollesse, sur le mode ionien. La vue subite de Zamolxis, et surtout d'Abaris, troubla les leçons. L'expression des traits de mes deux Hyperboréens, leur

maintien un peu sauvage, et le costume barbare qu'ils portaient, convenaient mal aux Sybarites ; nous leur parûmes des hommes d'une autre espèce, et descendus de la planète de Saturne. Charondas et moi, nous les rassurâmes un peu. On nous permit de pénétrer jusqu'aux bains publics ; quantité d'esclaves en faisaient le service. Je remarquai que chacun d'eux avait une chaîne aux pieds ; je demandai à l'intendant des bains la raison de cette singularité révoltante. Il nous dit : « C'est une mesure de précaution. Ces êtres à face humaine, peuvent négliger leurs devoirs, chauffer l'eau d'un degré de plus qu'on ne la désire, ou mal assortir les parfums qui leur sont demandés ; dans ce cas, la chaîne qui les retient sous les courroies, garantit le châtiment. Sans elle, ils fuiraient à la première menace, et resteraient impunis ».

Nous vîmes plusieurs Sybarites passer de la cuve des bains sur des lits tout préparés dans des réduits voisins. Au moment de s'y laisser coucher, des esclaves y sèment des feuilles tendres de jeunes roses. Un de ces baigneurs fit mettre aux ceps l'un de ses serviteurs qui avait laissé tomber, par mal-adresse, un petit chien maltois, jetant des cris à côté de son maître, sur son lit de fleurs. Nous vîmes un autre Sybarite endosser, au sortir du bain, une toge de fine laine de Milet, et refuser de prendre le repos accoutumé, parce que le plus chéri de ses singes venait de périr d'un excès de table. L'eunuque, chargé du soin de sa conservation, était chassé, après avoir subi la peine du fouet.

On nous annonça pour le soir une assemblée

publique dans le Forum. Nous restâmes, pour voir comment les Sybarites traitaient les affaires politiques; il fut question de toute autre chose. La place était éclairée de flambeaux; un cortége brillant, précédé d'un chœur de musiciens, vint s'emparer des premières places. Sur une haute estrade, un citoyen richement vêtu, monta avec gravité, pour recevoir, aux yeux de tout le peuple, une superbe couronne d'or. De bruyans applaudissemens de mains accompagnèrent ce cérémonial, dont nous ne devinions pas le motif. Un hérant demanda le silence, pour proclamer ces mots : « Peuple de Sybaris ! ce citoyen que tu vois, est la gloire de ta ville. Personne ne sait mieux que lui, faire les honneurs d'une table abondamment et délicatement servie ».

Le lendemain, les sénateurs annoncèrent dans les carrefours le renouvellement de l'imposition annuelle. La proclamation était terminée par cette clause : « Demeureront exempts, comme par le passé, tous ceux qui font le commerce d'anguilles, et s'adonnent à la pêche du coquillage précieux qui donne la pourpre ».

Un riche Sybarite, un peu piqué de notre froideur, à la vue des merveilles, et au récit des usages de sa ville, nous invita au repas du soir, dans sa maison. Il avait la prétention de vaincre notre apathique humeur. Cet homme parlait beaucoup; c'est un grand soulagement pour l'ami du silence.

« Etrangers ! nous dit-il avec volubilité, à votre accoutrement, il est aisé de voir que vous venez de loin, et que votre patrie ne ressemble pas beaucoup à la nôtre. Il n'est pas tout-à-fait inutile de voyager; il est plus doux encore

ce me semble, de rester chez soi. Quand on demeure à Sybaris, peut-on se plaire ailleurs? j'en doute; moi, je n'ai jamais été plus loin qu'aux extrémités des ponts du *Crathis* (1), et j'avoue que les murailles de Sybaris sont pour moi les colonnes d'Hercule et les bornes du monde. Qu'irai-je faire ailleurs? n'ai-je pas ici sous la main tout ce qu'il est nécessaire d'avoir pour couler des jours aussi tranquilles que les eaux des deux fleuves qui rafraîchissent notre ville? Pour moi, l'hiver n'a point de frimats, l'été n'a point de canicule. Des canaux de chaleur, et des foyers distribués avec industrie dans toute ma maison, en repoussent le froid. Des caveaux vastes et frais, où circule un air pur, menagé, selon le degré qu'il faut, me défendent de ces haleines de feu, si fâcheuses, quand le soleil tombe sur nos têtes, au milieu de sa course. Tous les ans, je donne quatre repas; un pour chacune des saisons. Les apprêts de chacun d'eux m'occupent pendant trois mois; ce qui m'a fait trouver le secret de ne point connaître l'ennui. Les maisons les plus opulentes de Sybaris m'ont pris plus d'une fois pour modèle; et ces trois couronnes d'or, suspendues à cette voûte, attestent mes talens dans l'art de jouir. Les plus belles femmes de Sybaris n'ont pas trop d'une année entière, pour se disposer à paraître dans tout leur éclat à mes banquets... N'y craignez pas l'ivresse; pour vous en préserver, je vous ferai prendre, avant de boire, de la graine de chou. Ce spécifique est sûr, et nous commençons tous nos repas par lui ».

(1) Auj. le *Crate*.

Il allait continuer son impertinent discours, quand l'un de ses eunuques vint lui annoncer en tremblant que l'anguille destinée au repas du soir, venait d'être la proie de son singe.

Nous profitâmes de l'accès de colère dans lequel il entra, pour sortir de sa maison.

A quelques pas, nous rencontrâmes un édifice que nous prîmes pour un temple. Les portes étaient entrouvertes; nous nous arrêtâmes un moment sur le seuil, pour jeter les yeux dans l'intérieur : c'était une école de coiffure. Plusieurs maîtres de l'un et de l'autre sexe en donnaient gravement des leçons verbales et manuelles. Ils étaient entourés d'une foule d'élèves fort attentifs. Sur plusieurs trépieds allumés, on chauffait divers instrumens de fer, propres à donner aux cheveux les ondulations désirées. De jeunes filles se prêtaient à différens essais; d'autres, sans ressources, venaient vendre leur chevelure : nous vîmes des dépouille de têtes, de toutes nuances. Celles qui sont blondes, au point de rivaliser les rayons de Phœbus, sont préférées. Des doigts habiles en faisaient des tresses de toutes grandeurs, pour répondre à tous les goûts. Les citoyennes de Sybaris affluent, pour se procurer ici diverses parures étrangères. Nous apprîmes que cette école était instituée, et florissait sous les auspices du gouvernement. Les magistrats de la ville accordent de grands honneurs à ceux qui l'ont fondée, et des priviléges pour le soutien de cet établissement.

Nous haussâmes les épaules, quand nous fûmes hors des murs d'une ville qui se glorifie d'avoir de tels monumens à montrer aux voyageurs; nous nous entendîmes appeler : « Etran-

gers ! étrangers ! retournez sur vos pas ; venez voir la merveille du monde, avant qu'on la transporte sur le mont Lacinium, pour y être exposée à l'admiration de tous les habitans de la seconde Grèce, accourus aux solennités prochaines de la déesse Junon ».

Nous consentîmes à rentrer dans l'un des faubourgs de la ville. On nous admit dans l'atelier d'un grand nombre de brodeuses ; on nous montra avec une importance et une vanité qui nous firent sourire, une robe, ou un manteau de quinze coudées d'étendue ; la couleur est la pourpre marine (1). Nous distinguâmes, empreints sur chaque côté, dans le tissu même, divers animaux appartenant à la Perse. Dans le milieu, on avait représenté les simulacres de Jupiter et de Junon, de Minerve et de Thémis, de Vénus et d'Apollon ; au bas, à droite, nous lûmes le nom de Sybaris ; à gauche, celui d'Alcisthène, riche Crotoniate qui avait imaginé ce superbe vêtement, pour donner à toute l'Italie la plus haute idée de l'état florissant de sa patrie. Cent vingt talens acquitteraient mal la dépense de cette riche draperie. La sage Egypte traite les Grecs d'enfans ; quels titres donnerait-elle aux habitans de l'antique Ausonie ? Sans doute elle les qualifierait d'hommes devenus femmes.

Nous recueillîmes plusieurs pièces de monnaie de Sybaris, qui se conserveront dans nos familles bien plus long-temps que cette ville ne subsistera.

Sur la route qui mène de Sybaris à Crotone,

(1) La plus recherchée.

nous nous détournâmes de quelques pas, pour suivre plusieurs hommes du pays, allant consulter un oracle desservi par un pontife muet. La singularité de la circonstance nous rendit curieux; « apparemment, disions-nous, qu'il s'exprime par des gestes non moins éloquens que des paroles ». Nous nous trompions. Le trépied occupe l'angle d'une fontaine (1) qui coule d'un roc vif. L'écho est la divinité qui se charge des réponses. Le peuple s'en contente, et n'y perd rien. Les prêtres ne sont-ils pas des échos?

§. CXCIX.

Pythagore à Crotone.

Nous recueillîmes divers renseignemens pour prendre enfin une dernière détermination. D'après ce qu'on nous dit de différens côtés, nous pûmes conclure que presque toute l'Europe s'agitait en ce moment : la Sicile, à peine délivrée de la tyrannie, était loin encore de goûter les douceurs de la paix. La Perse menaçait les Grecs. Rome faisait ombrage à toute l'Italie, dont l'extrémité seule paraissait exempte, pour quelque temps, du trouble général : essayons de la ville de Crotone, dont on ne parle pas beaucoup. Heureuses les cités que l'on oublie et qu'on abandonne à elles-mêmes! Il n'en allait pas ainsi de *Petelie* (2), au pied de laquelle nous étions à délibérer. Devenue la capitale des

(1) C'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui *l'eau qui parle*.

(2) A présent *Belcastro*, ou *Stronguli*.

des Lucaniens, à neuf mille pas de la mer, elle ne pouvait demeurer étrangère aux événemens qui se passaient par delà les Apennins. Nous descendîmes le mont *Cliban*, qui en est une branche, et dirigeant nos pas au midi, en côtoyant la forêt de *Sisa*, Nous marchâmes vers Crotone, éloignée de Sybaris de deux cents stades.

Nous en parcourûmes d'abord les environs, qui nous parurent cultivés avec soin. Chaque héritage, clos d'une muraille peu haute et construite seulement avec de la terre et de petits cailloux, nous annonça une législation rurale en activité.

Le pays jouissait d'une paix parfaite; nous en jugeâmes ainsi d'après un temple limitrophe tout récemment bâti à *Jupiter présidant aux limites* (1) par les habitans de Crotone, Sybaris et Colonne, long-temps en querelle pour régler leur territoire respectif.

Sur celui des Crotoniates, nous vîmes les branches, les rameaux et jusqu'aux feuilles de plusieurs arbres de la même espèce (2) couverts de larmes (3) blanches et d'abord transparentes; les rayons du soleil, en tombant dessus, les épaississent. Ces larmes ont la douceur du miel et possèdent une vertu salutifère. Les habitans s'en servent avec succès pour épurer la bile. Ils l'appellent miel céleste ou rosée.

La nuit vint nous surprendre, et nous obligea d'aller demander l'hospitalité dans la première habitation qui s'offrit à nos pas. Nous fûmes

---

(1) *Jupiter conterminus*, ou *terminalis*.
(2) Le fresne.
(3) La mane.

bien reçus, et un peu surpris de voir la table chargée d'autant d'amphores pleines de vin que nous étions de convives. L'hôte nous tira de peine, en nous disant : « C'est un ancien usage de mes pères, motivé d'après l'événement que voici. Hercule voyageant sur notre territoire, se sentit pressé de l'aiguillon de la soif; Il entre sous un toit solitaire servant de retraite à un ménage. Le maître du lieu se met en devoir de soulager l'étranger, en ouvrant une outre du meilleur vin; mais sa femme arrêta son zèle, en lui disant tout bas : « Garde pour toi et les tiens ta liqueur la plus précieuse. Un inconnu ne mérite que de l'eau claire ». Hercule entendit ce propos, et le châtiment suivit de près. L'outre de vin se trouva sur l'heure métamorphosé en un bloc de marbre ».

« C'est pour éviter cette trop juste punition, ajouta naïvement notre hôte, que j'ai placé devant chacun de vous, illustres voyageurs, une amphore pleine ».

Abaris lui répondit : « Rassure-toi, honnête Crotoniate; nous ne buvons que de l'eau ».

Nos premiers pas sur les terres de Crotone (1) nous firent voir une contrée délicieuse et des plus saines. La ville est à neuf ou dix heures de marche du promontoire lacinien, l'une des pointes du golfe de Tarente, au couchant. Nous nous arrêtâmes à la source d'un petit ruisseau qu'on appelle *Ésare*, et qui baigne Crotone, avant de se rendre à la mer. Les bords charmans du Néethe lui disputent le prix, et offrent aux troupeaux des pâturages excellens. Charondas connaissait la topographie

(1) Auj. le *marquisat de Crotone*.

du lieu, et nous cita ce proverbe : « Toutes les autres villes ne sont rien en comparaison de Crotone ».

CHARONDAS. Il est encore un autre mot populaire que tu apprécieras, maître ! « Le dernier des Crotoniates vaut le premier de tous les Grecs ».

PYTHAGORE. Sans doute qu'on n'entend parler que des athlètes.

Le lendemain de notre premier séjour, Charondas nous mena vers une grotte spacieuse et profonde, à cinq cents pas de la ville, dont l'entrée est à mi-côte du mont Latymne où se trouvent de délicieux ombrages.

J'y entrai le premier ; et le premier objet qui me frappa et que j'étonnai beaucoup aussi, fut un aigle blanc (1), tout récemment sorti de dessous les ailes de sa mère ; il voulut s'échapper et m'abandonner le lieu qui lui appartenait plus qu'à moi, puisqu'il l'occupait avant moi. Je le retins sans beaucoup de peine, en partageant avec lui un gâteau de froment cuit sous la cendre ; après avoir passé souvent une main caressante sur son plumage, d'une blancheur qui faisait honte à mon vêtement de lin, je le vis qu'il s'assoupissait à mon côté.

Cependant mes compagnons visitaient notre retraite, laquelle s'étendait fort loin, de distance en distance éclairée par quelques ouvertures perpendiculaires. Nous résolûmes de nous y établir et d'y rester jusqu'à ce que nous eussions pu acquérir de justes notions sur le caractère des Crotoniates, parmi lesquels nous

(1) *Crotonae albam aquilam prehendit.* Vita Pythag.

voulions habiter. Abaris et Charondas sortirent pour préparer les voies. Zamolxis demeura.

Nous traçâmes ensemble le premier gnomon qu'on ait vu dans ces contrées. Nous le divisâmes en sept parties; ce qui nous en donna six d'ombre.

Nous vérifiâmes dans la suite que le plus long jour de l'année à Crotone, ainsi que dans la Lucanie, était de quinze heures.

Mes bien aimés disciples! vous m'avez suivi complaisamment dans toutes mes courses. Jusqu'à ce jour, j'ai ressemblé à ce bloc de neige qui se détache du sommet de l'Apennin ou des Alpes, et qui, roulant sur lui-même, se grossit et devient une masse imposante, quand il arrive et s'arrête au fond de la vallée qu'il doit rendre féconde. Il me reste à vous entretenir de mon établissement à Crotone. Ses premiers succès, qui passèrent mon attente, me valurent des calomniateurs; en voici la vérité historique.

Après trois jours d'absence, Abaris et Charondas revinrent; ils étaient accompagnés de Zaleucus. « Maître! dit le jeune Hyperboréen avec feu, Crotone est prête à te recevoir, et bientôt sera digne de t'entendre et de te posséder. Ton école bientôt y sera plus suivie que celle du Centaure (1). Nous n'avons eu qu'une parole à dire: « Peuple, l'initié, libérateur d'Agrigente et vainqueur de Phalaris, est à vos portes. — Qu'il vienne! Qu'il entre! Où est-il? que nous allions au devant de lui! se sont alors écrié tous les Crotoniates ».

PYTHAGORE. Abaris! laisse parler aussi

(1) Chiron.

Charondas, un peu moins enthousiaste ; il semble avoir quelque chose de positif à nous apprendre.

CHARONDAS. Oui ! Pythagore ! Crotone est toute occupée de toi-même, avant de te connaître. Que sera-ce, quand elle t'aura entendu ! La révolution de Sicile y est parvenue dans tous ses détails. Tous les esprits sont favorablement disposés ; mais la réforme de cette ville essuiera plus d'un obstacle. Zaleucus va t'en apprendre davantage.

ZALEUCUS. Pythagore ! j'avais comme un pressentiment de ta prochaine arrivée dans ces lieux tranquilles, mais corrompus par plusieurs guerres injustes et heureuses ; il est bien temps que tu paraisses, et il ne faudra rien moins que ta renommée pour donner du poids à tes leçons de sagesse. Dans l'espoir de te retrouver et de te joindre pour ne plus te quitter, depuis plusieurs semaines je séjourne à Crotone et j'observe le génie des habitans ; ils ont peut-être contracté, encore plus qu'à Locres (1), de vicieuses habitudes.

PYTHAGORE. Il paraît qu'ils sont susceptibles d'enthousiasme.

ZALEUCUS. Oui ! mais leur sénat, composé de mille têtes, en compte à peine trois qui ayent quelqu'énergie, et capables de diriger une révolution dans les mœurs. Les Crotoniates ont un préjugé bien fâcheux ; fiers de leurs couronnes olympiques, ils prisent les forces du corps bien au-dessus des vertus de l'ame. Du reste ils sont amans de la nouveauté ;

(1) Patrie de Zaleucus.

ce qui du moins les porte à bien accueillir les étrangers ; la ville en est remplie.

PYTHAGORE. Préparons-nous à y faire notre entrée dans trois jours.

Nous nous présentâmes aux portes de la ville avec les premiers rayons du soleil. Nous nous emparâmes du Pandocée (1) Les sénateurs et les magistrats, les citoyens riches, la jeunesse efféminée, les femmes et les enfans, tout ce monde dormait encore. Quelques gardes, des artisans, des agricoles et le peuple des deux sexes étaient debout ; les uns venaient trafiquer les productions de leur champ, les autres se disposaient à rentrer dans leurs ateliers. Toute cette foule grossière, assemblée sur la place, commençait la journée par des libations à Bacchus. Notre présence subite fut pour eux un spectacle qui les frappa. Abaris et Zamolxis purent à peine suffire aux questions. « Quel est cet étranger au milieu de vous, leur demandait-on ? Cette longue draperie blanche, et cette bandelette passée dans ses longs cheveux, l'air d'inspiration qui brille dans ses yeux et anime son visage, tout en lui semble annoncer un prêtre d'Apollon. — Ne serait-ce pas Apollon lui-même ? — Que nous veut-il ? — Que venez-vous chercher avec lui dans nos murs ? — De quelles contrées arrivez-vous ? — Vers quelles régions dirigez-vous vos pas ? — Qui êtes-vous, honorables voyageurs » ?

Abaris leur répondait : « Celui que vous voyez au milieu de nous est un initié ; c'est Pythagore, le libérateur des Agrigentains, et nous sommes ses premiers disciples ».

(1) L'hospice public.

LE PEUPLE. Honneur ! Gloire au bon génie de la ville d'Agrigente ! Qu'il reste dans la nôtre ; qu'il daigne nous instruire, nous sommes tous prêts à l'entendre : qu'il parle, tout le monde ici a besoin de ses conseils.

« Eh bien ! dit Abaris, si Crotone sent davantage que Samos le besoin de bonnes lois, nous vous en apportons ».

« Oui ! peuple de Crotone, disait Charondas de son côté à ceux qui l'accablaient de demandes : oui, vous voyez l'initié Pythagore, celui qui délivra la Sicile, ma patrie, d'un monstre à face humaine. Pour ce grand bienfait, je m'attache à lui, tant qu'il voudra me souffrir près de sa personne ».

J'entendais Zamolxis dire à de nombreux groupes qui se formaient derrière moi : « Pythagore a visité tous les peuples de la terre. Il est plein de la sagesse des Égyptiens et des Druides ».

Je voulus plus d'une fois mettre fin à tous ces discours ; il ne me fut pas possible d'abord ; encore moins après l'incident que je vais rapporter.

En quittant notre asile souterrain pour venir à Crotone, j'y laissai l'aigle blanc assoupi dans son aire, près du lieu où je passais les nuits. Cet oiseau m'était déjà beaucoup attaché (1), comme il me le prouva en cette circonstance. A son réveil, ne trouvant personne, il sortit aussitôt de la caverne, et après avoir interrogé long-temps la trace de nos pas, il vole droit à

---

(1) *Proditur memoriae quum super volantem excantasset aquilam, ita deduxisse* **ut** *mitem redderet ac prorsus cicurem.* C. Rhodiginus.

la ville. Le peuple aperçut avant moi un aigle blanc qui planait au-dessus du forum et qui, intimidé par la multitude, n'osait s'abattre vers son maître; cet objet, auquel on ne s'attendait pas, excita de nouveau l'intérêt. L'apparition subite de l'oiseau de Jupiter me fit passer pour un ami des Dieux, et fut regardé comme un présage des plus favorables.

J'ignorais d'abord le sujet de ce mouvement, en voyant tous les regards se porter à la voûte du ciel. Quand je reconnus le volatile, je fis élargir le cercle du peuple autour de moi, puis je tendis la main à l'oiseau. L'aigle blanc après avoir décrit une grande spirale dans l'air, au-dessus de ma tête, vint se poser sur mon épaule. Je le plaçai à l'angle d'une corniche voisine; et il y resta constamment jusqu'à mon départ.

L'impression qu'il fit sur les assistans acheva de me les gagner tous, avant d'avoir pu proférer une seule parole. L'effet en fut si rapide, que toute la ville s'en ressentit. Tout est prodige pour le peuple. Le reste des citoyens sortit des maisons à cette rumeur. Le forum ne put contenir la foule. Mes quatre compagnons eurent beaucoup de peine à obtenir enfin le silence.

Le premier mot que je hasardai, tout aussi naturel que le reste, en imposa cependant beaucoup : Je dis : « Que les femmes se retirent dans le temple de Junon; je m'y rendrai pour elles ».

Quelques spectateurs plus mal intentionés que les autres, et qui avaient recueilli officieusement de faux bruits peu honorables à ma personne, s'écrièrent : « Il faut demander au

chef de ces nouveaux venus qu'il nous montre sa cuisse d'or ou d'ivoire ».

« Crotoniates ! repris-je en souriant, je vous la découvrirai, le jour où l'on vous montrera l'épaule ou la côte d'ivoire de Pelops. Dans mon voyage en Elide, je ne pus jamais obtenir cette faveur ».

On se tut ; on redoubla d'attention. Enfin je commençai un discours conçu à-peu-près ainsi :

« Crotoniates ! Que voulez-vous de moi ? Je viens au contraire vous demander un asile, et la paix exilée de tout le reste de ce vaste continent. Je n'ai rien pu en faveur de Samos, ma patrie infortunée. J'ai été plus heureux dans Agrigente. Mais à Crotone, je ne vois point de tyran. Citoyens, il ne vous faut tout au plus que des conseils et de bons exemples. Sans doute, vous n'avez point oublié que vous êtes colonie de Sparte, et que votre fondateur était contemporain du sage Numa. S'il s'est glissé quelques abus dans le sein de votre république, nous y remédierons ensemble ; car, fut-il *aussi vieux qu'Annacus* (1), un préjugé n'en devient pas plus saint ; et il est toujours temps d'y renoncer.

Crotoniates ! votre cité est la première de l'Italie, quant aux forces politiques : l'est-elle quand aux mœurs républicaines ? Mais vous ne ressemblerez pas au *Militidès* d'Homère, qui attendit la ruine de Troye, pour lui porter secours.

Conformément à la loi que Charandès de

(1) Proverbe grec. Annacus était un prince antérieur à Deucalion.

Tyr porta jadis aux Athéniens, je viens, sans armes, fonder parmi vous un établissement tout-à-fait étranger aux grands intérêts de la politique. Vous avez des sénateurs et des magistrats ; je vous renvoye à leur prudence. Permettez-moi seulement d'ouvrir, dans votre cité, une école de mœurs, et de consacrer un temple aux Muses. Car il me semble que ces deux institutions vous manquent ».

Un homme du peuple éleva la voix pour me dire : « Initié ! il nous manque bien autre chose ; veuille être notre législateur ».

Je repris :

« Tout au plus votre arbitre ». Le même homme du peuple continuant de s'adresser à moi : « Eh bien ! initié ! dis nous ! le soleil qui luit, luit pour tout le monde également ; pourquoi n'en est-il pas de même de la terre ? Explique-nous cette différence entre la terre et le soleil. Tu as beaucoup voyagé. Est-ce par tout de même ? As-tu rencontré, par tout, des peuples où le petit nombre possède tout, où la multitude n'a presque rien ? As-tu vu l'inverse quelque part » ?

PYTHAGORE. Oui ! Crotoniates ! Il est des nations, (elles sont rares, il n'est que trop vrai), chez lesquelles la terre, comme le soleil, est à tout le monde ; mais ces peuples ont autant de vertus que les autres ont de vices ; mais ces peuples ne souffrent chez eux ni superflu, ni luxe ; mais ces peuples n'ont d'autres sciences que les lumières naturelles. Citoyens, pour être tous égaux à Crotone, commencez par être justes ; l'égalité, sans la justice, est une chimère ».

Je cessai un moment de parler. L'aigle blanc,

qui crut, sans doute, que nous allions retourner dans notre retraite, battit des ailes comme pour se disposer à partir. Le peuple attentif à tout, frappa des mains, comme pour confirmer les applaudissemens de l'oiseau de Jupiter. Je repris : « Crotoniates ! certes ! de tous les gouvernemens humains, le plus sublime serait la république des égaux ; mais il faut vous prévenir que de tous les régimes, c'est le plus difficile, non pas à fonder, mais à maintenir. Je viens parmi vous en faire l'essai, et vous en offrir les prémices ».

Plusieurs sénateurs et magistrats se présentèrent, fort empressés ; ils me parurent même un peu inquiets. Pour les rassurer, je me disposais à quitter la tribune pour la leur céder. A ce mouvement, le peuple s'écria : « Non ! non ! initié, libérateur des Agrigentains, reste à la tribune ; nos sénateurs se rangeront à tes côtés. Ecoute les griefs des uns et des autres ; reçois nos plaintes, et sois notre médiateur ou notre juge ».

Je répliquai qu'il n'appartenait point à un étranger de s'immiscer ainsi dans le gouvernement d'une contrée où il ne faisait que passer.

Il fut répondu :

« Nous le voulons ainsi. Entends nous ».

Alors plusieurs orateurs d'entre le peuple se disputèrent la parole, et voulurent haranguer tous à la fois. D'une autre part, des citoyens de la classe opulente s'apprêtaient à répondre. Les magistrats placés près de moi n'osaient ouvrir la bouche, et ne savaient trop ce qu'ils devaient attendre de ma personne. Je leur dis tout bas : « Ne craignez rien ». Puis élevant la voix : « Habitans de Crotone,

calmez-vous ; je ne suis pas venu dans ces murs pour vous exaspérer les uns contre les autres. Je vous l'ai déjà dit. Permettez-moi seulement d'ouvrir, au milieu de vous, une école de mœurs. Le temps fera le reste. Vous ne pouvez, raisonnablement, vouloir une réforme que pour la génération qui s'élève. Confiez-moi vos enfans ; et que les pères tâchent de se supporter encore quelques années, et se préservent d'une plus grande corruption ; c'est tout ce que vous devez faire en cet instant ».

Une voix sortit de la foule et fit entendre ces paroles : « Ces moyens sont trop lents. Le peuple est trop malheureux, les riches sont trop durs, les magistrats trop insoucians. Qui nous empêche de passer, tout de suite, au régime de l'égalité, sans laquelle l'indépendance est un vain nom ? Initié ! sois notre guide, nous te suivrons ».

« Eh ! mes amis ! répondis-je. J'aurais la douleur de vous voir revenir presqu'aussitôt sur vos pas, pour devenir plus malheureux encore que vous n'êtes. Vous ignorez les suites affreuses d'une révolution politique, entreprise avant d'avoir été mûrie. Sachez-donc que toute révolution politique est semblable à l'Y. C'est un grand chemin qui se divise en deux routes dont l'une aboutit au despotisme, l'autre à l'anarchie.

Croyez-en mon expérience, et bornez-vous, pour le moment, à une réforme dans l'éducation de vos enfans. Ployez la jeunesse de cette ville à de sages institutions. Je vous le dis encore ; pour qu'une révolution soit salutaire à tous, elle ne doit être l'ouvrage ni du

peuple, ni de ses magistrats. A l'instruction seule, il appartient d'améliorer l'espèce humaine : il est d'autres moyens plus prompts; mais ils sont violens, et causent beaucoup plus de dommages qu'ils ne rapportent de bons fruits».

Tous les assistans ne furent pas également satisfaits de mes principes trop modérés pour les ambitieux qui, d'une étincelle, voulaient faire un embrâsement. On n'avait pas eu le loisir de préparer la multitude à une catastrophe. La saine partie se rendit à la solidité de mes conseils ; on me pressa de siéger parmi les sénateurs : je m'en défendis ; « Crotoniates ! la place d'un magistrat des mœurs est dans son école ». Mais je ne pus empêcher qu'il ne fût enjoint au conseil des mille de me consulter dans les événemens difficiles.

J'avais harangué les Crotoniates sur les degrés même d'un autel d'Apollon ; dans le voisinage, un temple était à peine achevé ; on le destinait aux Dieux étrangers, inconnus et barbares. Un décret du sénat fut en même-temps rendu pour me mettre en possession de cet édifice, qu'on appela l'asile des Muses, jusqu'à ce qu'on eût arrêté le jour de sa consécration aux neuf Divinités.

Le lendemain, je ne manquai pas de me rendre vers le milieu du jour dans la tribu *Lampriade*, au temple de Junon, qui, à notre arrivée, était déjà rempli de citoyennes de tout âge et de tout rang. Mon premier soin fut de déposer une *longue* couronne de fleurs des champs aux pieds de la Déesse. Ensuite, remarquant que plusieurs femmes richement vêtues s'étaient emparées des premières places, je dis en souriant : « D'aussi brillantes parures

pourraient me distraire. Je désire avoir près de moi et sous les yeux celles d'entre vous, citoyennes, qui n'ont d'autres ornemens que leurs grâces naturelles ».

On se hâta, au bruit des applaudissemens, de déférer à mon vœu. Ce déplacement ne se fit pas non plus sans quelques murmures étouffés. Le grand nombre était pour moi.

Le calme et le silence une fois rétablis, je parlai de cette manière :

« Citoyennes de Crotone ! on voulut me dissuader de vous adresser des conseils. A quoi serviront-ils, m'a-t-on dit ? L'esprit des femmes est un despote plus difficile à réduire que Phalaris ».

On ajouta :

« Initié ! tu aurais toute l'éloquence d'Apollon, que tu ne parviendrais pas à persuader aux femmes, seulement un peu de modération dans leurs parures. Les femmes tiennent plus aux parures qu'à leurs maris, à leurs enfans, même à leur propre existence ».

« Citoyennes de Crotone ! ceux qui me parlèrent de la sorte, furent loin de me convaincre, puisque me voici en ce jour au milieu de vous. J'aurais cru vous faire outrage, que de renoncer au dessein que j'avais formé de nous entretenir un moment ensemble. Hier, vos maris, vos enfans, vos pères, me demandaient une réforme dans les mœurs. Adressez-vous aux femmes, leur ai-je répondu ; confiez-leur ce soin ; elles seules doivent être les dépositaires et les gardiennes des mœurs publiques. Investissez-les de toute votre estime ; qu'elles puissent s'honorer à leurs propres yeux comme aux vôtres ! elles seront les pre-

mières à renoncer à ce luxe indécent, corrupteur et ruineux, qui finirait par renverser Crotone, ou l'avilir même au-dessous de Sybaris.

« Citoyennes ! j'en ai pris l'engagement en votre nom, certain de n'être point désavoué par vous. Oui, sans doute, vous renoncerez de vous-mêmes aux scandales de la vanité, qui n'embellissent pas, et dont vous n'avez point calculé les suites désastreuses. Vous pouvez vous glorifier d'obtenir sans peine tout de notre sexe ; votre ascendant vainqueur ne saurait vous être contesté. Il est pour vous un triomphe plus beau, plus glorieux encore : c'est de vous vaincre vous-mêmes, c'est de savoir résister à de vains désirs, à de fausses jouissances qui, tôt ou tard, entraîneraient votre propre dégradation et celle de la patrie dont vous êtes l'orgueil. Eh bien ! il faut vous le dire ou vous le rappeler ; le luxe, dont vous êtes l'ame ou le prétexte, le luxe des vêtemens ou de la table, est le plus grand ennemi domestique d'une nation. L'air de prospérité qu'il donne à une ville cache les maladies politiques les plus graves ; et voici ce qui arrive nécessairement :

« Des citoyennes remplies de vanité veulent éclipser leurs égales ; elles y parviennent, et se satisfont pendant un temps. Mais les autres, par une mauvaise honte, rougissent de la simplicité de leurs habits, comme elles rougiraient d'une absolue nudité : les voilà devenues rivales des premières. Les parens, les époux, ne peuvent résister aux instances, aux larmes. Les familles les plus aisées s'appauvrissent pour soutenir les frais de cette lutte ridicule :

on se permet les ressources les plus suspectes pour remplir ce vide, dans les fortunes privées ; les salaires de la république ne suffisent plus ; on dilapide le trésor commun ; le négoce devient un trafic frauduleux ; l'antique bonne-foi cède à une industrie peu délicate ; les sentimens généreux s'éteignent, et font place à des goûts frivoles. Des guerres, des calamités nationales surviennent ; plus d'amour pour la patrie ! L'ennemi le moins fâcheux devient redoutable ; on combat mollement, ou l'on fuit. On se hâte de conclure une paix déshonorante, pour rentrer dans ses foyers et reprendre une vie dont chaque jour se passe tout entier dans de coupables loisirs. C'est à ce degré d'avilissement et de misère, que les femmes ont amené cette superbe Babylone, dont on ne parle encore que pour exprimer l'infamie d'une ville pleine de luxe et vide de mœurs.

« Citoyennes de Crotone ! soyez toujours modestes et sobres (1), pour être toujours sages et considérées. Vous soutiendrez l'honneur des villes grecques, dont la vôtre est l'une des colonies les plus recommandables. Vos plus chers intérêts sont entre vos mains. Douées de vertu et de beauté, que vous faut-il encore ? Faites à Junon, que vous ne surnommez pas *Lacédémonienne* sans motifs, faites à Junon le sacrifice de ces parures empruntées à l'art ; la nature vous en dédommagera. Pensez que vous dépouillez la patrie, en vous revêtissant d'un habit de luxe. La parure

(1) D'où est venu le proverbe : *Non bene casta, si bene pasta.*

d'une bonne citoyenne est la santé de son mari et de ses enfans, et la prospérité de son pays.

« Et vous, jeunes filles de Crotone, le plus bel espoir de la contrée ! les *bandelettes* qui retiennent votre chevelure (1), pour être *virginales*, ont-elles donc besoin d'or ou de pierreries ? Certes ! vous ne le pensez pas »....

J'allais continuer, en m'abandonnant à l'abondance du sujet ; mais Zaleucus, en agitant ma robe, me fit remarquer que déjà mon discours fructifiait. Plusieurs jeunes femmes, touchées de mes considérations, détachaient de leurs oreilles les riches joyaux dont elles étaient naguères si vaines ; d'autres désagraffaient leurs ceintures chargées d'or. Nous en vîmes qui, à travers la foule, avaient percé déjà jusqu'aux autels de Junon, et d'une main furtive, y déposaient des *bracelets*, des anneaux, des bagues, des aiguilles, des colliers ; une toute jeune fille y porta une bandelette dont les extrémités avaient pour ornement un léger gland d'or. Nous vîmes des mères de famille tenir conseil avec leurs enfans, et se dépouiller de toutes leurs parures, ne gardant que les fleurs naturelles qui parfumaient leur sein. En peu d'instans la statue de Junon se trouva encombrée jusqu'aux genoux par les monceaux d'ornemens qu'on y apportait (1).

Je m'écriai alors : « O Junon ! Divinité des

---

(1) *Virgineae vittae. Vittae tenues, insigne pudoris.* Ovid. *ars amandi.* I.

(2) Des prédicateurs chrétiens ne purent faire ce de quoi un philosophe payen vint à bout. Bayle.

bons ménages ! Non ! jamais tu ne reçus d'offrandes plus saintes ».

Mon aigle blanc, qui m'accompagnait encore (1), et qui avait pris sa place à côté du paon de la Déesse, vint à moi, et me couvrit un moment de ses ailes : ce qui fut remarqué, et donna une sorte de prestige à cette scène toute morale.

Je repris, en m'adressant à mes quatre compagnons :

« Mes chers disciples, passons au sénat, et portons-lui tous ces trésors pour qu'il en dispose selon les besoins de la République ; Junon elle-même y consent et nous l'ordonne ».

Les prêtres qui, jusqu'à ce moment, ne s'étaient point montrés, s'avancèrent pour réclamer leur part de ces riches dépouilles : mais Abaris, sa javeline à la main, alla vers eux ; et d'un geste qu'ils comprirent, les réduisit au silence et à la retraite.

Nous sortîmes tous du temple. J'étais encore sur le seuil, quand je me sentis la main pressée dans celle d'une jeune vierge qui n'avait pas eu besoin de faire le sacrifice d'aucune parure superflue.

« Sage Pythagore ! me dit-elle à voix basse, et en baissant les yeux : Es-tu marié » ?

« Non », lui dis-je.

Elle, sans me quitter la main, se retourne vers le sanctuaire, et s'écrie, mais de sorte à n'être entendue que de Junon et de moi :

« Bonne Déesse ! qui préside aux chastes unions, je te rends grâces ! il n'est point marié.

(1) *Pythagoras cum aquilâ colloquens visebatur.*
Ammianus Marcell.

Achève de m'être favorable. Fais qu'il soit sensible à l'attachement de Théano, originaire de Crète, et née à Crotone, il y a quatre lustres, fille de Pythanacte. Sage initié ! voudrais-tu pour femme d'une fille jeune encore, qui, jusqu'à ce jour, n'avait distingué aucun homme, et qui fait vœu de ne plus vivre qùe pour toi, quelle que soit ta réponse » ?

Nous nous retirâmes un peu à l'écart, et je lui dis :

« Où est celle dont tu me parles » ?

« Devant tes yeux, reprit-elle : c'est moi ».

Elle m'adressa ces derniers mots avec une candeur qui me toucha. Un regard jeté sur elle acheva de me décider. Je vis une femme plus intéressante encore que belle. Vêtue de blanc, une couronne de roses blanches était toute sa coîffure. Le charme de l'innocence, comme un voile, couvrait toute sa personne.

« A la sortie du sénat, m'ajouta-t-elle, en se retirant pour rentrer dans la foule des citoyennes en marche, permets-moi de te conduire à mon père ».

Mais ce fut elle qui, dans son impatience ingénue, après le cérémonial, me présenta Pythanacte, en lui disant :

« Cher et vénérable auteur de mes jours, depuis quelques années, tu répètes sans cesse aux Dieux : Faites que ma fille rencontre pour mari un homme sage. Eh bien ! mon père ! je l'ai trouvé : le voici. Remercions les Dieux ».

Pythanacte lui répondit :

« Ma chère Théano, je ne vois encore que la moitié de mon vœu d'accomplie. Si Pythagore a pris de son côté l'engagement de ne

s'unir qu'à une femme d'un mérite égal au sien : ah ! ma chère Théano ! malgré tous mes soins pour ton éducation, n'as-tu pas à craindre. . . . — »

« Mon père ! que me dis-tu » ! reprit Théano, en laissant échapper une larme.

Je pris la main de Pythanacte, puis celle de Théano, et je leur dis : « Menez-moi dans vos foyers. . . . » Le soir même, sans plus de renseignemens, Pythagore et Théano consentirent à s'épouser quelques jours après. L'innocence est la sympathie des ames.

Mes bien aimés disciples ! ces particularités, jusqu'à ce moment connues de moi seul, devaient un jour être sues aussi de vous.

Enfin, après quelques délais, assisté de mes quatre premiers disciples, j'ouvris mon école sous le vestibule même du temple des Muses. Depuis plusieurs années, je méditais le plan de cette institution. J'en donnai un aperçu à mes premiers auditeurs : ils étaient nombreux ; ils remplissaient toute la place environnante, et se pressèrent devant moi pour m'entendre. Du haut des degrés du temple, je leur adressai ce discours, dont il n'y avait de préparé que les principales lois de mon école :

« Crotoniates ! l'entreprise que vous et moi nous commençons aujourd'hui, est nouvelle, grave, et de difficile exécution. Le devoir que je m'impose est saint ; peut-être faudrait-il un Dieu, ou tout au moins un héros de la force de votre fondateur (1), pour remplir dignement cette tâche.

» Je me propose la perfectibilité de l'espèce

(1) Hercule.

humaine. J'ai besoin d'une confiance entière et presqu'aveugle. Pour l'obtenir, commençons par nous bien connaître tous. Avant d'être admis à mes institutions, consentez à subir un examen sévère et de longues épreuves. Vous avez le droit de me récuser pour votre maître. Je crois aussi pouvoir vous dénier pour mes disciples. J'exige donc pour préliminaires, trois années de silence.... D'autres enseignent à parler, moi j'apprends à se taire.

« Je ne viens pas enlever le fils à ses parens, l'époux à sa femme, l'ami à son ami, le citoyen à ses lois et à ses magistrats; je suis venu fonder une école seulement; mais je veux que cette école soit la société des égaux; la communauté des biens en sera le premier caractère. Divers degrés d'instruction seront établis par moi, selon les variétés d'intelligence de mes élèves. Ils seront bien tous de la même famille, mais plus ou moins éloignés du tronc. Aux uns je ne parlerai que par symboles et derrière un voile; les autres, en petit nombre, seront admis près de moi pour voir la vérité nue et face à face, sans intermédiaires.

« Crotoniates, acceptez-vous ces premières lois?... »

Les jours suivans, le concours fut moindre; je m'y étais attendu. Placé à l'entrée du sanctuaire, au milieu de mes quatre premiers disciples, du père de Théano, devenue ma compagne, et en présence de trois magistrats que je demandai au corps des sénateurs, je donnai mes premières leçons à tous ceux qui se présentèrent. Comme j'en avais prévenu, un grand voile fut baissé entre eux et moi. J'établis quelqu'ordre dans la distribution de mes enseignemens.

gnemens. J'annonçai les mon[illegible]s que je voulais consacrer à l'instruction de l'adolescence, de la jeunesse, même de l'âge mûr. J'engageai les citoyens d'une même profession à se réunir. Tous les états de la société civile vinrent donc tour-à-tour écouter mes préceptes généraux, qui servent de base à mes lois communes. Je donnai toute une année à cette ébauche.

Pareil établissement n'existait encore nulle part (1). Il n'était venu à l'idée d'aucun des sages connus jusqu'alors, de se communiquer ainsi aux autres hommes. Tout au plus faisaient-ils un élève, pour être le dépositaire de leur doctrine ou de leurs découvertes. Ils vivaient isolés, et n'éclairaient qu'une solitude, comme la lampe d'un tombeau. Phérécyde lui-même n'avait que des auditeurs de passage.

Je donnai du moins le goût de la science, et l'on en sentit davantage le besoin. Tous les habitans de Crotone vinrent à moi. Les premiers personnages de la ville ne parurent pas les moins empressés. Dans cette foule, il se glissa beaucoup de curieux. Ce voile surtout, posé entre le maître et la tourbe des écoutans, m'attira beaucoup d'ennemis. Tout cela était calculé dans mon plan.

Dès la seconde année, des étrangers, en assez grand nombre, se mêlèrent aux Crotoniates dans mon école, et en imposèrent à ceux-ci. Mes leçons étaient fréquentes, mais courtes; et mes symboles donnaient à réfléchir dans les intervalles. Déjà plusieurs avaient franchi les murailles de la ville et s'étaient répandus dans

(1) *Septem sapientes sibi sapiebant potiusquam aliis.* Vide cap. VI. *philosophia italica* Schefferi.

l'Ausonie jusqu'à Rome. Cette république naissante m'envoya plusieurs élèves. Il m'en vint d'autres de la Sicile. Je retins tout ce monde en haleine jusqu'à la fin de la troisième année. On me pressait fort de passer toute cette foule au *criterium* que j'avais solennellement annoncé. Chacun était, à ce sujet, dans une impatience vive.

Mes affaires domestiques me servirent longtemps de prétexte pour éluder, ou du moins pour éloigner le moment de l'espèce d'initiation tant desirée.

§. C C.

Pythagore va rendre les derniers devoirs à Phérécyde.

La première année de mon union avec Théano me rendit père d'une fille (1). Quinze mois après, je me vis un fils. Il me fallut régler l'héritage de mes aïeux à Samos, par des intermédiaires. Enfin, j'allais céder aux instances qui dégénéraient en importunités, lorsqu'un événement fâcheux m'obligea de m'absenter de Crotone. J'appris la nouvelle d'une maladie incurable survenue à mon respectable maître, Phérécyde, retiré à Délos, et abandonné à lui-même dans cette île indigne de recevoir le dernier souffle de sa grande ame. Je me déterminai aussitôt à faire ce voyage, pour rendre les derniers devoirs au mortel à qui je devais plus que l'existence. Charondas, Zaleucus et Abaris, sous les yeux du sage Py-

(1) Damo.

thanacte père de ma femme, furent chargés, par moi, de redire mes leçons jusqu'à mon retour. Zamolxis seul m'accompagna.

D'une seule haleine de vent, je fus porté de la mer d'Ionïe dans celle d'Egée, parmi les Cyclades dont l'île de Délos est la reine orgueilleuse. Elle occupe parmi elles la place du foyer dans une maison. Eole et mon pilote semblaient se disputer le prix du zèle à servir mon impatience. Il me tardait d'être près de Phérécyde, l'unique objet de ma sollicitude. J'espérais satisfaire au vœu de mon ame, aussitôt le débarquement; mon jeune élève, qui s'obtinait à me rendre tous les bons offices d'un serviteur fidelle, trahit mes intentions, contre son gré sans doute, en ne taisant pas mon nom à un insulaire curieux.

J'arrivai à Délos, précisément le soir de la dernière journée des fêtes trop fameuses qu'on y célèbre tous les quatre ans à la gloire de Diane et d'Apollon. Je me vis entouré d'un groupe nombreux, et j'entendis répéter : «C'est Pythagore, l'initié de Thèbes et le vainqueur de Phalaris. Il vient sacrifier aussi sur les autels de Délos ». J'allai droit à celui d'Apollon, examiner de nouveau la statue qu'on dit être du temps d'Hercule, et même son ouvrage, ou du moins une offrande de ce grand homme.

Des Déliaques et autres marchands de victimes établis sur la place du temple (1), s'approchèrent de moi. Je les repoussai avec indignation : « Retirez-vous, leur dis-je, en éle-

(1) *Déliaques*, gens faisant trafic d'œufs, chapons et volailles.

vant la voix pour être entendu de tout le peuple étonné ! que ma main se dessèche, avant qu'elle soit souillée de sang ! Que d'autres religieusement barbares, égorgent d'innocens animaux aux pieds de Diane. Le culte que je veux rendre au grand Apollon *Jenetore* (1), sur son trépied saint, ne coûtera la vie à aucun des êtres dont il est le père. Mon offrande sera aussi pure que les rayons de Pœbus.

Bien loin de sacrifier des animaux, je regarderais comme un crime d'enlever le sexe aux coqs de Délos (2). J'en jure par la lyre, type sacré de cette île sainte. Déliens ! Répondez-moi. Cérès n'est-elle pas une aussi grande Divinité qu'Apollon ? Le jour de ses solennités, faites-vous ruisseler le sang sur ses autels ou sur ceux de Pallas la *Prévoyante* (3) ? Vous vous contentez d'offrir à ces deux déités un long pain de la plus belle farine ; et votre hommage est toujours bien reçu. Déliens ! j'en agirai de même à l'égard d'Apollon...

Zamolxis, apporte-moi des fleurs et des fruits, de la farine et de l'encens. Le sage Phérécyde m'apprit, autrefois, à honorer ainsi les Dieux ».

« Etranger, s'écria le souverain pontife de Délos, quel mot tu viens de laisser échapper ! Cesse de profaner ce temple, en y prononçant le nom d'un impie réprouvé du ciel et de la terre. Nous interdisons l'approche de ces lieux aux chiens impurs ; l'indécence de leurs amours ferait rougir notre chaste Divi-

(1) *Genetivus*. Macrob. *saturn*. III. 6.

(2) Reproche indirect fait aux Déliens, qui étaient dans cet usage.

(3) Dont on a fait depuis la Providence.

nité : la présence d'un sacrilége souillerait davantage encore ces augustes parvis.

PYTHAGORE. Prêtre, rassure-toi. La piété véritable est la reconnaissance. Malheur aux ingrats qui laissent périr dans le plus lâche abandon un sage éclairant le monde par son génie et ses vertus. Insulaires superstitieux, la postérité vous reprochera ce crime, qui ternit tout l'éclat des fêtes de Délos. Vous n'avez pas toujours été *méconnaissans*, comme le prouve le culte que vous rendez à Apollon, votre bienfaicteur, tant qu'il vécut.

La hardiesse de mes paroles en imposa. Je m'en aperçus et redoublai d'audace : « Habitans de Délos ! Mettez mieux en pratique le précepte que vous faites lire, inscrit sur le frontispice de ce temple : « Il n'existe rien de plus beau pour l'homme que la justice »... Le grand prêtre n'osa répliquer. Les assistans baissèrent les yeux ; et chacun s'en alla tout confus, excepté une vieille femme qui, sitôt qu'elle se vit seule, m'aborda pour me dire à voix basse : « Etranger, il n'y a que toi qui ait eu le courage de parler tout haut en faveur du malheureux Phérécyde. Il est abandonné de toute l'île; et sans mes faibles secours, il n'existerait peut-être plus. Il n'est que trop vrai ; il a constamment refusé aux Dieux un hécatombe d'animaux. Il n'en est que trop puni. Mais peut-on en vouloir encore à un homme qui souffre tant » ?

PYTHAGORE. Femme généreuse ! conduis-nous vers sa demeure. Je viens, tout exprès, pour lui rendre les devoirs de l'amitié reconnaissante.

LA VIEILLE FEMME. Il ne veut se montrer à personne. J'eus bien de la peine à lui faire

accepter mes services et un asile sous mon toit solitaire.

En disant ces mots, elle me conduisit dans un lieu écarté. Nous entrâmes. Je pénétrai jusqu'à une couche indigente, fermée par quelques lambeaux de draperies usées.

PYTHAGORE. Cher et respectable Phérécyde! O mon maître!

N'approche pas, me répondit une voix débile.

PYTHAGORE. Reconnais ton disciple. Refuserais-tu de voir et d'entendre Pythagore?

PHÉRÉCYDE. Ah! c'est toi .... regarde. (Il me tendit une de ses mains; celle d'un squelette n'est pas plus décharnée :) mon visage et le reste du corps ressemblent à ma main. Tu vois dans ma personne une victime des vengeances sacerdotales. Poursuivi par les prêtres de mon pays, à cause des opinions que tu sais, j'espérais trouver contr'eux un refuge à Délos. Je ne pus y rester long-temps inconnu. Les grandes solennités arrivèrent. Je n'allai point au temple. Le pontife s'aperçut de mon absence, et m'en fit un crime aux yeux des insulaires. Je n'avais point dissimulé ma pensée sur les cultes. Je fus dénoncé aux serviteurs des Dieux. On s'empressa de leur redire quelques paroles proférées par moi dans mon indignation contr'eux. « Non! avais-je dit un jour. Je ne sacrifierai jamais aux Divinités le sang et la chair des animaux utiles et paisibles, pour satisfaire à la voracité des ministres de l'autel de Diane ou d'Apollon ».

Le souverain pontife se vengea; j'aurais dû m'y attendre. Il conjura les Dieux sur ma tête, et prononça contre moi, en leur nom, de saintes

malédictions. De ce moment, les insulaires fanatiques, dociles à la voix de leurs prêtres, me refusèrent impitoyablement les bons offices du voisinage. Chacun prit la fuite à mon aspect. Personne ne voulut avoir le plus léger commerce avec moi. Je me vis dénué des choses les plus nécessaires à l'existence. Et sans la crainte d'irriter les Dieux, en violant l'hospitalité envers un étranger, on m'eût jeté tout vivant à la mer. Si l'on eût pu, on m'eût refusé le bienfait de l'air. On m'interdit ceux du feu et de l'eau. On me réduisit à me nourrir du rebut des alimens les plus mal sains. De mauvais germes passèrent dans mon sang. Une sueur visqueuse découle de tous mes membres. Atteint du mal pédiculaire, je ne dois le reste de vie qui m'anime qu'aux soins tardifs d'une femme en qui les glaces de l'âge n'ont point réfroidi le sentiment de la pitié. Le collége des prêtres, habiles à profiter de toutes les circonstances, triomphe, en persuadant, sans beaucoup de peine, au peuple crédule, que l'état affreux où je me trouve, est un châtiment visible des Divinités de l'île.

PYTHAGORE. O mon sage maître ! Devais-tu donc périr du mal des poëtes débauchés ? Alcman et Phérécyde devaient-ils subir mêmes destins ?

PHÉRÉCYDE. Vainement, je mâche des feuilles de menthe sauvage ; vainement je fais usage d'ail pilé dans du vinaigre et du nitre ; ainsi que du suc de raifort; le trépas s'avance : mais mon cher Pythagore ! je mourrai plus content, puisque je t'ai vu.. Retire-toi. Laisse-moi achever une existence douloureuse et rébelle à tous les remèdes. Tes soins ne sau-

raient m'être profitables, et pourraient nuire à ta santé. Conserve tes jours pour l'intérêt de la vérité, dont je t'ai transmis le flambeau.

PYTHAGORE. O mon cher maître ! Je ne vous quitte plus. Ma place est à vos côtés. Je veux partager avec cette femme vertueuse les devoirs que des hommes sacriléges refusent de rendre au génie et à la sagesse.

Phérécyde s'enveloppa dans les draperies qui le couvraient. J'eus beaucoup de peine à le faire consentir à cé que, du moins, j'appelasse à mon aide toutes les ressources de l'art médecinal, pour adoucir ses maux, si je ne pouvais atteindre à leur guérison. J'obtins un succès précieux. Je prolongeai, de plusieurs jours, la trame de sa vie. Et du moins, ses derniers momens furent calmes. La main de l'amitié lui ferma les yeux.

Voici les dernières paroles de Phérécyde :

« Empare-toi de mes écrits, pour en publier ce qui te semblera le plus digne de l'être. Je ne suis pas également satisfait de toutes mes compositions. Je n'ai pas tout dit ; je laisse beaucoup de choses à deviner . . . ».

Le souverain pontife essaya d'ameuter contre moi la multitude, mais en vain ; on fut touché des soins que je prenais de Phérécyde, avant sa dernière heure et après son trépas. Je transportai sa dépouille à Scyros, et j'en confiai la garde à cette même femme qui m'avait prévenu, après avoir mis sa vieillesse à l'abri du besoin. Ces devoirs religieux remplis, je retournai à Crotone, d'où j'étais sorti depuis trois mois.

Plongé dans la douleur, je quittai Délos, au moment que Bion, l'abréviateur de Cadmus, embrassait le rivage pour aller voir et sou-

lager Phérécyde. Je lui dis : « Tu arrives trop tard ; il ne reste plus du grand homme que le souvenir de sa haute sagesse, et des persécutions qu'elle lui attira. Vas sur son cénotaphe ajouter un nouveau chapitre à l'histoire ».

§. CCI.

Retour de Pythagore à Crotone. Etat politique et moeurs de cette ville.

Il me vint à la pensée de ne pas rentrer tout de suite dans mon école, et de savoir quels effets avait produit mon absence. Je me retirai pour cela dans la grotte habitée déjà par moi, lors de ma première apparution sur le territoire de Crotone. Zamolxis alla secrètement annoncer mon retour à ma famille et à mes amis. Quelques jours avant celui que j'avais arrêté pour me remontrer dans Crotone, Milon vint en hâte ; le soleil n'était encore qu'au milieu de sa course. « Maître, me dit-il, ta présence n'a jamais été plus nécessaire qu'en ce moment parmi mes concitoyens ; une grande injustice est sur le point de se commettre. D'un mot tu peux sauver la vie à cinq cents familles. Voici l'événement. Avant ton départ, on t'avait informé des troubles intérieurs qui s'élevaient chez nos voisins les Sybarites. Le désordre, depuis, est au comble dans leur ville. Le génie ambitieux et malfaisant de Thelys, qui s'est toujours conservé l'un des premiers magistrats, y domine sans plus d'obstacles. Pour achever de gagner la confiance du peuple, il vient de condamner au bannissement cinq cents fa-

milles, et d'ordonner l'aliénation de leurs propriétés, pour en distribuer le prix à la multitude, qui déjà le proclame son bienfaiteur. Tous les bannis sont accourus ce matin à Crotone; réunis sur la place publique, ils embrassent nos autels, et se mettent sous la sauvegarde de nos Dieux. A cette vue, le premier mouvement des Crotoniates a été digne des leçons qu'ils ont déjà reçus de toi; ils ont promis assistance et protection aux malheureux réfugiés; mais presque aussitôt que ces derniers, un ambassadeur, chargé des instructions de Thelys, vient d'arriver, pour nous déclarer la guerre, si nons persistons à garder dans nos murs les familles suppliantes. Ce nouvel incident a déjà fait changer d'avis au peuple, intimidé par les menaces de Sybaris. Notre sénat réuni, semble partager cette crainte subite; et peut-être, en ce moment, a-t-on déjà sacrifié les droits de l'hospitalité à ce qu'ils appellent le salut commun. Maître, je suis accouru vers toi, dans l'espoir que tu hâterais ta rentrée dans Crotone, et que tu saisirais cette occasion de signaler ton école par un grand acte de sagesse ».

PYTHAGORE. Milon, retournes à la place publique, et prolonges-en les délibérations jusqu'aux approches de la nuit. Ce sera le moment de mon apparution... Pars... Ecoutes encore... Revêts-toi du costume d'Hercule, et tiens-toi préparé pour m'assister au besoin.

Dès le premier déclin du jour, je me mis en route. Entouré de mes anciens disciples, portant chacun un flambeau, je me présente aux portes de la ville. Comme nous en étions con-

venu, Milon vint au-devant de moi, la tête coëffée de celle d'un lion, et ceinte en outre de toutes les couronnes remportées par lui aux jeux de Pise. Dans sa main gauche, était une torche allumée; et dans sa droite, une lourde massue qu'il agitait autour de lui.

Mon triste voyage à Délos avait altéré ma santé; pâle et défait, je laissai croire que j'étais descendu chez Pluton pour en obtenir le retour de Phérécyde parmi les vivans.

A notre vue, un cri général se fait entendre: « Pythagore arrive des enfers! le voilà! le voilà! Ce sont les Dieux qui nous le renvoyent pour présider à nos déterminations! Sénateurs! suspendez vos débats, et ne concluez rien, avant d'avoir entendu Pythagore, l'ami des Dieux et des hommes ».

On nous fait place jusqu'au milieu de l'enceinte occupée par le sénat. L'envoyé de Thelys pressait la décision, et les chefs des cinq cents familles attendaient dans une perplexité cruelle. On me fit asseoir parmi les magistrats suprêmes, le plus jeune d'entr'eux m'ayant cédé sa chaise curule. Milon ne me quitta point, debout derrière moi, entre sa massue et son flambeau. Abaris, Charondas, Zaleucus, Zamolxis se groupèrent sur les degrés, au-dessous de leur maître. Sans l'avoir demandé, j'obtins un silence parfait:

« Oui! peuple de Crotone, j'ai lu sur les tables d'airain déposées à Délos, l'itinéraire des Champs Élisées, et j'ai obtenu la faveur insigne d'y aller converser avec le plus illustre de mes maîtres mort entre mes bras. Je serais resté auprès du grand Phérécyde, si la nouvelle de ce qui vous agite en ce moment n'était pas venue

jusqu'à nous. « Remonte sur la terre, me dit aussitôt le sage de Scyros ; épargne un crime honteux à la ville que tu as adoptée pour dernière patrie. Eaque, Minos et Rhadamante, t'autorisent à parler ainsi à tes nouveaux concitoyens :

« Crotoniates ! quoiqu'il puisse vous arriver, soyez justes ! et méritez l'honneur d'avoir été choisis pour garans des lois de la justice. Homère est puni, dans le Tartare, du crime d'avoir divinisé des actions déloyales. Cinq cents familles de Sybaris sont chassées de leur ville, et l'on donne leurs biens au peuple. Ce n'est pas ainsi qu'il convient de rétablir l'égalité entre le pauvre et le riche. Les familles dépouillées et sans asile ont tourné leurs regards vers Crotone, pour lui demander un abri et du pain, certaines d'en obtenir les premiers secours de l'hospitalité. L'auteur de leur calamité les réclame, sans doute, pour les punir de ne s'être pas laissées périr de faim sur les limites de leurs héritages envahis.

« Crotoniates ! l'on vous menace de la guerre, si vous persistez d'être humains et fidelles à vos engagemens : eh bien ! la guerre ! Milon ! fils de Diotime ! Eaque, Rhadamante et Minos, te chargent spécialement de cette guerre et du châtiment de Thelys, qui déjà ne respirerait plus, si Hercule, dont tu portes la massue, voyageait de nouveau dans ces contrées.

« Crotoniates ! auriez-vous oublié que la peste et une longue guerre civile furent votre punition pour avoir égorgé cinquante jeunes citoyens embrassant la statue de Minerve, pendant le pillage de la ville de Siris.

« Peuple de Crotone ! déjà si célébre par tes athlètes ! sois toi-même un athlète, n'attaquant personne, n'appelant personne à ta défense quand on t'attaque ; mais défendant ceux qui se précipitent dans ton sein comme dans un asile inviolable.

« Crotoniates ! ne placez point votre gloire dans le pillage et la destruction des villes voisines ; faites plutôt de la vôtre un lieu de franchise, ouvert en tout temps à tous les opprimés des trois Mondes.

« Crotoniates ! vous ne rendrez point à leurs ennemis les cinq cents familles qui vous ont choisis pour leurs défenseurs. Les Sybarites vont armer pour les ravoir. Commandés par Thelys, ils vont accourir jusqu'ici pour vous combattre. Milon, à votre tête, repoussera cette agression impie ; vous serez vainqueurs ! une action aussi généreuse effacera la honte de vos derniers combats contre les Locriens.

« Envoyé de Thelys et des Sybarites, va leur redire qu'ils peuvent se mettre en marche ; ils sont attendus ici par les Dieux, ennemis de l'injustice ; et par les Crotoniates, protecteurs de l'innocence opprimée ».

Je me tus. Il n'y eut qu'une seule acclamation : La guerre ! la guerre !

Je repris :

« Crotoniates ! je vous ai promis la victoire ; il est possible pourtant que vous soyez vaincus. Dussiez-vous l'être, je vous conseillerais encore la guerre. Vivre infâme, ne vaut pas une mort vertueuse.

« Crotoniates ! encore une parole : dans la science athlétique, soyez le premier des peu-

ples, j'y consens : mais n'en soyez pas le dernier pour la justice et la pitié généreuse ».

On ne me permit pas d'en dire davantage.

« La guerre ! la guerre ! s'écria-t-on de toutes parts ».

Mes bien aimés disciples ! vous êtes instruits du reste.

Crotone avait à peine le tiers des forces que Sybaris lui opposa. Celle-ci, après deux mois de combats, fut réduite et presqu'anéantie.

Cette expédition commença sous les plus heureux auspices. Milon, à la tête de l'armée de Crotone, était à peine sorti de la ville, qu'il vit accourir vers lui l'Éléen *Callias*, devin de Thelys.

« Braves soldats ! cria-t-il aux nôtres, avancez en toute confiance ; les entrailles des victimes ne présagent rien de favorable aux Sybarites ; mais puisqu'ils sont sourds à ma voix, et s'obstinent à courir à leur perte, je viens me ranger du côté de ceux que les Dieux semblent mener par la main à la victoire ».

La dernière action qui détermina le succès de la campagne en faveur de Crotone, ne réussit qu'à l'aide d'un stratagème. On dirait que, dans tous les événemens de la vie, la ruse et les préjugés font plus que la raison et le courage. Pour hâter l'issue d'une guerre dont les lenteurs eussent coûté tant du sang, je m'avisai de communiquer, dans le secret, une circonstance qui m'avait frappé, à Milon, chargé de la conduite des troupes. Les Sybarites, lui dis-je, ont appris la danse à leurs chevaux. Au moment du combat, ordonne aux trompettes de ton armée de sonner les airs connus de ces quadrupèdes instruits et dociles.

Leurs oreilles en seront à peine frappées, qu'ils voudront exécuter les pas qu'on leur a enseignés ; ils se dresseront sur leurs jambes de derrière, et le cavalier ne pourra plus maîtriser sa monture que pour des évolutions de danse. De ce moment le désordre règnera dans toute la cavalerie sybarite, et nos Crotoniates sont vainqueurs.

Milon fut de mon avis. Il exécuta ce stratagême de guerre avec intelligence et ponctualité ; et tout l'honneur de cette journée et de la campagne entière demeura aux Crotoniates. Les suites en furent affreuses. L'acharnement était si grand entre les Crotoniates et les Sybarites, et la défaite de ceux-ci fut si complète, que le porte-flambeau ne fut pas même respecté (1).

Je fus obligé de me transporter sur-le-champ du carnage, et de crier aux vainqueurs :

« Crotoniates ! respectez la femme, la fille et les enfans de votre ennemi vaincu. Le droit de la guerre ne donne pas celui de tout se permettre. Rappelez-vous Ajax d'Oilée, frappé de la foudre, pour avoir déshonoré Cassandre ».

Ma présence et ma voix obtinrent une trève au désordre.

La cause première de tout ces mouvemens de guerre y périt l'un des premiers ; Thelys et tous ceux de sa faction furent massacrés par cette même multitude dont ils avaient surpris la confiance éphémère. En vain ils se refugièrent autour des autels ; les statues des Dieux plongèrent dans leur sang ; il ruissela sur le pavé des temples, devenus leurs sé-

(1) Héraut chargé du signal de la bataille.

pulcres; car on en mura les portes et les fenêtres : tant le peuple sait peu se contenir dans ses vengeances, comme dans ses faveurs ! Leçon terrible qui n'en corrigera pas davantage !

Cet événement fit plus d'honneur et rapporta plus de profit à Crotone qu'à notre école ; la rougeur me monte au front, en me le rappelant devant vous. L'envie qui nous harcèle sans relâche, ne l'a point oublié, et m'assimile aux saltimbanques, sur leurs trétaux, au milieu de la place publique. Ce serait un problême plus utile à résoudre que ceux de la haute géométrie, de savoir s'il est permis au philosophe de se revêtir, quelquefois, des habits de caractère du charlatan ; de feindre un voyage chez Pluton ; de faire intervenir Eaque, Minos et Rhadamante ; de prendre à témoins Hercule et Phérécyde ; de s'environner de flambeaux, afin de paraître plus pâle, plus décharné ?.. Tout cela est pitoyable. Et la postérité, devenue l'écho de mes contemporains jaloux, me le reprochera, peut-être, avec sévérité. Je pourrais me justifier d'un seul mot ; j'ai réussi ; un plein succès m'a couronné. Mais ce n'est point assez et pour vous et pour moi, je le sais ; et pourtant je n'ai rien de plus à dire, sinon que le sage à qui une telle conduite répugne, même en faisant le bien, doit rentrer chez lui et murer sa maison. Je lui porte le défi solennel d'éclairer le peuple avec les seules lumières de la raison. Si je n'avais usé que de son flambeau, que s'en serait-il suivi ? Crotone eût rendu à leurs ennemis les cinq cents malheureuses familles qui eussent, peut-être, été égorgées en hécatombes ; ou bien, errantes encore quelques temps, elles auraient enfin

trouvé

trouvé une nation généreuse et puissante. La guerre était inévitable. Les Sybarites eussent forcé les Crotoniates de se joindre à eux pour attaquer ou pour se défendre ; et cette ville eût subi, tôt ou tard, les mêmes destinées que sa voisine. L'opprobre et la destruction seraient aujourd'hui son partage.

Ces résultats, flatteurs pour l'amour-propre autant que pour l'humanité, ne me séduisirent pas. Je retournai à mon école, pour n'en plus sortir ; cette modération m'attira de nouveaux reproches. J'appris qu'on disait de moi : « Pythagore a des momens de hardiesse, mais il manque de courage, et n'a point une longue tenue. Parce que le rôle brillant qu'il a joué avec bonheur pendant un seul jour, lui attire la haine secrette des sénateurs obligés un moment de pâlir devant lui ; le voilà qu'il veut s'effacer, dans la crainte de porter ombrage à des ennemis puissans par leur place. Le voilà abandonnant aux crimes l'arène où il a fait une seule fois triompher la vertu ».

Je fus peu sensible à ces reproches piquans ; et le froid examen de tout ce qui m'entourait, me confirma dans mon projet de retraite.

Mes disciples bien-aimés ! encore aujourd'hui, qu'avons-nous sous les yeux ? les deux principaux objets sont le peuple et le sénat ; commençons par ce dernier. Quel assemblage ! bien digne, au reste, de ceux qui l'ont élu. Parmi ces mille têtes, combien en compte-t-on de saines ? Je n'exige point de ces mille sénateurs qu'ils ayent tous du génie ; on peut s'en passer. Le génie ne sert que dans des occasions assez rares ; mais l'expérience des hommes et des choses, et une vie probe ;

mais quelque dignité dans l'ame, ainsi que dans le maintien; mais les premières notions de la justice et de l'équité; mais cette franchise de moyens, qui appelle la confiance: ce n'est pas trop que de vouloir rencontrer ces dispositions dans la personne de gens chargés de donner l'exemple, et de servir de règle aux autres. Le sénat de Crotone en est dépourvu. Ces mille sénateurs sont plus peuple que le million d'hommes confiés à leurs soins. Dans les campagnes, le pasteur est d'une nature plus relevée que son troupeau. A Crotone, les bergers et leurs chiens sont aussi abjects que le vil troupeau qu'ils ont en garde. Les passions les plus basses, les intérêts les plus mesquins, les préjugés les plus grossiers les dominent; et cela peut-il être autrement? Avant d'entrer dans le sanctuaire des lois, quels lieux fréquentaient-ils? les uns étaient prêtres d'Hercule, ou de Priape, ou de Canope, et s'engraissaient de la desserte de leurs autels; les autres, fiers de leurs origines qu'ils font remonter à quelque demi-dieu obscur et local, regardent le reste des hommes avec arrogance ou dédain. Ceux-ci, plus coupables encore, spéculaient sur les calamités publiques, et fondaient leur embonpoint sur le rachitisme de leurs semblables. D'autres ont été tirés de leur charrue qu'ils déshonoraient, en s'enrichissant par des disettes factices, et en provoquant la misère, au sein de l'abondance. D'autres, ministres de Bellone, du moment qu'ils purent se charger d'un bouclier, ont borné toutes leurs études à l'art de tuer les hommes. D'autres, dépourvus d'imagination, n'étaient connus que par de furtives copies

des poëmes d'Homère, qu'ils ont entreprises sans goût, et dans la seule vue de se procurer une existence brillante, aux dépens du génie d'un grand homme. D'autres, abjurant leur ancienne profession d'augure, pour être admis à la chaise curule, hypocrites dans ces deux états, se couvrent mystérieusement d'un épais manteau, pour échapper à l'œil du philosophe, ou pour le paraître aux yeux stupides de la multitude. On les croit profonds, ils ne sont qu'obscurs et vides ; on les croit sages, ils ne sont que prudens ; toujours augures, sous la robe sénatoriale. Tels sont la plupart des choix du peuple, pour exercer les fonctions saintes de législateur ; et c'est ainsi qu'on traîne dans la fange le plus auguste des titres. Ce nom qu'il faut prononcer avec la même vénération qu'on porte à celui des Dieux, est donné, presque sans distinction, aux citoyens qui s'avancent les premiers pour l'obtenir ; et comment exercent-ils la première des autorités, le plus vaste et le plus redoutable des pouvoirs ?

Ce corps composé de membres presque tous viciés, se divise en plusieurs factions. L'une opine pour un chef unique, afin d'en obtenir toutes les grâces, en rampant à ses pieds. L'autre défend la démocratie, dans l'espoir de dominer le peuple en le caressant. L'une proclame la liberté, afin d'immoler sa rivale devant sa statue, et régner despotiquement en son nom. L'autre déclame contre l'indépendance, et démontre qu'elle n'est pas faite pour le peuple, parce que cette faction mieux avisée espère tirer meilleur parti de la servitude que de l'anarchie. S'il est quelques sénateurs

de bonne foi, et recommandables par de louables intentions, leur faiblesse ou leur nullité les fait ressembler à ces chiens qui ne savent que mordre le troupeau et lécher la main du pasteur avide.

Quels fruits les Crotoniates ont-ils retirés, en passant tour à tour sous les divers régimes adoptés par eux, avant notre arrivée sur cette plage? Moins efféminés que les Sybarites, ils ont été plus féroces : ils obéirent long-temps à un seul, faisant d'eux à-peu-près ce qu'il voulait; il vendait, il échangeait, il tondait, il écorchait, il égorgeait son bétail bipède, sans en rendre compte qu'aux Dieux; et les prêtres, arbitres complaisans entre les Dieux et les rois, les réconciliaient sans peine; le peuple payait les frais de la médiation.

Provoquée par des motifs étrangers à elle sans le savoir, la ville de Crotone, comme un malade fatigué d'une attitude douloureuse, se détermine à en prendre une autre. Du régime d'un seul elle passe à celui de tous, ou plutôt à celui de plusieurs, sans s'apercevoir qu'elle parcourt un cercle vicieux, et retourne au point d'où elle est partie; car le régime de plusieurs est encore le gouvernement d'un seul; le moins inhabile d'entre les magistrats obtient sans peine un ascendant plus ou moins visible sur l'esprit de ses compagnons de pouvoir; mais comme tout se fait, le bien et le mal, au nom de tous, tout devient légitime; on s'accoutume aux mesures les plus extraordinaires. On ne peut s'en prendre à personne; si le peuple souffre, c'est qu'il le veut bien; car il est tout puissant. Il n'a qu'à se montrer pour manifester son vœu; et le premier ruisseau de

sang qu'il voit couler sous ses yeux, sans remonter à sa source pour en arrêter le cours, devient un torrent quelques jours après. Quand nous arrivâmes à Crotone, les places publiques en étaient encore teintes. Je demandai : « Citoyens, de quels ennemis est tout le sang dont je vois les traces ». — Ils me répondirent avec le même calme qu'ils gardaient en le voyant couler : « Ce sang nous appartient. La moitié de la ville massacrait l'autre moitié ».

PYTHAGORE. Vous avez donc été en guerre civile ?

LE CROTONIATE. Non pas précisément ; car on ne frappait que sur les échafauds.

PYTHAGORE. Et vous permîtes ces horreurs ?

LE CROTONIATE. Prenez-vous-en à notre sénat d'alors.

PYTHAGORE. Mais votre sénat d'alors me renverra à vous. Adresses tes reproches, me dira-t-il, au peuple dont nous n'étions que les créatures ; puisqu'il ne dit mot, il trouva donc convenables les loix de Dracon, paisiblement exécutées sous ses regards.... Citoyens ! à présent que tous les yeux sont ouverts, sans doute que vous n'osez les lever sur vous-mêmes.

LE CROTONIATE. Pourquoi ? Nous ne nous piquons pas de mémoire ; et puis ces malheurs sont irréparables. Ils ne se renouvelleront pas de long-temps ; car nous sommes bien résolus à ne pas attacher tant d'importance à des objets si problématiques ; il y a quelque chose de plus réel : c'est le plaisir. Nous commençons à croire que les Sybarites sont encore le peuple le plus sage de la terre ; et il vaut mieux

sacrifier à Bacchus et aux Grâces, sur la tombe de nos pères, que de la rouvrir pour y entasser de nouvelles victimes. Voilà où nous en sommes ; nous laissons agir nos sénateurs, comme jadis nous laissions faire nos rois. La politique a ses orages, aussi difficiles à conjurer que ceux de la nature. Avant tout, il faut vivre, et tâcher de vivre avec quelqu'agrément. Nous abandonnons le reste aux Dieux ».

Mes chers disciples ! après les catastrophes, dont le recit détaillé me coûterait trop à reproduire ici, et à vous trop à entendre, Crotone redevint ce qu'elle était, un ramas de citoyens pleins d'urbanité, sans être plus compatissans, et gouvernés par des sénateurs qui consacrent moins de crimes que les précédens parce qu'ils sont nés avec moins d'énergie : on défère avec plus de docilité que jamais aux décrets émanés de leur sein. La versatilité de leurs principes, l'incohérence de leurs lois, les scandales de leur existence personnelle ne frappent plus les esprits ; ils peuvent tout impunément. Le seul châtiment qu'ils ne sauraient éviter consiste en quelques saillies plus ou moins piquantes lancées contre eux ; mais ils sont cuirassés. Peu de traits mordans peuvent les atteindre. Les gouvernés et les gouvernans, qui se méprisent réciproquement et se rendent justice, semblent avoir conclu entr'eux une convention tacite de se passer tout les uns aux autres. Faites de nous ce que vous voudrez, disent les uns. Dites de nous ce qu'il vous plaira, disent les autres. Les citoyens vivent entr'eux comme s'ils n'avaient point de lois écrites ; ils ne cèdent qu'aux nécessités du moment. Le sénat et le gou-

vernement, pour se conserver en place, détournent leurs regards de tous les vices, afin de n'avoir point à les punir. Ce qui leur serait difficile, puisqu'ils en sont les premiers complices. Les prêtres ont perdu un peu de leur crédit; ils en conservent cependant assez pour obtenir des ménagemens de la part des chefs. Les femmes reprirent leur ascendant. Un luxe ruineux, une débauche aimable furent leurs Divinités. Les gladiateurs redevinrent plus en vogue que jamais.

Les Crotoniates un peu instruits pouvaient, en se réunissant, former une masse d'opinion capable de balancer les bévues du gouvernement, et les erreurs du sénat. Ce sublime emploi leur parût plus difficile, qu'avantageux pour leurs petites jouissances. On n'eut pas de peine à les gagner; ils ne vendirent même pas chèrement leur silence. Semblables aux molosses (1) que les voleurs de bestiaux endorment facilement, on caressa, on salaria tous ces hommes savans; on les logea dans de beaux palais où ils n'employèrent plus les heures du travail qu'à des recherches vaines ou futiles. La plupart d'entr'eux, pour mériter double salaire, se chargent volontiers du soin de river les chaînes démocratiques où le peuple recommence à s'assoupir; et c'est ainsi que cette classe de citoyens qui pouvait sauver, à elle seule, la raison et la liberté (2),

(1) Chiens de l'Epire.

(2) Ce tableau des mœurs politiques de Crotone, est tracé, en partie, d'après l'infâme conduite des habitans et de leurs magistrats envers Pythagore lui-même.

Voy. Jambl. XXXV. Diog. Laër. VIII. *Acad. inscript.* tom. XLV. *in-4°*.

est devenue la caste la plus avilie, et la plus digne d'avilissement.

Telle je trouvai cette ville à mon retour de Délos, et nous ne devons pas nous le dissimuler, telle elle est encore. Notre institution n'a eu de prise que sur les individualités. Cependant, après l'événement des Sybarites, je devins un personnage que tous les partis cherchèrent à gagner. Les sénateurs me connaissant mal, m'offrirent une place au milieu d'eux ; et cette faveur était d'autant plus adroite, qu'ils avaient l'air en cela d'obéir au vœu public. Ils pensaient aussi que c'était le mien ; loin de soupçonner le profond mépris que je gardais à leur personne et à leur rang, qu'un homme qui se respecte ne peut plus occuper.

J'avoue, pourtant, que je goûtai un instant le plaisir de la vengeance, à la vue des succès du rôle que j'avais imaginé de prendre, un moment. Il est bon que les chefs d'une nation, enflés de leur toute-puissance, sachent que le philosophe, qu'ils affectent d'oublier, a dans les mains des armes d'une trempe qui leur est inconnue ; il est bon qu'ils sachent que si le philosophe les laisse paisibles possesseurs des pouvoirs suprêmes, c'est qu'il ne juge pas la multitude digne d'avoir des chefs plus recommandables. Il n'est pas nécessaire que le gardien d'un troupeau de porcs soit un Orphée ou un Epiménide. Ceux des sénateurs chargés des premières fonctions administratives ne manquèrent pas de m'inviter à choisir ma demeure dans leur palais, afin, me dirent-ils, d'avoir sans cesse au milieu de nous le palladium de Crotone ; c'est ainsi qu'ils m'appelèrent tout haut, se réservant, sans doute,

de me qualifier, entre eux, des noms que devait me mériter la faveur populaire dont ils me croyaient l'amant exclusif. Ils m'eussent rendu plus de justice, s'ils avaient pu lire dans mon ame. Le faste du pouvoir qu'ils affichent pour en imposer au défaut de confiance, de talens et de vertus, est le moindre de leurs torts à mes yeux. Hommes sans élévation dans l'ame, ils me mesuraient à leur hauteur. Les savans de Crotone, à l'exemple de leurs protecteurs, me dirent aussi : « Du moins, tu ne refuseras pas de t'asseoir quelquefois parmi nous ». Je pensai perdre patience à cette invitation peu sincère, et qui semblait tendre à m'avilir, en m'associant à de tels hommes.

Le peuple s'assembla plusieurs fois devant le temple des Muses, et voulut me voir et me consulter. Je lui fis répondre que pour prix de l'hospitalité qu'il me garantissait, mes bons avis n'attendraient pas qu'il les reclamât long-temps ; mais qu'il ne me verrait plus. Et vous savez, mes chers disciples, si j'ai tenu mes promesses.

Ma retraite absolue semblait devoir désarmer tous les mécontens. Renonçant aux honneurs, j'avais lieu d'espérer que je forcerais mes ennemis à renoncer aux différens systêmes de persécution, tissus par eux. Ils n'en est rien. Ils ourdissent, sans relâche, leur trame qui ne sera point celle de Pénélope. En attendant qu'elle touche à sa fin, profitons des momens. Je vais mettre le sceau à ma vie, en vous exposant le résumé de la véritable doctrine qui sert de fondement aux lois que vous avez déjà recueillies de ma bouche, pour les distribuer aux peuples qui nous avoisinent. Le

doigt d'Harpocrate ne doit plus la tenir fermée. Mes jeunes amis! méditez dans le calme mes dernières paroles (1).

§. CCII.

Exposé des principes de Pythagore.

DIEU, dans la langue de tous les peuples et depuis qu'il y a des hommes pensans, est le mot le plus plein de choses. Car Dieu est tout (2). Dieu est seul; car il ne peut y avoir qu'un tout.

Dieu est ineffable. On ne doit pas en traiter avec des paroles. Le sage se tait sur Dieu, et se contente de tracer sur le sable l'unité. Voilà son Dieu. L'unité (3), multipliée par elle-même, devient la totalité des nombres. Dieu aussi, en se multipliant (4) par lui-même, devient tout. Tout est donc encore Dieu.

Dieu est donc pour l'Univers, ce que l'unité est pour les nombres (5). L'unité est tout dans

---

(1) *O juvenes, tacita colite haec pia sacra quiete.* Disait Pythagore à ses disciples, à la tête d'un de ses ouvrages. Encycl. méthod. *philosophie des Juifs.*

(2) *Deus meus et omnia.* Voy. p. 122 du *Pythagoras Steph. Rhoderici.*

(3) *Numerus est multitudo unitatum.* Euclide; il était Pythagoricien.

(4) Nicomaque appelait cela de la *théologie arithmétique.*

(5) ... Si le plus grand nombre est le dixenaire, selon les Pythagoriciens, le plus proche qu'il a, estant le novenaire, Dieu sera l'unité.

Légation d'Athenagore, *trad.* par Arnaud de Ferrier. 1577. *in*-8°. p. 4. *verso.*

les nombres (1) ; les nombres émanent tous de l'unité.

Dieu est l'universel. *Adod* est le seul nom qui lui convienne (2), le seul mot qui puisse le définir.

L'unité est le seul nombre, le nombre entier, parfait, insécable, et qui renferme la totalité (3).

Dieu est le seul être, l'être entier, parfait.

Pour définir Dieu, le sage pose un point. Dieu engendre le monde, comme le point engendre le cube (4). Le cube n'est que le point répété.

Dieu, l'unité et le point sont trois choses qui n'en font qu'une.

Tout ce qui est, existe par nombre, poids et mesure ou harmonie.

C'est pourquoi, *ordre* et *dieu* sont deux expressions parfaitement synonimes.

Si donc l'on vous demande :
En quoi consiste la santé ?
Dites : dans l'harmonie.
Et la vertu ? — Dans l'harmonie.
Et ce qui est bon ? — Dans l'harmonie.
Et ce qui est beau ? — Dans l'harmonie.
Qu'est-ce que Dieu ? — Encore l'harmonie (5).

---

(1) Pythagore reconnaît un Dieu, non point hors du monde, mais dans le monde ; doctrine louée de St-Justin, martyr. *Hist. crit. de la philosophie.* Deslandes. p. 59. tom. II. *in*-12.

(2) *Adod* signifie *un*. Macrob. I. 18.

(3) *Mundum sive Naturam appellat Cicero communem deorum atque hominum unitatem.*
Cicéron pythagorisait.

(4) *Linea est fluxus puncti.* Euclid.

(5) Lamothe Levayer. *Oratius Tubero. dial.* V. p. 402.

L'harmonie est l'ame du monde.

Dieu est un; il n'est point, comme quelques-uns pensent, hors du monde, mais dans le monde même, et tout entier dans le monde entier (1). En lui se forment tous les êtres, immortels comme lui; leurs œuvres sont les siennes. Dieu est l'ame de toutes choses.

Dieu est dans l'univers; l'univers est en Dieu.

Le monde et Dieu ne font qu'un.

Le vulgaire des hommes, qui adore Jupiter et ses brillantes métempsycoses, ne croit pas donner la main au sage.

Dieu est la somme de nos ames (2).

Ne répétons pas avec certain peuple (3) : *Un a fait Tout.*. — Disons plutôt : Tout est Un. — Disons encore : l'homme, fraction de la grande unité, est fragile et changeant de sa nature. La grande unité seule est immuable.

Si l'on vous demande : De toutes les connaissances humaines, quelle est la plus belle ?

Dites : la science des nombres; car elle est la plus certaine, plus certaine même que la science des corps. Les corps s'altèrent; ils ne sont déjà plus à la fin d'un discours qui les a pour objet, ce qu'ils étaient au commencement de ce même discours. Les nombres, au contraire, ne changent point dans toute l'éternité. Laissons aux Phéniciens l'arithmétique mercantile et

---

(1) *Deus quidem unus est : non ille autem, ut quidam suspicantur, extra hunc mundi ornatum, sed ipse totus in toto.* Justin. mart. *exhort. ad Gent. in-fol.* 20.

(2) Pythagoras a faict Dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont déprinses.
Montaigne, *essais*. II. 12.

(3) La nation juive. Pythagore avait connaissance de la Genèse.

grossière (1); élevons-nous aux grands résultats de la science sacrée des nombres.

Rendons une sorte de culte au *quaternaire* et à la grande unité d'où il procède, pour amener le peuple à ne reconnaître un jour qu'*une* nature, qu'une *seule* nature (2), de laquelle découlent les propriétés élémentaires que l'esprit de l'homme, pour se soulager, a réduites à quatre.

Mes chers disciples, si donc l'on nous demande : pourquoi chez les peuples de l'Arabie, de l'Assyrie, de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grèce, de la Perse, de la Lydie, et chez les Etrusques, colonie des Lydiens, etc. etc., le nom de Dieu n'a-t-il que quatre lettres?

Répondons : parce que ce mot exprime les quatre principaux attributs de la nature.

Cependant, comme la tourbe n'est pas initiée, convenons d'imprimer à nos missives un caractère différent, selon qu'elles se trouveront suscrites du mot *ame universelle*, ou du mot *dieu* (3). La première expression appe-

---

(1) *Numerorum disciplinam maximi fecisse videtur Pythagoras, et in medium produxisse abductam à mercatorum usu, cum numeris res omnes comparans.*
Stob. *eclog. phys.* lib. II.

(2) Pythagore a connu ce grand principe de physique, dont l'on s'est fait tant d'honneur en ces derniers temps; sçavoir, que la matière est une en soy, et que les différentes configurations de ses parties forment ce qu'on appelle les *élémens. Journ. sav.* p. 356. *in* 4°. 1706.

(3) A l'exemple de Pythagore, Platon écrivait à Denis, roi de Sicile :

« Je marque du mot *dieu* mes lettres de recommandation auprès de vous, dont le succès me tient au cœur; et j'écris *les dieux* à la tête de celles où je ne prends aucun intérêt ».

lera toute l'attention qu'on pourra refuser à l'autre.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que la nature ?

Dites : c'est une source qui coule toujours.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que la nature, ou Dieu ?

Dites : un cercle, dont le centre est par tout ; la circonférence nulle part (1).

Si l'on vous demande : qu'est-ce que Dieu ?

Dites : c'est la nature.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que la nature ?

Dites : c'est Dieu.

Nature et Dieu sont la même chose, et ne forment qu'un seul tout.

Dieu est encore la Nature, considérée dans son ensemble.

La Nature est ce qu'on peut voir de Dieu.

Dieu est ce qu'on ne peut voir dans la Nature.

Dieu est la vie, l'ame de la Nature ; la Nature est le corps de Dieu. Pour bien connaître Dieu, connais bien la Nature (2).

Si l'on vous demande : qu'est-ce que l'univers ?

Dites : Dieu.

Si l'on vous demande encore : et Dieu.

Dites encore : l'univers.

---

(1) On attribue cette définition sublime à Timée, disciple de Pythagore ; il la tenait de son maître.

(2) *Pythagoras, quem quasi magistrum suum philosophia ipsa suscepit, de naturâ dei, sic locutus est :*

« *Animus per omnes mundi partes commeans atque diffusus, ex quo omnia quae nascuntur animalia vitam capiunt.* Salvianus, *de provid.* I. p. 4.

Ajoutez : et l'univers et Dieu ne sont qu'un et font tout. Il n'y a point de mariage plus parfait que celui de la Nature avec Dieu ; ils ne pourraient se séparer un instant, sans cesser d'être pour toujours.

L'ame et le corps, qui ne sauraient exister l'un sans l'autre, offrent une naïve image de la Nature et de Dieu, comme ils en sont une émanation.

Si l'on vous demande : Dieu ? qu'est-il ?

Dites : c'est le seul entier ; il a pour fractions tous les êtres.

Si l'on vous demande : Dieu, qu'est-il ?

Dites : Dieu est l'*ordre* par qui l'univers existe et se conserve, tel que nous le voyons.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que Dieu ?

Dites : c'est le cahos débrouillé.

Si l'on vous demande : Dieu, qu'est-il ?

Dites : Tout ce qui est beau, tout ce qui est parfait (1).

Si quelqu'un vous propose tout haut cette question : Dieu, qu'est-il ?

Répondez par le geste expressif du silence (2).

Si l'imprudent hasarde une troisième fois sa demande : Retirez-vous.

Voulez-vous devenir semblables aux Dieux (3)?

Comme eux, sachez vous taire.

---

(1) Pythagore adombre la vérité de plus près ; jugeant que la cognoissance de cette cause première et estre des estres devoit estre indéfinie, sans prescription, sans déclaration ; que ce n'estoit autre chose que l'extrême effort de notre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée, selon sa capacité. Montaigne, *essais*. II. 12.

(2) Le doigt index sur la bouche.

(3) Le roi David pythagorise dans l'un de ses pseaumes : *Te decet silentium Deus.*

Si l'on vous demande : et le sage, a-t-il un Dieu ?

Dites : le Dieu du sage est son génie (1).

Si l'on vous demande : qu'est-ce que les Dieux ?

Dites : tous les êtres au-dessus de nous. Le soleil et les autres astres, le sage et les hommes bienfaisans sont des Dieux.

Si l'on vous demande : où est Dieu ?

Dites : partout, et nulle part.

Si l'on vous demande encore : qu'est-il ?

Répétez : Dieu est l'ame de tous les corps, et l'esprit de l'univers (2).

Les Dieux sont des parties de la Nature ; Dieu est la Nature elle-même, le grand animal, l'animal Tout (3).

---

(1) Euripide et Menandre pythagorisèrent :
Animus, Deus ; ut Euripides audet dicere.
Cicer. *Tuscul.* I. 26.
Euripide osa faire un dieu de l'esprit de chaque homme.
L'esprit est dieu, Menandre. *fragm.*

(2) Pythagore croit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la Nature, et dont les ames humaines sont tirées. . .
Cicer. *de la nature des Dieux.*
. . . Il s'en suit que Pythagore ne connaissait point de spiritualité proprement dite, et que par cette ame qu'il mettait dans tous les êtres de l'univers, il n'entendait que ce qu'il y a de plus subtil, et de plus épuré dans la matière. . . d'Olivet.

(3) *Pythagoras magno labore summa imaque perscrutatus, extremum naturam deum esse autumat* . .
Ex Theophilo Antiocheno.
Saint-Epiphane attribue à Pythagore ce sentiment. . . Que Dieu est une nature corporelle, organique ; Dieu n'étant autre chose que le ciel, et se servant du soleil et de la lune comme de deux yeux, et ainsi des autres parties du firmament.

Le

Le vigneron fabrique son Dieu (1) avec le bois de sa vigne. Le sage, de quelle matière compose-t-il sa divinité?

Dites : le sage fait son Dieu de toute la Nature.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que Dieu?

Dites : pour le sage, c'est la raison ; pour le peuple, c'est tout ce que veulent les poëtes et les prêtres (2).

Enfin, si le peuple nous demande ce que c'est que Dieu?

Disons enfin au peuple :

Dieu est tout ce que tu vois (3), tout ce que tu entends, tout ce que tu touches. Pendant le jour, Dieu est le soleil ; pendant la nuit, il est la lune. Dieu est l'air que tu respires, l'eau qui te désaltère, le fruit que tu manges. En te blessant, tu le blesses; en te respectant, tu le respectes. Aime-le dans toi, aime-toi dans lui. Dieu est tout — ».

L'ame universelle est le jeu des ressorts du grand Tout, agissant sur lui-même.

Les ames particulières (4) sont le jeu des parties dont le Tout est composé.

Les ames, aussi anciennes que le monde,

---

(1) Bacchus.

(2) Note de la *porte ouverte*, d'Abr. Roger. p. 139. *in*-4°.

Diogènes Laërtius dit de Pythagore, en sa vie, qu'escrivant un livre, le commençoit ainsy : « Quand aux Dieux, je ne peux pas sçavoir s'il y en a quelques-uns, ou s'il n'y en a pas.

(3) Il serait aisé de prouver, par les écrits des Pythagoriciens, que Pythagore érigeait la matière en principe éternel. L'abbé Foucher, *acad. inscript.*

(4) Spinosa était Pythagoricien. Epist. 29. *inter opera posthuma.*

dureront autant que lui (1). Comme lui, elles n'ont point eu de commencement, et elles n'auront pas de fin.

Si l'on vous demande : qu'est-ce que la pensée?

Dites avec le plus savant de l'Egypte, Thaut:

Le corps est un bassin d'airain (2), lequel, en s'agitant, produit le son de la pensée et de la parole, sa fille.

Si l'on vous demande : arrivés au terme de la vie, que devenons-nous?

Répondez : ce que devient le ruisseau, quand il se perd dans le fleuve voisin ; ce que devient le fleuve voisin, quand il tombe dans l'Océan, d'où peut-être il a pris naissance.

Le néant est un mot vide.

La mort est un terme impropre.

L'ame et la vie sont synonimes.

L'homme et les autres êtres animés, ou qui ne le paraissent pas, sont autant de petits mondes.

Tous les êtres sont composés de parties semblables : mais l'arrangement de ces parties n'est pas toujours le même ; il se trouve plus ou moins heureux (3), d'après certains rapports dont nous ne voyons que les résultats. La chaîne ou l'ensemble nous échappe ; et cette

---

(1) *Pythagoras ipse etiam putavit mundum non habuisse originem.* p. 202 du *Pythagoras* Steph. Roderici.

(2) *pimander.* IV ; mais l'idée originale y est défigurée ; il en reste à peine le germe.

(3) *Felices ac beatos esse homines, quibus bona anima advenerit.* Diog. Laërt. VIII. *Vita Pythag.*

D'où est venu le proverbe latin : *gaudeant bene nati.*

chaîne qui retient tout, est la nécessité (1), le destin. Dieu lui-même lui est soumis (2).

Ici, faisons une pause; et appliquons ces principes à l'économie de la vie humaine.

Les Egyptiens l'ont dit avant nous et depuis long-temps : la nécessité, dont ils font l'ame de leurs plus grandes divinités, prend, par la main, l'homme au berceau, et le mène ainsi jusqu'au bord de sa tombe.

Si tout est nécessairement ce qu'il doit être, si la providence de la Nature n'est autre chose que la fatalité, pourquoi des lois de sang et des échafauds, pourquoi des juges et des licteurs? Tout au plus, faudrait-il des prisons. Appelle-t-on crime la propriété léthifère de la ciguë? Peuples! réduisez vos magistrats despotes à l'impuissance de nuire. Magistrats! n'opprimez point; mais comprimez les citoyens assez malheureusement nés pour ne pouvoir vivre qu'en faisant du mal à leurs semblables. Législateurs! effacez le terme *punir*, synonime à ceux de *vengeance* ou d'*injustice*. Substituez-leur les deux expressions *prévoir* et *empêcher*.

Hommes! ne vous montrez pas plus sévères entre vous que la Nature ne l'est pour vous. Certes! un meurtrier blesse encore plus ses lois que l'ordre social. La Nature le laisse achever de vivre. Un père n'a pas le droit de raser une maison, parce que son enfant a reçu une plaie mortelle à la tête sous la chute d'une brique enlevée par le vent, au toit de cette maison.

---

(1) *Universum circumdatum esse necessitate.*
Plutarch. *placita philosophorum.*

(2) Et Thalès et Pythagoras ont asservi Dieu à la nécessité. Montaigne, *essais*. II. 12.

Le méchant est un homme malheureusement né, ne cessons de le redire. Il ne dépend pas plus de lui de faire bien, qu'il ne dépend d'un homme ivre de marcher droit.

« Mais il dépendait de l'homme ivre de ne point s'enivrer ».

Pas davantage; l'homme ivre et le sobre ne diffèrent entre eux, qu'en ce que le sobre a soif d'eau seulement; l'homme ivre a soif de vin.

Ces conséquences rigoureuses des principes posés plus haut, serviront de premières bases à toute bonne législation, quand les hommes auront cessé d'être peuple. Avant cette époque encore éloignée, gardons-les pour nous; usons-en. Les philosophes sont ceux qui jouissent de toute la plénitude de la raison, un peu plutôt que le reste des hommes. C'est le motif et le but de notre association.

Soyons indulgens les uns envers les autres; ne regardons nos défauts, nos vices réciproques que comme des accidents fâcheux. Quand quelqu'un nous voit de mauvais œil, disons : quel dommage qu'il ait la cataracte! essayons de le guérir.

Ce système de bienveillance universelle découle directement de la nécessité des choses, ou de ce destin qui enchaîne les Dieux ainsi que les hommes. Les poëtes, Homère à leur tête, ont gâté cette belle théorie, simple comme la Nature. Rétablissons-la, et allons plus loin qu'on ne va dans les mystères des initiations. On se contente d'y rendre hommage au principe, sans se mettre en peine de passer aux conséquences. Peut-être abandonne-t-on ce soin aux initiés; et je me hâte de le remplir.

Pourquoi faut-il qu'une telle conduite demeure encore long-temps un des secrets de notre école ? Pourquoi est-il dangereux d'en faire part tout de suite au grand nombre ?

L'infinité des mondes est un autre point de notre doctrine, que nous pouvons déverser sans inconvéniens dans l'oreille du peuple, pour le guérir de la maladie de l'égoïsme national. Familiarisons-le avec l'idée du grand Tout, et disons-lui : « De même que le territoire de chaque ville n'est point le globe entier de la terre, la terre où les hommes remplissent le premier rôle parmi les êtres, n'est pas non plus tout l'univers ; le monde entier est incommensurable. La plus petite des étoiles qui scintillent à la voûte azurée, est un soleil égal à celui qui nous éclaire ; comme lui, elle sert d'axe et de foyer à un système planétaire complet. Autour d'elle, comme autour de notre soleil, d'autres mondes, d'autres globes font aussi leurs révolutions, et donnent lieu à de brillans phénomènes ».

De cette théorie, peut-être le peuple viendra-t-il à conclure qu'une ville, qu'un empire, que toutes les conquêtes de Sésostris et de Cyrus sont des espaces à peine sensibles dans l'immensité des choses ; que l'homme le plus grand, ou qui fait le plus de bruit, est à peine aperçu dans la foule innombrable des êtres ; que la nation la plus puissante, la plus hautaine, est une fourmilière, qu'un fétu, agité par le vent, est capable de froisser ou de détruire ; qu'il faut être atteint de la rage ou dans le délire, pour se disputer, les armes à la main, quelques stades de terre, ou un titre, ou la préséance ; que ces distinctions de monar-

chie, de république, de gouvernement mixte, qui occupent si gravement les hommes en société, n'ont d'autre importance que celle qu'y attachent de misérables ambitieux, et le vil bétail du vulgaire qui les suit; enfin, que les révolutions politiques sont des jeux d'enfans mal élevés.

La pluralité des mondes à l'infini est pour nous l'un des motifs de l'indifférence et du mépris que nous portons aux affaires publiques et aux honneurs. Sans cesse, en présence de l'immensité de la nature, environnés de grands objets, ayant placé la matière et le but de nos études à un point aussi élevé, du haut de nos spéculations, quand nous abaissons nos regards sur ce qui se passe autour de nous, pouvons-nous éprouver d'autres sentimens que celui de la pitié ou du dédain? que tous ces magistrats, fiers des marques de leur dignité, et qui se croient les premiers des hommes, parce qu'ils marchent à la tête du troupeau, nous semblent petits, et seraient dignes de risée, s'ils se bornaient à n'être que ridicules!

Si les êtres qui habitent la lune ont de meilleurs yeux que les nôtres et distinguent les objets placés à la surface de notre planète, que doivent-ils penser de Darius, dans toute sa gloire, assis sur son trône de diamans? Que doivent-ils dire de ces archontes, de ces éphores, de ces tribuns énorgueillis du suffrage momentané, de la confiance éphémère de toute une multitude? Que doivent-ils penser de ces mille sénateurs de Crotone, qui se croient grandis, quand ils ont revêtu leurs habits de caractère? Crotone, Athènes, Sparte, Rome même, paraissent, sans doute, comme ces tour-

billons d'atomes de poussière, que l'haleine du zéphir agite et pousse dans tous les sens. Applaudissons-nous de nous être soustraits aux impulsions de la politique, pour consacrer toute notre existence à l'étude du vrai, à la contemplation de l'ordre universel. Plaignons le reste de nos semblables, d'autant plus qu'ils ont de la peine à concevoir des jouissances au-dessus des brillantes futilités qui les occupent. Ils n'ont pas pu mesurer la distance qui sépare un sage, ne voulant point d'autre titre, d'avec ces êtres remuans, insectes stercoraires, qui se pavanent sous la pourpre au milieu de la fange de l'espèce humaine. Hommes d'état, qui êtes tout, vous agissez prudemment, en évitant la rencontre du philosophe qui ne veut rien être.

Mortels petits et vains! Rappelez-vous les deux doigts représentés sur le tombeau de Sardanapale. Les choses humaines valent-elles en effet beaucoup plus que le bruit de la main, se jouant avec le pouce?

Mes chers disciples, le dogme de la *métempsycose* (1) ou *palingénésie* (2) peut nous servir tout-à-la-fois de bouclier pour nous mettre à l'abri, et de levier propre à remuer les hommes dans le sens qui convient le mieux à leur félicité.

La métempsycose (3) est la première des vé-

---

(1) Passage de l'ame d'un corps dans un autre. *Periclose*, tour, circuit.

(2) Renouvellement.

(3) . . . Son système de la métempsycose ne peut être méprisé qu'à tort, par ceux qui n'ont pas assez de philosophie pour connaître les raisons qui le lui ont suggéré. . . Diderot.

rités naturelles, et la plus féconde en résultat. C'est le grand système des êtres (1). Le passage successif des ames dans des corps différens, forme cette chaîne que nous appelons l'ame universelle; ou pour nous exprimer avec plus d'exactitude, les élémens du corps toujours en jeu, et doués des mêmes propriétés dont la somme est représentée par la grande ame du monde, changent perpétuellement de formes et se métamorphosent l'un par l'autre, d'après les lois de la nécessité. L'homme bon ce matin, ce soir (2), peut devenir méchant. Le même rayon de soleil mûrit l'épi nourricier et l'aconit mortel. Les mêmes sucs de la terre subissent les mutations les plus contraires. Les élémens qui composaient l'individualité de Phalaris ou de Tullie, ré-ordonnés avec quelques légers changemens, peuvent reproduire une autre Antigone, un second Janus. Moi, Pythagore, qui, sous ce nom ai toujours eu horreur du meurtre, même des animaux, j'ai, peut-être, aimé le sang des hommes au siége de Troye, sous les traits d'un guerrier grec. L'extrême mobilité des élémens de la matière, et le nombre infini des combinaisons ou des changemens dont leur organisation est susceptible, peuvent seuls rendre raison de tous les contrastes qui sont dans la nature des choses,

(1) Pythagore, pour éviter le nombre infini dans les productions, feignit une métempsycose, une transmigration. . . Alph. Costadau, *traité des signes*. tom. I.

(2) Nous changeons de goûts, d'inclinations, d'humeurs, non-seulement tous les sept ans, mais encore tous les sept jours, et même toutes les sept heures.
Phil. de mundi opificio.
Fab. Paul. de num. septem.

et de toutes les inconséquences qui caractérisent la conduite des hommes. Mais en même-temps, cette forme humaine n'est qu'un des modes innombrables que doivent revêtir les corps élémentaires. D'où il suit que l'homme, ainsi que tous les autres êtres animés, ou qui ne le paraissent pas, peuvent tour-à-tour devenir tout ce que la pensée juge possible, sans se rendre plus coupables sous une figure que sous une autre. Nous n'avons pas le choix de la forme; nous n'avons pas davantage le choix de la conduite à tenir sous telle ou telle forme donnée. Un soldat pésamment armé ne saurait être aussi prompt à la course, que l'oiseau couvert d'un léger plumage.

La naissance de l'homme est une métempsycose (1), ainsi que son trépas. L'éducation en est une autre. Les institutions-sociales en sont d'autres. Tout est métempsycose dans la nature, comme dans la société; dans les flancs maternels, comme au sein d'une école de sages. Les hommes, déjà modifiés par tout ce qui les entourent, se modifient encore entre eux. On ne peut pas affirmer: « J'ai été le

---

(1) Rien ne naît, rien ne meurt; tout nécessairement,
Tout existe, soumis aux jeux du changement;
Tour-à-tour, la matière, autrement disposée,
Végète dans la plante, en l'homme est la pensée...
Le Lucrèce français. . . Ier. fragm. p. 29. *in*-8°.

Morte carent animae, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivuntque habitantque receptae.
Ovid. *metam.*

Imitation :

L'ame ne peut mourir (dit le maître en sagesse);
D'un corps dans d'autres corps, elle émigre sans cesse.

vaillant Achille, le sage Nestor : Mais il nous est permis de dire : « J'ai pu être Achille le vaillant, Nestor le sage ; ou je puis le devenir. Je suis un composé des mêmes élémens. Ma substance est similaire à la leur ; car, il n'y a qu'une substance unique qui est tout, et je suis un fragment de ce tout ».

Félicitons-nous, quand nous subissons une métempsycose heureuse et honorable. Dans le cas contraire, ne désespérons pas, ni de nous, ni de nos semblables, puisque nous sommes tous appelés à jouer, tour-à-tour, toutes sortes de rôles.

La science des nombres, qui sert à tout, est principalement applicable à la théorie de la métempsycose. La vicissitude éternelle des choses, la fluctuation de la matière (1), est convenablement représentée par le déplacement des quantités numérales, qui ne sont rien en elles, ni par elles-mêmes. Elles n'ont plus ou moins de valeur que par le changement de *juxta position*. En sorte que le même caractère, selon la place qu'il occupe, est susceptible de représenter beaucoup ou presque rien. Il en est de même des corps animés ou autres qui composent la masse entière et indestructible. Les mêmes élémens qui ont servi à organiser le divin Homère, peuvent servir à l'organisation du quadrupède aux longues oreilles.

Ce globe, et ce qu'il comporte, ressemble au vase à scrutin qui serait rempli de caractères numériques, et que la main de la destinée

(1) Pythagoras disait que toute matière est coulante et labile. Montaigne, *essais*. II. 12.

agiterait sans cesse pour leur faire subir toutes les combinaisons imaginables.

Il ne faut pas dire tout cela au vulgaire des hommes; voici comme on peut lui parler de la métempsycose (1). Citoyens de tout grade, vous ne mourrez point tout entiers, ni pour toujours, et cette vie n'est pas non plus la seule à parcourir, vous aviez déjà vécu, avant de naître; vous vivrez encore, après le trépas. Les peines que vous souffrez, aujourd'hui, ne sont, sans doute, que le châtiment des fautes commises, par vous, dans un état précédent dont vous ne vous souvenez plus. Et si vous commettez de nouveaux crimes, sachez qu'ils ne vous seront point remis en mourrant. Vous ne sortirez de cette vie que pour aller dans une autre, subir votre suplice. Phalaris (2), quoique déjà puni dans le taureau infernal qu'il inventa, subit de nouvelles tortures, en passant dans d'autres corps. Son ame occupe, peut-être, aujourd'hui, celui d'un taureau, que le sacrificateur doit frapper de la hache au pied des autels. Peut-être, d'après la doctrine du Gange, est il devenu un vautour. Sémiramis qui, de son vivant, se faisait appeler la colombe, a subi la plus étrange métempsycose, d'après ses goûts sanguinaires et libertins; peut-être, est-ce elle que vous avez frappé de mort, sous la forme d'une fouine, amie du sang, et d'une louve, avide de chair humaine.

---

(1) Lucain appelle la métempsycose un mensonge officieux. Voy. Timée de Locres et Proclus. V. sur Timée.

(2) Rabelais dit qu'Alexandre-le-Grand est crieur de sauce verte, dans l'autre monde.

Le juge partial ou corruptible sera métamorphosé, un jour, en l'un de ces chiens qui mordent le pauvre et carressent le riche.

Disons au superbe :

« Ton ame passera dans le corps d'un paon de Samos, destiné pour la table d'un despote gourmand ».

L'homme probe, au contraire, la femme vertueuse, trouvent un juste salaire dans la métempsycose. Quand je parle avec sagesse, Orphée renaît en moi ; le même esprit nous anime.

Mes bien-aimés disciples, la métempsycose vous offre un moyen qui m'a réussi quelquefois pour détourner la multitude du meurtre des animaux, et la dissuader de se repaître de leur chair (1). Eh ! comment le peuple serait-il humain ? Il ne peut faire un pas dans les cités qu'il habite, sans avoir des ruisseaux de sang à traverser ? Le parvis de ses temples est jonché de membres palpitans ; dans ses carrefours, même spectacle. L'agneau avec sa mère, la génisse et sa famille, tombent à chaque heure du jour sous la hache du victimaire et du boucher. Doit-on être étonné des mœurs féroces qui se manifestent au sein des villes les plus policées, au premier soulèvement, à la première étincelle d'une révolution politique ? Disons donc aux amans, aux époux d'entre le peuple : n'égorgez point la douce colombe, la tourterelle plaintive ; frémissez à l'idée de servir sur vos tables le corps de vos compagnes

(1) Le peuple, encore à présent, est pythagoricien, en cela qu'il croit à la métempsycose ; nous l'entendons tous les jours dire : *pourquoi frapper cet animal ? tu ne sais pas ce que tu deviendras.*

fidelles et bien aimées... Cette vache nourricière que tu mets en pièces, quand elle n'a plus de lait à te donner, est, peut-être, ta propre mère. L'ame de ton ami est passée dans ce corps, a pris la forme de ce jeune taureau que tu destines à la charrue; ne le surcharge point de travaux au-dessus de ses forces; et devenu vieux ou impuissant, n'ais pas l'ingratitude de le vendre au boucher: crains d'être le sacrilége de l'amitié. Le cœur de ton frère anime, peut-être, le corps de ce chien fidelle qui garde tes troupeaux; ne l'accable point de mauvais traitemens pour la plus légère faute: tu maltraiterais un frère. Cette théorie, appliquée aux usages journaliers, est un grand pas de fait vers la perfectibilité de l'homme. Si la philosophie parvient à réduire les besoins du peuple aux termes les plus simples, principalement les besoins de la vie animale, le peuple aurait tout le loisir de s'éclairer; jusqu'à ce jour, il trouve, à peine, le temps de travailler assez pour se procurer des alimens; une nation sobre, agricole et frugivore, doit nécessairement avoir des mœurs douces, et l'intellect moins obtus que les habitans d'une ville adonnée au luxe de la table. Il est des peuplades entières qui ne vivent que de lait, et vivent bien (1).

On nous taxerait d'égoïsme coupable, si nous dédaignions de promener nos regards autour de nous sur la foule qui nous avoisine. Eh bien, consentons, un moment, à l'essai de cette tâche. Ne soyons pas philosophes pour

(1) Les *Galactophages*. Nicol. de Damas. Stobæé. *serm.* XXXVII.

nous seuls. Mais avant d'initier le peuple aux mystères de la raison, consentira-t-on, consentira-t-il, lui-même, à subir les épreuves nécessaires? Choix d'alimens, diminution de travaux, études élémentaires, indépendance, égalité; il faut tout cela pour être admis aux jouissances pures de la sagesse. Hélas! long-temps encore elle sera le partage du petit nombre, et un énigme pour la multitude. Ce que n'ont pu Hercule et les sept sages, il est beau de le tenter. Ils se sont adressé aux tyrans. Ce travail n'est pas le plus difficile. Convertir un despote, ou s'en défaire, est chose aisée. Mais prémunir le peuple contre la tyrannie, et le mettre en état de surveiller, lui-même, ses propres intérêts; le rendre digne de la liberté, et capable d'en bien user; cette tâche est au-dessus des forces humaines. Contentons-nous d'élever, en sa présence, l'édifice du bonheur, fondé sur la raison. Peut-être, voudra-t-il nous ressembler. Le peuple et les enfans sont nés imitateurs.

Cependant, restons fidelles aux lois de notre école.

La philosophie n'est pas encore la sagesse: l'une mène à l'autre. Leur culte veut une vie paisible, retirée, cachée (1), et l'oubli de tout ce qui n'est pas elles. Beaucoup de choses ne sont pas elles.

Il n'est pas d'un philosophe, encore moins

---

(1) *Caeteris, quae extra sunt, oblivioni traditis, hunc illud Pythagorae, latenter esse vivendum.*

Bruckerus. 1066. *in*-4°. 1.

Le *cache ta vie*, d'Epicure, n'est qu'un écho de Pythagore. Voy. Plutarque.

d'un sage, de se mêler des petits intérêts de la politique, science misérable et fatale, qui fait la honte et le malheur de l'espèce humaine.

Le philosophe, et surtout le sage, s'abstient des magistratures (1), hautes ou basses, monarchiques ou populaires. Il en exerce une bien supérieure; au fond de son musæum, ainsi que Promethée dans son atelier, mais avec un succès moins prompt, il change en hommes les masses brutes de peuple.

La science n'est pas la philosophie; la tourbe des savans travaille, compile et sue pour le compte du philosophe; ils rassemblent et dégrossisent les matériaux qu'il veut mettre en œuvre; il sourit à l'importance qu'ils se donnent, et leur permet de se placer modestement au-dessus de lui; il profite de leur vanité, et tire parti d'eux et de leurs prétentions puériles.

Le philosophe (ainsi que le sage) n'a pour patrie que sa famille. Il attend, pour en avoir une autre, le retour de l'égalité primitive. Et d'ailleurs, où trouverait-il ses semblables, ses égaux? Est-ce au milieu de la multitude, qu'il plaint; est-ce parmi ses conducteurs ineptes ou méchans, qu'il méprise ou qu'il abhorre? Le philosophe a des concitoyens; il n'a point de compatriotes. La parole du philosophe ne sert point, comme celle des courtisans du peuple et de ses magistrats, à légaliser le despotisme ou l'anarchie. Le philosophe tance (2), avec force, et les gouvernans et les gouvernés,

---

(1) *Sequitur inde civilibus negotiis non facile permittere, se philosophum.* . . Bruck. 1067.

(2) *Vitia verbis celanda non sunt, sed reprehensionibus emendanda.* Bruck. 1069.

quand ils viennent à lui, dans l'espoir de sanctifier leurs turpitudes par son autorité.

Le sage (1), c'est-à-dire ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, le sage ne se donne pas pour un Dieu; mais il laisse croire à la multitude qu'il est plus qu'un homme : si les hommes vulgaires ne voyaient en sa personne que leur égal, ils ne profiteraient pas de ses avertissemens. Pour l'intérêt de la vérité, il n'est pas mal qu'on soupçonne le sage d'une nature tenant le milieu entre la terre et le ciel (2).

Le philosophe, pourtant, le sage lui-même reconnaît l'empire de la loi (3); mais quand elle est légitime et revêtue de formes décentes.

Le philosophe ne demande rien au peuple, rien aux chefs du peuple, rien à la fortune maîtresse et du peuple et de leurs chefs; le sage n'a point de maître (4).

Le sage est fort; mais plus fort à la défense qu'à l'attaque (5).

Le philosophe ne se popularise point; il n'est pas plus démocrate que monarchique : mais dans les monarchies, comme dans les états populaires, on le trouve partout où il y a des vérités courageuses à proclamer (6).

Le Dieu d'Homère a les sourcils noirs, et les cheveux d'or; celui du philosophe ne se trouve point dans les temples du peuple. Son

---

(1) *Hominis virtus est hominis naturae perfectio.* Bruck. 1068.
(2) Jambl. *Deus-Pythagoras-homo.* VI.
(3) *Legitimo decentique imperio pareat.* Bruck. 1069.
(4) *Sapiens nihil non eorum expectare debet.* Idem.
(5) *Robur sapientia praestat.* Idem. 1070.
(6) *Dignitatis ratio est. . .* Idem. 1071.

Dieu

Dieu est partout, en lui, hors de lui : il le voit le jour dans tout ce que le soleil éclaire ; la nuit, il le voit dans chacun des points lumineux de l'éther (1). Les yeux fermés, il le voit encore. Le Dieu du philosophe est la pensée sublime éclose de son cerveau, le sentiment généreux qui jaillit de son ame. Le Dieu du philosophe est tout ce qui est beau, tout ce qui est bon.

La nature prise dans son ensemble est la seule Divinité du sage ; le peuple, au contraire, a autant de Dieux que la nature a de parties.

On vint un jour me dire, dans l'espoir de m'embarrasser beaucoup :

« Pythagore ! peins-nous l'image du Dieu que tu crois ».

Je répondis sans hésiter :

« Mon Dieu ressemble, par le corps, à la lumière; et par l'ame, à la vérité ».

Le ciel verse ses influences sur la terre; elle a voulu réagir sur lui, mais en vain : en le peuplant de Divinités, elle ne l'a pas rendu plus plein qu'il n'était. Les astres ont toujours fait pâlir les Dieux. Tâchons que le peuple revienne à les confondre; et donnons-lui, en guise d'un culte religieux, une astronomie rurale. Et puissent les *Dieux-Astres* le préserver des *Hommes-Dieux !*

Ne disons pas au peuple que Dieu est *le nombre des nombres*, ou le tout qui renferme toutes les parties : le peuple ne nous comprendrait pas; il lui faut d'autres Dieux.

Disons-lui plutôt :

---

(1) Bruck. 1072.

« Au-delà de ce ciel mobile, il en est un autre fixe, où le Dieu de tes Dieux réside ». Disons-lui encore que chaque mortel sur la terre a son génie dans les cieux ; comme tous les chars d'une armée ont leurs conducteurs.

Puisqu'il faut des Divinités au vulgaire, peignons-lui Dieu sous des traits qu'il puisse palper. Disons-lui que la nature des Dieux est organique. Disons-lui : Dieu n'est autre chose que le ciel ; la lune et le soleil sont ses yeux ; et il en est ainsi des autres parties du firmament. Une Divinité qui ne tombe point sous les sens, serait inintelligible pour le peuple qui n'a que des sens.

Tout ce dont le philosophe ne peut se rendre compte, n'est ni son Dieu, ni sa loi. Il a besoin de motifs pour croire, comme pour obéir (1).

Le philosophe ne se prête pas volontiers au désir indiscret que les peuples lui manifestent, d'avoir une législation nouvelle. D'anciennes et profondes ornières conviennent mieux aux hommes-peuples. Une vérité neuve fait ombrage à la multitude ; c'est le drap écarlate qui met le taureau en fureur (2).

Les philosophes ne s'entretiennent pas de théogonie tout haut, sur le forum, et devant les temples (3) : en disant que Dieu est la nature même des choses, ils seraient trop en-

---

(1) *Maximam legum quisque rationem habere debet.* Bruck. 1073.

(2) *Neque utilitati, neque saluti publicae consulunt ii qui legibus, rebusque novandis student.* Idem.

(3) Bruck. 1075.

tendus des prêtres et pas assez du peuple. Le sage aime la paix, la vie est si courte! Si nous nous hasardions de dire sur la place : *le sage est Dieu* (1), et le prêtre et le peuple se réuniraient pour crier à l'impiété; et cependant, la raison, qui fait le sage, est une chose toute sainte, toute divine.

Que chacun de nous se garde de lutter avec un prêtre : contentons-nous de lui dire, quand il se trouve sur notre chemin : vrai ou faux, je puis me passer de ton Dieu.

Mais n'ajoutons que pour nous :

L'empire des Dieux est un temps d'anarchie et l'interrègne de la raison.

Qu'est-ce donc que les Dieux?

Répondons, si nous sommes en l'absence du peuple, les Dieux sont les enfans adultères de la crainte et du besoin.

Laissons croire encore quelque temps à la multitude qu'il est au-dessus d'elle un Dieu qui voit tout; que le ciel est une grande Divinité, dont les astres sont les Dieux subalternes. Ce n'est que par des absurdités qu'on peut contenir la *plebe* des hommes.

Laissons le peuple, écho de ses prêtres, appeler Dieu et providence de la nature, ce que nous entendons par la nécessité des choses et le destin (2).

Laissons-le appeler *ame*, la somme des mouvemens sans nombres, dont les atômes de la

---

(1) *Homo habet facultatem divinam, scilicet rationalem.* Bruck. 1085.

(2) *Universi causa fatum.* Laërt.
Mundo necessitas circumdata. Plutarch.
Anima numerus se ipsum movens. Plutarch. *plac. phil.*

matière sont susceptibles entr'eux ; et disons avec lui, les veines, les artères, les nerfs du corps sont les liens de l'ame; le corps de l'homme en est la prison. Disons-lui en même temps que les animaux aussi ont une ame, que toutes les ames se ressemblent, et que blesser ou massacrer un animal, c'est s'attaquer encore à l'homme. Répétons-lui souvent que la même ame peut passer successivement du corps de la taupe dans le disque du soleil ; que les Dieux sont les astres, et que ces astres qui brillent au ciel furent jadis des sages qui éclairaient la terre.

Disons aux infortunés, susceptibles d'illusion, que s'ils souffrent sur ce globe *terraqué*, ils seront plus heureux dans d'autres planètes.

Disons-leur que la mort n'est qu'un passage d'un astre dans un autre astre.

Disons-leur que, parvenus entre les signes du cancer et du lion, à la coupe de Bacchus, ils y boiront l'oubli de toutes les peines : la planète de Saturne leur découvrira la vérité ; celle de Jupiter leur donnera la force d'action ; Mars, l'ardeur pour combattre le mal ; le Soleil, la clarté pour bien voir ; Vénus, la faculté de de jouir ; Mercure, celle d'exprimer leur pensée.

En même temps, ajoutons que chaque chose sur la terre, comme au ciel, est dans l'état le meilleur pour elle. Ce grand principe s'applique à tout, et simplifie beaucoup les institutions civiles, religieuses et philosophiques ; il découle de la nécessité, la plus universelle des lois.

Tout dans le monde est réglé, et se tient par un enchaînement nécessaire : le doigt du

destin écrit sur le cerveau et dans le cœur de l'homme, à sa naissance, tout ce qui doit lui arriver dans le cours de sa vie, jusqu'à l'heure de son trépas.

Si tout n'est que ce qu'il doit être, pourquoi donc tous ces sacrifices d'animaux sur l'autel des Dieux, tous ces sacrifices d'hommes sur les champs de bataille? Les hommes, les Dieux eux-mêmes relèvent tous des lois de la grande déesse *Adrastie* (1).

Il ne reste aux mortels qu'une tâche bien plus douce. Eh! mes amis, faut-il leur dire seulement: « Laissez les Dieux pour ce qu'ils sont (2); ils ne peuvent rien sur la nature des choses. Vivez tranquilles entre vous, et selon la température des saisons, vous ne sauriez en changer le cours. Usez de tout; n'abusez de rien; abandonnez la politique, qui n'est pas plus puissante que le culte, sur le caractère et les passions des hommes. Traitez les ambitieux et les despotes, comme vous faites des lions. Repoussez-les dans de vastes solitudes: trop faibles par eux-mêmes, ils n'ont de force que celle qu'on leur prête. Nés pour être les bourreaux d'eux-mêmes, empêchez-les de le devenir des autres hommes plus paisibles ».

Hasardons de semer ces principes féconds parmi le peuple; s'il n'en profite pas, cultivons-les pour nous, et faisons-les servir à notre plan d'indulgence universelle. Elevons-nous,

(1) C'est-à-dire, la *fatalité*. Voy. le *Phaedre* de Platon qui souvent pythagorise.

(2) Les plus sages des payens se servaient de cette pensée (qu'il y a des Dieux), autant qu'ils la croyaient propre à retenir le peuple dans la crainte et dans le respect. Jaquelot, *exist. de Dieu. in-4°*. Cicer. *des lois*. II.

à l'aide de cette vérité, à ce point de pouvoir dire : « Ceux qui nous veulent du mal sont destinés apparemment pour cela, comme la couleuvre pour mordre le pied du voyageur inattentif. Prenons garde où nous marchons, et laissons le reptile chercher d'autres victimes ».

Ceci nous ramène encore à notre grand but, c'est-à-dire à vivre avec nous et pour nous, tant que nous ne pourrons faire mieux. Avertissons du danger; mais ne nous y exposons pas en pure perte.

Le plus considérable des résultats de cette grande vérité, que tout est ce qu'il peut et doit être, consiste à reconnaître une *loi éternelle*, antérieure à toutes les autres lois, et bien propre à leur servir de type. Au-dessus de toute révolution politique, cette loi, gardienne de l'ordre universel, exige de tous les hommes, ainsi que des autres êtres, le plus saint de tous les vœux, celui de concourir à la conservation de l'état de choses qui existe. Malédiction sur les perturbateurs sacriléges de l'harmonie générale ! l'homme, en naissant, fait le serment tacite de concourir toute sa vie au maintien de l'ordre naturel, de n'y rien changer, et d'y ramener ceux qui s'en écartent. Les pontifes, les hommes d'état et les gens de guerre sont donc presque tous des parjures.

L'homme courageux qui, chaque jour détruit une antique superstition, et rapproche d'un pas ses contemporains vers le régime de la nature, est le sage, et offre en sa personne le type de ce que tous ces hommes doivent être.

Mes chers disciples, le méchant voudra nous prendre par nos propres paroles, en disant: « Puisque chaque chose, au ciel comme sur le globe, n'est toujours que ce qu'elle peut et doit être, et puisqu'il y a sur la terre des gouvernés moutons et des gouvernans tigres, les despotes et les esclaves sont donc selon la nature qui les permet ».

Répondons : « Oui, comme il y a des reptiles et des volcans. Le chaos, lui-même, renferme les élémens de l'ordre; le crime et la vertu jaillissent de leur choc. Le mal doit exister, puisque le bien existe. Encore une fois, malheur aux êtres destinés à une coupable existence ! il faut qu'ils subissent leur sort, jusqu'au moment prescrit pour une autre chance. Le méchant est un malade qui a le transport au cerveau. Le trépas est la crise qui doit le rendre à la santé. Mais aussi, tout est réciprocité dans l'univers. Que le sage, l'homme bon, l'homme de génie ne s'énorgueillisse pas trop de l'état de santé dont il jouit ! une existence malheureuse ou criminelle l'attend, peut-être, au fond de la tombe. Nous n'avons pas le choix de nos destinées. Nous passons successivement du crime à la vertu, du bien au mal, comme de la nuit au jour, et du trépas à la vie. Remplissons ces divers emplois, sans murmure et sans vanité. Aimons et plaignons-nous tour-à-tour; soumis à la loi commune, aujourd'hui attelés à ce même char dont nous serons demain les conducteurs, reconnaissons partout la haute-main de la nécessité.

Cette doctrine, dont il ne faut présenter au vulgaire que les conséquences morales, nous

mène droit à l'*humanité* (1). J'appelle ainsi cette amitié générale que je veux qu'on étende sur tous les hommes, même sur les hommes méchans. Oui! donnons les premiers l'exemple au monde de cette bienveillance universelle dont la nature des choses fait une loi à tous les êtres. Du moment que cette vertu de l'*humanité* que nous professons seuls, sera devenue le principe de tous les hommes, Mars brisera son glaive homicide, Bellone éteindra sa torche incendiaire ; ils rentreront tous deux dans le cerveau des poëtes. Le crime et le malheur pèsent ensemble sur ce globe. A la voix de l'humanité, le crime disparaîtra. Le mal, inséparable du bien, nous restera seulement pour servir d'ombre à la lumière. Ce n'est pas qu'il doive y avoir concorde et bienveillance entre les gens de bien et les méchans ; mais il n'y aura plus de guerre entre eux. Chacun se séparera, comme on voit le jour séparé de la nuit ; l'agneau se tiendra dans son bercail, près de sa mère, tandis que les loups s'entre-dévoreront au sein des forêts.

Pour compenser la rigidité du grand principe que nous venons de poser, disons à tout le monde, au peuple comme à ses chefs : toujours l'homme est malheureux par sa faute. Et cette autre vérité ne contrarie point la précédente. Tout est ce qu'il doit être ; il est donc nécessaire qu'il arrive mal aux imprudens, aux imprévoyans. Sans déroger à ses lois, la nature nous permet d'en corriger la rigueur. Le mar-

(1) On doit à Pythagore l'invention de ce mot, et il donna le premier l'exemple de la chose que ce terme exprime. Dacier. 158.

chand avide ne mérite pas d'être plaint et n'a pas droit de se plaindre, quand il fait naufrage : que ne restait-il sur le continent ! « Mais, dira-t-il, né avec un sang plus rapide, plus chaud que celui du sage, il ne tenait pas à moi de m'abstenir de cette humeur inquiète qui m'a fait déserter le rivage paisible pour me commettre sur les flots inconstans de la mer orageuse ».

Il faut répondre à cet homme : « L'éducation aurait dû suppléer aux imperfections de ton caractère. Tes parens n'ont pas su ou voulu redresser tes humeurs vicieuses ; n'accuse qu'eux ; ou plutôt garde le silence ».

Le bonheur est donc l'ouvrage, en commun, de la nature et de l'homme.

Le temple de la félicité, vers lequel tous les hommes dirigent leurs pas, mais par de fausses routes, a son plus puissant ennemi dans le démon de la propriété.

Tout mortel, sans doute, est propriétaire, mais de lui seul, c'est-à-dire, de sa personne, de son individualité, de son génie, de ses vertus ; ainsi que le soleil, la terre et tout ce qu'elle renferme appartiennent à tout le monde. Tous les maux politiques découlent des propriétés sociales et partielles. Si nous pouvions persuader aux peuples la justice et l'efficacité de ces deux lois naturelles qui n'en font qu'une : *Remettez tout en commun* (1), *n'ayez rien en propre*, l'œuvre de la régénération universelle serait fini ; l'*homme* se conserverait essentiellement bon ; les *hommes* cesseraient d'être nécessairement méchans. Plus d'avarice ! plus

(1) Dacier, *vie de Pythag.* p. 170.

d'ambition ! plus de guerre ! plus d'abus ! plus d'excès ! La nature puissamment secondée par les mortels, les mortels parfaitement d'intelligence avec la nature, c'est alors que sur ce globe tout ne serait véritablement que ce qu'il convient qu'il soit.

Mais dire à une grande nation, à l'Egypte ou à la Perse : « Habitans du Nil, de l'Euphrate et de l'Indus, *n'ayez rien en propre* ». Ce serait parler au milieu de la foule comme dans un désert (1). Mais essayer de produire cette sage mesure dans une cité seulement. « Crotoniates ! *remettez tout en commun* ». Ce serait s'exposer à paraître suspect ou insensé (2). Quelle ressource reste-t-il au philosophe ? Comment s'y prendra-t-il pour tirer ou sauver de l'oubli cette première vérité, cette vertu première, base de tant d'autres, sans donner prise sur lui, et fournir un prétexte aux méchans ?

Je n'imagine qu'un moyen : c'est de faire l'application de cette sublime théorie, et d'en offrir un exemple dans une famille d'hommes raisonnables.

---

(1) . . . *Communionem bonorum à Pythagorâ primum ut videtur institutam. . .*

Ex eo intelligitur ne ab omnibus quidem discipulis suis, multò minus à totâ aliquâ republicâ exegisse Pythagoram, ut bonorum communionem admitterent. Facile enim vidit vir sapientissimus excellentiorem ad istam communionem bonorum requiri virtutem, quae in plebeïas mentes cadet.

De *ασκησ. philosophica.* p. 441. *analecta* Buddei.

(2) *Longe sanius Pythagoras de bonorum communione sensit, quam pythagorisans Plato; neque omnium rerum, sed earum, quae honeste communes fieri possunt, communionem sancivit.* A. Gellius.

Un reproche grave et trop bien fondé que l'infâme Périandre ne manqua pas d'adresser aux sept sages réunis à sa table, fut celui-ci ; « Vos plans sont beaux ; mais sont-ils profitables ? Sont-ils seulement susceptibles d'exécution ? C'est ce qu'on est en droit de révoquer en doute jusqu'au moment de l'expérience ».

Ces tyrans ne craignent pas plus les sages que les Dieux, parce que de superbes préceptes ne résistent pas contre les coups d'autorité arbitraire. Eh bien ! donnons un démenti aux despotes qui nous dédaignent, aux peuples qui nous négligent. Qu'il existe enfin sur la terre une association spontanée d'hommes vivant en commun, ainsi que les oiseaux du ciel et les habitans de l'onde ! Nous avons posé la règle. Offrons à côté le modèle, et prouvons au reste de l'espèce humaine, par nos mœurs, conformes à notre doctrine, que la désapropriation volontaire est seule capable de faire des sages et des heureux. On hésite, tout en applaudissant à nos discours. A la vue de notre conduite, on se déterminera, peut-être, à soumettre toute une cité à l'essai d'un genre de vie, couronné déjà par le succès dans une école nombreuse de philosophes.

Ce n'est pas là le dernier terme où je prétends m'arrêter. Je veux en venir à un but qui mériterait toutes les couronnes ensemble des jeux olympiques, isthméens et autres.

Aussitôt que les hommes seraient parvenus à n'avoir rien en propre, à vivre en commun, puisqu'ils respirent le même air, ils n'auraient plus qu'un pas à franchir pour toucher enfin à l'*égalité*, mère féconde de la paix, de la

vertu, et du bonheur. Mais je la veux réelle (1), et non simple fiction de la loi. Je ne voudrais pas que certaines gens puissent long-temps encore dire avec impunité : « Laissons le philosophe crier à la populace que le soleil luit pour tout le monde ; pourvu qu'on en reste là et qu'il n'y ait toujours en effet de commun que le soleil entre nous et la multitude ».

L'égalité est le grand objet de tous mes vœux. Le plus doux salaire de tous mes travaux, serait cette égalité sainte, que les gouvernemens nous permettent d'invoquer, parce qu'ils la croient une chimère attrayante, mais impossible à réaliser. Cependant, point de mœurs pures, point d'indépendance légitime, point de politique sage, point de lois durables, sans l'égalité.

— « Tout homme en vaut un autre ».

Un homme n'est pas parfaitement le semblable, mais il est rigoureusement l'égal d'un autre homme.

Il y a toujours égalité entre deux hommes.

La société civile, seule, a mis des restrictions à ces grands théorêmes qui n'en comportent point. C'est pour cela qu'il ne faut point les livrer aux peuples tout de suite et sans quelque préparation ; car l'espèce humaine est descendue à une dégradation telle, qu'on ne peut lui administrer les vérités premières dans leur première simplicité.

L'égalité naturelle et de fait, n'est point à la portée des hommes devenus peuple ; ils ne sauraient la conserver et en jouir seulement d'un soleil à l'autre. Ils n'en sentiraient pas

(1) *Erga pares non fictam æquabilitatem.* Jambl.

le charme ni le prix. En ce moment, ce régime n'est admissible et ne peut convenir que parmi ces mortels éclairés et paisibles qui tiennent, dans la société, les rangs du milieu et vivent innocemment dans une honorable médiocrité. A eux seuls, à nous particulièrement, mes chers disciples, il appartient de fonder, sans plus attendre, *la république des égaux*, et d'en proclamer les lois dans cette enceinte, en-deçà de ce voile.

Nous sommes nés tous, sans en excepter aucun de nous, aussi parfaits que notre espèce en a besoin pour son existence et sa conservation, mais en même temps susceptibles de mal autant que capables de bien. Nos bonnes ou mauvaises qualités ne sont pas tout-à-fait notre ouvrage; elles appartiennent à notre naissance et ensuite à l'éducation qu'on nous donne. Nécessairement sages et heureux sous une institution sage, sous une autre qui ne la serait pas, nous devenons nécessairement malheureux et insensés. L'ame des enfans n'est qu'une émanation, un *écoulement du cerveau* de leurs pères (1). Si la source est corrompue, l'onde qui en jaillit ne saurait être saine et pure.

Posons le principe, et disons : « Mortel! quelque soit ta destinée, ne te plains pas : dans l'homme, comme dans le reste des êtres, il n'y a pas plus de bien que de mal, pas plus de ténèbres que de lumières, pas plus de froid que de chaud, pas plus de sec que d'humide. L'égalité est la grande loi du monde ».

---

(1) *Une goutte du cerveau*; propre expression de Pythagore.

Ceci n'est qu'une suite immédiate de nos premiers principes, et nous mène encore au même résultat; je veux dire, et ne me lasserai jamais de le répéter, à cette bienveillance universelle, à l'*humanité*, qui devrait nous tenir lieu de justice; vertu originelle, qui nous est inspirée par la nature pour adoucir l'amertume de certaines maximes, et pour dédommager un peu de l'absence de l'égalité, que rien ne peut suppléer. Soyons humains, nous seront toujours justes. Nous n'avons pas le droit d'être sévères les uns envers les autres; et en cela, l'instinct sert mieux les autres animaux, que la raison ne fait à l'égard de l'homme. L'âne patient supporte, sans murmurer, les mauvais traitemens de son maître, et semble dire : « Pourquoi suis-je né avec de longues oreilles? des oreilles plus courtes préservent le cheval des maux qu'on me fait endurer. Dois-je me fâcher contre le chardon qui me pique les nazeaux quand je le mange, et contre l'homme mal élévé qui me fait sentir si cruellement sa supériorité? Chacun ici bas a sa charge de peines ».

De tous les animaux, l'homme est celui qui devrait se plaindre le moins. Le quadrupède aux longues oreilles ne peut acquérir la souplesse du singe. Le singe lui-même, placé sur l'échelle des êtres, entre l'instinct et la raison, ne peut pourtant atteindre à celle-ci. Le corps de l'homme est le seul *instrument* (1) qui ait la faculté de rendre tous les tons et de parcourir la game entière. L'homme est capable de tous les genres de vie, ainsi qu'il peut sup-

(1) *Timée*, de Locres.

porter tous les climats. Cette précieuse aptitude à tout, ne le dégage point de la nécessité des choses qui l'entraîne comme le reste ; mais du moins, emporté par le torrent de la destinée, il peut se replier sur lui-même, et modifier jusqu'à un certain degré la loi fatale et absolue ; c'est ce qu'il faut tâcher de faire entendre à la multitude.

Mais que de dégoûts, il nous faudra essuyer dans cette noble tâche. N'importe ! l'amour de la sagesse et de la vérité doit être une passion. Aucun obstacle ne peut décourager ceux qui en sont épris. Nos plus grands ennemis ne sont pas les nations ingrates : il est pour nous quelque chose de plus douloureux que les persécutions. Ah ! craignons de voir un jour nos principes indignement travestis. Des ambitieux s'empareront de notre théorie de l'égalité pour faire passer subitement le peuple, de la servitude à l'anarchie. D'autres donneront à notre communauté des biens, de coupables latitudes (1) ; ils s'en serviront, les sacriléges ! pour violer le temple de l'hyménée (2).

Mais n'attendons pas l'ennemi ; allons au-devant de ses attaques, et combattons-le s'il est possible dans ses propres foyers. Les prêtres ont donné la prière pour base à leur

---

(1) *Entre amis, tout doit être commun.*

Le premier qui ait mis cette maxime en vogue, fut Pythagore ; et personne ne s'y conforma plus exactement que lui. Il établit entre ses sectateurs une communauté exacte de biens et de facultés.

Notes du trad. fr. des *lettres grecques*, d'Alciphron.

(2) C'est ce qu'a fait Platon, en proposant la communauté des femmes.

crédit et à leurs intérêts. Détruisons cette base subversive de la morale, et disons au peuple, avant qu'il n'entre dans ses temples : « Eh ! mes amis ! où courrez-vous ? Il est des Dieux sans doute ; mais vous-mêmes ne reconnaîssez-vous pas au-dessus d'eux le destin à qui tout cède ? Qu'allez-vous donc faire ? Supplier des Dieux qui, s'ils ne sont pas sourds, sont tout au moins impuissans ; et quand bien même ils auraient le droit et le pouvoir d'exaucer vos invocations inconséquentes, vous connaîssez-vous bien assez pour savoir ce qu'il vous faut (1), ce qu'il vous manque ? Savez-vous ce qui vous est convenable ? Et le vœu de l'un contredisant celui de l'autre, la prospérité de celui-ci supposant la ruine de celui-là, comment vos Dieux, avec les plus favorables dispositions, peuvent-ils faire luire le soleil et envoyer de la pluie en même-temps sur deux champs limitrophes ? Peuples ! reconnaissez donc l'absurdité et l'inconséquence des prières sorties de votre bouche ou de celle, bien payée, du ministre des autels ».

« Peuples ! égaux entre vous, vous l'êtes encore à ces Dieux qu'on place au-dessus de vous ; et sur eux et sur vous, pour vous mettre tous d'accord, le destin, d'une main ferme, tient et promène le niveau de l'égalité. Sans interroger l'avenir, sans vous épuiser en invocations stériles, profitez du présent, qui passe. Aimez-vous et travaillez vous-mêmes

(1) Les uns veulent qu'on demande aux Dieux ce dont on croit avoir besoin ; Pythagore le défend, n'y ayant personne, à son advis, qui sache au vrai ce qui luy est propre et utile. Lamothe Levayer, *Oratius Tubero dial.* V. 389.

et

et de concert à votre félicité commune, sans charger vos augures de ce soin ».

« Peuples ! Venez savoir dans notre école comment il est possible à plusieurs centaines d'hommes de vivre parfaitement égaux et heureux, en se laissant mener par la main de la nature, et les conseils de la raison; et dites-vous, en retournant dans vos foyers : « Mais pourquoi plusieurs millions d'hommes ne pourraient-ils faire ce que font plusieurs centaines de leurs semblables » ?

Agissons plus prudemment encore, pour éviter la qualification de séditieux, que nous vaudrait peut-être ce discours, de la part des pontifes et des magistrats, faisant toujours cause commune, quand il s'agit d'écarter les hommes trop clairvoyans pour eux.

Sans avoir l'air de nous occuper de la tourbe des mortels, posons sous leurs yeux, en silence, les bases d'un mode d'existence plus saine, et plus simplifiée. En nous voyant, je ne dis pas plus sages, mais plus satisfaits qu'eux, à bien moins de frais, peut-être, seront-ils tentés de s'approcher de nous, pour nous écouter et nous entendre mieux.

La curiosité leur fera faire les premiers pas. L'esprit d'imitation, inné dans l'homme, se chargera du reste. En un mot, attendons tout du temps et de nos bons exemples. C'est ainsi qu'il sied au philosophe d'être chef d'opinion et fondateur de secte. Il ne doit pas se jeter au peuple (1); c'est au peuple à ne plus rien laisser perdre de ce qui tombe de la

(1) Le Pythagoricien Apollonius de Thy. Philostrate. I. 13.

table des sages, comme ont fait jadis les Corinthiens, sous Périandre.

Mais, prenons garde nous-mêmes, les premiers, de tomber dans cette crédulité qui sied, peut-être, à la multitude ; parce que la multitude ne peut, ni ne doit avoir un avis, ni un sentiment à elle. Ne jugeons de rien sur parole, et sachons douter (1). Le doute convient à des êtres raisonnables qui se surprennent, trop souvent, le jouet de leurs sens, et qui, d'ailleurs sont convaincus de ce grand axiome, tout-à-la-fois moral et physique, que tout est relatif. Donnons-en un exemple.

La blancheur n'existe pas dans nos yeux, ni hors de nos yeux (2). Les couleurs viennent des mouvemens divers que les objets différemment modifiés, impriment à l'œil. Ce que nous désignons par le mot couleur, n'est ni ce qui frappe, ni ce qui est frappé ; mais quelque chose de particulier, résultat de ce qui se passe entre deux autres objets. Qui de nous pourrait affirmer que la couleur paraît à un chien, ou à tel autre animal, la même qu'à nous ?

Le monde est un tout composé d'unités ou de particules insensibles (3), et il existe par le mouvement.

Si nous nous bornions au seul témoignage de nos sens, aurions-nous découvert que notre globe *terraqué* étant un des astres (4), et tour-

(1) . . . *Plato Pythagoram venerabatur : credibile est. . . Pythagoricos de omnibus ambiguos fuisse.*
Pythagoras Steph. Roderici. p. 145.

(2) *Plato Theaetetus.*

(3) Ou *corpuscules.*

(4) C'est-à-dire, des planètes.

nant sur lui-même, autour d'un centre, qui est le soleil, fait le jour et la nuit ?

La nature des corps résulte du mélange et de la séparation des particules (1). Et si l'on admet quatre élémens, il faut bien croire que chacun de ces élémens est lui-même composé de corpuscules. On ne peut expliquer les qualités sensibles que par la disposition des parcules insensibles.

Il ne faut pas non plus juger de la nature des choses d'après leur grandeur apparente. Tout est de poids égal dans les mains de la destinée, plus équitables que les balances d'or du Jupiter de l'Iliade. L'insecte éphémère tient sa place dans l'univers, comme l'éléphant : et ces deux êtres sont aussi parfaits l'un que l'autre. Cette considération dérange un peu les calculs imposans de la politique, et les petites prétentions de l'amour-propre : mais elle soulage l'innocent qu'on persécute, et console l'infortuné qu'on délaisse.

La faiblesse de notre entendement, et l'insuffisance de nos sens pour parvenir à la véritable nature des choses, une fois bien reconnues, ayons chacun notre opinion, mais ne l'érigeons point en principe exclusif; n'en faisons point une loi pour ceux qui ont un autre système. Proposons nos pensées avec modestie : car *il n'y a pas plus de raison de dire que telle chose est de telle ou telle façon, que d'une autre absolument différente des deux premières* (2).

---

(1) C'est ce que développèrent Empedocle et Démocrite, tous deux Pythagoriciens.

(2) C'était le mot favori de Pythagore, au témoignage d'Aulugelle.

Enveloppons-nous du doute : le doute est le manteau du philosophe (1). Si les objets prennent la teinte de nos yeux, sains ou malades, nos actions se ressentent nécessairement de notre manière de voir. Ce serait donc bien gratuitement que nous attribuerions aux Dieux nos vertus ou nos vices. Les Dieux n'y sont pour rien. Homère a déjà dit, avant moi : « Les insensés ne s'aperçoivent pas que c'est à leur dépravation, et non aux rigueurs des Dieux, qu'il faut attribuer leurs chagrins et leurs misères. Les hommes qui se font tort par leurs désordres, ne doivent l'imputer qu'à eux-mêmes ; c'est leur propre malice qui les corrompt ; c'est leur ame déréglée qui les sollicite. S'ils se nuisent à eux-mêmes, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux seuls ! En un mot, les hommes ne dépendent point des Dieux (2), ni pour le mal, ni pour le bien. Que l'homme sera grand, lorsqu'il pourra se dire dans toute la conviction intime d'un être raisonnable : « Je ne dois mes vertus qu'à moi seul ! Je n'ai pas besoin de recourir à d'autres (3), pour les conserver et en acquérir de nouvelles. La sagesse est un fruit du champ que je cultive. Je ne vais pas emprunter des bras pour cette culture ; mes mains me suffisent pour me nourrir, et bien vivre ».

En disant que nous ne dépendons pas des

---

(1) Les Pyrrhoniens prenaient pour base de leur doctrine, la maxime de Pythagore, soulignée ci-dessus.

(2) Les philosophes ne voulaient pas que la vertu dépendît de Dieu. Arnaud, *système de la nature et de la grâce.*

(3) Non ! je n'ai pas besoin d'un Dieu, pour être sage...

Le Lucrèce français.

Dieux, convenons aussi que le reste des êtres ne dépend pas de nous, ou n'a point été fait pour nous. Les animaux que nous égorgeons ne sont point notre ouvrage, dont nous pouvions disposer à notre caprice. La terre que nous ravageons par nos armes, n'est point notre propriété. N'ayons donc pas l'orgueil ni l'injustice d'user de l'univers, comme de notre propre individualité.

Disons, avec les peuples et leurs magistrats suprêmes, *il est des Dieux*: mais ne disons pas avec les uns et les autres, que ces Dieux se mettent souvent en colère, et peuvent faire beaucoup de mal: car une telle opinion consacre l'impunité des méchans et porte les bons à une patience servile. Ils s'en suivrait que les Dieux, comme dans Homère, prennent parti pour ou contre telle nation ou tel roi. Les Dieux ne peuvent mal aux hommes (1). Jupiter n'a jamais confié ses foudres à personne. Nations de la terre, ne souffrez donc, dans les mains de vos chefs, que le livre de la loi. Les Dieux n'attaquent point, ne se deffendent point, ne se vengent point. Le peuple ou le prince qui se targue de leurs exemples commettent un sacrilége, et veulent en imposer. Cette opinion sur les Dieux contribuerait à guérir des terreurs panniques, ceux qui ressemblent encore au peuple demi-barbare de la Thrace. A la plus légère calamité, il croit que les prêtres de Junon ont été provoquer, dans l'Olympe, les vengeances de la

(1) . . . *At hoc quidem commune est omnium philosophorum, nunquam nec irasci deum, nec nocere.*
Cicer. *offic.* III. 28.

Déesse, en agençant une infinité d'échelles les unes sur les autres.

Rendons aussi justice à Homère, à Hésiode, à tous ceux qui ont parlé des Dieux. Ils n'y croyaient pas. Le seul Dieu d'Homère était son génie (1). Mais il eût des Grecs la même opinion qu'en eurent les sages d'Egypte ; il les traita comme des enfans, qu'il faut amuser ou contenir par des fables.

Disons à tous, même au peuple : « Les Dieux sans les vertus ne sont que des mots : il n'en est pas de même des vertus sans les Dieux ». Pour amener le vulgaire au seul culte de la raison, commençons par lui faire reprendre ses anciens Dieux, c'est-à-dire, le soleil et la lune, la terre et les astres, l'eau et le feu, tels qu'il les voit ; et non plus tels qu'on les lui a déguisés, sous les masques immoraux de la mythologie.

Dégoûtons-le du séjour des temples, et conduisons-le sur les pas d'Orphée, vers les lieux hauts, d'où il pourra contempler la nature, cette mère commune et des Dieux et des hommes.

Faisons lui répéter, avec le bon Hésiode :

« Les Dieux, enfans de la terre, sont nés au sein de la nuit ».

Mais en même-temps, tâchons de ramener les poëtes au but où tendaient Mnemosyne et les premières Muses ; tâchons de leur per-

---

(1) Théodoret assure que non-seulement Diagoras, Théodore, Evhemère, qui ont pleinement nié qu'il y eût des Dieux, sont athées, mais qu'Homère, Hésiode, etc. le sont aussi. *De curat. græc. affect. serm.* III.

suader de ne chanter, désormais, que l'harmonie de la nature céleste et terrestre.

Engageons-les à persuader à la multitude, par leurs beaux vers, que les Dieux sont ces astres immortels et divins, renfermant en eux, et versant, sur nous, cette chaleur, le principe de la vie. Qu'ils apprennent, enfin, au vulgaire que la substance divine est ce feu éther, dont nous voyons un des foyers dans le disque du soleil. Ce feu éther pénètre tous les élémens, développe en eux le germe de l'existence ; il circule jusque dans les plus petites parties du grand tout ; c'est lui qui constitue l'ame du monde, dont la notre émane. Voilà le Dieu digne des chants du génie, et de l'encens des hommes.

Répondons aux Crotoniates et au peuple des autres villes de l'antique Italie, qui nous demandent des lois : « Modelez vos républiques sur celle de l'univers. Reconnaissez la réciprocité des êtres, tour-à-tour gouvernans et gouvernés. L'univers n'est indestructible que parce que les parties sublunaires sont sans cesse en harmonie avec les parties supérieures. Coéternelles les unes et les autres, celles-ci meuvent, celles-là sont mues. Le soleil et les autres astres règlent et fécondent la terre ; la terre enfante et développe ce qu'on lui a confié. Que la sagesse se marie au travail, le génie à la force, comme la terre au ciel ! La nécessité est la chaîne qui lie le tout. Le même ordre doit régner dans la politique des hommes et dans l'organisation des choses. La nature est une république indivisible, impérissable, dont tous les membres égaux agissent et réagissent les uns sur les autres, sans confusion

et sans tyrannie. Tout se fait en elle et par elle seule. Elle ne reçoit aucune impulsion venue hors d'elle ; elle est étrangère à tout ce qui serait au-delà de ses limites, s'il pouvait y avoir quelque chose qui ne fut pas dans son sein. Mais elle est tout, et ne forme qu'un tout. Elle est une. Toutes les forces dont elle a besoin pour se soutenir et se réparer elle-même, sont en elle. Le néant est au-delà.

« Peuples ! qui en êtes tous les enfans, imitez votre mère, chacun chez vous, dans l'enceinte de vos cités, comme au sein de vos familles. Eh ! pourquoi ne pas proclamer ces grands principes ailleurs que dans les mystères d'Atis et de Cybelle, de Cérès et Bacchus » ?

Pourquoi ne puis-je encore confier qu'à vous seuls, mes disciples choisis, le grand secret (1) qu'on n'a répété à si grands frais à Thèbes, à Eleusis et dans la Samothrace ? Pourquoi donc n'y a-t-il que l'initié qui sache que tous les Dieux, adorés par le reste des hommes, se réduisent à l'ame universelle (2), que le monde est l'être des êtres ? Où est l'indiscrétion de publier cette grande vérité, fille de la méditation ? Et pourquoi réserver des peines graves à l'initié qui n'a pu garder pour lui seul ce qui devrait être le patrimoine de tous ? Quoiqu'il puisse m'advenir, sachez que c'est là le mot des grands mystères. Cette théorie naturelle qui explique tout, a-t-elle

---

(1) *Relig. univ.* par Dupuis. p. 38. tom. II.

(2) *Et quidem Pythagoras Deum vocabat animationem universi.* La Cerda, *in Virgil. georg.* IV.

donc besoin, pour qu'on en sente l'importance, d'être recouverte d'un triple voile et accompagnée d'un appareil imposant et redoutable ? De toutes les doctrines qu'on enseignera aux hommes, celle-ci les élève davantage à leurs propres yeux; apothéose de l'homme, elle l'égale à la Divinité, puisqu'il en fait partie, puisqu'il est une portion de sa substance immortelle. Tous les hommes sont en Dieu; Dieu est dans tous les hommes. Chacun de nous peut, et même doit se dire :

« Et moi aussi, je suis Dieu. Je suis membre de la souveraineté du monde. Le feu qui m'anime et m'éclaire, est un des rayons du soleil. L'ame qui meut mon corps est une parcelle de la grande ame qui met l'univers en mouvement, comme le corps qu'elle revêt est un fragment de la matière qui fait le monde et qui porte en elle le principe de son organisation. La première cause de tout est partout; elle est en moi, mais elle se manifeste mieux que partout ailleurs dans le firmament, siége principal de l'harmonie universelle. Le soleil est encore moi. Homme aujourd'hui, demain je suis appelé à entrer dans la composition de l'un de ces astres brillans qui scintillent au-dessus de ma tête à la voûte azurée ».

Si tous les hommes étaient bien pénétrés de ces sublimes principes, comme il serait aisé, à un législateur, d'en faire une société d'amis généreux, indépendans, pleins de vertus ! toutes les petites passions qui nous dégradent se tairaient devant cette belle théorie. Que chacun de nous se dise : « Le monde est un composé harmonique d'une infinité de petits mondes semblables à lui. Je suis un de ces

petits mondes (1); je dois donc offrir en moi cette sagesse, cette régularité, cette perfection que j'admire moi-même dans le grand monde. S'il en était autrement, je serais semblable à ces vases de rebut, que le potier de Samos rejette et qu'il brise pour en recomposer un autre plus conforme au type général ».

Disons donc à tous ceux qui s'approcheront de nous : « Dans toutes vos pensées, dans toutes vos actions, n'oubliez jamais que vous êtes des Dieux partiels, enfans du Dieu universel ».

Pour nous, devenus *hommes* (2), plus que tous les autres, ne nous contentons pas de ce qui est bien; tendons au mieux.

Demandons, par exemple : « Qu'y a-t-il au monde de plus véritable (3) » ?

Si l'on nous répond, dans le style et avec l'esprit des augures :

« Ce qu'il y a au monde de plus véritable, c'est que les hommes sont méchans et que Dieu est bon »,

Insistons et demandons encore : « Pourquoi, sous un Dieu bon, les hommes sont méchans . . . » ?

Ou plutôt, ne demandons rien, et soyons sages pour nous. Celui qui veut l'être aussi pour les autres, court le risque de ressembler à l'*âne d'Egypte* (4); tout le monde se rue sur lui (5).

---

(1) *Microcosme*, expression de Pythagore.

(2) Pythagore qualifiait ainsi les plus intimes de ses disciples. J. Scheffer. *philosophia ital.* cap. XI.

(3) Bayle, *dict. art. Pauliciens. ad finem.*

(4) *Omnes laedunt.* Plutarch. *Isis et Osiris.*

(5) En mémoire de l'odieux Typhon.

On a dit : il est trois choses interdites au commun des hommes :

La foudre de Jupiter, la massue d'Hercule, la poësie d'Homère.

Consolons-nous-en, s'il nous reste le sceptre de la raison ; et n'offrons pas le ridicule du Phrygien *Coræbus*, fils de Mygdon : sachant à peine compter jusqu'au nombre cinq, un jour il s'avisa de vouloir calculer les flots de la mer.

Replions-nous sur nous-mêmes. Le passé fut pour nous un mélange de bien et de mal ; c'est le gage de ce que l'avenir nous garde. Attendons-nous à tout, pour n'être supris de rien.

Ce que le peuple de Crotone vient de faire par un excès de reconnaissance, mettra le comble à l'envie qu'on nous porte. Ce décret, exigé des sénateurs, par lequel la Grèce d'Italie, que nous habitons, sera désormais appelée la *grande Grèce*, en mémoire des grandes vérités que nous avons eu le courage d'annoncer dans notre école, aux habitans de cette ville et de toute la contrée, va peut-être nous coûter cher ; mais pourra-t-on nous causer des ennuis auxquels nous ne nous soyons résignés d'avance ?

Terminons nos entretiens, prolongés peut-être au-delà de mes forces, par nous remettre sous les yeux nos lois domestiques. La persécution s'avance. Bientôt, nous aurons besoin de les consacrer d'une manière plus solennelle que jamais, par notre attitude imperturbable.

§. CCIII.

Régime intérieur de l'école de Pythagore.

POUR nous reconnaître et nous rallier, à tout événement, nous convenons de tracer au commencement de toutes nos missives, et autres écrits, le pentagone des Druides ; laissons croire que ce n'est qu'une formule, le vœu bannal de la *santé* (1). Le philosophe est le seul qui sache en jouir.

Nous convenons aussi de graver sur l'anneau de notre doigt index un flambeau derrière un voile : ce sera le type de notre école. Son empreinte, sur de la cire vierge (2), servira de sceau aux lois secrettes et aux seuls ouvrages avoués par nous, et que je commets à la garde de ma fille Damo.

Nous prenons pour vêtement la robe longue, de lin pur (3), changée chaque jour, et ceinte d'une zone pareille ; le blanc semble appartenir au bien, le noir au mal (4).

---

(1) Les Pythagoriciens mettaient un pentagone à la tête de leurs lettres ; cette figure exprimait les cinq lettres du mot ὑγεία, la santé.

Beausobre, *hist des Manich.* tom. II. *in*-4°.

(2) C'était alors un usage parmi les philosophes.

« Je ne puis m'empêcher d'admirer entre tous les livres, ceux que Démocrite a écrits de la nature, et principalement celui qu'il a intitulé *heïrotoneton* (choisi), dans lequel il a marqué et cacheté, avec son anneau et de la cire jaune, toutes les choses qu'il a expérimentées ».

Vitruve-Perrault. IX. 2.

(3) C'est-à-dire, blanc, et non teint.

(4) *Pythagoras ajebat, id quod esset colore candido ad boni naturam : quod colore atro ad naturam mali pertinere, ut Erasmus annotat.*

Nous nous interdisons la chair des animaux, principalement à ceux d'entre nous qui se consacrent à l'emploi sublime de législateurs. Ils doivent être plus purs encore que les autres (1).

Nos alimens sont du pain et du miel, des légumes et des fruits, rarement des œufs (2), du lait et de l'hidromel.

Le matin et le soir, des chants harmonieux, accompagnés de la lyre, quelques exercices de corps, et l'examen de ce que nous avons fait et de ce que nous avons à faire.

Dans le cours de la journée et de nos études, des marches graves dans des lieux solitaires, puis le bain et les parfums (3).

Qu'un voile soit constamment tendu au milieu de notre *musæum* (4), pour le partager en deux classes, celle consacrée à nos principes secrets (5), l'autre ouverte au reste de nos compagnons d'étude.

L'épreuve de plusieurs années de silence est l'une de nos lois de rigueur (6).

---

(1) *Praeter legum latores hic aliis abstinentiae et sobrietatis praeire exemplum voluit samius senex. Id quoque nos docet Jamblichus : imperavit quoque ut qui ex politicis essent legum latores ab animalibus abstinerent.* De ΑΣΚΗΣΕ' *philosophica*. p. 415 et 416. *analecta* Buddei. *in*-12. 1706.

(2) *Régime de Pythag.* par Cocchi.

(3) Les Pythagoriciens étaient proprement vêtus, allaient au bain, se parfumaient, et portaient leurs cheveux.
Athenée. IV.

(4) Lieu d'étude, consacré aux Muses. L'école de Pythagore méritait d'autant mieux ce nom, qu'elle occupait le vestibule du temple des Muses.

(5) *Intra velum.*

(6) *Le silence est une sagesse.* Pythagore et Saadi se sont rencontrés plus d'une fois.

Mais avant tout, la connaissance des habitudes de l'aspirant, et des mœurs de sa famille, d'après les lois de la *physionologie* (1).

La désappropriation des biens de l'aspirant, mis en commun (2) dans la nouvelle famille qui l'adopte (3).

Parcimonie de sommeil, comme de nourriture; pureté d'ame, comme de vêtemens; études tempérées, comme les exercices.

Chez nous, que le travail exclusif des mains et l'exercice exclusif de la pensée soient proscrits, comme deux extrêmes également funestes à la perfectibilité de l'espèce humaine!

La mémoire sera d'abord le seul livre de notre école. Que le coupable d'indiscrétion reprenne ce qu'il apporta, et sorte, pour ne plus rentrer! Défunt pour nous, dressons-lui un *cénotaphe* au milieu de nous.

La science revêtue de symboles, pour les *écoutans* placés au-delà du voile; en-deçà, la vérité nue, pour les *acousmatiques* (4).

Au-delà du voile, les théogoniens, les moralistes, les géomètres; en-deçà (5), les naturalistes et les législateurs, ceux d'entre nous qui s'occupent *des premières vérités* (6).

Les femmes peuvent assister à nos études extérieures.

---

(1) L'art de démêler quelqu'indication des talens et des mœurs, d'après le caractère de la figure, l'air du visage... Aulugelle.

(2) *Pythagoras jussit fortunas suas omnes inter se communes habere, et toto tempore una vivere.* Jambl. XVIII.

(3) Κοινόβιον.

(4) Ou *acroamatiques*, écoutans intérieurs.

(5) *Intra velum.*

(6) Expressions pythagoriques.

Chacun de nous peut amener son épouse et ses enfans, et vivre en famille, au milieu de notre association.

Nous nous levons avec le soleil, pour en contempler les premiers rayons.

La lyre, jamais la flûte, annonce la fin du jour et de nos travaux; la musique est philosophie.

Des jeux décens, des danses graves, dans l'intervalle du repas du soir, à l'heure du sommeil.

Nous laissons aux superbes le titre de *sage*; nous mettons tous nos soins à mériter celui plus modeste de *philosophe*.

Le philosophe de notre école ne chemine et ne converse qu'avec son semblable et son égal. Qu'aucun de nous ne sorte, pour se prodiguer à des profanes! Ne nous laissons pas approcher de tout le monde.

Soyons seul à seul au bain, neuf tout au plus à table, et pas moins de trois dans nos promenades écartées.

Le matin, le soir, et avant chacun de nos repas, une libation aux nymphes des fontaines, et un sacrifice d'encens au soleil qui éclaire et nourrit.

Ni chasse, ni pêche parmi nos délassemens, qu'une seule goute de sang ne doit point souiller, qu'un seul cri de douleur ne doit point troubler.

Nous repoussons tout salaire de l'étranger, venu pour prendre de nos leçons; paye-t-on pour voir le soleil (1)? La philosophie ne se

---

(1) D'où le proverbe : *solem mercede.*

vend pas. La médecine sera de même exercée par nous (1).

Sont réservées pour la nuit et le très-petit nombre, nos études de la vérité nue.

Ne quittons *les sublimes pensées de l'éther* (2), pour descendre aux besoins de la cité (3), que quand elle nous appelera à ses délibérations.

Faire le bien, et dire la vérité.

Avant toute chose, soigner notre santé. Point de jours purs dans la vie, sans elle; sans elle, point de philosophie. La sagesse consiste dans l'équilibre des humeurs, et l'harmonie des mouvemens du corps.

Point de sacrifices à l'hymen, en été; peu pendant l'hiver; moins encore dans l'automne; quelques-uns au printemps.

Une postérité peu nombreuse, mais choisie; il est difficile de parvenir à la sagesse, environné d'une grande famille.

Les magistrats cherchent à en imposer avec leur pourpre : nous, commandons le respect, par la dignité du maintien.

Entre nous, que les vieillards servent de magistrats aux jeunes (4)!

---

(1) Hippocrate a suivi la plupart des principes de Pythagore. Dacier, *vie de Pythag.* p. 196.

Pythagore fut placé, à juste titre, parmi les plus habiles médecins de la Grèce. *Voy. du jeune Anacharsis.* tom. VI. *in*-8°. p. 319.

(2) *Epistolâ Pythagorae*, in Laërt. sect. 30.

(3) Leur morale (des Pythagoriciens), dont on trouve de si beaux fragmens dans Stobée, est pleine de choses très-utiles, et très-avantageuses à la société humaine.

Leclerc, *bibl. ch.* tom. X.

(4) *Correptiones à senioribus erga juniores.* Br. 1071.

Sacrifions

Sacrifions quelquefois avec le peuple ou en sa présence, mais non pas à sa manière.

Un culte d'admiration à la Nature, le matin.

Le soir, un culte de reconnaissance aux défunts illustres (1).

Que nos leçons soient fréquentes, mais courtes! Ne remplissons le clepsydre (2) que pour une heure seulement.

Une heure de vérités fortes est la mesure de l'intellect humain.

Permettons à la foule de nos *écoutans* de nous proposer des questions, ou leurs doutes avec décence : nous ne refusons de répondre qu'aux injures.

Pardonnons d'avance à ceux qui auraient l'intention de nous outrager.

Les clairvoyans ne peuvent vouloir du mal au bâton de l'aveugle qui les frappe.

Mais que notre voile blanc, toujours tendu, nous dérobe à la vue de ceux qui nous consultent!

Peut-être pourrons-nous un jour nous produire avec moins de mystère.

Nous consentons volontiers à servir de médiateurs aux amis, aux frères, aux familles en discord; d'arbitres aux époux brouillés; de guides à la jeunesse, à l'inexpérience, au repentir.

Tous solidaires, néanmoins ne nous laissons point entamer : le soupçon ne doit pas même nous atteindre.

---

(1) . . . *Heroïbus post meridiem*. Bruck. 1072.

(2) Instrument des Anciens, propre à mesurer la durée du temps avec des gouttes d'eau.

Désavouons celui d'entre nous, dont les enfans portent scandale.

Que chacun de nous s'abstienne de toute association, autre que la nôtre !

Jaloux de notre indépendance, refusons-nous à la protection des gouvernemens.

On ne protége pas des hommes qui savent se suffire.

Mais appelons sur nos principes et notre conduite l'œil du magistrat et de tous nos concitoyens.

Point de sermens, s'il est possible, peu du moins, et fort tard (1).

Pour tombeau, la terre, au lieu d'un bûcher.

Convenons entre nous d'appeler *monde*, c'est-à-dire, un chef-d'œuvre d'harmonie et de perfection, ce que les autres hommes désignent par l'univers, le ciel, le globe.

Que notre école, ou famille adoptive, soit pour nous un *petit monde* (2), aussi harmonieux que le grand !

La loi première et dernière de notre association ; la loi qui renferme toutes les autres, est d'offrir l'image et la réalité de la primitive communion de biens et d'existence, dont il reste à peine un léger souvenir dans la mémoire des hommes.

Que chacun de nous renonce au *Tien!* c'est notre caractéristique (3).

Que les législateurs d'entre nous portent à la main droite un anneau représentant le doigt

---

(1) . . . *Juramentum praestandum tardè*. Bruck. 1073.

(2) *Microcosme*, mot inventé par Pythagore.

(3) *Nihil tuum reputato*.

index posé sur la bouche, pour leur rappeler sans cesse de ne pas dire tout à tous!

Si l'on veut nous contraindre à faire usage d'armes homicides (1), passons ailleurs.

Lors d'une persécution, le philosophe va s'asseoir sur la tombe de ses aïeux; là, il s'enveloppe de son manteau, et attend.

J'ajoute, mes bien-aimés disciples! Hors de vos foyers, si, dans la ville où vous serez persécutés, il est permis, comme chez les Athéniens, de prononcer trois paroles, avant de subir le dernier supplice; que chacun de vous se trouve en état de dire aux spectateurs :

« Citoyens! j'ai rempli le grand Ternaire de la vie humaine.

Je suis né, j'ai vécu, je meurs pour la vérité, l'indépendance et la justice.

C'est la Philosophie ».

§. CCIV.

Fin de Pythagore.

N. B. Le récit qu'on va lire, est de Lysis, le plus assidu des disciples de Pythagore. Réfugié à Thèbes, en Béotie, dans la famille d'Epaminondas, alors enfant, Lysis rédigea cette narration, pour être communiquée aux principaux membres épars de l'école italique.

. . . L'école du *maître* croissait toujours en nombre et en bonne renommée. Cylon,

(1) Les Pythagoriciens, au rapport de Jamblique, faisaient profession de ne point aller à la guerre.

Grotius, *droit de guerre et de paix*. liv. II. ch. 26.

jeune et riche Crotoniate, qui ne fut point jugé digne de passer au-delà du voile, au lieu de redoubler de soins, pour devenir meilleur, ne s'étudiait qu'à trouver les moyens de se venger de cet affront : il appelait ainsi la conduite du Maître à son égard. Il parvint à engager plusieurs sénateurs à faire rendre un décret, pour mander Pythagore devant le conseil des Mille (1).

Le Maître y comparut seul; nous voulions tous l'accompagner. « Mes amis ! nous dit-il, le sénat n'a mandé que moi ».

Tous les citoyens de Crotone voulurent être présens à cette scène auguste. A l'insçu du Maître, j'allai dans la foule, pour ne point le perdre un seul instant de vue.

Le chef du sénat parla d'abord ainsi :

« Pythagore ! l'école dont tu es le fondateur et le chef, porte ombrage à plusieurs citoyens de Crotone; tes principes et les succès qu'ils obtiennent, allarment la liberté publique. Sans doute, tu n'es point un ambitieux qui aspire à la tyrannie de ta patrie adoptive : nous aimons à te rendre cette justice. Mais tu parais avoir à ta disposition tous les moyens suffisans pour devenir despote. Il est de notre devoir, et nous avons le droit de faire rendre compte au citoyen suspecté, ou devenu trop considérable par son mérite. Rassures les habitans de Crotone, effrayés eux-mêmes de l'ascendant qu'ils t'ont laissé prendre sur eux. Tu nous dois l'exposé nu de ta conduite publique et privée. Parles » !.

(1) *Vie de Pythag.* par Dacier. p. 85. et 86.

Le Maître parla ainsi :

« Citoyens, sénateurs et magistrats de Crotone ! J'ai parcouru les trois mondes pour les observer. J'ai interrogé tous les monumens; j'ai écouté tous les grands hommes de notre âge : Phérécyde, Bias, Thalès, Epiménide, Zoroastre, Chilon et Brutus. J'ai fait parler les hiérophantes de la Phénicie, de l'Egypte et d'Eleusis. J'ai consulté les sages de l'Ethiopie et de la Chaldée, les gymnosophistes de l'Inde et les Druides. J'ai vu Babylone et Sparte. J'ai assisté à la révolution politique de Memphis et de Samos, d'Athènes et de Rome ; moi-même, j'en ai fait une en Sicile. Chargé de l'expérience des siècles et des nations, je suis venu déposer ce précieux fardeau à Crotone. J'ai droit à la reconnaissance des Crotoniates ; et je pensais que vous me mandiez pour m'en donner un témoignage solennel, au nom du peuple généreux que vous représentez... Et vous me faites venir devant vous pour vous rendre des comptes ! On vous a dit que je possède tous les moyens nécessaires pour usurper l'autorité souveraine et me rendre le tyran de cette ville hospitalière ».

« A mon âge, on n'a de comptes à rendre qu'à la nature, et non aux hommes ».

« La cité de Crotone me demande raison de mon séjour dans ses murs. Au lieu de répondre, j'interpelle ici vos femmes et vos enfans, citoyens. Tout ce peuple, accouru pour assister à cette scène inattendue, m'est redevable de ses mœurs, et de l'estime des nations voisines. J'ai fait plus ; législateur sans mission, du fond de mon école, j'ai réformé plusieurs villes d'Italie ; et l'on vient à Crotone, comme

on allait jadis en Crète, pour me demander des lois et des législateurs ».

« Peuple, magistrats et sénateurs, levez-vous, et allons tous sacrifier à la bonne harmonie, dans le temple que Crotone, d'après mes conseils, a élevé aux Muses ».

« Crotoniates ! A ce monument, ajoutez l'érection, sur votre rivage, de deux colonnes qui attesteront à vos enfans la régénération de vos mœurs et de vos lois (1). Hercule se serait fait honneur de ce travail ».

Le Maître se tut; il n'aurait pu se faire entendre davantage; ses paroles eussent été perdues, au milieu des applaudissemens vifs et prolongés dont il fut accueilli de toutes parts.

Le chef du sénat se leva pour dire : « Sage Pythagore ! le monument que tu nous proposes sera, en même temps, celui de notre éternelle reconnaissance envers toi. Mais avant de te suivre au temple des Muses, viens t'asseoir parmi les sénateurs et magistrats de Crotone. Viens remplir la chaise curule que nous avons religieusement laissé vacante, depuis la première fois qu'elle t'a été offerte; et donnes-nous encore tes conseils ».

PYTHAGORE. Les principes que je professe s'opposent à ce que j'accepte aucun emploi public; j'exerce une magistrature qui m'exclut de toute autre. Allons au temple des Muses.

---

(1) *Ostentantur adhuc prope Crotonem à Pythagorâ erectae in litore columnae duae, imitatione quâdam Herculei monimenti ad gaditanum fretum; quasi Pythagorae doctrinae metae, ultra quas nemo posset excurrere.*
Hieronimus, *contra Jovin.*

Le Maître ajouta, en souriant : « Mais puisque vous m'y conviez, je veux, pendant la route, vous donner encore un avertissement; il est vraisemblable que ce sera le dernier. Il m'a paru nécessaire, d'après la disposition de certains esprits qui agitent votre cité ... ».

« Crotoniates!

Si l'on vous parle de retourner à la magistrature d'un seul, et si le souvenir de Phalaris et de Tarquin le superbe est déjà effacé de votre mémoire, rappelez-vous du moins une vieille (1) tradition de *Patavium* (2), cette cité antique, fondée par Antenor. Là est un oracle doté par Geryon, pour expier ses torts politiques; et voici comme règnait ce prince (3), craint de ses sujets à l'égal de la foudre des Dieux (4). C'était un fléau pire encore; car il affamait son peuple : c'est pour cela qu'on peint encore aujourd'hui son simulacre avec une tête posée sur plusieurs corps. Et en effet, ce roi voulait-il manger du poisson, il fallait qu'on lui en pêchât une quantité suffisante pour remplir un vase d'airain aussi vaste que l'espace nécessaire à cent métairies. Pour faire cuire tout ce poisson, tout le peuple se mettait à abattre des bois et à les charrier dans les cours du palais de Geryon. On desséchait tout

(1) Un certain Ephippus, poëte comique, a rapporté ce trait singulier.

(2) Aujourd. *Padoue*.

(3) C'est ainsi que Stesichore, sous l'allégorie d'une fable, *le cheval, le cerf et le chasseur*, avait donné un bon conseil aux citoyens d'Himère, en Sicile, lors de la tyrannie de Phalaris.

(4) Des savans prétendent que *Geryon* signifie *foudre*.

un lac d'eau amère, et huit mois n'étaient pas de trop pour voiturer le sel. Cinq galères voguaient sans cesse sur l'eau servant à cuire le poisson, et les rameurs gagnaient les bords pour avertir le magistrat du degré de cuisson, afin qu'il eût à faire modérer ou augmenter le feu, et punir ceux d'entre le peuple qui négligeaient les apprêts du comestible destiné à la bouche royale.... Crotoniates ! ce recit vous fait sourire. Je ne l'acheverai pas; mais convenez qu'il n'est point hors de toute vraisemblance, et qu'on ne pouvait s'y prendre plus adroitement pour faire sentir à une multitude grossière tous les inconvéniens de la magistrature d'un seul, à qui on permet tout. Cette leçon symbolique, qu'il sera à propos de répéter plus d'une fois encore aux siècles à venir (1), ne profita pas beaucoup. Il ne fallut rien moins qu'Hercule pour délivrer la terre du fardeau d'un roi vorace ».

Après le sacrifice aux Muses, le Maître nous fut rendu, et rentra dans son école, pour n'en plus sortir. Du moins, c'était son vœu, espérant qu'il exhalerait sa belle ame entre nos bras. Le destin en disposa autrement. Son triomphe ne fit qu'aigrir Cylon; ce citadin opulent n'ayant pu complètement réussir au sénat, se flatta d'un succès moins douteux auprès du peuple qu'il combla de largesses: on fait tout faire à la multitude bien payée.

Un jour, conduite par Cylon, elle se précipite comme un torrent sur le seuil de l'école du Maître. L'élite de ses disciples était ras-

(1) L'histoire de *Gargantua*, par Rabelais, n'en serait-elle pas une réminiscence ?

semblée autour de lui, rédigeant quelques lois nouvelles qui lui étaient demandées par plusieurs bons citoyens, pour être proposées au conseil des Mille.

Nous aurions pû, en n'écoutant que notre courage et les transports d'une juste défense, repousser ces forcenés violateurs de notre asile. Le Maître nous rappela à nos principes qui nous interdisent l'usage des armes. Nous nous contentâmes de nous serrer autour de la personne de notre maître, et de n'opposer d'autres barrières que la vénération due à ses vertus, à son génie et à ses années. Nous eûmes lieu, d'abord, de nous applaudir de cette impassibilité philosophique. Après avoir brisé les portes et déchiré le voile qui nous sépare des prophanes, le peuple recule, saisi d'un saint respect: mais cette scène muette et sublime ne produisit d'autre effet que de mettre la rage dans le cœur de Cylon et de ses plus affidés complices. A la vue de notre modération et de celle du peuple même, ils vont se munir de torches enflammées, et incendient notre demeure. Peu d'entre nous échappèrent. Je ne dûs mon salut qu'à l'activité de mon âge.

Le génie de la nature devait un prodige en faveur de Pythagore. Il eut lieu: car le Maître pût, mais nous ne savons comment, sortir sain et sauf de l'embrâsement; il pût se soustraire aux poursuites de ses ennemis qui en voulaient principalement à sa personne. Les Dieux, sans doute, le rendirent, pour le moment, invulnérable et invisible. Hélas! ce ne fut pas pour toujours. Sorti de la ville, errant dans la campagne, le Sage alla demander un réfuge à Locres qui lui ferma ses portes; à Tarente, qui

refusa de lui ouvrir les siennes. Enfin, le Sage alla expirer sur le seuil du temple des Muses que les Métapontains, à l'exemple des Crotoniates bien conseillés, venaient de construire.

Mais sa *Philosophie* nous reste. Par tout où les destinées nous disperseront, faisons revivre, en nous, la plus belle partie de lui-même : et que toute la terre, un jour, malgré les prêtres, les tyrans et le peuple qui se laisse tromper et opprimer par eux, rende un honorable témoignage aux *Pythagoriciens* !

Fin des Voyages de Pythagore.

ITINÉRAIRE
DE PYTHAGORE,
OU
TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX OU IL VOYAGE.

Samos.
Scyros.
Éphèse.
Prienne.
Milet.
Halicarnasse.
Cnyde.
Arados (1)
L'île de Cypre et la ville de Paphos.
Sidon.
Beryte.
Byblos.
Tyr.
Canope (2).
Schedia (3).
Hermopolis.
Naucratis.
Terenuthis.
Létus.
Cercesura.
Memphis.
Héliopolis (4).
Babylon.
Héroopolis (5).
Achante.
Ammon (6).
Peme (7).
Nilopolis.
Iseum.
Héracléopolis.
Laç Mœris.
Co.
Cynopolis.
Ibeum.
Aphroditopolis.
Abydus.
Tentyris.
Thèbes, ou Diospolis.
Latopolis.
Ombos.
L'île Eléphantine.
Syené.
Meroë (8).
Nigira, sur le Gir.
Garama.
Marais Chélonides.
Lynxama.
Bedirum.
Gerisa.

(1) Ilot entre Halicarnasse et Sidon.
(2) Près du lieu où fut depuis Alexandrie.
(3) Pythagore remonte le Nil, et passe par Schedia.
(4) N. E. de Memphis, dans le voisinage de Babylon.
(5) Pythagore voyage aux Pyramides.
(6) Voisin des Asbites.
(7) Pythagore remonte la rive occidentale du Nil.
(8) Presqu'île, en Ethiopie.

Les montagnes de la Lune.
Sources du Nil.
Saïs (1).
Ecbatane (2).
Mont Carmel.
Héliopolis, depuis, *Balbec*.
Mont Liban.
La ville des Palmiers (3).
Hiéropolis.
Babylone (4).
Orchoë (5).
Suse.
Persepolis.
Persagarde.
Ecbatane (*des Mages*).
Pura.
Chodda.
Rambacia.
Monts Parsici (6).
Taxila.
Serinda (7).
Brachmé (8).
Taprobane.
Mer Erithrée.
Golfe Arabique.
L'Égypte.
Peluse (9).
Crète.
Gortyne.
Gnosse.
Le mont Ida.
Rhodes.
Lindos.
Samos.
Les Cyclades.
Les Sporades.
Dionysia.
Syme.
Chalcia.
Crambusa.
Pannia.
Cos.
Icaria.
Schio.
Téos.
Lesbos.
Mytilène.
Cumes d'*Asie*.
Ténédos.
Lemnos.
Samothrace.
Paros.
Céos.
Andros.
Cranaë.
AEgine.
Eubœé.
Anticyre.
Naxos.
Ios.
Siphnos.
Délos.
Cythère.
Therasie.
Gythium.
Hélos.

---

(1) Retour à Memphis.
(2) Pythagore passe en Syrie.
(3) Palmyre.
(4) Pythagore descend l'Euphrate.
(5) Chef-lieu des Chaldéens. Retour à Babylone.
(6) Pythagore voyage à la vue d'Ogyris, aujourd'hui l'île Ormuz, sur la rive orientale de l'Indus.
(7) Au N. E. du Gange.
(8) Chef-lieu des Gymnosophistes de l'Inde. Pythagore descend le Gange jusqu'à la mer.
(9) Il s'y embarque.

Amyclée.
Sparte.
Ithome.
Pise (*des jeux olympiques*).
Elis.
Cyllène.
Dyme.
Aroë-Patra.
Pherée.
Tritée.
AEgium.
Helice.
AEgire (1)
Phelloë.
Pellene.
Mantinée.
Orchomènes d'*Arcadie*.
Alea (2).
Psophis.
Menale.
Lycosure.
Phigalie.
Tegée.
Nauplia.
Hermione.
Trœzène.
Epidaure.
Tyrinthe.
Argos.
Phliunte.
Titane.
Sicyone.
Corinthe.
Mégare.
Éleusis.
Pirée.
Athènes.
Thèbes, en *Béotie*.
Le mont Oëta.
Tanagre.
Thespie.
Opunce.
Ascra.
Orchomène, en *Béotie*.
Panopée.
Delphes.
Tithorée.
Naupacte.
Ithaque.
Corcyre.
Syracuse.
Agrigente.
Le mont Erix.
Segeste.
Panorme.
Himere.
Centuripe.
L'Etna.
Catane.
Tauromenium.
Zancle-Messana.
Rhegium.
Locres.
Mamertum.
Pandosia.
Posidonium (*Poestum*).
Le Vésuve.
Herculanum.
Cumes.
Feronia.
Les ruines d'Albe.
Rome.
Le port d'Ostie.
Carthage.
La Sardaigne.
La Corse.
Marseille.
Arelate (3).

(1) Ville grecque maritime.
(2) Entre l'Arcadie et l'Argolique.
(3) Arles.

Arausio (1).	Mont Jura.
Lugudunum (2).	Chez les Taurinis (12).
Rodumna (3).	Collatie.
Nivernum (4).	Cures.
Avaricum (5)	Bovinianum.
Brivadurum (6)	Grumentum et Pandosie.
La forêt Carnutum (7)	Sybaris.
Le fleuve des Sequanes (8).	Crotone.
L'Armorique (9).	Locres.
Lutèce (10).	Tarente.
Lingones (11).	Metapont.

(1) Orange.
(2) Lyon.
(3) Rouanne.
(4) Nevers.
(5) Depuis, Biturige; aujourd'hui, Bourges.
(6) Briare.
(7) Chartres.
(8) La Seine.
(9) Normandie.
(10) Paris. Pythagore remonte la Seine.
(11) Langres.
(12) Piémont. Pythagore retourne à Rome.

BIBLIOGRAPHIE

DE PYTHAGORE,

Ou *Catalogue des ouvrages qui lui sont attribués* (1), *extrait de la Bibliothèque grecque de Fabricius*. Voy. aussi Stanleius, Brucker, etc.

Pythagore. a créé deux expressions heureuses : *Philosophie* et *Monde*.

C'est une grande question (encore indécise) de savoir si Pythagore a écrit. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs ouvrages de l'antiquité portent son nom. Platon en acheta trois, au prix de dix mille deniers, ou cent mines, ou douze cent cinquante thalers. Il est vrai qu'il en fit l'acquisition de la famille de Philolaüs.

Ces trois bibles de Pythagore traitent, l'une de l'éducation ; l'autre de la politique ; la dernière de la nature.

Lysis, l'un des plus intimes d'entre les disciples de Pythagore, composa un livre sous le nom de son Maître.

Un *poëme en vers*. *Cinq examètres*, cité dans l'epitome d'Héraclide, et loué par Justin.

Discours sacrés.

L'un est écrit en vers ; il traite du *grand*

---

(1) Diogène Laërce dit : « Il faut rire de ceux qui prétendent que Pythagore n'a jamais rien écrit ».

Tout, DE UNIVERSO. L'autre est de la prose dorique; il commence par cette ligne : *jeune homme, observe les saints commandemens.*

Sans doute c'est le même ouvrage que les *apophtegmes sacrés*, et les *discours mystiques*, dont il est fait mention dans plusieurs anciens auteurs.

De l'ame (universelle), ou *de la nature.*

De la piété, ou *des Dieux.* Abaris, l'hyperboréen, apprit celui-ci par cœur.

Un livre intitulé *Hélothalis* : c'est le nom du père d'Epicharme, le Sicilien ; on ignore ce dont il traitait.

Une autre production, sous le titre de *Crotone.*

Quelques autres ouvrages en vers, sous le nom ou sous le titre d'*Orphée.*

Skopiades. C'est un traité de morale, qui commence ainsi : *Ne fais injure à personne.*

Discours adressé à *Abaris.*

Bible, ou *livre de pronostics* ; cité par Tzetzès.

Des *hymnes.* Proclus en cite ces vers : « Tous les nombres procèdent de la Monade et s'élèvent au sacré Tetractyn, qui engendra la Décade, mère de toutes choses ».

L'*Arithmétique*, ou *de la connaissance des nombres.* Ce livre fut commenté dans la suite par Nicomachus.

Les vers dorés. *Aurea carmina.* Sénèque les désigne ainsi : *Parenetica oracula, et praecepta carmini intexta, aut in sententiam coarcetata.*

Epist. 94.

De la propriété médicale des plantes.

« Depuis Homère, dit Pline, le sage et célèbre Pythagore est le premier qui se soit occupé

occupé à décrire les vertus salutaires de plusieurs végétaux, les propriétés de quelques légumes. L'historien de la nature cite entr'autres un *traité sur le chou.*

Enfin, quelques vers élégiaques, composés et transcrits par Pythagore lui-même, sur les tombeaux ou sur les autels d'Apollon et de Jupiter.

Simplicius, à propos d'Epictète, s'exprime ainsi sur les ouvrages de Pythagore : *Concisi ac sententiosi sunt sermones ad eum modum, sicut quae vocantur Pythagoricae hypothecae vel praeceptiones.*

On avait transcrit et l'on conserva quelque temps ses *Harangues* aux femmes, au peuple, au sénat et aux jeunes citoyens de Crotone. Jamblique paraît en avoir eu connaissance.

Quant aux *lois politiques et morales de Pythagore*, voyez le préliminaire du volume suivant.

Si Pythagore n'a point écrit, on ne peut nier qu'il n'ait dicté à Lysis, son élève favori, et surtout à sa fille Damo, connue par sa fidélité à remplir les dernières volontés de son père, qui lui commanda de ne point laisser sortir ses œuvres de sa famille. Damo ne se laissa tenter par aucun prix, et transmit le dépôt à sa fille Bistalie.

Mais Lysis, Hyppas, Philolaüs, Aston, le médecin Cleempore n'ayant point la même religion à garder un dépôt, firent honneur à leur maître des ouvrages qu'ils n'auraient point composés sans lui.

Tous les livres mentionnés ci-dessus étaient en dialècte dorique, qu'on parlait dans la Grande-Grèce. Pythagore, cependant, se servait

ordinairement de l'idiome ionique; c'était sa langue natale, comme insulaire de Samos.

Mais il avait adopté par goût le dorique; dialecte qui devait en effet obtenir la préférence dans son école, par sa vénérable antiquité, son usage dans la Grande-Grèce et la perfection de son harmonie.

On peut hardiment ranger parmi les productions apocryphes : le *miroir de la magie*, la *sphère divinatoire*, la *roue de vie et de mort* et autres *lubies* imprimées à la renaissance des lettres en Europe, sous le nom de Pythagore.

L'*Abaque pythagorique*, ou la table de multiplication ferait moins outrage à la mémoire du philosophe de Samos.

Athenée cite un Pythagore qui écrivit *sur la mer rouge. Deipnos.* IV.

Le célèbre *Nosce te ipsum* a été proféré pour la première fois par Pythagore. V. J. Schefferi *de natura et const. philosophiae italicae.* Upsal. cap. IX.

Pythagore reçut son nom, de la réputation qu'il avait d'être aussi véritable en tous ses discours, que cet oracle surnommé *Pythien*, qu'on tenait infaillible de son temps.

Lamothe le Vayer. Pag. 320, *de ses œuvres.* Tom. II. *in-fol.*

Fin de la Bibliographie de Pythagore.

TABLE ALPHABETIQUE

DES PYTHAGORICIENS

LES PLUS CONNUS,

ET DES AUTORITÉS LES PLUS GRAVES.

A.

ABARIS, l'Hyperboréen, premier disciple de Pythagore.

ABROTELÈS, de Tarente.

ABUMUSLIMUS croyait la métempsycose, par laquelle chaque composé retourne à ses principes par la dissolution de ses parties.

Pages 404, 405, 665, 666. *Mémoires* de CLAUDE LÉTOUF. tome II, 1683.

ACHMONIDE, de Tarente.

ACRION, de Locres. Platon le distingua parmi la foule de l'école pythagorique, et le consulta de préférence à d'autres.

Cicéron en parle dans son traité *de Finib* : III.

ACRON, médecin d'Agrigente; on le place sur la même ligne, avec Hyppocrate.

ACUSILAUS, Tarentain.

ADISSON. Pythagore est l'homme à qui les Anglais doivent le plus de reconnaissance. C'est lui qui a inventé la XLVIIe proposition du IIe livre d'Euclide, qui est la base de la trigonométrie, et par conséquent de la navigation, dont dépend le commerce de la Grande-Bretagne.

ÆDESIUS, pythagoricien, élève de Jamblique.

ÆDICIUS, de Locres.

ÆGON, Crotoniate.

ÆMON, Crotoniate.

ÆNEAS, de Métapont.

ÆNOPIDES. Il fut le dernier maître connu de l'école pythagorique; laquelle fleurit pendant dix-neuf générations.

BAILLY, *Astronom. anc.* Voy. *Œnopidas.*

ÆSCHYLES, le poëte tragique.

Cicéron lui donne dans ses *Tusculanes*, un brevet de Pythagoricien.

Æschylus, tragicus : sententiæ apud illum paucæ : descriptiones egregiæ et latens quædam sapientiæ quam à Pythagorâ hausisse creditur. HUG. GROTIUS, *excerpta græca. præf. in-4°.*

Æschylus à græcis et latinis auctoribus memoriæ proditum est non poëta solum Æschylus, sed etiam philosophus fuit, atque is quidem Pythagoreus, quod ex gravitate quoque sententiarum, subtilique disputatione multarum rerum, quâ usus est in fabulis suis, cognosci nullo negotio potuit.

Var. lect. VII. II. P. VICTORII, pag. 75.

ÆCHYLES, insulaire de Chio, élève d'Hippocrate.

Cicéron veut qu'*Eschyle* ait été sectateur de Pythagore; d'autres doutent si Cicéron n'a pas confondu le poëte tragique avec un autre Eschyle, disciple d'Hyppocrate. Ce qui est certain, c'est qu'on voit par ses ouvrages qu'il s'était beaucoup appliqué à la philosophie. Il était, surtout, fort dégagé des préjugés de son siècle sur le chapitre des Dieux; il s'était donné beaucoup de liberté sur cet article.

Diction. de SABATHIER.

ÆTIUS, de Paros.

AGATHON, contemporain et ami du roi Archelaüs; on lui reproche les antithèses; il vécut longues années. ÆLIAN, *Var. hist.*

AGEAS, de Crotone.

AGELAS, de Crotone.

AGESARQUE, Métapontain.

AGESIDAME, Métapontain.

AGLAOPHEMUS, *Pythagoræ et Aglaophemi amicitia.* Espèce de proverbe.

AGYLE, Crotoniate.

ALBANOIS (les), secte du VIIIe. siècle de l'église; on leur attribue d'avoir cru le monde éternel, et d'avoir enseigné la métempsycose.

ALBIGEOIS. Ils étaient Pythagoriciens, en cela qu'ils soutenaient les transmigrations successives des ames dans des corps humains, et même dans les animaux.

ALCÆUS, le gendre et l'héritier de Pythagore. *Jambliq.*

ALCIATUS, *Fuit unus ille Pythagoras, primus modestiæ magister.... Et qui ad sobrietatem primum sapientiæ omnis humanæ fundamentum, sui seculi hominibus revocavit....*

Pythagoræ symbola oraculorum instar à priscis celebrata sunt...

Emblemata. pag. 5. *in-8°.*

Quisquis iners, abeat; nam in cœnice figere sedem
Nos prohibent Samii dogmata sancta senis....

A. ALCIATUS, *embl.* 399.

Longtems avant de connaître ces deux vers latins, nous avions écrit ce distique sur la porte de notre muséum.

Hors d'ici, l'homme oisif! de porte il s'est trompé:
L'homme oisif est fort mal chez un homme occupé.

Pythagoræ scholæ inscriptum fuit:
Cantabo doctis, vos vani claudite portam.

Lexicon PITISCI. *Janua.*

ALCIDAMAS, écrivain grec, cité plusieurs fois par Aristote. « On sait quel honneur l'Italie a rendu à Pythagore ».

Rhétorique d'ARISTOTE. II. 23.

ALCIMAQUE, de Paros; connu pour avoir conseillé aux Crotoniates de s'en tenir au gouvernement d'un petit nombre de sages, de préférence au régime d'un seul, ou à celui de tous.

ALCMÆON, ou *Alcman*, Crotoniate, était bien jeune encore, quand il prit des leçons verbales de Pythagore, déjà vieux. Il composa, en langue dorique, un système de la Nature, qu'Aristote réfuta.

SUIDAS, ÆLIANUS. Favorin en fait mention.

Il était médecin, et plaçait l'ame dans le cerveau. Il passe pour avoir le premier anatomisé des animaux. Il prétendait que les chèvres respirent par l'oreille.

ALCMEON, natif de Crotone, fils de Pyrithus, et disciple de Pythagore, s'est avisé, dit Cicéron, de diviniser non-seulement l'esprit, mais encore le soleil, la lune et les autres astres. *De nat. deor.*

Il enseignait que la lune, à l'exclusion des autres astres, n'aurait pas de fin. DIOGÈNE LAERCE.

Il écrivit sur la physique, dans la langue dorique.

Ælien nous apprend qu'il mourut du mal pédiculaire.

ALCMENON, l'un des premiers dans la Grèce, il enseigna d'après son maître, que les planètes se meuvent d'Occident en Orient, dans un mouvement périodique.

ALCYONIUS, *Pythagoras non modo exquisitis honoribus dignus, ab suis Græcis habitus est, sed à nostris etiam Italis, quos privatim, et publice ornarat præclarissimis institutis, et artibus.*

Page 37. *Analecta de calamitate litteratorum P. Alcyonii, de exilio.* Lipsiæ. 1707.

ALEXANDRE, cité par Diogène Laërce, comme Pythagoricien, et auteur du livre *de Successione Philosophorum.*

ALEXANDRE *Polyhistor*, qui écrivoit quatre-vingts ans avant notre ère, et plus de deux cents ans avant Diogène Laërce, dans son *Traité des Symboles Pythagoriques*, cité par S. Clément d'Alexandrie, (*Strom.* I., page 304), fait voyager Pythagore dans les Indes et dans les Gaules.

ALEXANDRE, ou le faux prophète, se comparait avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il lui plaît, s'il eût été de son temps, il n'eût été qu'un enfant auprès de lui. Non pas que je le veuille comparer à un si méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit *faussement* de Pythagore n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire véritablement de celui-ci.

LUCIEN, *par Ablancourt.*

Cet Alexandre, interrogé quels précepteurs il donnerait à son fils, répondit à la façon des oracles : *Pythagore et Homère.*

ALEXICRATES, Pythagoricien, du temps de Plutarque.

ALEXIS, le poëte, antérieur à Ménandre. Il composa une comédie intitulée : *Pythagorizusa.*

ALOPECIUS, Métapontain.

AMBROSIUS, *Pythagoricum mandatum in aliquorum scriptis invenimus, quo ille discipulos suos communem atque usitatam populo prohibuerit ingredi viam.... merito magnus apud philosophos habitus, qualem ut aiunt, vix reperis ullum.*

Epistol. *lib. III. epist.* 20.

AMÉRIC VESPUCE, Pythagoricien, au moins en cela qu'il adopta le système des *Antipodes*, dont on est redevable à Pythagore.

AMICLAENS (les), qui avoient embrassé la secte de Pythagore, aimèrent mieux laisser ruiner leur ville, que de rompre le silence commandé par leur maître.

Page 35, du *Docteur Gelaon.* Londres, 1737. *in*-12.

AMIOT (le Père), missionnaire à Pékin. Il pourrait bien être que le fameux Pythagore, qui voyageait chez les nations, pour s'instruire et qu'on sait sûrement avoir été aux Indes, fut venu jusqu'à la Chine... etc.

Mémoires sur les Chinois, pag. 173, tom. VI, *in*-4°.

AMŒNUS, de Paros.

AMYCLAS, d'Heraclée; célèbre géomètre : c'est Diogène Laërce qui le place dans le docte troupeau des Pythagoriciens.

ANATOLIUS, qui a fourni beaucoup de choses à l'auteur *Theologumenorum arithmeticæ*, ne pouvait manquer d'être Pythagoricien.

ANAXAGORE. Ce grand homme dut beaucoup au chef de l'école italique.

ANAXILAS, grand sectateur de Pythagore, prétend que la musique est composée de vingt-quatre chants principaux, dont il en dérive un nombre qui va jusqu'à l'infini; de même qu'un peintre, avec douze couleurs principales, en peut former une quantité immense.

BOURDELOT, *Hist. de la Musique*, ch. III., tom. I.

ANAXILAUS, de Larisse.

Eusebe lui donne les titres de Pythagoricien et de mage, et nous apprend qu'il fut banni de Rome et de toute l'Italie par l'ordre de l'empereur Auguste; il se montra jaloux du titre de *Pythagoriste*. On cite avec éloge un de ses ouvrages, espèce de satyre fort gaie.

ANDROCYDES. Il travailla sur les symboles de Pythagore.

ANDRON, d'Ephèse. Cet historien rassembla les *prophéties* de Pythagore.

ANSELME, (l'abbé). Les Druides étaient les plus éclairés de la Gaule, au jugement de Pythagore, qui connaissait leur capacité et qui rendait témoignage de ce que ces sages lui avaient appris.

Acad. Inscript. et Belles-Lettres, tom. III. Hist. pag. 485. *in*-12.

ANTHEN, Carthaginois.

ANTHIMEDON, Crotoniate.

ANTICLIDES. Ce fut Mœris qui inventa les élémens de la géométrie; Pythagore la perfectionna. *Vie d'Alexandre*, II.

ANTIMENES, Métapontain.

ANTIPHANE, écrivain pythagorique.

Voy. SCHEFFER. *Philosophia Ital.*

ANTIPHANES de Smyrne, ou de Rhodes, poëte comique, *mediæ comediæ*. Il fleurit vers la quatre-vingt-treizième olympiade. Il composa un Traité *de victu Pythagoricorum*.

ANTOCHARIDAS, de Laconie.

ANTOINE (J.) Pythagoras, grand mathématicien et architecte, inventeur de l'ordre romain, ou ordre italien, 500 ans avant J. C.; mort dans la Grèce, où les Métapontains le regardent comme un Dieu.

Traité d'Architecture. in-4°. Trêves, 1768.

APPIUS *Cæcus*.

Panætius, dans sa lettre à Tuberon, fait mention des maximes, en vers, qu'*Appius l'aveugle* avait écrits dans le goût des vers dorés de Pythagore. CICER. *Tuscul.* IV.

Les grammairiens Festus et Priscien en citent quelques fragmens.

On lit dans le second *Discours Politique* de Salluste *sur le gouvernement*, ce passage:

« Ceci nous prouve bien la vérité de ce vers d'*Appius*, *qu'il faut que chacun soit l'artisan de sa fortune*. C'est le texte d'un Traité Philosophique latin du chancelier Bacon.

APPOLONIUS, l'ancien. Ce disciple de Pythagore fut l'un des plus fidelles observateurs de sa doctrine. Du moment qu'il entra dans l'école italique, il renonça tout-à-fait au vin.

STOB. *Serm.* XVIII.

APPOLONIUS, de Tyane. Il redigea une vie de Pythagore, dont il était grand sectateur.

J. Scheffer l'appelle: *Simia Pythagoræ*. Pag. 79, *Philos. Ital.*

Il disoit: « Qu'exigerez-vous du Pythagoricien?

L'art de donner des lois aux peuples..... »

Philostrate, VIII, 19. Appolonius en sortit (de l'antre de Trophonius, à Lebadée, en Arcadie) le septième jour.... Il portait un petit livre qui convenait fort bien à sa demande, car il avait demandé en descendant, O Trophonius, quelle est la philosophie que vous croyez la meilleure et la plus pure? Le petit livre contenait les opinions de Pythagore, auquel cet oracle donnait ses suffrages.

On conserve ce petit livre à Antium, où les curieux vont exprès pour le voir. Antium est une ville maritime d'Italie. J'avoue que j'ai appris cette histoire des habitans de Lebadée. Par rapport au petit livre, je pense qu'il fut dans la suite apporté à l'empereur Adrien.

J'ai remarqué dans la doctrine de Pythagore quelque chose de grand, dit Appolonius, dans le même philostrate, VI. XI.

APULEIUS ... Pythagoras... *natu Samius, et pulchritudine apprimè insignis id aevi, quo polycrates samo potiebatur. Sed haud qua quam philosophus tyranno dilectus est. Tot tam que multi jugis* fontibus disciplinatum toto orbe haustis. Vir *præsertim ingenio ingenti, ac profecto* supra captum hominis animi augustior, primus philosophiæ nuncupator vel creditor.

Porro noster plato nihil ab hâc sectâ vel paulatim devius *Pythagorissat.... Florida*, tom. 2, 792. 4°. ad aducum.

ARCAS, instituteur d'Auguste; il professa le pythagorisme renouvelé.
DIDEROT.

ARCEAS, de Tarente.

ARCESUS.

ARCHELAUS, disciple d'Anaxagore; il adopta, comme son maître, les principales bases de l'école italique.

ARCHEMAQUE, Tarentain.

ARCHIBIUS, cité défavorablement dans les lettres grecques d'Alciphron.

ARCHIMEDE. Cocchi le fait sortir de l'école italique. Pag. 11.

ARCHIPPE, de Samos.

ARCHIPPE, de Tarente. Celui-ci tint école à Thèbes; il fut l'un des premiers qui, à l'exemple de *Lysis*, expliquèrent publiquement la philosophie de Pythagore; il écrivit sur l'ame. Voy. S. *Jérôme*.

ARCHYTAS, de Tarente, ou le jeune. Il étudia sous le maître commun de tant d'hommes célèbres. (*Pythagore*).

On lui attribue l'invention du Hochet proprement dit, ou la Crecelle.

Civilium copiarum ductor nunquam adversum prælium commisit: sed post quam semel illum attigit invidia, imperio cessit, ac confestim in hostium potestatem cives venerunt. HESYCHIUS MILESIUS.

Archytas, l'instituteur de Platon et le huitième successeur de Pythagore, fut à-la-fois chef de l'école italique et de la république de Tarente. Il laissa beaucoup de savans écrits, entr'autres: *de Doctrina morum, viro bono, lege, Justitiâ.*

ARESAS, de la Lucanie; échappé d'une persécution, il tint le scèptre pythagorique après Tydas.

ARESTADAS, Métapontain.

ARGENS (D'). Le dogme de la métempsycose, qu'enseigna Pythagore, fut adopté et reçu par plusieurs grands génies. Platon le soutint; Ovide et Virgile, dans bien des endroits de leurs ouvrages; se déclarèrent en sa faveur. Les philosophes Siamois, les Bracmanes en sont convaincus. Il paraît d'abord surprenant qu'un système aussi faux ait eu autant de cours, et ait trouvé des partisans pendant tant de siècles, les autres opinions erroncées des philosophes anciens étant tombées, ou dans

l'oubli ou dans le mépris; mais lorsqu'on examine avec soin les sentimens de Pythagore, et qu'on les dépouille de toutes les absurdités que leur imputent ceux qui les ont refutées, on n'est plus aussi étonné de leur durée.

Page 155, 156. *Lettres Juives* XCVII.

Il est évident que *Timée* ne croyait pas à la métempsycose, et qu'il voulait que les philosophes ne l'enseignassent que pour tenir le peuple dans la crainte. Voilà une preuve qu'ils avaient deux doctrines : l'une publique, pour le vulgaire; l'autre pour ceux qui étaient initiés dans les principes de la véritable philosophie. Dacier a eu donc tort et raison tout à-la-fois, lorsqu'il a soutenu que Pythagore n'avait jamais soutenu la métempsycose. Il a eu tort parce qu'il est certain que Pythagore enseigna ce dogme publiquement, et que ses disciples l'admirent dans leurs écoles ainsi que leur maître. Mais il peut avoir eu raison en ce que Pythagore pouvait fort bien, de même que Timée, ne point ajouter foi à ce dogme qu'il n'enseignait que pour contenir le peuple par la crainte des punitions dans une autre vie.

Une marque sûre, dit Dacier, que Pythagore n'a jamais eu l'opinion qu'on lui attribue, c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les symboles qui nous restent de lui, ni dans les préceptes que son disciple Lysis a recueillis et qu'il a laissés comme un précis de sa doctrine. *Tom. I, page* 82. Si Dacier s'était donc contenté de dire que quoique Pythagore enseignait le dogme de la métempsycose, il ne le croyait pas, on aurait eu de la peine à lui prouver le contraire, parce que à tout ce qu'on aurait objecté, même aux prétendus changemens des différens corps que Pythagore disait se ressouvenir d'avoir animés, Dacier eût pu toujours opposer la nécessité de tromper le peuple pour le contenir par la crainte. Or plus Pythagore aurait inventé de mensonges, pour parvenir à son but, plus il aurait agi conséquemment à son idée. Mais lorsque Dacier par un zèle outré pour la mémoire de Pythagore s'élève contre toute l'antiquité, et veut que tous les auteurs philosophes, poëtes, historiens, lui aient attribué mal-à-propos l'opinion d'une métempsycose réelle, il soutient un sentiment détruit par le témoignage de tous les ouvrages qui nous parlent des plus anciens disciples de Pythagore, et de tous les philosophes qui, comme Solon et Platon, admirent le dogme de la transmigration des ames, qu'ils avaient puisé dans l'école des Pythagoriciens. D'ailleurs, je suis convaincu que non-seulement Pythagore, mais que tous les autres philosophes qui enseignèrent publiquement la métepmsycose, et qui la soutînrent dans leurs écrits, se moquèrent toujours de ce dogme, dans le fond de leur cœur.

ARIGNOTE, le Pythagoricien aux longs cheveux, comme son maître. Il exerça la causticité de Lucien.

ARIMNESTE. On le dit fils de Pythagore, et l'instituteur de Démocrite.

ARION, *quo minus miror eum* (Platon) *in italiam transgressum ut ab* Archyta *Tarenti*, *à* Timeo & ARIONE & Cœto *Locris Pythagoræ præcepta &* instituta *acciperet.*

VALER. MAX. VIII, 7.

ARISTANGELE, de Sicyone.

ARISTARQUE, l'école d'Italie le reclame. Voy. Cocchi; *Régime de Pythagore*, pag. 11.

ARISTARQUE, mathématicien de Samos et contemporain d'Archimède, soutint d'après Pythagore le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil.

ARISTEAS, Métapontain.

ARISTÉE, Crotoniate, fils de Damophon, successeur de Pythagore et son gendre. Il épousa *Theano* sa fille. Il écrivit sur les mathématiques.

ARISTIDE *Quintilien.*

ARISTIDE, de Rhegium.

ARISTIPPE, de Tarente.

ARISTIPPUS Cyrenæus, *in libro* de physiologiâ *refert, eum* Pythagoram *nominatum, quod veritatem non minùs, at que ipse Apollo* Pythius *loqueretur.* DIOGENE LAERCE, VIII.

ARISTOCLIDE, de Tarente.

ARISTOCRATÈS, de Rhegium; il fut législateur de son pays.

ARISTOMENE, de Métapont.

ARISTOPHANE, le Rhodien. Il écrivit sur la doctrine Pythagorique.
Voy. *Schefferus.*

ARISTOPHON, poëte comique qui mit sur la scène les Pythagoriciens, et leur manière de vivre.

ARISTOTE, écrivit sur la philosophie pythagoricienne, un livre dont on ne saurait trop regretter la perte.

On prétend qu'*Aristote* a beaucoup puisé dans Ocellus Lucanus, qui était un philosophe de Calabre, et de la secte des Pythagoriciens, lequel vivait long-temps avant lui. Cette conjecture est fondée sur la conformité de leurs sentimens.
Journ. Scav. pag. 278, supplé. 1707, *in*-4°.

Pythagoram aiunt, cum ex hâc vitâ abiret, amicos ad hortatum ut monochordum pulsarent.... Aristote cité par QUINTILIANUS.
Vid. *Meibomius.*

Aristote, dit Leclerc, semble avoir admis une espèce de métempsycose.

C'est d'après les *Pythagoriciens* qu'*Aristote* avait composé cette échelle ingénieuse qui plaçait chaque vertu entre deux vices, dont l'un pèche par défaut, et l'autre par excès.
BARTHELEMY, not. du tom. III. *Voyages d'Anarch.*

ARISTOTE. Pythagore a travaillé le premier sur la morale. Car, quoique Cicéron assure, (I. liv. *Quest. Acad.*) que ce fut Socrate; le témoignage d'Aristote doit prèvaloir. Ce grand homme écrit formellement, au titre de sa *Morale*, que Pythagore entreprit le premier de traiter de la vertu, et qu'après lui, Socrate enrichit beaucoup cette science. *Rem.* de *Dacier* sur l'ode XXVIII, liv. I, d'Horace.

ARISTOTE, un autre, différent du gouverneur d'Alexandre. Il traita de l'école italique.

ARNOBE. *Pythagoram injustâ dominationis suspicione in fano, vivum concrematum fuisse refert Arnobius, libro primo.*

ARISTOXENE de Tarente, contemporain de Denis le jeune. Il laissa des Sentences Morales, après avoir pris des leçons de *Xenophile.* Il composa aussi plusieurs volumes sur la science des nombres, et publia des Élémens d'harmonie, avec une vie de Pythagore.

ASTEAS, Tarentain.

ASTON, Crotoniate. Il écrivit plusieurs ouvrages, qu'il mit comme à l'abri sous le nom de Pythagore.

ASTRÆE. C'est Mnesarque qui le gagna à la philosophie de Pythagore.

ASTYLE, Métapontain.

ATHAMAS; d'après ses leçons, *Empedocle* entreprit son poëme des Élémens.

ATHENÉE, liv. X. Pythagore buvait fort peu, et vivait de la manière la plus simple, au point même qu'il se contentait souvent de miel seul.

Pythagore ne s'était point occupé de la musique en passant.

ATHENÉE. Certes! Pythagore de Samos qui fut un si excellent philosophe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, ne s'appliqua pas légèrement de son temps à l'étude de la musique, puisqu'il a même demontrée par des raisons tirées de cet art, de quelle sorte toute la masse de la nature a été fabriquée. Ainsi toute l'ancienne sagesse des Grecs eut une application entière aux choses de la musique.... etc. Liv. XIV.

ATHOSION, de Rhegium.

AUGUSTIN (St.). Il avait été si passionné pour la doctrine de Pythagore, dans ses commencemens, qu'il se crut enfin obligé d'en faire une espèce de rétractation, qui ne laisse pas d'être encore fort honorable à Pythagore. *Retract.* Lib. I.

AUGUSTINUS (B.). *Efferre laudibus soleo pythagoram, quod regendæ reipublicæ disciplinam auditoribus suis ultimam tradebat, jam doctis, jam perfectis, jam sapientibus, jam beatis.* Ord. II.

AUGUSTINUS (D.). *Pythagorâ, in illâ contemplativâ virtute nihil tunc habuit gracia clarius.* De Consensu Evangel. Liv. 7.

AULUGELLE. Tous ceux qui étaient reçus dans l'école de Pythagore, mettaient en commun leurs possessions et leurs revenus. Cette union des disciples formait une société indissoluble, qui était l'image et la réalité de cette antique communauté de biens et de vie, dont celle-ci portait le nom touchant et vénérable. *Nuits Antiques*, tom. I.

AURISPA. *Præfatio in aureos Pithagoræ versus: in quibus omnis Pythagoreorum philosophia continetur, tanta que in eis est doctrina, tanta legenti utilitas, ut Octogenarius jam nihil ego aut græcè aut latinè legerim, quod magis mihi profuisse intelligam.* Page 5.

Rem Pythagoræi quæsiverunt et utilitatem, non verba. Page 6. *Hieroclès, Lugduni* 1551, in-16 *réimprimé, Venetiis invico sanctæ mariæ formosæ*, 1554.

AUSONIUS.

Pythagoræ bivium ramis puteo ambiguis, Y.

In monosyllabis.

Epigramma.

Pythagora euphorbi, reparas qui semina rerum
Corporibusque novis das reduces animas,
Dic, quid erit Marcus, jam fata novissima functus,
Si redeat vitam rursus in aëriam?

Non taurus, non mulus erit, non Hippocamelus,
Non caper aut aries, sed Scarabæus erit.

Aliud.

Vive, et amicitias semper cole: crimen ob istud
Pythagoreorum periit schola tota sophorum.

B.

BAILLY. Pythagore fut le précurseur de Copernic. Il avait deviné le vrai

système de l'Univers; c'est-à-dire, il avait retiré la terre du centre du monde, pour y placer une substance plus noble, le feu.

Astronomie Ancienne.

BANIANS; la *métempsycose* est un des points fondamentaux de la religion de ce peuple.

BANNISTER (J.). Le cérémonial avec lequel Pythagore communiquait sa doctrine, l'obscurité qui la voilait et le secret qu'on exigeait de ses sectateurs me paraissent des témoignages qui prouvent non pas tant l'importance des vérités révélées par Pythagore que le danger qu'il y avait de les confier à des auditeurs vulgaires.

Du temps de ce grand philosophe, l'Italie et la Grèce étaient composées de beaucoup de petits gouvernemens, ou plutôt d'états tyranniques, dans lesquels le pouvoir usurpé du principal magistrat était principalement employé à opprimer les sujets. Comme la philosophie morale est la véritable base des bonnes lois, elle dut déplaire beaucoup aux oreilles des tyrans et être très-dangereuse pour ceux qui en donnaient des leçons. Cependant Pythagore eut le talent de surmonter tous les obstacles, et de réformer le gouvernement de Crotone, en inspirant aux habitans la sobriété, et l'amour des lois qui établissent l'égalité.

Génie vaste et sublime, esprit hardi et infatigable dans la recherche de la vérité, Pythagore ne manqua pas de perfectionner ces heureuses dispositions par l'étude et les voyages.... J'ai déjà parlé surtout de son habileté en politique et en législation.

Sa manière de philosopher, en général, consistait principalement en symboles. Il apprit des Egyptiens cette méthode qui, dans le fait, n'est qu'une partie de la doctrine des Hiéroglyphes, ou plutôt n'est qu'une suite d'images Hiéroglyphiques représentées par des paroles....

Nous avons besoin, disait ce grand homme, d'un gouvernement tel que nous ne puissions aucunement le contredire.

Pour parler seulement de ces deux fameux Théorêmes dont il est généralement regardé comme l'inventeur, savoir que chaque triangle est égal à deux angles droits, et que le carré de l'hypotenuse de chaque triangle octangle est égal au carré des deux autres côtés.... Tout l'art de la navigation se déduit de ces propositions de Pythagore. Nous devons aux travaux et au génie d'un philosophe mort il y a plus de 2000 ans la facilité avec laquelle nous voyageons, et l'étendue de notre commerce.

J. BANNISTER. *Tableau des Arts et des Sciences*, ouvrage anglais.

BARCLAY. Pythagoras, dans un certain poëte, emplit tout un livre de ses lois. *Euphormion.* Part. seconde, pag. 550.

BARTHELEMY. L'école de Pythagore a produit une foule de législateurs, de géomètres et de philosophes qui ont éclairé la Grèce.

Voyage d'Anacharsis.

BARTHIUS, *et sane ipse pythagoras aliqua ad medicinam amplificandam invenisse dicitur.* Adversaria, page 1752.

BASILIDE, Pythagoricien que les premiers chrétiens mirent au rang des Hérétiques. Il recommandait le silence; sa maxime favorite était celle-ci: » Connais les autres; et que personne ne te connaisse »! nous n'entrevoyons pas d'hérésie là-dedans.

BASILIDES, d'Alexandrie, au second siécle, sous Adrien. Il enseignait qu'il ne fallait point croire en Jesus crucifié, et soutenait que le martyre était inutile. Il nommait pourceaux ceux qui n'admettaient point, comme lui, la métempsycose. Il composa un évangile.

Basilidem sectatores suos ad morem Pythagoricum docuisse silere, tradit Eusebius, Hist. Eccl. IV, 8.

La philosophie pythagoricienne s'était répandue dans l'Orient pendant le premier et le second siècle et dura long-tems après: elle florissait dans Alexandrie; Basilide en adopta les principes. PLUQUET.

BASNAGE. En 1698, on jeta dans les prisons de l'inquisition, à Rome, une personne qui renouvelait l'hérésie de Pythagore, sur la métempsycose. *Hist. ouvr. des sav.*

BATHYLLUS, Possidoniate, sur la côte maritime des Lucaniens. (*Possidonie* était un bourg, appelé par la suite *Pæstum*). Alcmæon intitula du nom de ce Pythagoricien son traité de physique.

BAUDELOT. Pythagore, qui vivait un siècle et demi avant Socrate, était à la vérité un excellent homme; mais il n'a acquis cette sagesse que tous les anciens ont tant vantée, il n'a mérité les honneurs divins, comme dit Eusèbe, et *n'a donné des lois à la ville de Crotone* qu'après plusieurs voyages.

BAUDELOT. Il y a bien de l'apparence que c'est de lui (Pythagore) et de ses disciples que nous tenons la musique, telle à-peu-près qu'elle est établie depuis tant de siècles. On la doit aux méditations du premier et à ses voyages. Il s'en faut bien que toutes les découvertes de Pythagore soient venues jusqu'à nous. L'auteur de son histoire rapporte qu'il en avait pour tous les usages de la vie, comme pour les maladies du corps et celles de l'ame. Il ne se servait néanmoins que de la lyre, la flûte avait selon ce philosophe un son trop lascif et qui n'était propre que pour la populace. *Histoire de Ptolémée*, page 11, ch. I.

BAYLE. Ce sera éternellement une grande gloire pour Pythagore, auprès de ceux qui savent juger des choses, que d'avoir fourni au monde quelques bons législateurs. *Dictionnaire.*

Un oracle ayant ordonné aux Romains d'ériger une statue au plus sages des Grecs, ils en firent dresser une en l'honneur de Pythagoras....

Pline s'étonne que les Romains aient choisi Pythagoras préférablement à Socrate... Tout bien compté, il se trouvera qu'ils choisirent le meilleur. BAYLE, *dictionnaire.*

BEAUVEAU (le maréchal). Voy. le vol. des *loix de Pythagore*, *loi* 2168.

BEEVERWYK, échevin de la ville de Dordrecht, médecin et chirurgien de la même ville.

Pythagore, le premier qui a mérité le nom de philosophe, avait coutume de se servir de ce salut: *Portez-vous bien*; ce qui a été imité de ses disciples, comme l'unique bien d'où dépend le bonheur des hommes. *Eloge de la Médecine*, page 9.

BEMBO (*Dardi*), *commento di Ierocle filosofo sopra i versi di Pitagora, detti d'oro, volgarmente tradotto da dardi bembo.... Venetia.* 1604, page 176, *in-4°.*

BEMBUS (Petrus). *Equidem mallem* Pythagoram, *quam Empedoclem, imitari: ille enim quæ naturæ consentanea videbantur credebat asserens mutari quidem omnia, nihil tamen omnino interisse: hic, dum curiosius naturæ causa perscrutatur etiam se ipsum imperscrutabilem facit.* Opuscula aliquot, 1530 page 133.

BERNIER (François). Arcana moralia, ex Pythagoræ symbolis, 1687. in-8°. *editor* PAULUS PATER.

BEROALDUS (Ph.) Bononiensis. *Pythagoras documenta non parum multa deprompsit ex sanctioribus doctrinæ promptuariis ad utilitatem hominum vivendi que rationem mire conducentia.... cujus auctoritas tanta extitit ut pro ratione haberetur...., symbola Pythagoræ*

quibus per quædam quasi involucra preciosos thesauros convelavit et sacra sancta decreta *contexit.... Symbola Pythagorea moraliter explicata. Parrhisii*, 1509, *in*-4°.

BERTHELET, soutient que Pythagore ne mangeait de rien qui eût été animé; il ordonnait la même chose à ses disciples.

Traité Historique de l'Abstinence. Rouen. 1731. *in*-4°.

BIBLIOTHEQUE Britannique. Pythagore était tout ensemble législateur et philosophe. Il avait voyagé en Egypte, où il avait appris le dogme de la métempsycose, suivant l'idée grossière et commune que le peuple en avait; et c'est suivant cette idée qu'il l'enseignait publiquement. Mais en particulier il en donnait une idée bien différente. Il soutenait que la transmigration des ames était naturelle et fatale, sans aucun rapport aux vices et aux vertus des hommes. Warburton prouve par un passage exprès de Timée de Locres que Pythagore n'a point cru la métempsycose en tant qu'elle est une transmigration des ames, destinée à les punir des crimes qu'elles ont commis en ce monde, mais seulement une transmigration physique et nécessaire.

Cette remarque sert à concilier des savans qui ont soutenu des opinions contradictoires. Dacier dit dans la vie de Pythagore, que toute l'antiquité s'est trompée, en croyant que ce philosophe admettait le dogme de la métempsycose, et il prouve son opinion par le passage de Timée qu'on vient d'indiquer. Leclerc (*bibl. choisie.* X.) au contraire allegue plusieurs raisons et autorités pour prouver que Pythagore a cru ce dogme.

Ces deux savans sont tombés dans l'erreur pour n'avoir pas fait attention aux deux espèces de métempsycoses, la *naturelle* et la *morale*, s'il est permis de parler ainsi. Dacier a eu tort de nier en général que Pythagore ait cru la métempsycose, puisqu'il a cru la métempsycose naturelle et nécessaire; mais il a eu raison de soutenir que ce philosophe n'a point cru la métempsycose morale, c'est-à-dire, une transmigration des ames destinée à les punir de leurs vices; et Leclerc a eu tort de soutenir que Pythagore a cru cette espèce de métempsycose.

Il paraît, par le morceau des métamorphoses d'Ovide, que Pythagore en enseignant sa doctrine secrète, rejetait entièrement le dogme des recompenses et des peines à venir, proprement ainsi nommées, et cela en suivant son propre principe d'une métamorphose naturelle et fatale.

Platon fut le sectateur de Pythagore et de Solon. Il emprunta du premier le dogme de la métempsycose, et voulut comme lui être législateur. Comme Pythagore, il enseigna une double doctrine, c'est-à-dire une doctrine secrète, et une doctrine publique. Il fit profession de soutenir qu'il est de l'intérêt du genre humain qu'il soit souvent trompé, qu'il y a des vérités qu'il n'est pas à propos que le peuple connaisse, qu'il ne faut point déclarer aux hommes la vraie idée de Dieu.

Platon était Pythagoricien.

Bibliothèque Britannique, 1739, tome XII, pag. 220.

BION, mathématicien d'Abdère.

BITAUBÉ, dans des reflexions sur Homère, insérées au tom. de l'année 1782, des *Mémoires de Berlin*, *in*-4°. dit, page 480:

= Je suis très-curieux de voir comment s'y prendra un critique moderne d'Italie, pour revendiquer à son pays les ouvrages d'Homère, et pour prouver, comme il l'a promis, qu'ils ont été composés dans la Grande-Grèce, par des prêtres, disciples de Pythagore.

BOECE, sénateur romain, traduisit en latin, le système de musique de Pythagore. Voy. ses Œuvres et sa vie, 1715, *in*-12.

BOLINBROKE. Minos avait écrit ses lois en présence de Jupiter, Numa, sous la dictée d'Egerie; et Pythagore sous les conseils de Minerve.

La disposition favorable où se trouvaient les esprits leur inspirant le dessein de réunir dans leur main l'autorité civile avec le pouvoir que donne la religion pour maintenir l'une par l'autre, ils cédèrent à la seule ambition pardonnable, celle de rendre les hommes plus heureux. Tels furent les premiers philosophes, et les seuls à qui l'on puisse donner ce nom sans le déshonorer: qu'on en juge par Pythagore....

Page 157, du *Journal étrang.* 96, 1756.

BOLUS de Meude.

Ce savant Pythagoricien laissa des écrits. Il était postérieur à Theophraste. Columelle s'est plaint de ce qu'on avait répandu sous le nom de Démocrite des mémoires de *Bolus*.

BONNET (Jacques)..... C'est de Pythagore que l'on tient l'usage d'endormir les souverains au son des instrumens....

Avant de quitter la Grèce, il composa des Préceptes en vers grecs, qu'il mit en chant pour servir d'instructions à ses disciples qui les chantaient soir et matin, et dont la morale fut trouvée si belle par les Grecs, qu'ils les nommèrent *les Vers Dorés de Pythagore*. On les chantait souvent, à cause de leur excellence, dans les spectacles de toutes les villes de la Grèce, après le départ de Pythagore.

Ces sortes de vers se chantaient aussi à table après le repas, ou dans les entr'actes des comédies des anciens, accompagnés de la lyre ou du luth. Apollonius, liv. I. Chap. XV. *Hist. de la Mus.* Ch. VI.

BOSSUET. Les Grecs, dont plusieurs d'abord avaient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu-à-peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un *Pythagore*, un Pittacus, un Lycurgue...., empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence.....

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs, et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. *Disc. sur l'Histoire*, III, 4.

BOUCHET. Les Pythagoriciens, en établissant leur système, fondaient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître. Ses paroles étaient pour eux des oracles; il n'était pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avait été avancé par ce grand philosophe; et quand d'autres philosophes moins dociles blâmaient quelques-unes de ses opinions, ses disciples croyaient avoir donné une réponse solide en disant que le maître par excellence l'avait ainsi enseigné: et certainement on ne peut nier que cette haute réputation, que Pythagore s'était acquise, ne fût bien fondée; puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences, qui de son temps étaient fort confuses et fort embrouillées. *Lettres* du père *Bouchet sur la métempsycose*. pag. 156. Des *Cérémonies Religieuses*. tome II. page 1, *in-folio*.

BOURDELOT. Nous apprenons des auteurs qui ont parlé le plus à fond de l'antiquité, comme Hérodote, Pausanias, Varron, que la plupart des législateurs étaient fort profonds dans l'art de la musique,.... de même que les premiers philosophes.... comme nous le voyons par Mercure, Orphée, Amphion, Thalès, Pythagore....

Histoire de la Musique, chap. XI, tome I.

Dans la profonde antiquité, Orphée, Hermès, Zoroastre et Pythagore ont tiré de la musique les préceptes salutaires et les lois pour l'établissement et le gouvernement des villes. *Idem.* Chap. VI.

BRAHMA, *nomen idoli, apud Hodiernos zonæ torridæ incolas, summâ veneratione culti.*

Pythagoram *hoc nomine ab illis adorati, sunt qui credant.*

Lexicon *Hoffmanni.*

BRACMANES (les), sont les Pythagoriciens d'aujourd'hui.

DACIER, *Remarq. sur Hor.* Epit. XII.

BRASSICANUS (Joan. Alex.) Juriscons. *Pythagoræ symbola scholiis explicata*, à la suite des *proverbiorum symmicta*, *Viennæ*, 1529.

BREM (M. Henr.), *in aurea carmina Pythagoræ commentarius, scriptus & studiosis propositus, in academia Witebergensi, ante annos duodecim..... autore M. Henrico Brem curiensi. Witebergæ.* 1586.

BREM (H.), *Brevibus sententiis solitus fuit Pythagoras proponere doctrinam de moribus.* Henr. Brem, *curiensis.* Comment. in aurea carmina, *Witebergae*, 1586, *in*-8°.

Pene pro Deo habitum fuisse Pythagoram ob praestantem sapientiam, doctrinam et sanctimoniam, satis constat. Idem, Eod. Loco.

BRONTINUS, Métapontain.

Alcmæon lui adressa quelques-uns de ses ouvrages.

BROWN (Th.). La doctrine de Pythagore a été défigurée. On a pris au sens propre ce qu'il fallait prendre au sens figuré. Par le précepte de s'abstenir des fèves, plusieurs ont entendu qu'il défendait absolument ce légume; cependant au rapport d'Aristomène, il en mangeait lui-même avec plaisir. Il faut donc, par les fèves, entendre avec Plutarque les emplois civils, les magistratures... Peut-être aussi qu'à cause de l'équivoque du terme en grec, ou de la ressemblance des fèves avec les organes de la génération, il recommandait à ses disciples de renoncer à toute impureté....

Ces différens conseils sont autant de symboles qui contiennent d'utiles vérités: mais comme ils ont été mal entendus autrefois, ils pourront l'être encore à l'avenir et jeter dans l'erreur ceux qui se borneront au sens littéral. Th. Brown, *Erreurs Populaires*, t. I. p. 23 et 24, *in*-12.

BRUCKERUS, *magnam ad leges ferendas et republicas constituendas diligentiam attulisse Pythagoreos, praesertim eos, qui legislatores dicti sunt ex optimis at que intimis Pythagorae discipulis erant, observatum est, nam multis civitatibus ut leges ferrent, à praeceptore ablegati sunt.* 1073, tom. I, *in*-4°.

BRUNUS JORDANUS. Il quitta la philosophie d'Aristote pour celle de Pythagore, et changea la poussière de l'école contre l'élégance du siècle d'or. Voyez *Gravina.*

BRYAS; on connaît deux Pythagoriciens de ce nom; l'un de Crotone; l'autre de Tarente.

BRYSSON, d'Heraclée, l'un des jeunes gens qui assistèrent aux dernières leçons de Pythagore; c'est peut-être lui qui redigea dans la suite quelques-unes de ces leçons d'où Platon emprunta plusieurs passages pour nourrir ses dialogues.

BUDÉE.... Il me semble fort probable que la religion du secret, tant vantée par les Grecs, aboutissait à l'athéisme.

Traité de l'athéisme et de la superstition pag. 9, *in*-8°.

Le jugement que porte Cicéron de Pythagore le peut rendre suspect

de *Panthéisme*. Lorsque Pythagore a cru que Dieu était un esprit répandu dans la nature de chaque chose, qu'il la pénétrait, que nos esprits en tiraient leur origine, il n'a pas fait attention qu'y ayant une si grande multitude d'esprits dans le monde, c'était pour ainsi dire diviser et déchirer en pièces la divinité. (*Nat. deor.* I, page 9.) que s'il en est ainsi, comme le dit Cicéron, on aurait bien de la peine à sauver Pythagore du Spinosisme.

BUDDÆUS (J. Fr.).... *De Peregrinationibus Pythagoræ verba feci. Dignum hoc argumentum in quo ingenii quis periclitetur vires, nemo inficiabitur.* Præf. Analect., page 10.

BUFFON. L'historien moderne de la nature a fort bien développé le double principe que Pythagore vit le premier dans l'intérieur de l'homme, le principe qui fait raisonner, et celui qui fait sentir.

BULAGORAS, successeur de Mnesarque dans l'école de son père. Sous son règne, Crotone essuya les plus fâcheux événemens.

BUNGIUS (P.), *Samius Pythagoras primus, et nomine et re philosophus, omnem veritatis inquisitionem in numeris ponens..... Arythmeticam constituit omnium scientiarum matrem.*

Addas denarium à Græcis decada vocari, quod omnem in se numerum recipiat, Pythagoræos que decada mundum vocasse, quod eo numero sit compactus.

Pythagoræi inquiunt: Ipsum omne ac omnia, Tribus sunt definita. Universi numerum habent, Hæc autem triadis. Finem. Medium. Principium.

BURLÆUS (Gualterus).

De vita et moribus philosophorum, 1603. *in*-4°.

BUTHENIS, de Cyzique.

BUTHIS, Crotoniate.

C.

CABALISTES, sectaires qui recherchaient quels sont les nombres qui plaisent davantage à l'Etre Suprême. La *Cabale*, espèce de science traditionnelle arithmétique, naquit des principes mal entendus de la philosophie pythagoricienne.

CÆCILIUS. Voyez la *Bibliothèque Grecque* de Fabricius.

CALCAGNIN.

Pythagoræ *rerum abditarum pretium et excellentis indicatura, fœmur aureum fecit.* Epist. lib. III, page 41.

CALLICRATE, Caulonien.

CALLICRATIDAS, non pas *Callicratidès*, Spartiate. Le général des Lacédémoniens.

CALLIPHONS.

Hermippus refert in 1°. de Pythagora libro, *quod Pythagoras uno familiarium suorum defuncto, nomine* Calliphonte *genere Crotoniate, illius animam dicebat secum degere die noctu que....*

CAMERARIUS (Ph.). Ce jurisconsulte de Nuremberg, parle ainsi de *Pythagore* : — Il a fait profession de modestie et de silence par-dessus tous les autres philosophes.

Horae Subcisivae, ou Méditations Historiques, *in*-4°. tome I.

Pythagoras défendit aux femmes de se farder, ordonnant qu'elles se contentâssent de leur naïfve beauté, se lavâssant d'eau pure, et fussent ornées de vergogne modeste.

Du même, traduit en 1510, pag. 50. liv. I. chap. 10.

CARAPHANYDAS,

CARAPHANTIDAS, Tarentain.

CARMES (les), religieux.

Monachi Carmelitæ..... *ipsi ad Pythagorae institutum rigidioris vitae Causâ, à carnibus abstinent.*

J. J. HOFMANNUS, *Lexicon, in-folio.*

CASTRENSIS. Stephanus Rodericus, Lusitanus, medicus, auteur du livre, *Pythagoras Steph. Rod.* Castrensis *Lusitani in pisano gymnasio medicinam supra ordinario loco docentis. Lugduni* 1651. pages 203. *in*-16.

CATON, l'ancien.

A l'exemple de Pythagore, il fait de l'art de se taire, la première des vertus. Voyez ses *distiques* latins.

CEBÈS, élève de *Philolaüs.*

CEBÈS, l'auteur du *Tableau.* Voyez *Gronovius.*

CEPHANTUS, qui ne donnait au globe de la terre que le seul mouvement diurne.

CERAMBUS, Lucanien.

CERCIDAS, législateur des Mégalopolitains, en Arcadie. En mourrant, il dit a ses amis :

Je quitte cette vie avec d'autant moins de regrets, que je vais dans l'autre monde m'entretenir avec Pythagore, le plus sage des philosophes.... Ælian. *Var. Hist.* XIII. 20.

CERCOPS, auteur d'un poëme orphique. Il y croit à la pluralité des mondes. Voyez Cicéron, *Nat. Deor.*

On lui attribue aussi des *Hymnes.*

CERCOPS. Clément d'Alexandrie en fait un poëte Pythagoricien de Milet : il écrivit deux ouvrages, l'un *la Descente dans les Enfers*, l'autre *un Discours Sacré*; tous deux attribués à Orphée.

CHALCIDIUS. Dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, il tient pour la métempsycose, l'éternité de la matière et du monde même... dit Colonia, *Relig. Chr., autorisée par les Payens*, tom. I.

CHALCIDIUS, philosophe du troisième siècle.

Pythagoras assistere veritati, miris licet et contra opinionem hominum operantibus asseverationibus non veretur.

Commentaire sur le Timée de Platon; page 395, de l'édition latine, à Leyde, 1617, *in*-4°.

CHAMPAGE. Les anciens admettaient des vertus principales d'où découlaient toutes les autres et dans l'ordre qui suit : Force, Justice, Prudence, Tempérance.

Cette division appartenait à l'école pythagoricienne, voy. *fragment* d'Archytas de Tarente, Stobée, *de virtute*, serm. I.

Le bonheur consiste dans les actions conformes à la vertu en général; suivant Aristote, qui a emprunté tous les principes sur le bonheur et la vie parfaite de l'école de Pythagore.

La vie dans les principes des anciens, se divise en active et complative: dans la vie active conforme à la vertu, se trouve le vrai bonheur suivant Aristote et l'école de Pythagore.

Mais, suivant Aristote et Pythagore, l'homme ne doit pas moins se livrer à la vie contemplative, parce que dans la méditation, il trouvera la règle de ses actions.

Notes sur le liv. VIII, *Polit.* d'Aristote.

CHARONDAS, de Catane, voyez *proëmia legum.*

Charondas un des plus célèbres législateurs qui ait jamais été, fu-

disciple de Pythagore. Les Grecs avaient une si grande estime pour les lois de Charondas, qu'on les chantait à Athènes au milieu des repas.
Hist. de Sicile, par Burigny. tom. I, *in*-4°.

CHARPENTIER, le biographe de Socrate et le traducteur de Xénophon.
Certain pédant se trouvant avec plusieurs beaux esprits, voulut étaler sa science devant eux, en leur expliquant la métempsycose de Pythagore. Comme il ne savait ce qu'il disait, il y en eut un de la compagnie qui se tourna du côté d'une personne, et lui dit : Pythagore disait que les ames des hommes, après leur mort, entraient dans le corps des bêtes; mais, dit-il, en parlant du pédant, je ne croyais pas que l'ame d'une bête entrât dans le corps d'un homme.

CHARTREUX (les). Il est remarquable qu'ils avaient fait du silence de Pythagore, la base de leur règle monastique. *Reth.*

CHECOZZI (J.). Si le temps eût épargné les ouvrages d'Hermippus, dont Joseph cite le premier intitulé *de la Doctrine de Pythagore*, nous aurions sur ses idées des détails que nous nous efforçons de recueillir par fragmens échappés heureusement encore à la barbarie des siècles.... Comme par l'étude continuelle de la géométrie et de l'arithmétique, ce philosophe avait l'esprit accoutumé à méditer avec toute la simplicité possible, il s'étudia à réduire ses *machines* à un principe seul et unique, autant que faire se pouvait, en introduisant une communion, pour me servir des paroles de Sextus Empiricus, non-seulement des hommes entr'eux, mais encore avec les animaux. Il dit en conséquence qu'il y a une ame, un esprit répandu dans l'univers.... etc.
Extrait d'une *Lettre* de J. Checozzi au D. D. Volpi, traduit de l'Italien par J. B. Grainville.

CHELIDONIUS. Si nous voulons considérer l'institution des républiques anciennes, nous trouverons qu'elles ont été plus heureusement gouvernées par les maires des philosophes, que par autres, comme les Mytiléniens par Pittacus, les Crotoniates par Pythagoras, etc....
Voyez son *Histoire* traduit par BOAISTUAU, page 35; *recto.*

CHEVREAU. Il est parlé de la tempérance de Pythagore et de ses autres vertus admirables dans quelques pères de l'église....
Les anciens l'ont mis au-dessus des autres philosophes.
Chevraeana, tome II.

CHILAS, Métapontain.

CHRÉTIENS (les). Les dogmes du christianisme n'appartiennent pas aux fondateurs de cette religion : ils ont tous étés puisés dans des théories bien antérieures. Platon, Aristote, et avant eux, Pythagore, en avaient posé les bases.
L. VILLEBRUNE, *Lettre à un ex-constituant*, 1797, *in*-8°., p. 88.

CHRYSANTHIUS, Sarde, du temps de l'empereur Julien.

CHRYSIPPE, le Tyrrhénien.

CHRYSIPPE; de Cnide, l'un des auditeurs d'*Eudoxe.*

CICÉRON..... Comme la doctrine du grand, du sage Pythagore se repandait de tous cotés, elle parvint jusqu'à Rome,.... il en reste des vestiges qui ne permettent guère d'en douter....
A l'égard des vestiges, qui nous restent des Pythagoriciens, il serait aisé d'en produire quantité, si c'était ici notre objet....
Ils mettaient en vers les articles secrets de leur doctrine....
Je crois même que le poëme d'APPIUS, *l'aveugle*, dont Panetius fait de grands éloges dans sa lettre à Tuberon, est l'ouvrage d'un Pythagoricien.... Cicéron, D'OLIVET *Tuscul.* IV.

Cicéron fit le voyage de Métapont, uniquement parce que Pythagore y avait rendu le dernier soupir. *De Finib.* V, 2.

Quant aux sciences, je trouve qu'il y a tout sujet de croire que nos pères les ayant tirées d'ailleurs, les ont goûtées, maintenues et cultivées. Ils avaient presque sous leurs yeux le sage, le grand Pythagore : Il vivait en Italie du temps que ce Brutus, par qui votre nom a été si dignement illustré, mit fin à l'esclavage de sa patrie.... etc.
Tuscul., IV. 2.

CLAUDIANUS.

Et non Pythagorae monitus annique silentes
Famosum Æbulii luxum pressere Tarenti.
Mall Consul, 156.

IMITATION.

Tes lois, ô Pythagore ! ainsi que ton silence,
Dans Tarente, n'ont pu corriger la licence.

CLEANOR, Lucanien.

CLEORATE, de Tarente.

CLEMENT, d'Alexandrie, eut pour maîtres de philosophie deux Pythagoriciens de la Grande-Grèce.

CLEOPHON, Crotoniate.

CLEOSTHENES, Crotoniate.

CLIFTON (Fr.). Avant Pythagore, qui le premier a introduit la philosophie dans la médecine (environ 80 ans avant Hyppocrate.), les médecins avaient un grand goût pour le fanatisme et la superstition.
Médec. Anc. et Moderne.

CLINAGORAS, Tarentain.

CLINIAS, de Tarente aussi ; mais il passa sa vie à Héraclée, dans le même temps que Philolaüs.

— Estant enquis, quand il estoit meilleur s'approcher de la femme, quand tu auras, répondit-il, envie d'en valoir pis.
Plutarque, par Amiot.

On attribue ce mot à son maître.

Il écrivit un ouvrage sur les *Causes de la Vertu.*

Clinias, était en réputation dans la LXVe. olympiade, vers l'année 520 avant l'Ere commune.

CLINIAS. C'estait un fort honneste personnage ; philosophe de la secte de Pythagoras ; lequel entrant un jour en cholère, et se sentant esmu, devant qu'estre emporté plus loin, et que la passion foulast aux pieds sa raison, print une lyre, et se mit à en jouer, enquis pourquoi, j'appaise, dit-il, mon courage.
Ælian, *Div. Hist*, XIV, 123.

COETUS, *vide* Arion.

COCCHI (Antoine), de Mugello, professeur à Pise et médecin de Florence, homme savant et honnête homme, partisan de Pythagore et de son régime diététique sur lequel il a fait une bonne dissertation : mort le premier février 1758, âgé de 68 ans, quatre mois vingt-huit jours, était athée au rapport de l'abbé Arnaud, qui fut en commerce de lettres et *d'amitié avec lui.*

Voyez le *Journal Etranger*, mars 1758, page 206, et novembre 1760, page 154.

Si les circonstances où il (Pythagore) s'est trouvé nous étaient connues, son système que nous regardons comme obscur et dangereux par sa nature, ne nous paraîtrait plus s'éloigner de ce caractère de sagesse que l'on remarque dans le reste de sa conduite. Peut-être le plaisir de faire du bien aux autres, peut-être aussi le désir de la louange dont les plus grands hommes sont les plus avides, l'engagèrent à ne point supprimer certaines vérités que la prudence exigeait en même-temps qu'il cachât à la multitude.

Régime de Pythagore, par Cocchi, *in*-8° pages 5 et 6.

Les préceptes de Pythagore étaient tellement mêlés dans les constitutions fondamentales de l'ancien gouvernement de Rome, qu'on y croyait que Numa, à qui ces constitutions furent attribuées, avait été disciple de ce philosophe.

Cocchi, *Rég. Pythagorae*, page 17.

Le moyen que ce philosophe (Pythag.,) employa avec le plus de succès pour contenir la concorde parmi les concitoyens, ce fut d'empêcher qu'ils ne s'élevassent au-dessus les uns des autres. Il ne cessait de leurs représenter que rien n'est plus propre à entretenir la paix dans un état et à prevenir la tyrannie, que l'égalité.

Note du trad. de Cocchi, *Régime de Pythagore*.

Pythagore a été, sans contredit, un des plus grands génies que la nature ait jamais produit.

Nous ne le connaissons qu'indirectement par le témoignage des auteurs qui sont venus bien après lui, témoignage que nous rendent suspect l'injustice et la malignité des uns, l'ignorance grossière des autres.

Ajoutons que la plupart de ceux qui ont voulu interpréter la doctrine de Pythagore ont entièrement defiguré ses préceptes pour n'avoir pas su en démêler le véritable sens à travers les expressions allégoriques dont elle est revêtue.

Cependant si l'on veut recueillir avec soin tous les faits, toutes les circonstances qui regardent ce grand homme, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il approchait beaucoup de la perfection....

Il possédait dans un degré éminent les trois parties qui caractérisent tout le savoir de l'homme :

1°. L'érudition, ou l'art de penser et de parler.

2°. La physique, ou la connaissance de la nature des choses.

3°. L'art civil et politique, ou la science des lois et des devoirs de la société.

Quoiqu'il ne nous reste aucun ouvrage entier et authentique de Pythagore, on trouve cependant tant de vestiges de sa philosophie dans les écrits de ses disciples.... qu'on peut bien même à présent juger hardiment de son mérite.

Ce philosophe, pour dérober sa doctrine à l'intelligence des peuples, l'enveloppa d'expressions étranges, et singulières.

Les sectes philosophiques ne pouvaient manquer de devenir suspectes à la tyrannie; delà vient que les Pythagoriciens se virent obligés de se servir, pour leur propre sûreté, de la fameuse méthode de deux manières d'enseigner, l'une cachée et l'autre publique, l'une privée, claire et directe; l'autre obscure, oblique et symbolique.

Cette considération paraît avoir échappé à certains auteurs, qui ont traité les préceptes de Pythagore de visions.

La connaissance qu'il avait des lois le mettait souvent dans le cas d'assister ses amis de ses conseils dans leurs différends.

Il savait laisser *les sublimes pensées de l'Ether*, selon son expression, pour se rendre utile à sa patrie par sa sagesse dans les délibérations publiques.

S'il a paru donner dans la métempsycose, ce n'est peut-être que par la nécessité où il s'est trouvé de s'accommoder à la portée du peuple, rarement capable d'entendre la vérité.

Timée, Pythagoricien et maître de Platon, dit à ce sujet :

La fiction, le mensonge ou l'erreur nous servent à reprimer les hommes que la vérité ne saurait persuader.

Différens traits de la vie privée de P.... confirmés par des auteurs dignes de foi, donnent de ce philosophe une idée bien différente de ce caractère dur, austère, et ridiculement superstitieux qu'on lui attribue communément

COLAIS, de Selinunte.

La secte pythagoricienne est celle qui a eu le plus de cours en Sicile. Anaximène nous apprend par une lettre que Laërce nous a conservée, que les Siciliens allaient entendre Pythagore avec un très-grand plaisir. *Aussi voyons-nous*, ajoute Laërce, *que plusieurs hommes illustres embrassèrent sa philosophie*, entr'autres Empedocle d'Agrigente, Charondas, de Catane, Coaïs de Sélinunte, Leptine, Pythias, Damon, Ecphante de Syracuse.

Histoire de Sicile, par BURIGNI, tom. I, *in*-4°.

COLOMB (Ch.). Les Antipodes étaient admises par les anciens. Diogène Laërce dit que Pythagore fut le premier auteur de cette espèce de découverte, qui préparait celle de l'Amérique, faite 2000 ans après lui.

CONDILLAC. Il est sorti de cette école, des hommes très-propres au gouvernement de leur république. Ce qui peut faire juger qu'à cet égard Pythagore avait réellement des connaissances.....

CONDORCET. Pythagore annonçait que l'Univers était gouverné par une harmonie, dont les propriétés des nombres devaient dévoiler les principes, c'est-à-dire que tous les phénomènes étaient soumis à des lois générales et calculées....

Pythagore découvrit par ses méditations, ou reçut des prêtres, soit de l'Egypte, soit de l'Inde, la véritable disposition des corps célestes et le vrai système du monde. Il le fit connaître aux Grecs; mais ce système était trop contraire au témoignage des sens, trop opposé aux idées vulgaires, pour que les faibles preuves sur lesquelles on pouvait en établir la vérité, fussent capables d'entraîner les esprits. Il resta caché dans le sein de l'école pythagoricienne, et fut oublié, avec elle, pour reparaître vers la fin du XVIe. siècle....

Cette école Pythagoricienne s'était répandue principalement dans la Grande-Grèce; elle y formait des *législateurs* et d'intrépides défenseurs des droits de l'humanité. Elle succomba sous les efforts des tyrans. Un d'eux brûla les Pythagoriciens dans leur école, et ce fut une raison suffisante sans doute, non pour abjurer la philosophie... etc.

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain; ouvrage posthume. p. 78 et 79. *in*-8°.

CONSTANTINUS, *imperator*.

Pythagoras.... tantam nominis celebritatem propter modestiam assecutus est, ut suam ipsius continentiam, Platoni omnium modestissimo, velut exemplum imitationis proposuerit.

Oratio ad Cœtum sanctorum. Ap. EUSEB, *folio*. 164, 9. gr.

COPERNIC (Nic.). Il composa son Système Astronomique d'après l'hypothèse des Pythagoriciens.

COPPIER (Guill.). Pythagore fut fils d'un orfévre; il inventa la philosophie, et je dis que bien que les sciences ayent cette particulière propriété de bannir du cœur toutes les humeurs barbares, nonobstant il ne laissa pas d'être assassiné au milieu de soixante de ses disciples, ce qui est étonnant.

Page 187, *Essais d'Histoires*, Lyon 1667, *in*-12.

COSTADAU.

..... L'on sait quel fut sur la *Science des Nombres* le sentiment de Pythagore. Il crut que l'un des endroits par lequel l'homme se distinguait du reste des animaux, était de savoir compter....

Cette science, qui dans sa naissance fut apparemment assez imparfaite, fut dans la suite perfectionnée par quantité de personnages, par Pythagore.....

L'on sait assez que Pythagore en particulier, et ses sectateurs ont rapporté chaque chose aux nombres, comme à une cause universelle, et qu'ils ont cru que rien ne se faisait dans le monde que par leurs différentes combinaisons.

Pythagore nous a laissé de beaux vestiges de la science hiéroglyphique dans ses Sentences.

La science des Hiéroglyphes devint l'occupation des rois, des législateurs, des princes, parce que sous des simples figures, ils comprenaient les principaux dogmes de la morale..... etc.

La plupart des philosophes anciens s'en sont très-fréquemment servi. Mais ceux de Pythagore peuvent passer pour les plus célèbres.

Traité des Signes, tome. II, *in*-12, seconde édition.

COYER. = Un homme (Pythagore), dont la sagesse faisait tant de bruit, un homme qu'on a cru le conseil et le maître de Numa, un homme parlant toujours sur un ton sublime, et qui avait autant de science que d'enthousiasme, était tout propre à faire passer dans l'esprit des peuples des points de doctrine, quelques singuliers qu'ils fussent. = Pages 39 et 40. *Dissertations sur les Religions grecque et romaine.*

CRANIUS, Possidonien.

CRHONUS. Ce philosophe Pythagoricien, dit Stobée, ne s'accommodait pas tant aux idées des poëtes qu'il les accommodait aux siennes. Il fut disciple de *Numénius*; il écrivit.

CRITO, d'Ægée. Il traita *de la prudence et de la félicité.* Il vivait au cinquième siècle, avant l'ère commune.

CRUGER (Théod.). *De aureo femore Pythagoræ, dissert.*

CURTERIUS (Joan). *Pauca, judicio meo, vel etiam nulla, reperias, quae cum aureis Pythagoreorum versibus conferri possint. Ut enim nihil autore sectae, totaque adeo Pythagoreorum schola celebrius; sic certè nihil in hoc scribendi genere, praeclarius, atque divinius.*

CUSA (Nic. de) fils d'un pêcheur, et cardinal. Il agita et défendit, quelque temps avant Copernic, les principes astronomiques de l'école pythagoricienne.

CYLO, Pythagore ne voulut point admettre ce Crotoniate dans son école. On en sait les suites.

CYRILLUS, (*Pythagoras*) *amicos valdè amabat, primus dicens, amicorum omnia esse communia: et, amicum esse alterum ipsum. Et cum sanis quidem conversebatur; laborantium autem corpora curabat: et animas quoque languentes consolabatur musica....*

Contra Julianum, III, transl. per Ælolampad.

D.

DACIDAS, de Métapont.

DACIER, le biographe et le traducteur de *Pythagore*. L'application qu'il donnait à toutes ces sciences, ne l'empêchait pas de cultiver la politique, qui faisait toujours l'occupation des premiers sages. Il l'appuya sur ses véritables fondemens, qui sont l'égalité et la justice; aussi, parmi les ouvrages qu'on cite de lui, il y a non-seulement des livres de physique, et des principes de morale, mais encore des traités de politique. *Vie de Pyth.*, p. 211, 212.

Pythagore délivra de la servitude plusieurs villes d'Italie et de Sicile, appaisa des séditions dans plusieurs autres, rétablit l'union et le calme dans une infinité de familles, déchirées par la discorde; et adoucit les mœurs féroces de plusieurs peuples et de plusieurs tyrans....

Etrange fatalité!... les mêmes villes (*Crotone. Locres. Tarente* et *Métapont.* 225.) qui avait tant persécuté Pythagore, furent celles qui suivirent le plus exactement ses lois, et qui respectèrent le plus sa mémoire. p. 226.

.... Il est certain que les premiers Romains avaient retenu beaucoup de préceptes de Pythagore, qui enseignait la morale sous des envelopes, et par des paraboles.

Rem. sur Horat. Sat. 11. liv. II., p. 129 et 130.

DAMARMENE, Métapontain.

DAMASCENUS, *de Pythagora dicebat egressum e corpore, versari in campo veritatis (et prato,) ibi que velut pabulo quodam, delectari.*

Apud photium, ex Isidoro, cod. 242.

DAMIPPE. On lui attribue les ouvrages de *Crito* : *de prudentiâ, de bonâ fortunâ.*

DAMON, le Syracusain. Damon et Pythie, deux amis Pythagoriciens, s'entr'aimaient tellement, que l'un voulait mourir pour l'autre. Comme écrivit Cicéron, au troisième des offices.

Lettres amoureuses de FERRAND de Bèze, Parisien.

DAMOCLÈS, le Crotoniate.

DAMOTAGES, de Métapont.

DARDANEE, de Lucanie.

DEANAX, de Sybaris.

DELABARRE, *mém. acad. inscrip.* Tom. XXIX. p. 80, 81, 82.

... On ne sait pas trop quels furent les sentimens de Pythagore...: Quelques écrivains ont fait grand bruit de sa monade; mais ce mot seul ne détermine rien: était-ce à Dieu, était-ce au monde, ou bien n'était-ce qu'à la matière qu'il l'appliquait? ... On sait pourtant qu'elles furent les suites de sa doctrine, bien ou mal prise. Elle forma deux sectes; une d'*Orphiques*, l'autre de *Pythagoriciens*: et je trouve qu'on doit imputer à ces deux sectes, la naissance d'une sorte de panthéisme dans la Grèce....

Les Pythagoriciens tiraient une conclusion toute semblable à ce que Spinosa a soutenu dans le dernier siècle... Leur unité bien entendue n'était que la nature considérée dans sa totalité, ou ce qui est la même chose, que c'était le monde: et de fait, quand il leur plaisait de s'humaniser et de se mettre à la portée de l'esprit des autres hommes, ils disaient que ce monde était un être animé et intelligent, qu'il était Dieu, et que les Dieux qu'on honorait dans la Grèce, en étaient des portions.

DELAUNAY.... Le *tonomètre* de Pythagore était le *monochorde*, ou instrument à une seule corde...

Oui, quoique vous en puissiez dire, si vous admettez la nécessité d'un système de musique, celui de Pythagore est le seul bon, le seul dont on doive se servir...

Aristoxène, pour n'avoir compris le système de Pythag., le défigura totalement. Journal des savans, fevr. 1783.

DELILLE de Salm. Les Zoroastre et les *Pythagore*, étaient nés loin des nations auxquelles ils donnèrent des lois.

Hist. des Atlantes, p. 10 et 11. *in*-8°.

On ne sait pas combien de philosophes on attaque, quand on réfute Pythagore... presque toute l'antiquité n'a pensé que d'après Pythagore...

L'Europe est encore Pythagoricienne.

La philosophie de la Nature.

DELLE (C.). *Aristophane* feint qu'il était descendu dans les enfers, et qu'il avait vu *Pythagore* fort différent des autres morts; qu'il avait seul l'honneur de manger avec Pluton, à cause de sa propreté et de sa sobriété, qui le rendait agréable aux Dieux et aux hommes : au lieu que personne ne pouvait supporter les manteaux grossiers, la saleté et la vermine des autres philosophes.

Antiquités de l'état monastique, chap. I, II, III, liv. IV.

DELORMEL. Pythagore a cru que la terre était ronde, que la pesanteur agit dans tous les sens, qu'il y a des antipodes. Mais comme les raisonnemens qui avaient fourni les preuves de cette théorie, étaient effacés du milieu des hommes, et qu'il n'a pu assez bien démontrer ce dont un tact délicat lui avait donné la conviction, toutes ses idées ont passé pour des rêveries.

Depuis que la chimie nous a donné, dans ces derniers temps, la connaissance de la cristallisation, on commence à regarder comme moins absurde, le système de ce philosophe, sur les formes et les figures constantes et régulières, dont il prétend qu'ont été formés les différens élémens.

La grande période, ou le retour de l'âge d'or, 1790, p. 72 et 73.

DEMOCEDE. Il périt dans une émeute populaire; il vantait aux habitans de Crotone, les avantages du gouvernement entre les mains d'un petit nombre d'hommes purs. Déjà, il s'était formé un parti; mais la multitude, prévenue contre les Pythagoriciens, tomba sur lui. Le chef de ses meurtriers reçut trois talens pour prix de cet assasinat.

DEMOCRATÈS. Il écrivit des *maximes d'or. Aureae Sententiae.* Voyez *Demophilus.*

DEMOCRITE, d'Abdère. Il composa un livre qui avait pour titre *Pythagore.* Voyez *Thrasyle.*

DEMO, de Sicyone.

DEMONAX. Un rhéteur qui avait de la réputation, disant un jour, en une harangue :

Si Aristote m'appelle au lycée, j'irai;
Si Platon m'appelle à l'académie, je le suivrai;
Si Zenon m'appelle au pecile, j'y demeurerai;
Si *Pythagore* me veut, je me tairai.

DEMONAX s'ennuyant de ce discours, lui cria : Pythagore t'appelle.

DEMOPHILE. Il nous reste de lui : *Similitudines et Sententiae Pythagoricae, editae à Holstenio*, 1638, *in*-8°.

DEMOSTHÈNES, de Rhegium.

DESCARTES. (R.) Les Pythagoriciens le revendiquent, à cause de ses tourbillons.

Le système de Descartes était celui... de Philolaüs, des Pythagoriciens, et apparemment de Pythagore lui-même.

REGNAULT. *Origine anc. de la physique.* Tome II, p. 30 et 31.

Henri Moore, p. 354 et 355, du t. II. de ses œuvres, a fait voir le grand rapport qu'il y a entre la philosophie de Descartes, et celle de Democrite, qui avait tiré la sienne de celle de Pythagore.

Chevraeana, t. II, p. 169 et 170.

DESCOUSTURES (le baron), l'un des traducteurs de *Lucrèce*.

Pythagore, né dans la Grèce, fut le premier de tous les hommes qui comprit qu'il y avait une certaine harmonie dans le mouvement des astres..... etc.

Morale universelle, 1687, *in*-12, p. 238.

DESLANDES (A. Fr. B.), né à Pondicheri en 1690, mort à Paris en 1757.

La modestie de Pythagore, son désintéressement, un air recueilli le distinguait encore plus que sa pénétration, que son immense avidité de tout approfondir.

Magistrats, guerriers, laboureurs, femmes, enfans, il instruisait chacun de ses devoirs.

Rien n'était plus pur que la morale de ce philosophe.

DEXILTHÉE, de Paros.

DIACONUS (GEORGIUS). *Pythagoras cum videret nimis late usurpari nomen Sophiae sive sapientiae, ut et artifex sapiens diceretur, nomen illud tribuit paucioribus et notitiam eorum quae sunt, sapientiam vocavit, ejus notitiae vero studium et desiderium nominavit philosophiam. Praef. logic.* ARIST. II.

DICÆARQUE Tarentain. Pythagore fut le chef d'une société puissante, qui s'étendait dans plusieurs villes... qui eut partout une influence propondérante dans les affaires des gouvernemens, et dont la destruction causa les plus grands désordres dans tous les états de la Grande-Grèce.

DICON, Caulonien.

DIDEROT. Selon les éclectiques : *nullum philosophum tam fuisse inanem qui non viderit ex vero aliquid...*

Pour former son système, Pythagore mit à contribution les Théologiens de l'Egypte, les gimnosophistes de l'Inde, les artistes de Phénitie, et les philosophes de la Grèce..

Zenon pilla le Pythagorisme...

Tous entreprirent de longs voyages. Or, quel était le but de ces voyages, sinon, d'interroger les différens peuples, et de ramasser les vérités éparses sur la surface de la terre?

O combien cette maudite métaphysique fait de fous; hé! que vous importe qu'il n'y ait ni Dieu, ni diable, ni paradis, ni enfer?.... Soyez aussi tranquilles, sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez, il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique, qu'il n'y a guère d'apparence, que ce ne soit une seule et même machine. Vous avez été un atôme de ce grand tout, le temps vous réduira à un atôme de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de *métamorphoses*. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds.

Diderot pythagorisait, quand il écrivit ce passage qui se trouve dans l'*encyclopédie*, *méthod. phil. anc. et mod.*

DIDYME, (non pas le chrétien) le plus profond, et le plus habile commentateur des principes de Pythagore, sur la musique. Ptolémée en a beaucoup profité, sans le dire.

DIMAQUE. On ne sait s'il partagea les mauvais traitemens que les Crotoniates firent endurer à *Démocède*, dont il partageait les sentimens.

DINARQUE, insulaire de Paros.

DINOCRATES, citoyen de Tarente.

DINOSTRATE, frère de Menechme; parmi ceux qui ont perfectionné la géométrie.

DIOCHATE. Il donna des leçons à *Parmenide*; et celui-ci lui éleva un tombeau héroïque. *Diochate*, de son vivant, eut à peine un asile.

DIOCLÈS, Phliasien.

DIOCLÈS, de Sybaris.

DIOCLÈS, (*Carystius*).

DIODORE, l'Aspendien, pythagorisa dans l'école d'*Aresas*, en la Carie. Il a laissé quelque chose sur la nature de l'ame. On dit qu'il eut les mœurs d'un cinique.

Aspendos ou *Aspendum*, sa patrie, était une ville de Pamphilie; on en voit quelques restes sur le fleuve Jercon, dans la Caramanie, en Anatolie.

DIODORE, le Crotoniate. Il était du parti de *Democède*.

DIODORE de Sicile. Pythagore a mérité une place dans l'histoire, plus qu'aucun autre, de ceux qui ont fait profession de philosophie. L'agrément du discours, et le don de la persuasion, lui étaient propres à un tel degré, que toute une ville s'assemblait autour de lui, comme pour jouir de la présence d'un Dieu; et il avait rendu les hommes avides d'instruction. Mais ce n'est pas seulement en paroles qu'il excellait; les bonnes mœurs semblaient lui être naturelles, et faire l'essence de son ame. Sa vie était un parfait modèle à proposer. DIODORE *de Sicile*, t. II, *in*-12, trad. par *Terrasson*.

DIODORUS, Sicul. *Invaluit apud ipsos* (*Gallos*), *sententia Pythagorae*. Bibl. V.

DIODORUS, Stoicus, *visu privatus est. Versabatur tamen in philosophiâ, et fidibus Pythagoraeorum more utebatur.*

Officina *textoris*.

DION, de Syracuse. Ce prince montra beaucoup d'attachement à l'école Pythagorique.

DIOGENE LAERCE, Pythag. *Crotonem in Italiam petiit, ibique leges Italis dedit, atque cum discipulis clarus habitus est: qui fermè tercenti rempubl. praeclarè administrabant, ita prudenter, ut meritò ἀξιοκρατία.* H. E. Reip. optimorum *videretur*. VIII.

DIOGENE, le Pythagoricien. Il disait que l'éducation des enfans était la base d'une république. *Chevraeana*, t. II, p. 402.

DIOPHANTE, de Syracuse. Il medita sur les origines du monde.

DIOTOGENE. Il traita du gouvernement politique, *de Regno*. Stobée nous en a conservé quelques fragmens, ainsi que des ouvrages du philosophe suivant.

DIUS.

DODWELL (Henri). *Exercitationes duae: prima, aetate phalaridis. Secunda, de aetate Pythagorae philosophi ab Henrico Dodwello A. M. Dubliniensi.* Londini. 1704, *in*-8°., pages 264.

DODERLINUS, christ. Alb. animadversiones historico-criticæ de Thaletis et Pythagoræ theologicâ ratione. *Gottingae*, 1750, *in*-8°.
Dans les N. acta erud. 188. 189, 1750, *in*-4°.

Ea tenus haec ipsa (materia) *Thalestis supremus est deus.....*
Pythagoras in duas partes distribuit universitatem rerum, calidam et frigidam, in que calido principio divinam naturam ponit. Hinc et ex illius opinione corporeus est deus....
Deum et eventa mundi singula fato subjicit Pythagoras.

DRYMON, le Caulonien.

DUBOYS. Pythagoras fut fils d'un orfévre, nommé selon quelques-uns Marmacus: estant jeune garçon, laissant son pays, et très-affectionné d'apprendre, s'achemina en Egypte, où il reçeut grand honneur.... De-là s'alla en Crete, et puis par tous les confins de l'Italie où il déploya les dons de son sçavoir, et bailla des lois aux Italiens, lesquels l'eurent en réputation comme le premier homme du monde. Il avait toujours en son eschole trois cens et tant de disciples, lesquels se gouvernayent très-tous ensemble avec telle sagesse, modestie et simplicité, que leur société semblait à bon droit une aristocratie, c'est-à-dire *la république des bons.*

L'Académie des philosophes, par P. Duboys, Tholosain, Lyon, 1587, *in*-8°. page 273.

DUCHOUL (Guill.), bailly des montagnes du Daulphiné.

Par la sobriété, nous rendons nostre esprit pur et net..... qui feit garder aux *Pythagoriciens*, la table soubre et sacrée, et par telle tempérance venir à vivre longuement.

Relig. des Rom., page 292 et 193, *in*-4°., 1581.

DUCLOS. La métempsycose égyptienne et pythagoricienne exclut absolument l'idée d'une vie éternelle, qui doit suivre celle-ci. En effet si l'on dit que les ames parcourent successivement plusieurs corps et passent indifféremment d'un animé dans un végétal, ce système sera celui de l'ame du monde et un pur matérialisme....

Le système de la métempsycose n'est donc pas le même dogme que celui de l'immortalité de l'ame.

Mém. sur les Druïdes, pages 16 et 17, acad. Inscript, t. XXXII. Edition *in*-12.

N. B. Ceci répondra à ceux qui font de Pythagore un spiritualiste, un docteur ascétique, etc.

DUPUIS, de l'institut, et professeur au collège de France.

Pythagore combat l'opinion des spiritualistes, qui avaient séparé la divinité du monde lui-même; et par une abstraction de l'esprit, la faisaient exister hors du monde, qui n'était plus qu'un ouvrage matériel, sur lequel la cause abstraite, ou Dieu isolé du monde, agissait. Cette opinion était une innovation dans la théologie ancienne, laquelle ne séparait pas Dieu de l'Univers même. Eusebe atteste cette *vérité*, lorsqu'il dit qu'il n'y avait eu qu'un petit nombre de sages, tels que Moyse, qui avaient cherché Dieu ou la cause de tout hors le tout même; mais que les philosophes de l'Egypte et de la Phénicie, ceux qui de son aveu avaient imaginé toutes les cosmogonies répandues dans l'Univers, avaient tous placé la cause suprême dans l'Univers lui-même, et dans ses parties les plus apparentes, tels que le soleil, la lune, les astres et les élémens, c'est-à-dire dans les causes naturelles et dans le monde visible. Ce qui se trouve parfaitement justifié par ce dogme que Pythagore établit comme axiôme fondamental de sa théologie; savoir que Dieu ou la cause active et éterneile de toutes

choses, est répandu tout entier dans le globe du monde, afin que le monde et toutes ses parties soient dans Dieu. Pour concevoir cette idée, il faut comparer le monde à l'homme.... C'est cette ressemblance que Pythagore a cru apercevoir entre le grand être vivant et animé et l'homme, qui lui a fait appeler ce dernier un *petit monde* ou le *microcosme*, parce qu'il renferme en lui toutes les qualités qui se trouvent en grand dans le monde..... L'inverse de cette comparaison est que le monde est un grand homme, ou un immense Dieu.... *De la Relig. Univer.*, page 244 et 45, *in*-4°., t. I.

DUVERDIER (Ant.). Pythagore fut une fois enquis pour quelle occasion il faisait tenir tant le silence en son académie. Car par l'espace de deux ans ses disciples dès qu'ils estoient entrez ne pouvoient par ses commandemens dire un mot, et leur estait défendu de parler : répondit aux académies des autres philosophes : iceux enseignent à parler à leurs diseiples : mais on n'aprend en la mienne sinon à se taire, et n'est en ce monde plus haute et belle philosophie à l'homme que de savoir refréner sa langue quand il est de besoin.

Pages 186 et 187, des *Leçons*. 1580.

DYMAS, le Crotoniate.

E.

ECHECRATES, de Locres. Cicéron nous le donne pour un de ces pythagoriciens savans que Platon alla consulter; celui-ci en parle dans ses lettres.

ECHECRATES, Phliasien. Voy. *Phanton*.

ECHECRATES, de Tarente.

ECPHANTUS, de Crotone. Il écrivit sur la politique (*de regno*), et aussi sur la nature des choses.

Ecphantus pythagoricien, dit Plutarque, remue bien la terre, mais non pas qu'elle passe d'un lieu en un autre, étant enveloppée comme une roue de bandes, depuis l'Orient jusqu'en Occident, à l'entour de son propre centre. *trad.* d'AMIOT.

ECPHANTUS a témoigné, d'après Pythagore, que les unités, dont tout est composé, sont des atômes. Voy. *Stobée*.

EDIFIANTES (Lettres). Les Pythagoriciens, en établissant leur système, fondaient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître : ses paroles étaient pour eux des oracles; il n'était pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avait été avancé par ce grand philosophe; et quand d'autres philosophes moins dociles blâmaient quelques-unes de ses opinions, ses disciples croyaient avoir donné une réponse solide en disant que le maître l'avait ainsi enseigné, et certainement on ne peut nier que cette haute réputation que Pythagore s'était acquise ne fût bien fondée, puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences, qui de son temps étaient fort confuses et fort embrouillées.

Lettres édifiantes. XIIIe. rec. P. 105 et 106.

EIRISCUS, de Métapont.

ELEATIQUES (les). Des expositions de Pythagore, prises dans les différens sens qu'elles peuvent recevoir, sortirent les idées des *éléatiques* sur l'unité de substance, et le néant des êtres engendrés; les idées d'ames universelles ou particulières, réglées par certaines proportions symboliques, ou par une force de nature irrésistible.

Causes premières par BATTEUX.

ELICAON.

ELICHMANNUS (Joh.) M. D. *Pythagoræ aureorum carminum arabica*

paraphrasis, cum latinâ versione, auctore Joh. Elichmanno. M. D. in-4°. 15. pag.

EMPEDOCLE, d'Agrigente. On lui fait honneur des *vers dorés*.

Il sut marier les idées sublimes, dont il était redevable à Pythagore, avec le langage harmonieux des muses.

DESLANDES, *histoire critique de la philosophie.*

Empedocle fut élève d'Archytas, le huitième successeur de Pythagore.

Le plus célèbre Pythagoricien de Sicile, et même un des plus grands ornemens de l'école pythagoricienne, est le fameux *Empedocle*, dont les ouvrages furent si admirés qu'ils firent douter si leur auteur était mortel; du moins c'est le jugement qu'en porte Lucrèce. Il s'acquit une telle estime parmi ses compatriotes, que, si l'on en croit Xanthus et Timée, ils lui offrirent plusieurs fois la royauté, qu'il refusa toujours. Il détermina ses compatriotes à l'égalité civile.

Il suivit dans la pratique les maximes de Pythagore, jusques dans les occasions où il semble que les applaudissemens publics et la coutume ont droit de faire faire diversion à la philosophie.

Il avait rédigé trois livres sur la nature, en vers hexamètres, dont Cicéron parle avec beaucoup d'éloge.

On lui a reproché que ses principes menaient à l'athéisme et au Pyrrhonisme.

On lui érigea une statue, qui fut transportée à Rome, et mise devant le sénat. *Hist. de la Sicile*, par BURIGNY. *in-4°.* tom. I.

Empedocle fut cause d'un réglement que firent les Pythagoriciens, pour interdire l'entrée de leurs assemblées aux poëtes. La raison qu'en rapporte Néanthes, c'est qu'il avait composé un poëme où il divulguait leur doctrine; c'est-à-dire qu'il y parlait plus clairement que ne faisaient les Pythagoriciens dans leurs symboles, qu'ils ne faisaient point difficulté de rendre publics; mais de telle sorte que le commun des hommes n'en était pas plus savant.

Empedocle s'appliquait non-seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens; car tel était l'usage des Pythagoriciens; et il ne tint pas à Empedocle de faire à Agrigente ce que Pythagore avait fait à Crotone.

Dictionn. de SABBATHIER *in-8°.*

Traduction des vers d'Empedocle sur Pythagore.

Cet homme, rempli de connaissances sublimes, renfermait en lui-même, comme en un trésor, les découvertes de tous les âges; et lorsque son esprit s'abandonnait tout entier à la méditation, non seulement il découvrait la nature de tous les êtres, mais il embrassait encore d'un même coup d'œil dix, ou même vingt âges d'hommes.

N. B. Empedocle mit en vers les dogmes de Pythagore.

Rem. de DACIER sur Horace, *ep.* XII. l. I.

EMPEDOTIME. L'empereur Julien en parle avec éloge.

ENCRATITES. Chrétiens schismatiques, que Grotius qualifie de Pythagoriciens, parce que Tatien, le chef de cette secte, s'abstenait de la chair des animaux, à l'imitation de Pythagore.

ENNIUS. Citoyen de Rudiæ, ville de la Calabre.

Dès le commencement de ses annales en vers, il traite *de métemphichosi et métensomathosi.*

EPAMINONDAS, disciple de Lysis.

Thebanum Epaminondam Lysis pythagoreus erudivit.

CICERO: *offic.* I. 44.

In philosophiâ Lysiam Tarentinum Pythagoricum doctorem habuit

à quo non modo ut discipulos omnes superaret, sed ad parem usque laudem extitit doctus. Instit. rép. fr. PATRICI. 39. *a.*

Epaminondas refuse des richesses que la fortune luy met en main, par une voie très-légitime : pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extrême il se maintint tousiours.

MONTAIGNE, *essais* II. ch. XI.

Le plus excellent à mon gré des trois plus excellens hommes, c'est *Epaminondas*. Quand à son scavoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, que jamais homme ne sceut tant, et parla si peu que luy ; car il estait pythagorique de secte, et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux. Il ne cède à aucun philosophe, non pas à Socrates mesme. *Idem*, II. XXXVI.

Epaminondas eut pour maître, dans l'étude de la philosophie, un certain Lysis de Tarente, disciple de Pythagore. Epaminondas lui fut tellement attaché que, tout jeune qu'il était, il trouvait plus de plaisir dans le commerce et la conversation d'un philosophe grave et austère que dans la compagnie des jeunes gens de son âge ; et ne le renvoya point qu'il ne fût devenu le premier de ses disciples.

Cornelius Nepos, *trad.* par LEGRAS.

Et combien que la vie et cure d'aulcuns ayt esté applicquée du tout à acquérir science et congnaissance de toutes choses, et néantmoins ilz ne sont point pourtant départies d'avoir leur cure et estude à l'augmentation des utilitez et profitz des hommes ; car ilz ont enseigné plusieurs d'être meilleurs et plus profitables es choses qui sont publicques, comme fist Lysias, philosophe qui était pithagorien à *Epaminundas* duc de Thèbes.

Les offices de CICERO. I. p. 66. *versò*, *trad. de* 1542.

EPICHARIDES, poëte scénique. Alexis en fait mention dans ses *Tarentins*. Voyez *Athénée* IV.

EPICHARME, fils de Thyrsis, et poëte dramatique.

Il fut des disciples même de Pythagore.

Platon fut son plagiaire.

Epicharme, selon Meursius, philosophe pythagoricien, de l'île de Cô. Cicero rapporte de lui cette maxime (*ad Attic.* I. *ep.* 17). « Veillez et souvenez-vous d'être incrédules ; ce sont là les nerfs de la sagesse ». Il se livra à l'étude de la médecine.

Epicharme disait : « Un chien est ce qu'il y a de plus beau aux yeux d'un chien, un bœuf aux yeux d'un bœuf, un cochon aux yeux d'un cochon, un âne aux yeux d'un âne ». *Laus asini*. p. 3 *in*-4°.

On peut compter au rang des fameux Pythagoriciens de Sicile, *Epicharme*.

On disait communément de lui qu'il était autant au-dessus des autres hommes, que le soleil est au-dessus des astres et que la mer est supérieure aux fleuves.

Le roi Hiéron, se croyant blessé par la liberté avec laquelle *Epicharme* parlait dans son école, lui fit défense d'enseigner publiquement la philosophie. Le peuple en profita, car dès lors *Epicharme* remplit ses comédies de maximes pythagoriciennes ; de sorte que le théâtre de Syracuse ne respirait que la philosophie.

Hist. de Sicile, par BURIGNY. *in*-4°. t. I.

Epicharme disait : « Il n'y a rien qui soit un premier être, rien qui soit un deuxième être.

EPICURE. Comme il a soutenu les principes de Leucippe et de Dé-

mocrite (Pythagoriciens). On peut regarder sa secte comme une branche de la leur. BAYLE. *Rép. lett.* t. IV.

Des expositions de Pythagore, prises dans les différens sens qu'elles peuvent recevoir, sortirent les atômes ou monades de Démocrite, de Leucippe et d'Epicure. *Causes premières*, par BATTEUX.

EPIMENIDES, non pas le philosophe dormeur; celui-ci eût été plutôt le maître que le disciple de Pythagore.

Le deuxième Epiménide fut l'un des jeunes élèves de Pythagore vieux. Il écrivit des mémoires sur la vie de son maître.

EPIPHRON, Métapontain.

EPISYLE, le Crotoniate.

ERASME, ce savant poligraphe, dans ses recueils d'adages, nous a conservé plusieurs choses de Pythagore.

ERATUS, le Crotoniate.

EROMENE, de Tarente. Il est quelque chose qui veille en nous, quand nous dormons, et qui nous survit, quand nous mourons: disait ce pythagoricien spiritualiste.

ESSENS, ou ESSÉNIENS (les), sorte de philosophes juifs que l'historien Josephe range parmi les partisans de la doctrine pythagorique. Leur manière de vivre approchait fort de celle des philosophes pythagoriciens. *Encyclopédie*, *in-fol.* voy. PORPHYRE, *abstin. de la chair.*.. IV. 11, 12, 13, 14.

ESTIÆÉ, Tarentain.

EVÆÉ, de la ville de Sybaris.

EVANDRE, de Crotone.

EVANDRE, de Métapont.

EVANDRE, de Léontine.

EVANOR, Sybaritain.

EUBULUS, Messénien. Assailli par des brigands, il fut reconduit à Messène par les soins de Nausithe, le Tyrrhénien, aussitôt que celui-ci le reconnut pour appartenir à l'école de Pythagore.

EUBULIDE. Il embrassa les principes de Pythagore sur la musique.

EUCLIDE. Le célèbre géomètre. Voyez *Proclus*.

EUCRITE, de Paros.

EUDORE mit beaucoup de zèle à la propagation du pythagorisme.

EUDOXE, de Cnide, élève d'Archytas. Il fut législateur, et le dernier des anciens Pythagoriciens.

La première ère de l'école de Pythagore finit avec lui. A vingt-trois ans, il hanta l'école de Platon. DIDEROT.

EVELTHON d'Ægæé.

EVEPHANE, de Cnide. Voyez *Eucrite*, ci-dessus.

EVETE, de Locres.

EUMARIDAS, Cnidien.

EUPHEMUS, de Métapont.

EUPHRANOR. Voyez *Temnonide*.

EUPHRASE, pythagoricien, élève de Jamblique.

EURISE, Métapontain, l'un des derniers disciples de Pythagore, l'un des premiers maîtres de Platon.

EURYCRATE, Laconien

EURYMENE, athelète de Samos. Pythagore fut comme le parrain de la philosophie... Ce fut encore la mesme modestie qui lui fit donner cet important conseil à son grand ami, l'athelète *Eurymene*, de ne combattre jamais pour obtenir la victoire, s'abstenant d'en venir

jusques-là, parce que l'envie qui la suit ne scaurait estre trop evitée ... etc. LA MOTHE VAYER, *vertu des payens.*

EURYPHAME, de Métapont, si connu par un trait de fidélité envers Lysis. Voyez *Jamblique.*

On le dit auteur d'un traité *de vitâ.* Il prétendait que pour être tout-à-fait heureux, l'homme a besoin du concours de la fortune et de la vertu.

EUSEBIUS, *Pamph. philosophorum princeps Pythagoras ... eruditionis omnis in Graeciâ fontem aperuit. Abeo deinceps primum philosophiæ genus propagatum est, quod ab italicâ, ubi plurimùm vigueral Italicum appellarunt. Praepar. Evang.* X. 4.

EUSEBE(J.), l'évêque de Césarée. Le rédacteur des voyages de Pythagore n'a pas cru convenable d'en faire un fanatique superstitieux, ou un charlatan, à l'exemple des Pythagoriciens mal-adroits ou mal-intentionnés. Entr'autres autorités qui confirment que Pythagore n'était rien moins qu'un homme crédule, ou un hyppocrite, citons celle d'*Eusèbe*; elle n'est point suspecte. L'évêque de Césarée s'explique ainsi, dans sa réponse contre Hieroclès, au sujet d'Apollonius de Thiane. Je me sers de la naïve traduction de Blaise Vigenère.

« ... Puis s'accostant de Bardones, roi de Babylone, il luy tint tels propos. J'ai la sagesse de Pythagore le Samien; c'est lui qui m'a enseigné la façon d'adorer les Dieux, et recognaistre quels d'entr'eux sont invisibles, et quels sont visibles; voire mesme de converser familièrement avec eux ».

Mais qui lui laissera passer ceste icy, puisque Pythagore ne faict aucune mention de tout cela, non pas même par anygme?

EUSTATHE, pythagoricien, élève de Jamblique.

EUTHINE. Ils sont deux de ce nom : l'un de Locres, l'autre de Tarente.

EUTHYDES, de Rhégium.

EUXENE, Héracléote, instituteur du fameux Apollonius de Thiane.
V. *His. emp.* CREVIER.

EUXITHÉE. Cléarque, le péripatéticien, en fait mention. Athenée, liv. IV, le dit auteur d'une biographie, et cite un fragment du second livre de cet ouvrage, touchant la métempsycose.

EXARETE.

F.

FELICE, professeur à Yverdon, un des premiers et des plus illustres des philosophes qui traitèrent la morale, fut Pythagore..... ses idées..... sublimes,.... présentaient les vrais principes d'une saine morale dont il inculquoit les préceptes par ses leçons et par son exemple.
XLV et VII. *Préface* des *Principes du Droit Naturel de* BURLAMAQUI, 1766, *in*-8°.

FÉNÉLON... Ce philosophe fut nommé Pythagore, parce qu'il ne prononçait jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Appollon Pythien....

Pythagore savait la même profession que son père. Il avait autrefois fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent dont il fit présent à trois prêtres Egyptiens....

Il s'établit à Crotone dans la maison de Milon, où il enseigna la philosophie.... Plus de 300 disciples s'attachèrent à lui et composèrent une petite république très-bien reglée....

Pythagore avait un air fort majestueux. Il était d'une taille avantageuse, bien fait et très-beau de visage. Il s'habillait en tout tems d'une

d'une belle robe blanche, toujours extrêmement propre.... On venait en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, et de le considérer au milieu de ses disciples. Plus de 600 personnes de différens pays arrivaient toutes les nuits à Crotone; c'était une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvait avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des lois à plusieurs peuples qui l'en avaient prié.

Pythagore tenait que le monde était animé et intelligent.... etc.

Vie des philosophes

FORCATULUS (*Stephanus*), *jurisconsultus.*

Procul dubio Pythagoras Reipublicæ maximo bono legislatores summos instruxit ut Zaleucum Locrensium, et Charondam Rheginensium : ne sequamur quorumdam animadversionem, qui philosophos à politicis rebus arcendos clamitant.

Page 42, *de Gallorum philosophia*, *in*-4°.

FORMEY. Je ne sais si Pythagore sentit l'inconvénient de ces maximes proposées dans leur simplicité, et si ce même tour d'esprit judicieux, qui lui fit juger que le titre de sage était trop fastidieux, et qu'il fallait y substituer celui de philosophe (ami de la sagesse), l'engagea à voiler sa doctrine; les Égyptiens le mirent sans doute sur cette route, et il y marcha d'une façon qui peut le faire regarder comme le père des allégories morales et physiques....

Pythagore parvint à son but; il se fit écouter et respecter, et jamais philosophe n'a poussé plus loin ses avantages. Cicéron, dans sa quatrième Tusculane, dit qu'on ne pouvait passer pour sage, sans être aussitôt reputé Pythagoricien. *Ut qui, sapiens haberetur continuo, pythagoricus putaretur. p.* 453, et 456, *passim*, acad. Berlin, 1755.

Extrait des Réflexions sur les allégories philosophiques.

FOUCHER (l'abbé). Il serait aisé de prouver, par les écrits des Pythagoriciens, que Pythagore érigeait la matière en principe éternel.

Mém. Acad., Inscript., page 364, 365.

FRANCHIUS (Ant. Gasp.), *quid de Pythagora, qui merito Romanis habitus est omnium aetatum sapientissimus? Florentiae*, 1726.

FRANCS-MAÇONS... Pythagore fonda plusieurs loges dans la Grande-Grèce, où il communiqua les secrets les plus sublimes de la philosophie et de la maçonnerie à ceux d'entre les Grecs qu'il trouva les mieux disposés à les apprendre.

Les grands maîtres maçons d'Italie étaient Pythagoriciens, ou de l'école italique. *Histoire des Francs-Maçons*, 1745, *in*-12, pag. 62 à 65.

FRANKLIN..... J'oubliais une anecdote qui trouvera sa place ici. Pendant ma première traversée de Boston à Philadelphie, je me trouvai arrêté près de Blok-Island par un calme, et l'équipage du vaisseau en profita pour pêcher de la morue. Comme je persévérais dans la résolution de ne rien manger qui eût eu vie, je considérai la capture de chaque poisson, comme une félonie et un assassinat; car ainsi le pensait mon maître Tryou. L'innocence des êtres qu'on arrachait à leur élément aggravait encore le crime, et je trouvais qu'il n'y avait rien à répondre à l'accusation que je portais contre ces pêcheurs de morue; d'un autre côté, j'aimais beaucoup ce poisson; et quand on en tirait quelques-uns de la poële, j'en trouvais l'odeur délicieuse. Long-temps je balançai entre mes principes et mes goûts; quand me rappelant que lorsqu'on avait ouvert l'une des morues, on en avait trouvé d'autres dans son estomac, je me dis: elles se mangent entr'elles, je ne vois pas pourquoi je me ferais scrupule de les manger à mon tour. Je fis comme les autres,

et depuis ce temps j'ai suivi le régime en usage à quelques retours près, vers mon ancien systême pythagorique. Il faut avouer que la raison est un agent très-commode, puisqu'elle trouve ou invente toujours quelque précepte plausible pour justifier tout ce que nous voulons faire! Extrait des *Mémoires* du docteur Francklin, adressés à son fils.

N. B. Francklin, dans son charmant ouvrage du *Bon Homme Richard*, semble avoir eu l'intention d'imiter les lois morales de Pythagore. Pythagore et Franklin y font preuve du meilleur esprit.

FURETIERE (A.). L'Y était, selon Pythagore, un symbole de la vie, à cause que le pied représentait l'enfance, et que la fourche signifiait les deux chemins du vice et de la vertu, où l'on entrait, ayant atteint l'âge de la raison. *Dictionnaire.*

G.

GALATES. Peuple d'Asie, adhéroyent à l'opinion de Pythagoras, croyant que les ames passoyent d'un corps en autre....

Cl. GUICHARD, *des Funérailles*, III, page 5.

GALENUS. Dans son *Traité de la connaissance et de la cure des maladies de l'ame*, nous assure que tous les jours il lisait matin et soir les vers de Pythagore (*aurea carmina*), et qu'après les avoir lus, il les récitait par cœur....

DACIER, *Remarque sur le Commentaire* d'Hiéroclès.

GALILÉE. Pythagoricien, en cela qu'il emprunta à Pythagore sa découverte du mouvement de la terre, autour du soleil.

GASSENDI. *Pythagoras norne mulieres plurimas in disciplinam suam admisit....*

Plurimi uxores suas erudiendas ipsi tradiderunt quae pythogoricae dictae sunt. Vita Epicuri, *in*-4°., p. 126.

GAUDENTIUS (Pagan.), auteur de *de Pythagoricâ animarum transmigratione. Pisis*, *in*-4°.; 1641.

GAURICUS (Pom.)..... Legislatores *vero poetae clarissimi fuerunt..... Pythagoras Samius, Tarquinio superbo Romae regnante, in ultimâ Italiae orâ circa Métapontum et Crotonem philosophiam professus. Omnem bene ac beate vivendi* normam, *aureis versibus hexametris complexus est. in*-4°. *Romae*, 1541.

GAUTIER (H.), architecte-ingénieur et inspecteur des grands chemins... Pythagore s'appliquait à représenter au peuple de vivre dans la vertu....

S'appliquait à policer les villes, à mettre tous les biens en commun....

Il fit d'excellens disciples législateurs. Pythagore et Socrate croyaient qu'il n'y avait rien de certain.

Pythagore déconseillait de rechercher les emplois et d'y nommer.

Ttom. II *de la Bibliothèque des philosophes*, *in*-8°. Paris, 1723.

GEBELIN. Les premiers législateurs, les premiers philosophes.... s'étaient exprimés dans un langage allégorique, voilant leurs leçons sous des emblêmes et des énigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fussent recherchées avec plus d'empressement, et retenues avec plus de facilité.

Par cet artifice ingénieux, ils rendaient sensibles les vérités les plus abstraites; ils changeaient en images et en tableaux les propositions les plus sèches, les plus difficiles à saisir; la vérité devenait plus aimable, plus douce, moins offensante..... etc.

Génie allégorique des Anciens.

GEORGES. Pythagore, père des fllosofes et subtil rechercheur de

l'ordre et consonnance naturelle, qui aux naturelles sciences n'a point eu de premier, ni n'a veu son second...., porta tant d'honneur au nombre ternaire, qu'il asseurait que toute la raison de l'Univers estait parfaicte par le ternaire. Car tout nombre croist par triple accroissement à sçavoir en long, en large et en profond, et plus outre n'y a point de progrès. Davantage la dimension parfaicte au corps, est accomplie par le triple accroissement et par triple entre coupure au droict angle. Car on ne peut faire en aucune figure plus de trois angles droicts, combien qu'on n'en puisse faire plusieurs mousses et aigus.

Triple est donques la production des corps et de la quantité continue. Car si le nombre est adjousté à l'unité, il devient linéaire, et si le poinct est tiré en long, il establit la ligne. Mais si le nombre croist en large, il devient surfaciel, et si la largeur est adjoustée à la ligne, elle est changée en surface. Si de rechef le nombre est tiré en profond, il devient corporel, solide et cube, et si la profondeur est adjointe à la largeur, le corps est estably, mais au corps de triple dimension et au nombre cube rien ne peult être adjousté.

Page 77, *de l'Harmonie du Monde*, par François Georges, *Trad.* par Guy Lefevre de Labordure, *in-folio*, 1578.

GILLIES (John) ... La philosophie de Pythagore forme un objet important dans l'histoire de l'esprit humain; et si nous admettons le témoignage uniforme des anciens auteurs, la philosophie, ou plutôt la législation de cet homme extraordinaire, reforma et perfectionna les mœurs et la politique de la Grande-Grèce.....

On sait qu'il refusa constamment tous les offices publics, et toute espèce d'autorité.....

La philosophie de Pythagore avait plus de pratique que de théorie....

A Sparte, il vit une constitution de gouvernement fondée sur un grand système d'éducation; et combinant les lois et la discipline des Spartiates avec la finesse et la politique égyptienne, il forma ce plan sublime de législation qui était bien plus étendu que les lois de Lycurgue, et qui, circonscrit d'abord dans l'enceinte d'une secte peu nombreuse, devait dans 20 ou 30 ans, être adopté avec enthousiasme par l'Italie et la Sicile....

Pythagore, qui avait vu et examiné les rits et les cérémonies employés par des nations éloignées, célèbres par leur antiquité, se servit à propos de toute la force de cette politique puissante, mais dangereuse, pour exciter la vénération envers sa personne, et le respect pour ses instructions....

Le respect qu'il s'attirait par ses artifices (si l'on peut caractériser de ce nom les moyens employés pour conduire insensiblement les hommes à leur devoir et à leur bonheur) était rehaussé par la réputation éclatante, les longs travaux, l'aspect vénérable, la voix harmonieuse, l'éloquence animée et affecteuse du philosophe Samien. Son auditoire était quelquefois composé de 2000 des principaux citoyens de Crotone, et les magistrats de cette république érigèrent bientôt après son arrivée parmi eux, un édifice élégant et spacieux qui fut consacré aux leçons de cet admirable étranger, qui flattait leur goût et charmait leur imagination, tout en condamnant leurs mœurs et leurs vices....

Cette révolution dans les mœurs ne s'opéra pas avec cette promptitude qui nous est attestée par des hommes que la surprise et la crédulité portaient naturellement à l'exagération. Ces mêmes écrivains qui voudraient ainsi grossir la réputation de Pythagore, reconnaissent

que bientôt après son arrivée à Crotone, il choisit un certain nombre de ses disciples, particulièrement les plus zélés, chez les personnes qui avaient de l'influence dans la république, et dont le caractère et les vues s'accordaient avec les siennes..... Quelques années après, trois cents Pythagoriciens se trouvèrent à la tête du gouvernement de Crotone. L'influence de la nouvelle secte s'étendit avec rapidité sur Locres, Rhegium, Catane, et d'autres villes d'Italie et de Sicile : les disciples de Pythagore se répandirent dans l'ancienne Grèce, et dans les îles de la mer Egée.

L'on eût dit que le sage de Samos, dont l'ambition plus noble refusait et dédaignait toutes les charges et les dignités publiques, avait conçu l'idée sublime de former une école, ou plutôt une association d'hommes qui gouverneraient le monde, tandis qu'eux-mêmes seraient gouvernés par la sagesse et la vertu.

Pythagore, était intimement persuadé que le bonheur des nations dépend du gouvernement sous lequel elles vivent ; et ce qu'il avait vu de son temps et dans sa patrie en particulier, lui avait fait sentir les suites dangéreuses de la turbulence démocratique d'une part, et du pouvoir des tyrans de l'autre. Il préférait donc à tous les gouvernemens une aristocratie modérée, ce qui semble avoir été, sans aucune exception, l'opinion des plus grands hommes de l'antiquité....

Il avait une extrême aversion pour le pouvoir arbitraire, quelque forme qu'il prît, et le but principal de son institution était de prévenir l'oppression dans les magistrats et la licence dans le peuple..... Expliquer en grand le système de Pythagore, ce serait écrire un traité entier de morale, et d'une morale sublime, puisque les principes sont fondés strictement sur la nature de l'homme....

La jeunesse était formée avec soin dans les exercices gymnastiques, dans la littérature et dans les sciences ; mais spécialement dans les lois et la constitution de leur pays....

L'intimité qui régnait entre les amis Spartiates et Pythagoriciens, et qui accompagne presque toujours les associations des gens vertueux, découlait naturellement de l'esprit général et du génie de leurs systêmes respectifs ; de sorte que les règles de la secte pythagoricienne n'étaient guère qu'une copie des lois de Sparte, comme ces lois elles-mêmes n'étaient que la partie la plus sublime des institutions mâles et généreuses des siècles héroïques.

L'histoire d'un homme qui sut se former des notions aussi justes de la vie humaine, tel que l'illustre fondateur de l'école pythagoricienne, nous permet de rejeter entièrement comme fabuleux, les contes rapportés par les Grecs vains et menteurs, qui vécurent du temps d'Alexandre-le-Grand, ou après le règne de ce prince, sur-tout à l'époque où cette nation semble avoir perdu avec la liberté l'amour de la vérité....

Hist. de l'ancienne Grèce, tom. II, *in*-8°. de la traduction de Carra.

CLORIPPE, le Samien.

GLYCINE, de Métapont.

GNOSTIQUES (les), anciens hérétiques, dont le systême était pour le fond, le même que celui des Pythagoriciens, mais avec quelques changemens qui lui donnent un air de christianisme.

FOUCHER, *Mém. Acad. Inscript.* XXX, *in*-4°.

GNOSTIQUES (les), qui avaient emprunté beaucoup d'idées aux Pythagoriciens, prétendaient que chaque planète rendait un son, et que toutes ensemble, elles formaient l'Heptacorde.

GNOSTIQUES (les). St. Irénée et St. Augustin disent que les Gnostiques avaient une vénération particulière pour l'image de Pythagor .

GORGIADE. Il travailla sur l'ame humaine.

GORGIAS, Léontain, et disciple d'Empedocle.

Voyez *Leonardi Cozzardi Briyiani de magisterio anti. philosophorum*, lib. VI, *in*-12.

GRAHAM (le docteur), Anglais, vrai philosophe, appelé à ressuciter le beau systême du pythagorisme.

Notice sur la vie et les écrits de Macaulay (*parente de Graham*).

GREW (Nchamiah). Ce célèbre médecin anglais, qui suppose de l'analogie entre la manière d'être des corps, et celle des intelligences, est un vrai Pythagoricien. Voyez *Cosmologia sacra*, London, 1701, lib. II.

Philosophie de la Nat., tome II, première édition.

GRONOVIUS (Jacques), *Pythagoras, in insulâ Samo natus, sed dominationem unius gravatus, maluit inde aufugere, per que loca peregrina aut sola vagando re vereri vel in itinere obvios quoscumque aut seipsum, quam in patriâ monarcham et sub eo magistratus.... Vitam ille incomparabilis vir gessit magnis voluminibus vix inenarrandam.*

Thesaurus Graecarum Antiquitatum, 1698, tome II. *in*-folio.

GROTIUS. Il s'est exercé sur les vers de *Pythagore*; il en savait presque tout le commentaire d'Hiéroclès par cœur.

GUIDO, *de Fontenaio. Pythagoras philosophus multa cognovit hominibus denegata; de quo dictum est mente deos adiit; et quae natura negavit visibus humanis oculis ea corporis hausit. Hic totius inscitie velamento prorsus exutus invalescentem undique barbariem suis vigiliis profligavit et excussit; quem sequuti sexcenti discipuli latitatis dolatorio levigati sunt, et verborum nitidiorum condimento pigmentati. Ita quidem ut eorum plerique scie legitimos volentibus thesauros aperuerint quibus ditissimi fierint litterarii professores.*

Guido de Fontenayo *magn. Collectorium Histor.* LXIX, *verso.*

GYTTIUS, de Locres.

H.

HAGENAU (*Phythagoras*), *tantus in philosophiâ speculativus, extitit ut ei quisquam philosophantium, vix potuerit ad aequari.* Cap. XVII, *in-fol.* VII *vita philosophorum. anno* 1510.

HEINIUS. Ce n'est pas une médiocre gloire pour Phérécyde, que d'avoir eu un disciple tel que Pythagore, que la philosophie a reconnu dans la suite pour un de ses plus grands maîtres....Pythagore, bon juge des vertus et des devoirs... *Acad. de Berlin*, année 1747.

HELICAON, natif et législateur de Rhége.

HELMON (Van). A la fin du XVIIe. siècle, il voulut ressusciter le dogme Pythagorique de la transmigration des ames.

HELORE, de Samos.

HELVETIUS (*Philel*), *de miraculis quae Pythagorae, Apollonio Tyanensi Francisco Assisio; Dominico et Ignatio Lojolae tribuuntur, libellus, auctore* Phileleuthero Helvetio. *Duaci, tipis p. Columbii*, 1734, *in*-12.

HELVETIUS. Ce fut dans la crainte d'une trop grande population que Pythagore commanda à ses disciples le jeûne et l'abstinence.

Les jeûneurs font peu d'enfans.

De l'homme et de ses facultés, *note* du ch. VII, t. 2.

HERACLIDE, fils d'Euphron, ou d'Euthyphron, natif d'Héraclée, issu de Damis, l'un des conducteurs de la colonie Thébaine qui bâtit cette ville de Pont.

On l'appelait, à cause de sa démarche grave, *Héraclide pompique.*

HERACLIDE. Porphyre, dans ses commentaires sur les harmoniques de Ptolemée, cite un passage touchant *la musique inventée et cultivée par Pythagore*, lequel est tiré de l'introduction à la musique par *Héraclide*, de Pont.

HERACLITE, qui a vécu dans un temps peu éloigné de *Pythagore*, écrit de lui, qu'il fut le plus éclairé de tous les hommes dans toutes les sciences. DIOGÈNE LAERCE. VIII, 6.

HERACLITE. Il fut chef de secte, mais l'école italique le réclame.

HERALDUS (*Desiderius*), *animadversionum liber unus, in librum Jamblichi de vitâ Pythagorae. Lutetiae, è museolo suo*, 1598; et à la suite de *Adversariorum libri duo. Parisiis*, 1599, *in*-8°. pag. 183.

HERMIPPE. Plusieurs en ont écrit (de *Pythagore*), entre lesquels les plus illustres est *Hermippe*, qui a pris soin de s'instruire de toutes sortes d'histoires... Il dit donc dans son premier livre, que ce philosophe disait,.. qu'il faut s'abstenir d'eau trouble et de médisance..

L'Hist. Joseph.

HERMIPPUS, de Smirne, surnommé par Athenée *Callimacheen* (élève de Callimaque), avait composé une vie de Pythagore, laquelle l'emportait pour l'exactitude sur toutes les autres histoires du sage de Samos.

HEURNIUS (Ottho), *Crotoniam venit. Venit, inquam*, Pythagoras *ipsis gratiarum manibus, ad omnium volontates devinciendas factus... O vos scelerati Croloniatae... Conservatorem ve, imo ipsam vestram salutem Pythagoram, quis vobi salutem, vos que saluti, cum vix ac ne vix quidem ipsa solus saluti vobis esse poterat, reddidit, eum ne tam facile urbe ejecistis? Reipublicae ne vestrae virginitatem illum appetere in animum inducere potuistis, cui ante uxorum filiarumque pudicitiam commiseratis?..*

Hic altissimo silentio, magna cum majestate, summoque decore, naturae penitos scrutabatur recessus.

Plurima naturae arcana, nemini antea comperta animadvertit.

HICETAS, de Syracuse. Ce pythagoricien enseigna la rotation de la terre autour du soleil immobile.

HIEROCLÈS, le commentateur ascétique et diffus des *vers dorés*. Le biographe de Pythagore (DACIER), l'a traduit.

HIPPARCHIDE, de Rhegium.

HIPPARQUE, celui auquel est adressée une épitre de *Lysis*. On le fait auteur d'un livre *de Tranquillitate animi*.

HIPPARQUE. Ce pythagoricien ayant révélé quelqu'un des mystères, fut chassé de l'échole, et ses confrères lui firent dresser un monument comme à un défunt.

HIPPARQUE. Voici un fragment de ce pythagoricien : « Ceux qui mettent beaucoup de choses en réserve, oublient qu'après avoir terminé cette vie, tout espoir de la recommencer nous est interdit, etc. »

HIPPASUS, Métapontain, ou Crotoniate.

Les uns disent qu'il n'a point écrit.

D'autres, au contraire, prétendent qu'il fut exclu des écoles

de Pythagore, pour en avoir divulgué la doctrine secrette, sous le titre de *Discours sacrés*; il fut le maître d'*Héraclite*. Selon lui, le feu est Dieu, ou le premier principe.

Théon de Smirne, nous donne Hippasus pour un excellent musicien.

HIPPOCRATÈS. Pythagore chassa de son écoie un de ses disciples, nommé *Hippocratès*, parce qu'il prenait de l'argent pour enseigner les mathématiques.

HIPPOCRATE, de Chio, bon géomètre, inepte et ridicule en tout le reste, si l'on s'en rapporte au jugement d'Aristote. On assure aussi que cet Hippocrate perdit son temps et l'huile de sa lampe à démontrer la quadrature du cercle. Il en serait autrement, s'il ne s'agissait que de la quadrature de la lunule.

Cet *Hippocrate* se mêlait aussi de commerce.

Il vécut au Ve. siècle avant l'ère chrétienne. V. PLUTARQUE.

HIPPOCRATE, le père de la médecine, était pythagoricien, ayant adopté et sui : presque tous les préceptes de Pythagore.

Pythagore de Samos, s'attacha à la fisique, et tira la médecine des expériences pour s'arrêter au seul raisonnement. *Hipocrate* a suivi plusieurs de ses principes et les a perfectionnés.

Œuvres d'Hipocrate, traduit par DACIER, 1697, *in*-12

HIPPODAME, de Thurium. Il a écrit en dorien *sur le bonheur*, et il nous reste de lui quelques fragmens.

Il compo:a aussi un traité *de Republicâ*.

Il était architecte de profession.

Stobée cite de ce philosophe pythagorique, quelques instructions. Aristote en parle beaucoup.

HIPPOMEDON, d'Ægée, pythagoricien acusmatique.

HIPPON. On le croit né de Samos.

HIPPOSTRATE, de Crotone.

HIPPOSTHENE, de Crotone.

HIPPOSTHENES, de Cyzique.

HISPATIUS, célèbre pythagoricien, qui s'éloigna de la doctrine de son maître, en soutenant la conflagration du monde.

HOFMANN (Jo.-Ja.), professeur d'histoire et de langue grecque, à Bâle.

Pythagoras... *Totius sapientiae arcanorum scientisimus... Extitit admirandus.. Abstinentiae et amicitiae laude inclytus, neque videns neque flens visus est unquam.*

Crotoniatis et Metapontinis leges conscripsit.

Lexic, 1698, *in-fol.*

HOLSTENIUS (Luc.), *Hamburgensis, observationes ad vitam Pythagorae, à porphyrio scriptam. Romae, tipis Vaticanis*, 1730, *in*-8°.

HOLWELL (J.-Z.). La morale de Pythagore a quelque chose de divin.

HORACE. Ce sont les dogmes de Pythagore, qu'HORACE étale dans la deuxième satyre du livre second.

HORNIUS (G.). *Vir ingenio acer, industriâ singulari, promptus simul et admirandus : ut qui summam sui admirationem reliquerit. Hic magnis sapientiae incrementis ornatus... Pythagoras igitur, cum in Graeciam majorem rediisset, explicare caepit illud scientiarum et sapientiae pectus, et ostendit quid inter tot remotas gentes industriâ, et discendi ardore profecisset, etc.*

Historia philosophiae, lib. III, cap XI.

HUET, l'évêque d'Avranches. Les maximes des sept sages établissent cette loi de douter....

Telle a aussi été la doctrine de Pythagore, etc. Empedocle, disciple de Pythagore, profita de cette leçon.

Xénophane, qu'on met au nombre des pythagoriciens, aussi.

Epicharme, qui fut de la même troupe, *idem*.

Faiblesse de l'esprit humain, pages 100, 101, 102.

I. J.

JACOTIUS (D.). *Pythagoras praestanti sapientiâ et summa auctoritate, quietem sequutus, à regendis civitatibus totum se ad cognitionem rerum transtulit. Cum que ubi quid esset, quod disci posset, eo judicaret veniendum, ultimas terras peragravit, difficiles barbarorum regiones pedibus obiit; renuit magnam Graeciam cum honore et disciplinâ, tum etiam auctoritate: ac eam et privatim et publice exornavit praestantissimis, et institutis et artibus, etc.* *Desiderius Jacotius.* Thesaurus græcarum antiquitatum. tom. X, in-fol. *De philosophorum doctrina.*

JAMBLIQUE, de Chalcis, en Syrie, auteur d'une vie de Pythagore, et d'écrits pythagoriques.

Il fit des élèves.

IAMBLICUS; *plurimi pythagoreorum, politici et ad imperandum idonei fuerant.*

Nonnulli italicas urbes rexerunt.

Aliquandiu Pythagoreorum virtus, et ipsarum etiam civitatum benevolentia praevaluit; ut ab illis respublicas administrari desideraverint. Eo itaque tempore in Italia et Sicilia, pulcherrimae Rerumpublicarum fuisse videntur.

In genere ajunt, omnium politicarum disciplinarum ipsum (Pythagoram), authorem fuisse. Vita Pythag. Num. 129 et 130.

Pythag. per illum in lucem exierint optima rerum publicarum forma, populi concordia, *bonorum inter amicos communio*, LEGUM FERENDARUM RATIO, *eruditio, silentium, abstinentia ab animalibus, continentia, temperentia, mentis solertia et ut uno verbo complectar, bona omnia discendi cupidis amanda studioseque expetenda. Jambl.* ch. VI. *ad finem.*

Ad haec aliam quoque pulcherrimam constituit justitiae speciem; nempe legislatoriam; quae facienda quidem praecipit, fugienda vero vetat, et judiciali longe praestantior est...

Quod cum ita se haberet, legislatores omnium optimi è Pythagorae scholâ prodierunt...: atque hi omnes à civibus suis divinos honores adepti sunt. Nam Pythagoras quidem, non Heracliti. More, qui se Ephesiis leges scripturum dixit, quibus cives cum omni juventute suâ ad laqueum amandarentur; sed cum multâ benevolentiâ civilisque moris scientiâ leges sancire aggressus est.

Jambl. XXX.

JAMBLIQUE cite un auteur qui loue les pythagoriciens d'avoir été les meilleurs de tous les législateurs.

JAPPONOIS (les). Ils admettent la métempsycose.

JAUCOURT (Chevalier de). Ayant en vue d'établir une constance invariable dans les arts en général, et dans la musique en particulier, Pythagore essaya d'en soustraire les préceptes aux témoi-

gnages, et aux rapports infidelles des sens pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison.

IBYCUS.

ICCUS ou ICMUS, de Tarente.

ICETAS. Il enseignait que chaque étoile est un monde.

JÉSUS-CHRIST, pythagoricien. Clément d'Alexandrie, père de l'église, prétend que ces paroles de Pythagore : *Statera non est transilienda*, on ne doit point sauter par-dessus la balance, s'accordent parfaitement avec les déclarations de J.-Ch., contre ceux qui aspirent à la primauté, et prétendent jouir des droits qui ne leur appartiennent pas...

Le législateur de Jérusalem, dans ses paraboles, a visiblement *singé* les symboles du législateur de Crotone.

ILLUMINÉS (les), ou *Eschrakis*, secte mahométane, purement Pythagoricienne; ils sont sobres dans leur boire et dans leur manger, grands amateurs de musique, et assez bons poëtes... Tout le monde les estime à Constantinople. RICAUT.

JOANNES, (Saresberiensis). *Negotiatoris divitis filius, cui nomen* maratus *erat, sed parente longe ditior erat eo quod negotiatio patris tanta nequivit acquirere, quanta filius contemnere maluit quam habere... Ad Crotonicorum urbem applicuit omnino resolutam et solius virtutis opera indigentem... Ex quo patet, quantum homo præstet homini, cum unius personæ autoritas jam lapsum ad frugem melioris vitae, revocaverit populum... quotidie, casuum urbium perditarum enonciabat causas... Trecenti ex juvenibus cum sodalitii juris sacramento separatam à ceteris civibus vitam agerent, quasi cœtum clandestinæ conjurationis habentes ad Pythagoram civitatem in se converterunt quæ eos cum in unum domum convenissent cremare voluit; in quo tumultu sexaginta ferme perire ceteri in exilium profecti sunt... Tantus (Pythag.), in cultu justitiæ, ut populos etiam post mortem nominis ejus autoritas rexerit... Metapontum migravit ibique decessit.* Lib. VII, chap. IV, pages 355 et 357. *Policraticus, Lugd.* 1614.

Cujus tanta admiratio fuit, ut ex domo ejus templum facerent ipsum que pro deo colerent, nacti fortè occasionem ex verbis ejus dicentis domum (aliter *mentem*), *philosophantis esse sacrarium sapientiæ... est. De nugis Curialium.* Ch. VII. t. V. p. 356.

Pythagoras... tantae fuit autoritatis apud antiquos, ut præjudiciali opinione, sententias omnium superaret. Eodem loco.

JOSEPH. Il assure que Pythagoras surpasse en sagesse tous les autres philosophes. *Contra Appian.*

ION. Ce poëte donne avec beaucoup de respect, le nom de sage à Pythagore, dans une épigramme sur Phérécyde.

IRHOVIUS. *Symbolice esse eam metempsychosin capiendam atque inter pretendam... Metempsychosin pythagoricam, capi* opportere sensu symbolico.

Guill. Irhovius, pour démontrer cette proposition, a composé tout exprès un livre sous ce titre :

De Palingenesiâ veterum seu de metempsychosi sic dictâ Pythagoricâ, libri 3. *Amstelod.* 1733, *in*-4°.

ISOCRATE, élève de *Gorgias Léontain.*

ISOCRATE, orateur grec. Ce sage (Pythagore), apporta le premier dans la Grèce toutes les connaissances philosophiques...

La renommée l'éleva tellement au-dessus des autres philosophes, que tous les jeunes gens ambitionnaient l'avantage de recevoir ses

leçons, et que les vieillards aimaient mieux voir leurs enfans s'attacher à Pythagore qu'à leurs parens mêmes; et on ne peut rejeter des faits aussi connus, puisque même aujourd'hui l'éloquence des plus fameux orateurs, nous paraît moins admirable que le silence de ses disciples. *Eloge de Busiris*, trad. par AUGER.

ITMÆÉ, de Crotone.

JUIFS (les), furent imbus des opinions de Pythagore.

N. mém. d'Artigny, p. 52. t. I.

JULIEN. Cet empereur pythagorisa.

JUSTIN (S.), martyr, eut pour maître de philosophie, un pythagoricien.

. . . . . Estant mon ame grosse d'envie et appetente d'ouir et cognoistre, m'en allay vers un moult renommé, et Pythagorique de secte, lequel après que je luy eu faict entendre que je desiroy estre son auditeur et domestique, m'interrogea soudain en ceste sorte.

Mais quoy (dit-il), es-tu bien versé en la musique, astronomie et géométrie? Penses-tu sans elles voir rien de bon, et cognoistre aucun poinct de ce qui nous porte heur et proufit? Tu t'abuses si tu cuydes jamais rien, entendre que tu ne sois premier diligemment instruict en ces dictes sciences qui ageancent et aguysent l'esprit... Tellement que l'ame ainsi préparée vient après à voir et cognoistre qu'est-ce que le bon, le beau, l'honneste, que un chacun appete et desire...

Et sur ce propos m'en renvoya après que je l'eu adverty, ne les entendre, dont je restay fort fâché...

Dialogue avec Tryphon, trad. par JEAN DE MAUMONT, 1554, p. 35. recto X. verso *in-fol.*

JUSTINIAN (Jérosme). Pythagoras fut fort estimé des prêtres de la ville d'Héliopolis, et les lettres nommées hieroglifes en Egypte, sont presque semblables aux préceptes de Pythagores.

Histoire de CHIO, t. IV. p. 9. *in-4°.*

JUSTINUS, (S.) *Pythagoras et plato viri sapientes, quasi murus et præsidium philosophiæ extiterunt. Dialog. cum Triphone pr.*

JUVENAL. *Vive bidentis amans, et cultivillicus horti,*
Unde epulum possis centum dare Pythagoreis.

Sat. III. v. 228, 229.

Qu'il est doux de cultiver un jardin, d'où l'on puisse tirer de quoi régaler cent pythagoriciens! DUSAULX.

JUVENAL. *Pythagoras, cunctis animalibus abstinuit qui*
Tanquam homine, et ventri indulsit non omne legumen.

Sat. XV. v. 173, 174.

Pythagore s'abstint aussi rigoureusement de la chair des animaux que de la chair humaine, et ne se permit pas l'usage de toutes sortes de légumes. DUSAULX.

JUVENEL (Carlencas). Pendant que la secte ionique commençait à paraître dans la Grèce, Pythagore établissait aux environs de Naples l'école italique. Après avoir parcouru beaucoup de pays, il étala ses trésors littéraires à Crotone, à Métapont, à Héraclée et à Tarente; la sévérité de ses dogmes soutenus de son exemple, et l'exacte abstinence qu'il faisait garder à ses disciples, servirent à fortifier le corps des Crotoniates. Pythagore n'était pas moins attentif à former les mœurs de ceux qui venaient se ranger sous sa discipline. Les plus beaux esprits de la Grèce et de l'Italie, attirés par la haute réputation de ce philosophe, venaient en foule à son école.

K.

KAHLIUS (L. M.). *Sub involucris omnem philosophiam proposuit, in super mysteria tantum vendens discipulis suis; hinc oblivioni, quæ ad enucleandum istum philosophandi modum pertinent, traditae sunt plurima. Per pauci itaque veterum inseri possunt catalogo scriptorum philosophiæ Pythagoricae. Mathematicis claustris observata praecipua sunt dogmata, quoniam de numeris, figuris, harmoniâ semper fere sermonem instituebat Pythagoras, suos mathematicos habere volebat; lingua hinc mere mathematica utebatur. Hâc quidem ratione inductus, figuris geometricis, arithmeticis et musicis tanquam literis hieroglyphicis, designabat placita. Metaphysica et moralis philosophia Pythagoræ plane abdita non minus est; quam historiæ philosophicæ scriptoribus detegendam, si divinatione potest explicari, relinquimus.*

T. I. p. 85. *Ita enidite disputat* Lud. mart. KAHLIUS, *in bibliotheca philosophica struviana, emendata... Gottingae*, 1740, *in*-8°. *maj.*

KETTLEWEL, développa dans un ouvrage anglais, le système de la métempsycose.

Il fait passer l'ame d'un despote dans la peau d'un nègre d'Angola.

KUSTER (Ludolphus). *Plurimi Pythagoreorum olim rempublicam tractarunt; imo praecipui ex veteribus législatoribus in magna Graecia Pythagorei fuisse leguntur, tantum abest ut republica prorsus abstinendum esse.*

Not. 27. *Jambl. vita Pythag.* p. 209. *in*-4°. 1707.

L.

LABERIUS. Il prêcha la doctrine Pythagorique, principalement la métempsycose. Tertulien écrivit contre lui.

LABORDE. Une joueuse de flûte avait tellement animé un jeune homme contre sa maîtresse infidelle, qu'il était prêt à la brûler dans sa maison. Pythagore l'appaisa sur le champ, en ordonnant à la musicienne de changer de mode.

V. aussi *musique des Grecs*, par F. de L.... *in*-8°., 1781, p. 11.

LACO, de Samos.

LACRITE, Métapontain.

LACTANCE. Je m'étonne que Pythagore qui, poussé par le désir de connaître la vérité, a été jusqu'en Égypte, chez les mages et les prêtres, pour apprendre les courumes et les cerémonies sacrées de ces peuples, ne soit point parvenu aux juifs.

Divin. instit. p. 314, éd. *Oxon.* 1684, *in* 8°.

Pythagoras, philosophiae primus nomen invenit, cum plus saperet, quam illi priores qui se sapientes putaverunt. Instit. t. III. p. 2.

LAHARPE (J. Fr.). Les fameux vers de Pythagore sont un code de morale naturelle. *Pseautier français, disc. prél.* p. 63, an VI.

LALANDE (J.). Pythagore fut un des Grecs les plus célèbres dans la connaissance et l'étude du ciel. Parmi les choses rares et sublimes qu'il enseignait à ses disciples, il leur disait que le feu occupait le centre du monde... Il enseignait aussi que chaque étoile était un monde, et que ces mondes étaient dispersés dans un espace étheré d'une étendue infinie. *Préface de son astron.*

LAMARE (*le commissaire*). Pythagore instruisait ses disciples de vive

voix ; il se servait ordinairement de métaphores et d'autres figures, pour aider leur mémoire. *Traité de la police*, p. 1102, *in-fol.*

LAMARTINIERE... Le fameux Pythagore fera toujours beaucoup d'honneur à cette île (Samos), par le rang qu'il a tenu parmi les anciens philosophes. Mais certainement, il n'y a plus de ses disciples dans Samos ; car les Samiens n'aiment ni le jeûne, ni le silence.

LAMETHERIE. Les anciens, et surtout Pythagore, avaient une doctrine particulière à l'égard des nombres : on y a voulu soupçonner beaucoup d'allégories futiles; mais ce grand homme, dont la gloire de notre siècle, est d'avoir confirmé la plupart des opinions, était trop éclairé pour n'avoir pas établi celle-ci sur des fondemens aussi solides que les autres. Je crois qu'il l'avait uniquement appuyée sur les observations qu'il avait faites de la nature.

Principes de la philosophie naturelle, pag. 121, tom. I, *in*-8°. *Genève*, 1787.

On croit que ce que Pythagore appelait l'harmonie des corps célestes, qui en dirigeait les mouvemens, était une force de cette nature. *Théorie de la terre.* p. 18, t. III, *in*-8°., deuxième éd. an VI.

LAMISCUS, de Samos, historien. Un de ses grands principes était : *Ce qui a été, est, et sera à l'avenir.*

LAMONNERIE. Pythagore, chef de la secte italique... fut grand mathématicien, et acquit parfaitement la science des nombres... On prétend que la ville de Métaport lui dressa des autels. Ce philosophe aurait dû être mis au nombre des sages de la Grèce, et même au premier rang. *Note*, p. 99, l. IV. *Zodiaque de Palingen.*

LAMOTHE LEVAYER, désirerai: que les vertus de Pythagore eussent été chrétiennes ; il ne faut cependant pas conclure positivement, ajoute-t-il, qu'elles ne lui ont servi de rien ; et je pense qu'on doit croire avec quelques pères de l'église, que par des voies qui nous sont inconnues, le ciel les a couronnées de gloire.

L'esprit de Lamothe Lev., p. 125.

On a reproché à Lamothe Levayer son scepticisme, pour n'avoir osé rien décider dans son *orasius tubero*, touchant la damnation de Pythagore, bien qu'il n'ait jamais eu de foi.

Voyez *nécessité de la foi en J. C. pour être sauvé*, *in*-12, 1701.

Quand Pythagore deffend de se nourrir de cervelle, il avertit, comme je crois, d'éviter cette dure nécessité d'avoir sa vie appuyée nuëment sur le travail de l'esprit, et sur sa seule industrie.

Traité de la lecture des livres, p. 462. *in*-4°.

.... Pythagore ne périt, et presque tous ses sectateurs de même, que pour s'être rendus trop odieux par leur maxime, qu'il fallait s'établir pasteurs des peuples partout où ils pourraient, afin de les gouverner comme des bêtes, n'étant pas dignes d'un meilleur traitement. Deuxième *dial.*, *la promenade*, p. 38 et 39.

Il n'y a guères d'opinions plus assurément fausses que les plus universellement reçues ; c'est ce qui obligea Pythagore à défendre sur toutes choses à ses disciples, le commerce populaire, comme capable de ruiner entièrement sa discipline.

Namque à turbando nomen sibi turba recepit.

MARC. PALING. *in cancro Opuscule sceptique*, p. 23 et 24.

Les Pythagoriciens voulaient que chacun se contemplast dans ses songes comme dans un miroir, pour y remarquer par le tempérament du corps, les habitudes bonnes ou mauvaises de l'ame.

, *Du sommeil et des songes*, *in*-8°., p. 78.

Nous voyons par une lettre que Pythagore écrit à Anaximène, qu'il ne croyait pas que la philosophie dut empêcher les hommes de se mêler du gouvernement public, lui déclarant qu'il intervenait souvent dans les différens, qui portaient de son temps les Italiens à se faire la guerre les uns aux autres. . . De ses sectateurs, il s'en trouvait qui portaient le surnom de politiques, d'autant qu'ils s'adonnaient principalement à juger des affaires de l'état. Photius, de qui nous apprenons celà, fait une autre distinction, entre ceux qui étaient les plus familiers avec Pythagore, qu'on nommaient Pythagoriciens, les disciples de ceux-là, qui furent nommés Pythagoriens, et les plus éloignés de sa personne, qui suivaient sa doctrine en divers lieux, et se contentaient d'être dits Pythagoristes. Or, je ne doute point que ses amis intimes ne fussent dressés de sa main au maniment des affaires publiques, comme le témoignent bien ces renommés législateurs, Charondas et Zaleucus, qui étaient du nombre, et qui formèrent le droit civil de beaucoup de villes d'Italie et de Sicile, telles que *Crotone*, *Sybaris*, *Catane*, *Agrigentum*, *Locres*, *Rhegio*, *Himere*, *Tauromenium*, et quelques autres. Je tiens encore qu'il n'y avait qu'eux à qui il confia les plus hauts mystères de sa philosophie... Il pensa que c'était assez fait à lui de communiquer sa science à ceux qu'il jugeait dignes de l'entendre, et à qui il recommandait surtout le secret, ne croyant peut-être pas que le peuple fut capable d'en faire son profit. . .

De la vertu des Payens, deuxième éd. 1647, *in*-4°. p. 174 et 175.

. . . Pythagore, le premier législateur de l'amitié, eut tout sujet de se repentir d'avoir trop librement communiqué ses mystères qui furent bientôt revelés, d'où proceda la ruine de sa secte, dès le vivant de son fondateur. Si est-ce que jamais personne ne recommanda tant le silence que lui. Il disait qu'un bœuf lui en avait fait la première leçon; il s'abstenait de manger des poissons, à cause qu'ils l'observent naturellement. Il fut auteur de cette longue taciturnité de cinq ans, dont nous voyons dans Eusebe, qu'un hérétique Basilides, voulut depuis renouveller l'usage; et ce fut le même Pythagore qui donna cet important précepte, de garder aussi soigneusement le dépôt d'un secret, que celui d'un trésor. *Du secret. in*-8°. p. 269 et 270.

LANAUZE. Pythagore traitait fort au long des nombres et de leurs propriétés; mais bien loin de les employer comme des caractères cabalistiques, il ne s'en servait de l'aveu des savans, que comme d'autant d'emblêmes et de comparaisons, pour découvrir des vérités de morale ou de physique. *Mem. acad. inscript.*, t. XIII, *in*-12, p. 67.

LAPHAON, de Métapont.

LARCHER. Pythagore donnait aux nombres et aux figures de géométrie, les noms des Dieux; au 2, celui de Vénus, Dioné, Machaia, Cytherée, surnoms de cette déesse. Le carré lui était consacré... elle était représentée à Athènes par une pierre quadrangulaire. Le nombre 5 s'appelait Vénus, Cytherée, Gamelia, Androgynia; parce que, disent les Pythagoriciens, les nombres mâles et femelles sont tissus ensemble. On le nomme aussi par la même raison, Nuptial... Le 5 est appelé mariage, parce qu'il est composé du mâle et de la femelle. Selon Plutarque, le nombre cinq est nommé mariage, à cause de la ressemblance du nombre pair avec la femelle, et du nombre impair avec le mâle.

Mém. sur Vénus, p. 272 et 273.

LARREY, l'auteur de l'*histoire des sept Sages*.

Pythagore pénétra pour le moins aussi avant qu'aucun d'eux, dans

les secrets de la nature, dans la connaissance de ce que la métaphysique, la géométrie et les mathématiques ont de plus abstrait, et de ce qu'il y a dans la politique et dans la morale, de plus sage et de plus épuré. Il avait un génie élevé, et capable des connaissances les plus nobles, mais il l'avait encore cultivé par l'étude et par de longs voyages en Égypte, en Phénicie, en Chaldée, en Italie, en Grèce, et dans tous les lieux où les arts et les sciences fleurissaient. Deux fameux auteurs grecs parlent différemment des ouvrages de ce grand homme. Le premier, qui est Plutarque, nie, avec beaucoup d'autres, que Pythagore ait jamais écrit; mais ils disent qu'on avait recueilli ce qu'il avait enseigné de vive voix. L'autre, Diogène Laërce, rapporte un grand nombre de traités de sa composition.

Voyez p. 87, 1713. *Journal littéraire, à la Haye.*

Égaux peut-être dans la pureté de leur morale, et dans la beauté de leurs sentimens; mais le premier (Pythagore) surpassant l'autre (Socrate) par la sublimité, et par la pénétration de son génie.

... Il enseigna, ou plutôt il gouverna 20 ans la Grande-Grèce...

Histoire des sept Sages, t. II, p. 418.

LANGLÈS. Les premiers pères de l'église étaient Pythagoriciens.

Disc. prélim., fables et contes Indiens.

LECLERC (Jean). Voyez sa *bibliothèque choisie*, 1706, t. X, p. 79 à 210.

LEFRANC DE POMPIGNAN traduisit en vers français les fameux vers dorés de l'école de Pythagore...

« Cet excellent morceau de poësie méritait de passer dans notre langue. La morale en est sublime, et les vers parfaitement beaux ».

Préface de LEFRANC, *sur les vers dorés des Pythagoriciens.*

LEGENDRE (G. C.). On prétend que le nom de *Pythagore* lui fut donné, parce qu'il avait le talent de persuader.

N. B. Il faudrait écrire *Pithagore*, si l'on entendait par ce nom, *celui qui persuade la multitude.*

Traité de l'opinion, t. I, p. 470.

L'histoire a publié que Pythagore avait été nourri par le suc distillant d'un peuplier. T. II, p. 102.

LEIBNITIUS. *Historia philosophiae platonicae, velut continuatio quaedam forct historiae philosophiae Pythagoricae. Nam Pythagorae primaria dogmata Plato renovavit et illustravit.*

LEIBNITII, *opera*, t. V, *in*-4°., p. 170.

Maxima apud me Pythagorae existimatio est, et parum abest, quin ceteris veteribus philosophis potiorem credam....

Idem, cod. volumine, p. 370.

LEIBNITZ, qui compose avec ses monades tous les êtres materiels et tous les êtres intelligens, est un vrai Pythagoricien.

DELILE DE SALM, *philosophie de la nature.*

LENOBLE, baron de Saint-Georges. Pythagore, au retour d'Égypte, se retira à Crotone, dont les habitans se soumirent à son gouvernement.

URANIE, ou *les tableaux des philosophes*, *in*-12, 1694.

LEON, Métapontain; sans doute celui qui prit des leçons de *Neoclide*, et qui devint géomètre célèbre. Il rédigea des élémens pour cette science.

N. B. Il ne faut pas le confondre avec *Léon*, tyran des Phliasiens, dont il est question dans la vie et les *voyages* de Pythagore.

LEOCRITE, de Carthage.

LEOCYDES, de Métapont.

LEODAMAS, insulaire de Thase, dans la mer Ægée.

LEONTÉE, de Tarente.

LEOPHRON, Crotoniate.
LEPTINE, Syracusain.
LEUCIPPE. Jamblique prétend qu'il prit des leçons de la bouche de Pythagore. Laërte le rend postérieur au philosophe, de cinq ou six âges d'homme.
LINUS. Ce nom, célèbre déjà bien avant Pythagore, le fut encore après, à cause de plusieurs poëmes pythagoriques qu'on en décora.
LIPSIUS (J.). *Pythagoras. O magnus et ingenii judicii que præstans vir! . . . à peregrinationibus suis, in Italiam rediit, et quæ didicerat cæpit docere, incedit Græciam, (ait Cicero).*

Instituta *observa, quia*, rempublicam ipse et adseclæ ejus vel maximè curarunt, imo et rexerunt: *veri philosophi, nec adumbram aut otium, sed rem et actionem facti. In tantâ autem excellentiâ doctrinæ, modestia mirifica fuit.*

Auditor; *miratum me debeo dicere, te sic animo diffundi in ejus viri laudes.*

Lipsius: *prorsus ex animo, et judicio tamen. Multi mihi et boni suffrangantur. Ut Cicero* Pythagoras prastanti sapientiâ, locupletissimus auctor.

Heu! bonatam parum vivacia aut firma esse! atquin iterum repeto, non aliam sectam vel auctores (nec stoïcos excipio) videri mihi magis ad prudentiam et sapientiam ivisse.

Manuductio ad stoïcam philosophiam. Lib. 1, diss. VI.

Passage cité par Juste Lipse.

... Pythagoras, *quum in Italiam venisset, exornavit Greamæciam quæ magna dicta est, et privatim et* publice, *præstantissimis et* institutis *et artibus. Cicero. Tuscul.*

Pythagoras, *tenuit magnam illam Græciam cum honore et disciplinâ, tum etiam* autoritate. *Idem. eod. loco.*

LIPSIUS (J.). *Ejus* (Pythag.) *sententiarum frusta gemmas habent. Manud. ad philosophiam.* III.

LITHAGUE.
LONGIN. Eusebe l'inscrit au répertoire des Pythagoriciens.
LOYD, évêque de Coventry et de Lichfield, puis de Worcester. *A chronological account of the life of Pythagoras and of others famous men his sontemporaries, With am Epistle To the R. dr. Bentley about Porphyry's et Jamblichus's lives of Pythagoras.* *Lond.* 1699, *in*-8°. *p.* 76.

LUCIUS, Etrusque, élève de Moderatus. *Voyez Plutarque.*
LYCON, de Tarente. Celui-ci s'attacha à démontrer les erreurs d'Aristote.
LYCON. Il se trouve cité par Aristoclès, le Péripatéticien. Voyez Théodoret, *serm. de SS. Martirib.*
LYCON, d'Iasse. « Pythagore mangeait très-modérement. . . . » Fragment d'un ouvrage de Pythagore, conservé par Athenée. *Jasensis, Pythagoræ vitam memoriæ tradidit. Athen.* deipn. X.

LYRAMNE, de Pont.
LYSIADE, de Catane.
LYSIBE, le Tarentain.
LYSIS, de la même ville. Instituteur d'Epaminondas, il ouvrit une école Pythagorienne à Thèbes, où il expliqua la doctrine de son maître, auquel il fut cher. On lui attribue la composition des *vers dorés*, des *commentaires* sur la philosophie pythagorique, et un *recueil des ouvrages*

et dès lois de Pythagore. Des savans pensent qu'il y a eu deux Pythagoriciens du nom de Lysis.

Voyez les *débats* entre Bentley et Dodwel.

M.

MACKENZIE. Pythagore paraît avoir été le premier qui ait recommandé la tempérance et une modération constante, comme essentielles à la santé.... etc. *Hist. de la santé.*

MACLAUZIN. On assure que Pythagore a enseigné le vrai mouvement des planetes, en établissant que la terre faisait son mouvement diurne d'occident en orient sur son axe, et qu'elle faisait sa révolution en un an autour du soleil. Ses disciples regardèrent les comètes comme des planètes...

Pythagore est l'inventeur de plusieurs autres connaissances qui s'accordent très-bien avec toutes les idées que nous avons aujourd'hui sur le système solaire, et sur celui des étoiles fixes...

Maclauzin ne pense pas si avantageusement de la philosophie d'Aristote. Liv. I, ch. II.

Exposition des découvertes de Newton.

MACROBIUS... *Pythagoras, qui agendi nescius, fuit artifex disserendi; et solas doctrinæ et conscientiæ virtutes secutus est. Somn. Sc.* II, 17.

MAHOMET. *Videtur Mahometes... aliquid ex pythagoricâ disciplinâ accepisse, quâ fretus jussit ut nemo ex suis sectatoribus in disputationem ea quæ jussit unquam tra heret.*

Pythagoras steph. Roderici. Pag. 102 et 103.

MALCHUS. Voyez plus bas *Porphyre.*

MALIAS, Lucanien.

MALINGRE (Cl.). Les Pythagoriciens avaient eux seuls une coutume nouvelle et particulière d'enterrer leurs morts : car après les avoir recouverts de feuilles et rameaux de peuplier, myrthe et aloës, ils les mettaient en sépulture...

Gloire et magnificence des anciens. pag. 240.

MALLEBRANCHE. L'école Pythagorique réclame ce beau génie; il disait que l'homme est une participation de l'être universel (*recherche de la vérité*, t. I.), une portion de la Divinité. *Divinæ particulam aurae.* C'était bien la pensée de Pythagore.

MAMERQUE, ou MAMERCUS. *Plut.* Æmilios *à filio quodam Pythagoræ* Mamerco *dictos fuit, cui consensit Sextus Pompejus* : Æmiliam *gentem, scribens : appellatam dicunt à* Mamerco, *Pythagoræ philosophi filio, cui propter unicum humanitatem cognomen fuit.*

MANÈS. Il emprunta ses principaux dogmes de Pythagore.

Voyez *Manichéisme de Beausobre.* tom. I.

MANICHÉENS (les). Cette secte dérive de l'école pythagorique : car entre les philosophes, ceux qui paraissent avoir parlé le plus clairement des deux principes contraires, ce sont les Pythagoriciens.

« Ils appellent le *bon*, dit Plutarque, un, fini, tranquille, droit, impair, quarré, égal, droit (par opposition à gauche), brillant; et ils nomment le *mauvais*, deux, infiniment agité, courbe, pair, plus long d'un côté que de l'autre, inégal, gauche, tenébreux : ce sont là, selon eux, les principes de toutes choses ».

Voyez *Manichæismus, ante Manichæos* chr. Wolfii, *in*-8°. 1707.

MARC-AURELE, l'empereur, est pythagoricien dans plusieurs endroits du livre de ses pensées; notamment dans celui-ci.

« Il

« Il faut se dire le matin quand on se lève : aujourd'hui j'aurai affaire à un importun, à un ingrat.... » etc.

MARC-AURELE conservait parmi ce qu'il avait de plus précieux, une pierre que Pythagore avait fait mettre sur la porte de son académie, et sur laquelle ce philosophe avait écrit de sa main cette sentence :

« Celui qui ne sait point ce qu'il doit savoir, est un brute parmi les brutes ; et celui qui n'en sait point davantage, n'est qu'un homme parmi les brutes ; mais celui-là est un Dieu parmi les hommes, qui sait tout ce qu'il peut savoir ».

Traduit de *Croniche di Calabri*, à di Girol. Marafioti.

MARCEL... Il suffit pour faire triompher les Druides, de dire qu'on ne peut leur contester la gloire d'avoir été les plus anciens philosophes du monde, puisque le sage Pythagore, qui vivait plus de cinq cents ans avant la naissance de J. C., et dont la philosophie règne encore aujourd'hui dans les pays orientaux, a été leur disciple... etc.

Hist. des Gaules, *in*-12, pag. 44.

MARCILIUS. (Theod.) *Aurea Pythagoreorum Carmina, latinè conversa illustrataque adnotationibus... auctore Theodoro Marcilio.*

Lutetiae. etc., *in*-12, p. 90.

MARCUS. Hérésiarque, dont Théodoret se moque, ce qui était plus facile que de l'imiter. Marcus se vantait d'avoir appris tout ce qu'il savait par le silence, tant recommandé dans l'école de Pythagore.

Lamothe Levayer dit à ce sujet, lettre XX de ses *nouveaux petits traités* :

« On trouve encore aujourd'hui en beaucoup de pays des sectateurs, non-seulement de sa métempsycose, et de son abstinence au manger, mais aussi de cette sorte de silence ».

MARSHAM (*Joh.*). *Urbis* (Croton.) *gloriam auxit Pythagoras qui floruit olymp.* LX. *Pythagoraeorumque multitudo. Can. chr.* XVII.

MARTIN (Dom.). Le premier et le plus célèbre des philosophes qui se rendirent dans les Gaules, est le fameux Pythagore, quoi qu'il eut eu pour maîtres, Thalès, Epimenides, Phérécydes et Bias...

Il y a toute apparence que ce fut l'année qui précéda celle où il se retira en Italie ; celui qui nous apprend cette anecdote si honorable aux Druides, ne s'étend pas autrement sur ce sujet : il dit seulement que Pythagore se fit gloire d'être disciple de nos premiers philosophes. On ne peut guères douter qu'il n'ait perfectionné auprès d'eux ses connaissances, puisqu'il y termina le cours de ses voyages.

Hist. des Gaules. tom. I, *in*-4°., p. 322 et 323.

MARVILLE. Un illustre magistrat, parlant à un jeune homme qui entrait dans le monde, lui dit :

« Souvenez-vous d'y garder pendant sept ans le grand précepte de *Pythagore* ; et au bout de sept ans, renouvelez encore le vœu de vous taire ; ou plutôt, taisez-vous toujours, à moins que vous n'ayez quelque chose à dire qui soit plus utile que votre silence ».

Mélanges. tom. I, p. 361.

MASSIEU. Pythagore, et (surtout) ses disciples, avaient sur l'origine des sermens une pensée fort singulière. Ils croyaient qu'il fallait en chercher la source première dans le sein même de la Divinité ; car comme ils étaient persuadés que les exemplaires de tout ce qui subsiste dans la nature, se trouvent en Dieu, ils disaient que de toute éternité l'être souverain s'étant déterminé volontairement à tirer du néant les créatures, il s'était aussi engagé par un serment volontaire, à les conserver dans un certain ordre, et à les conduire par les règles qu'il avait jugés

les plus convenables. Idée magnifique et sublime!... Or, ils prétendaient que ce serment éternel était le modèle de tous ceux qui avaient été faits dans le temps, et enseignaient que comme l'un était le gardien de la loi de Dieu, les autres, qu'ils regardaient comme des ombres et des images du premier, étaient les garans de la foi des hommes....

(Celles des lois de Pythagore qui correspondent à cette note, renferment le véritable esprit du législateur. L'abbé académicien n'expose ici que les commentaires des disciples spiritualistes d'un maître plus philosophe qu'eux.)

... Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ceux qui faisaient une profession particulière de s'être consacrés à l'étude de la sagesse, n'étaient pas sur ce point (le serment par les choses les plus méprisables et les plus frivoles) plus sages que le commun des hommes. Il faut pourtant en excepter Pythagore. Ce premier auteur de la philosophie ne jurait que par le mystérieux nombre de quatre, qu'il regardait comme le nombre des nombres, et par cette raison, comme le symbole de la Divinité! *par le sacré quaternaire, principe du cours éternel de la nature.*

Ses disciples s'abstenaient de ce serment par respect, et juraient simplement par leur maître, encore se faisaient-ils une religion de ne le point nommer. Car non-seulement ils attestaient une vérité en ces termes : *lui-même l'a dit*; mais ils ajoutaient quelquefois : *la chose est ainsi, j'en jure par lui-même.* Leur intention était de faire entendre par là, que quand un homme enseigne aux autres les vérités les plus excellentes et les plus sublimes, on doit s'honorer jusqu'à jurer par lui; et tout homme qu'il est, le considérer comme une espèce de Dieu sur la terre. La plupart des autres philosophes donnèrent, ou parurent donner dans les extravagances populaires...

Dissertation sur les sermens, par l'abbé MASSIEU. *Mém. acad., inscrip.* tom. I, *in*-4°. et *in*-12., p. 257, 258, 259, 274, et 275.

MASSON. Pythagore était sobre, modeste dans ses habits, détaché des richesses, appliqué à ses devoirs, pret à écouter, lent à parler, grave dans ses discours, ennemi de la licence et du plaisir, grand amateur de la vertu et de l'étude.

Note, p. 24 et 25, tom. I. *Nat. des Dieux*, trad. par le MASSON.

MAUPERTUIS, dans sa cosmologie, est d'accord avec *Pythagore*, quand il dit :

« Auparavant, toutes les espèces formaient une suite d'êtres, qui n'étaient que les parties contiguës d'un tout...

Philosophie de la nat. tom. II, pag. 542, 1. ed.

MEGILLE. Platon en parle.

MEGISTÉE, de Métapont.

MEHEGAN... Pythagore, à qui sa douceur inspira des dogmes moins approuvés par la raison, que justifiés par l'humanité, illustre encore par les progrès qu'il fit dans les mathématiques, et les découvertes dont il éclaira cette science naissante.

Considér. sur les révolutions des arts, pag. 29, *in*-12, 1755.

MEINERS, de Gottingue. Voy. tout le t. II, *hist. des sciences en Grèce.*

MELANIPPE, de Cyrène.

MELISIAS, Métapontain.

MELISSUS, de Samos.

MEMPHIR, danseur philosophe, contemporain d'Athénée.

MEMPHIR. Si l'on en peut croire Athénée sur ce point, un danseur nommé

Memphir, était en même-temps philosophe Pythagoricien, et savait exprimer par les danses la force et l'excellence de la philosophie de Pythagore, plus éloquemment que n'aurait fait un professeur de philosophie. *Recherches sur quelques anciens spectacles*... Paris, 1751, *in*-12.

MENÆCHME, élève d'*Eudoxe*.

MENESTIUS, de Sybaris.

MENO, de Crotone, gendre de Pythagore; Platon en a fait le titre de l'un de ses dialogues.

MERCIER, de l'institut de Paris. Oh! Pythagore! je ne vois ton buste nulle part; mais tes Vers dorés sont dans la mémoire de tous ceux qui pensent. Dans ton école, chacun se repliait sur lui-même, ce qui est la réflexion; et ce n'est qu'ainsi que l'on donne quelque profondeur aux pensées.

MERSENNE... Pythagore, qui disait que Dieu mesme et toute la nature n'estait rien qu'une harmonie, se servait des tons de musique pour modérer les passions de l'ame, et pour tenir encore le corps en bonne disposition, jusques à concilier par ce moyen, le doux sommeil à ses disciples, et leur procurer mesme, si nous en croyons Jamblique, des songes agréables et prophétiques tout ensemble.

Questions harmoniques, pag. 95 et 96.

MÉTAPONTAINS (les). Les habitans de la ville de Métapont adoptèrent la doctrine de Pythagore avec ses lois.

METEMPSYCHI; hérétiques qui, à l'exemple des Pythagoriciens, croyaient à la métempsycose.

METEMPSYCOSITES. Même en Europe, où en plusieurs endroits la religion chrétienne a toujours été maintenue, il ne laisse pas d'y avoir plusieurs *métempsycosites*.

Traité de l'homme, *in*-4°, 1714.

METO, de Paros. Il était du parti d'*Alcimaque* dans Crotone.

METOPE, de Sybaris. Il écrivit dans cette ville un livre *sur la vertu*. Ce lieu n'était guères propre à l'inspirer.

METRODORE, fils de Thyrsis, frère d'Epicharme, et médecin à Cos. « Metrodorus dit que la terre est le vase et la lie de l'eau, et le soleil de l'air ». *Plutarque*, *par* AMIOT.

MILON, le Crotoniate, ou l'athlète si fameux, et qui fut en même-temps disciple de Pythagore.

MIMAS. Il écrivit sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, sur le mensonge et la vérité, sur la sagesse et la vertu.

MIMNOMAQUE, de Léontine.

MIRABEAU. Pythagore prétendait que l'ame était une ombre pourvue de la faculté de se mouvoir en soi-même.

... Pythagore croit l'ame un détachement de l'air.

Er. bib. in-8°., pag. 131.

MNEMARQUE, ou MNESARQUE, fils de Pythagore. Il tint l'école de son père, après *Aristæe*. D'autres prétendent qu'il ne vécût pas assez pour cela.

Le père de Pythagore s'appelait *Mnesarque*.

MNESIAS, de Rhegium.

MODERATUS, de Cadix. Il Pythagorisait avec éclat sous le règne de Néron. Il avait composé onze livres, ou plutôt onze chapitres, sur les principes et les lois de la secte qu'il professait. Il avait beaucoup d'éloquence, et mérita de servir de modèle à Jamblique.

MOERUS, celui-là qui se mit en ôtage pour son ami condamné à mort et absent.

MOLON, l'un des derniers auditeurs de Pythagore.

MONTAIGNE (*Michel*). Je ne prens guère beste en vie, à qui je ne redonne les champs: Pythagoras les achetait des pescheurs et des oiseleurs, pour en faire autant. *Essais*. Liv. II, chap. XI.

D'ailleurs, comme Pythagore, Montaigne était sceptique.

MONTLYARD. Pythagoras, ce personnage fut estimé si divin, qu'on le nomma tel, pour ne parler ordinairement avec moins de vérité que l'Apollon *Pythien* : son autorité servait de *raison* à ses escoliers, et mesme s'ils voulaient asseurer de quelque poinct en leurs disputes, c'estait en disant, *il l'a dit*. Saint-Augustin l'admire et le louë de ce qu'il enseignait la discipline de gouverner l'estat public, à ses escoliers; à la fin de leurs estudes, quand ils estaient desjà doctes, advancez et parfaits.

Notes sur l'âne d'or d'Apulée, trad. par MONTLYARD. pag. 265.

MONTUCLA. Pythagore... fut sous la discipline de Thalès, qui conçut de grandes espérances de la pénétration de son jeune élève...

Guidé par sa savante inquiétude, il pénétra jusqu'au bord du Gange...

Il porta ses lumières en Italie...

Sa réputation de sagesse le rendit législateur de toute cette contrée, et fit de plusieurs de ses disciples, les chefs et les administrateurs des états florissans qui la composaient...

Je ne me forme pas une idée assez abjecte de ce philosophe, pour croire qu'il ne fit que repéter ce qu'il avait appris, sans y rien ajouter.

... On sait que Pythagore avait coutume de voiler ses dogmes sous des emblêmes obscurs, dont le vrai sens était toujours inconnu au vulgaire. Il en usait toujours ainsi à l'égard de ces opinions qui, trop contraires aux préjugés, auraient exposé sa philosophie.

Hist. des mathém. tome. I, *in*-4°.

MOOR (*Henri*), Pythagoricien moderne. Voyez ses *Œuvres philosophiques*, imprimées à Londres, en 1679.

Il fait assez connaître que Pythagore a cru le mouvement de la terre; et qu'en celà, Philolaüs, qui était Pythagoricien, n'en a rien écrit que ce qu'il avait appris de lui par tradition. Tom. II, *de ses œuvres*.

MORALE UNIVERSELLE. Le premier, il prit le nom de *philosophe*, ou *d'ami de la sagesse*, puisa ses connaissances mystérieuses chez les prêtres de l'Égypte, de l'Assyrie, de l'Indostan; nous n'avons de lui que quelques préceptes obscurs, ou plutôt des énigmes, recueillis par ses disciples, dont il serait bien *difficile* de former un ensemble.

N. B. Nous n'aurions point entrepris cette tâche, si l'estimable auteur de la *morale universelle* l'avait jugée *impossible*.

Pag. 2, préface. Amst. 1776, *in*-8°.

MOURGUES. Le pythagorisme est la philosophie et la théologie primitive, qui fait le fond de la doctrine des autres sectes, lesquelles ne sont à l'égard de celle-là, que comme diverses hérésies à l'égard d'une religion, ou comme divers dialectes à l'égard d'une langue originelle. La philosophie était à naître, quand Pythagore naquit... Il ouvrit son école en Italie, et la rapidité avec laquelle sa doctrine passa la mer, et s'étendit de tous côtés, est une preuve éclatante de la supériorité de son génie. Toute la Grèce savante l'a reconnu pour son maître...

Plan theol. du Pythagorisme. tom. I, *in*-8°.

MUNASICHITES, philosophes Turcs, qui forment une secte particulière, et qui adoptent le système de Pythagore.

Munasichite, dérivé de l'arabe *Munasachat*, signifie *métempsycose*.

MYIES (*Posidonius*).

MILANDER (*God.*)... « *Pythagoræ aurea carmina, emendatè excusa : quibus, interpretatio metrica pari versuum numero ex alterâ facie respondet. Autore Godefrido Mylandro Coloniensi...*

Aureliis, 1576, *in*-4°.

...Ut enim mulieres formæ suæ contemplatrices in adverso speculo facilè vident, si eorum quæ ad corporis ornatum requiruntur, aliquid prætermissum sit, aut male comptum, idque addunt, aut corrigunt.

Ita quoque si vobis hæc Pythagoræ carmina proposueritis, ex iis veluti è speculo honestæ vitæ imaginem perspicietis, quam intuentes, et mores vestros recte instituere, et in hominum communitate vitam civiliter colere...

MYLLIAS, le Crotoniate, mari de *Timyque*. Pythagore l'avertit qu'il avait été autrefois *Midas*, sans doute pour le piquer d'honneur. La *metempsycose* du sage de Samos n'était le plus souvent qu'une *métaphore*.

MYS. *Servus fuit Pythagoræ, secundum A. Gellium.*

MYTGIODE, connu par sa fidélité à tenir ses engagemens, malgré la mauvaise réputation de *la foi punique*.

Il était de Carthage.

N.

NABUCHODONOSOR. Ce conte oriental ne peut être que l'ouvrage d'un Pythagoricien métempsycosiste.

NAIGEON. Descartes a fait le procès aux sens; ils avaient été réduits à leur valeur précise, dès le temps de Pythagore....

Descartes, transporté dans l'assemblée des philosophes anciens; Descartes au milieu des Pythagores, des Socrates,... se serait rendu justice à lui-même. Il aurait été saisi de vénération pour ces docteurs du genre humain; il aurait été étonné de leur pénétration..... etc.

Encyclopédie méthodique, in-4°., *Philosophie Ancienne.*

Je sais que le crédule et superstitieux Dacier a prétendu que Pythagore avait puisé dans les livres des Hébreux plusieurs belles maximes de morale; mais je sais aussi qu'en cela, Dacier a dit une grande sottise. *Encycl. méthod. Art. Toland.* p. 674, *in*-4°.

NASTAS, Caulonien.

NAUDÉ (G.), bibliothécaire à Paris..... Nay pour des choses plus grandes et relevées que le commun des hommes.... Pythagore donna des lois aux habitans de Crotone.

Apologie des grands Personnages, X.

NAUSIPHANES, l'un des maîtres d'Epicure. DURONDEL.

NAUSITHÉE, d'Athènes.

NAUSITHE, Tyrrhénien. Voyez ci-dessus EUBULUS.

NAZARÉENS. L'usage de ne se jamais passer le rasoir sur la tête, qui faisait partie de la consécration des *Nazaréens*, fut pris dans les *lois* domestiques de *Pythagore*.

NEANDER (Michel), Soraviensis. *Pythagoræ symbola ecquid sunt aliud, quàm breves et ænigmaticæ sententiæ, de morum informatione scriptæ, veluti igniculi quidam vetustæ sapientiæ : quæ in pervestiganda veritate multo fuit perspicacior, quàm posteriores philosophi extitere. His enim tam brevibus dictis per involucrum quoddam eadem innuere contendebant, quæ philosophiæ principes tot voluminibus tradiderunt.....*

Pythagoras..... Crotone, hujus loci cives optimis præceptis.... ex-

citavit, Cæterùm quibus legibus rexerit pluribus exposuerunt Laërtius, Suidas.... etc,..... et quis veterum Pythagoræ non meminit?.... Inter eos autores qui veteri consuetudine brevibus dictis immensam sapientiam sunt complexi, non postremum locum occupat Pythegoras, autor et sapientissimus et vetustissimus...

..... Denuo Crotone consedit, ibique apertâ scholâ et juventutem et ejus loci cives optimis præceptis ad studium honestatis, probitatis ac frugalitatis, aliarumque virtutum excitavit.....

Epistolà nuncup. libri aurei, in-4°.

NEARQUE, Tarentain.

Plutarque nous apprend que Caton le censeur, alors fort jeune, se trouvait logé chez ce philosophe pythagorique, quand Tarente fut prise par G. Fabius Maximus, l'an 208 avant l'ère commune. Caton goûta beaucoup les leçons de Néarque, et les mit en pratique. Néarque en fit presqu'un Pythagoricien.

Cicéron en parle aussi dans son traité *de Senectute.*

NEOCLIDE, voyez Cid. *Léon.*

NÉOCRITE, Athénien.

NEWTON, qui dit que Dieu est tout œil, tout bras, tout oreille, tout cerveau et tout entendement, est un vrai Pythagoricien.

DELILLE DE SALM. *Philosophie de la Nature.*

NICOCLES. *Plutarchus scribit Pythagoram philosophum vivum fuisse Ciloniis exustum.*

Laërtius ait hoc factum fi isse in Nicoclis *Crotoniatæ domo à quodam quem in disciplinam admittere noluisset.*

Officiòra *Textoris*, tome I, *in*-8°.

NICOMAQUE, Pythagoricien postérieur à Philostrate, et auteur, comme celui-ci, d'une vie d'Apollonius de Thyane.

NICOMAQUE, de Gerosa, ville de Célésyrie, contemporain de Caracalla. Il ferme la seconde ère de la philosophie pythagorique.

NICOMACHUS, *Gerasinus. Cum ante Pythagoram omnes promiscue dicerentur* sapientes *communi nomine, etiam architecti et coriarii, et gubernatores, et quicunque denique scirent artem aliquam, aut populare opificium, Pythagoras omnibus his id nomen negavit.*

Lib. I. *Arithmet.*

Apulée traduisit son Traité d'*Arithmétique sacrée*, en deux livres.

Circa Julii aetatem doctrinas pythagoricas in lucem iterum protrahere summo studio adnisus est. Schefferus.

NIGER (St.). *Commentarioli Stephani* nigri *in aurea carmina Pythagoræ. Parisiis*, 1582, pages 40, *in*-8°.

NIGIDIUS (P.), *le potier de terre.* Eusèbe le qualifie de Pythagoricien et de mage.

NIGIDIUS (P.) *Figulus.* Après Varron, le plus savant des Romains, ce Pythagoricien se mêla du gouvernement, fut sénateur, servit Cicéron contre Catilina, et s'attacha au parti de Pompée, de préférence à celui de César; ce qui le fit envoyer en exil, où il mourut l'an 45 avant l'ère chrétienne. Il composa plusieurs ouvrages; *de animalibus, de extis, de vento.* Pline et Aulugelle le citent. Macrobe lui attribue un livre *de diis*, des traités de médecine; un entr'autres sur *les remèdes de l'amour.* Jan Rutgersius cite encore quatre livres *de hominum naturalibus.* Voyez *Var. lect.*, III.

NUMA *Pompilius*, roi de Rome, pythagorisa si bien avant Pythagore, qu'on se permit un anachronisme, pour le faire entrer dans l'école pythagorique.

NUMENIUS, de la ville d'Apamée, en Syrie : il professa tout-à-la-fois les deux doctrines de Pythagore et de Platon. Selon lui, ce dernier était le Moyse des Grecs.

Quid est Plato, nisi Moyses atticissans? Clement. Alex. Strom. 1.

Numenius composa plusieurs ouvrages.

O.

OCELLUS, Lucanien, l'auteur du célèbre traité *de Mundo*. Il avait aussi composé un ouvrage *de lege*, qui est à regretter. Originaire de la ville de Troyes, ses ancêtres dataient du roi Laomédon, TIT-LIV. 18, *Sallust*, Hist. III.

Ocellus écrivit ce livre savant et philosophique, non en grec vulgaire, mais en dorien, comme le sont tous les ouvrages des Pythagoriciens, quoique ce traité ne conserve aujourd'hui nul vestige de ce dialecte. Mais anciennement il ne se lisait qu'en dorien.

Voyez *les Citations de Stobée.*

G. HORNIUS, dans son *Histoire de la Philosophie*, appelle *Ocellus, decus Italiæ*, l'honneur de l'Italie.

OCYLUS; c'est le frère d'*Ocellus*.

ODIAS, de Carthage.

ŒCETE. Voyez Plutarque, *des opinions des philosophes*, III. 9.

ŒCETES, Pythagoricien, tient qu'il y a deux terres, ceste-cy, et l'opposite. AMIOT.

ŒNOPIDAS, de Chio, savant géomètre pour le temps, et bon astronome. On lui fait honneur de la période des 59 années; on le dit inventeur de la quadrature de la lunule, etc. Platon et Senèque en parlent.

ŒTTEL (Jott); *Argentoratensis. Observationes ad phychologiam pythagoricam*, 1773, p. 20, *in*-4°. Argentorati.

.....Pythagoras.... Italicae philosophiae parens, in suis scholis, non nudos veritatis speculatores, sed legislatores fingere constituerat. Idem.

OLIVIER (Jean), de Paris, où il mourut en 1758.

Les mœurs les plus douces, le génie le plus vaste..... annoncèrent Pythagore..... Des lumières supérieures et refusées au reste des mortels, l'éclairaient....

Il vint dicter aux habitans de l'Italie des leçons inconnues, et les ramener à eux-mêmes par les préceptes d'une philosophie nouvelle.

La Métempsycose, p. 3, 4 et 5, *in*-12. Amsterd. 1760.

OMEISIUS (*Magnus Daniel*), auteur de *Ethica pythagorica*, Altdorfi, 1693, *in*-8°.

ONATE, de Crotone. Il fit quelques ouvrages. STOBÉE, I. *Eclog.*

OPSIME, de Rhegium.

OPSIS. Athénagore le cite dans son *apologie*, avec Lysis et Philolaüs.

ORESANDER, Lucanien.

ORESTADE, de Métapont.

ORIGENE parlait de Dieu, comme en parlaient les Pythagoriciens.

d'Argens sur JULIEN.

Origene lisait sans cesse les écrits de Numenius, de Longin et des plus habiles Pythagoriciens. PORPHYRE, dans *Eusebe. Hist. eccl.*

Origene embrassa la palingenesie de Pythagore.

Laus asini, p. 125, *in*-4°.

Origene..... Des auteurs soutiennent que c'est de Pythagore même ou de quelqu'un de ses disciples, que les Celtes avaient reçu le dogme de la métempsycose. C'est le sentiment de l'auteur des *philosophu-*

mènes, que l'on attribue communément à Origene. Il dit que Zamolxis, premièrement esclave et ensuite disciple de Pythagore, avait enseigné aux *Druides* les principes de la philosophie pythagoricienne.

Ex discipulis fuere Lysis et Archippus, et Pythagorae, servus Zamolxis, qui etiam Druidas dicitur apud Celtas, pythagoricè philosophari. Orig. Philos. Ap. Gronov. *Thes. Ant. Gr.* X.

ORPHÉE. Les Pythagoriciens naturalisèrent ce personnage antique, et mirent plusieurs de leurs ouvrages à l'abri sous l'égide de ce grand nom.

Les Pythagoriciens sont les auteurs des livres d'Orphée. GROTIUS.

ORPHITES. Espèce de Pythagoriciens dégénérés.

OVIDE. Pourquoi ne pas compter ce poëte au rang des sectateurs de Pythagore, qu'il a si bien traduit?

Pythagoras..... Quae natura negavit
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit. Métam. XV.

P.

PACARD (George, C. D.), Ségusian. Pythagoras, le premier nomma *Monde* l'ordre admirable qui est en l'Univers.

Théologie Naturelle, I. p. 17 *verso*; à la Rochelle, 1579.

Pythagoras a appellé Dieu *μονάτα*, c'est-à-dire unité. *Idem.* 8.

Les philosophes Pythagoriens ne mangeoyent point de chair, et s'abstenoyent du vin, pour éviter pailliardise. III, p. 147, *verso*.

Pythagoras soulait user fort souvent d'allégories. 154, *verso*.

Il me semble qu'il a défiguré la régénération spirituelle, comme le mot *Palingenesia*, duquel usent ses disciples, le démontre. 155. *recto*.

PAÇTION, de Tarente.

PALINGEN, le poëte. On peut ranger au nombre des Pythagoriciens l'auteur de ce vers ingénieux.

Quam multae pecuaes humano in corpore vivunt!
Zod. Vitae.

Oh! sous le masque humain, que de brutes respirent!

PALMIERI (Mathieu). Ce que ce poëte Florentin du XVe. siècle avance dans son poëme de *la Cité de la vie*, ressemble fort à l'opinion qui avait été enseignée par Pythagore (*la Métempsycose*).

PANACMÉE. Aristide Quintilien en fait une mention honorable.

PANCRATE, pythagoricien, scribe de Memphis, instituteur d'*Arignote*. Il vécut 23 ans, retiré dans une grotte. On avait pour lui beaucoup de vénération. Lucien a fait la *charge* de son portrait.

PARMENIDE. L'Éléate se mit au rang des auditeurs de Diochæte.

Il dispute à Pythagore la découverte d'Hespérus et de Lucifer.

PARMENISQUE, Métapontain.

PARON. Aristote le cite. Lib. IV., *Physic.*

PASCHASIUS.

Pythagoram Samium nuper celebrare volebam,
Sed me Pythagoras ipse tacere jubet.
PASCHASII, *icones*, 74.

IMITATION.

Je voudrais rendre mon hommage
A l'illustre Pythagoras;
Mais de Samos j'entends le sage
Me dire: chut! ne parle pas.

PASCHIUS (Georgius), acad. Kiloniensis. *Habitum genus tractandi per symbola proprium quasi et peculiare philosophiae Pythagoricae, ex quâ tanquam fonte paraenetica docendi ratio dimanase creditur.....*

Illi potius aenigmata apologis *simillima quam dogmata vel paraene... ...*

A quibus (symbola Pythagorica), sensu simplici et communi intellectis varii ritus ac superstitiones, hodieque apud nos durantes, videntur traxisse originem.

..... *Ex sectâ italicâ quicquid eximium fere habetur in coeteris, tanquam ex capite fonteque decurrit : hinc Socrates, Plato, peripatetici, stoïci et reliqui omnes optimas, quas proponunt sententias, hauserunt optandumque adeo ut quae supersunt hujus philosophiae passim latentia fragmenta in lucem traherentur ac collecta in unum volumen publicarentur. Ipse quidem sectae conditor Pythagoras, ex insula Samo oriundus qui certum et quod excurrit annos ante Socratem floruit, celebratur à scriptoribus ob singularem modestiam..... Non diximus sine causâ factum eum esse communem magistrum. Nimirum haud secus comparata est ratio Pythagorae inter philosophos, atque homeri inter poëtas. Quemadmodum enim, Galaton pictor Homerum finxit evomentem, reliquos vero poëtas ea, quae ipse evomuisset, haurientes, sic liceret in tabulâ quâdam pari modo adumbrare Pythagoram, ut pote à quo sequentes summi sapientiae Antistites, Plato, Aristoteles caeterique dissimulato magistri nomine tanquam ex scaturiente fonte, doctrinas suas derivarunt....*

Ipse magister (Pythagoras) venustissimae fuit formae, adeo ut illum discipuli opinarentur Apollinem, qui ex Hyperboreis venisset. Pythagorei hoc proprium, ut Maeandris, obscurisque sententiarum involucris tegerent pleraque, utque cum gravitate ac brevitate quadam plurimum sensus sub illis monitis lateret, quo viderentur prohibere vel praecipere alia, et alia revera prohiberent ac praeciperint. Itaque interpretatione diligenti habebant opus sine qua videri poterant anilibus fabellis similia.

Atquè ideo symbola illa peculiari cognomento Pythagorica *appellata.*

Multa ex Pythagoreis Plato de prompsit, id quod vel de bonorum communione constat, de qua Pythagoras longe melius sensit quam pythagorissans Plato : neque enim sancivit philosophus Samius omnium rerum sed eorum quae honeste communes fieri possunt, communionem.

De silentio pythagorico, alii cum Clemente alexandrino autumant voluisse doctorem hunc auditores suos à plebeiis moribus, rebusque vulgaribus avertere....

Sunt inter recentiores qui existimant intellexisse Pythagoram per fabas papillas feminarum, à quorum contactu dehortari voluerit suos.

Introductio in rem litterariam moralem veterum sapientiae antistitum, Kiloni, 1707, *in-4°. Caput* IV, 649....

PATÆTUS, historien de l'école pythagorique. Il disait avoir reçu l'ame d'Esope; il était antérieur à Hermippe. Celui-ci florissait 210 avant l'ère chrétienne V. Plutarque.

PATRICIUS (Fr.), *Senensis. Multi Graecorum de civili societate scripserunt, et in primis Pythagoras Samius à quo Crotoniatae omnesque ferè Italiae populi praecepta Reipublicae acceperunt....*

Tarentini pythagorica quoque praecepta tenuerunt. Praefatio.

Pythagoris, italicae philosophiae princeps, quem Plato penè in omnibus imitatur, à quo etiam disciplinam reip. Crotoniatae didicerunt..... III, *de Instit. Reip.*

PAULIAN. Pythagore, l'un des plus beaux génies que le monde ait encore eu.... était aussi grand astronome que philosophe sublime. Nous lui devons non-seulement la division de l'année en 365 jours et quelques heures, mais encore le fameux système du ciel, connu sous le nom d'Hyppothèse de Copernic. Il comprit le premier que le soleil devait être au centre du monde..... etc.

Dict. Phys., tome III., pages 125 et 126. *in*-4°.

PAUSANIAS. Hippasus fut un de ancêtres de ce grand homme que l'étude de la sagesse a rendu si célèbre, Pythagore. Car ce philosophe naquit de Mnesarque, qui était fils d'Euphron, et petit-fils d'Hippasus.

Voyage de la Grèce, II.

PAUSANIAS, fils d'Anchite, médecin. Empedocle honora ce nom, en le faisant servir de titre à son poëme sur la matière.

PAW. Les annales de l'Indoustan ne font jamais mention de Sésostris : tandis que les Bramines ont conservé dans leurs livres la mémoire de la visite qui leur a été rendue par Pythagore ; et cependant Pythagore n'était pas escorté, ainsi que le Pharaon de l'Egypte, par une multitude de brigands.

Recherches sur les Egyptiens, tome I., page 32.

PEMPELUS. Il a laissé quelques bonnes maximes sur le respect filial. *de Parentibus.*

PERERIUS (Bened.). *Fuit quidem Pythagoras, aetate posterior Thalethe, sed claritate nominis et doctrinae, ac sapientiae fama discipulorumque multitudine atque nobilitate, non prioribus modo philosophis longè praestitit, sed posteriorum etiam summis, vel major, vel par fuit, inferior certe nullo.*

Eo temporis intervallo quo vixit et floruit Pythagoras multa, eaque illustria, et memorabilia contingerunt. Romani exactis regibus potestatem consulum instituerunt. Persae rege Cambyse victam armis aegyptum imperio suo adjecerunt.

Eo tempore apud Graecos propè infans erat philosophia et sapientia..... De rerum naturalium principiis.

PERICTIONE. On cite de lui un *Traité sur les Femmes. De mulieris concinnitate.*

PERILAUS. Ce nom ne devrait pas se trouver ici. Ce disciple de Pythagore fut chassé de l'école italique ; il était de Thurium.

PERNETY (D.), de l'acad. de Berlin.

L'ordre qui règne dans l'Univers est une suite des lois de la nature qui forme, altère, corrompt, forme de nouveau et détruit sans cesse, pour donner successivement l'existence à des êtres ou semblables à ceux qu'elle avait formés, ou différens. Mais cette destruction n'est qu'un changement de manière d'exister, car tous les êtres ont une existence commune avec le tout dont ils sont les parties animées et vivantes, par le même principe qui vivifie la masse entière.

Ce sont ces principes physiques..... que Pythagore a présentés sous le nom de métempsycose, si mal entendue et parconséquent si mal interprétée par les commentateurs, tant anciens que modernes.

On a défini la métempsycose une translation de l'ame d'un être vivant dans le corps d'un autre individu, qui n'était vivant qu'en puissance. On dit que Pythagore puisa le système de la métempsycose, dans les instructions qu'il reçut des prêtres d'Egypte ; mais ni

ceux-ci, ni les académiciens grecs, disciples de Pythagore, n'entendirent, par ce terme, la translation de l'ame intelligente d'un homme dans le corps d'un autre homme, ou d'un animal; mais la translation ou plutôt la transfusion totale ou partielle de l'ame animale ou animante d'un être dans un autre être, que la nature a formé de nouveau, pour lui donner une vie conforme à sa manière d'exister suivant son genre ou son espèce.

Tout se résout en ce dont il est composé, tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde, avant que de paraître sous sa forme individuelle; et retournera dans son temps et à son tour au même point d'où il est sorti pour renaître sous la même forme, ou sous une forme différente....

Ainsi le loup peut être converti en agneau, l'agneau en loup, le foin en bœuf, le bœuf en homme, l'homme en foin par une corruption combinée des principes constituans ..... etc.

Mémoires sur les Enigmes, 1773.

PETIT (Pierre), médecin français. L'abbé Nicaise, dans l'éloge de ce savant, en 1689, annonce parmi ses papiers, un manuscrit intitulé : *de la métempsycose, si elle est contraire à la raison?*

PEYER (Jean Conrad), médecin et membre de l'académie des curieux de la nature, à Leipsick, prit dans cette société savante, le surnom de *Pythagore.*

On a de lui plusieurs ouvrages estimés, entr'autres :

Merycologia : sive, de Ruminantibus et ruminatione commentarius. *Basilae*, in-4°.

PHÆDO, Posidoniate, différent du *Phedon*, ami de Socrate.

PHÆNECLE, de Paros.

PHANTON, Phliasien. Laërte le place dans la onzième génération, depuis Pythagore. Jamblique, au contraire, nous le donne pour un auditeur du philosophe.

PHARISIENS (les), qui vindrent et se fourrèrent en l'église Judaïque au détriment de la doctrine céleste, empruntèrent des *Pythagoriciens* la métempsychose, comme firent depuis en l'église chrétienne les *Manichéens*, ce dit Ruffin en son histoire.

V. 17 des *méditations Historiques* de ph. Camerarius, *tournez en français*, in-4°., 1610.

Ils admettaient la résurrection des morts; mais ce n'était qu'une *résurrection pythagoricienne. Mémoires* d'ARTIGNY, t. I. p. 206.

PHILIN. Voyez Plutarque, le banquet.

PHILOCHORE, auteur d'un livre sur les Héroïnes, ou sur les femmes pythagoriciennes.

Tot fuere mulieres Pythagoricae, dit Menage dans son histoire des femmes philosophes, *ut de iis volumen scripserit philochorus Atheniensis grammaticus.*

PHILODAME, de Locres.

PHILOLAUS, Crotoniate. Ce nom signifiait en grec : *bon et salutaire aux hommes.*

Il passa plusieurs années de sa vie à Heraclée, puis se retira à Métapont. Il est le premier qui publia des commentaires sur les principes de son maître, touchant la science des corps. Platon, dans son voyage d'Italie, acheta trois traités de Philolaüs pour le prix de 400 pièces de monnaies d'or. (Aulugelle marque deux mille deniers, ou mille sept cents cinquante francs). C'était tout l'héritage que Philolaüs avait laissé. Archytas est cité comme son second maître. On assure que ses ouvrages servirent de matériaux à Platon, pour composer son *Timée.*

Philolaüs Pythagoricien, dit de la substance du soleil, que c'est une manière de verre, recevant la réverbération du feu qui est en tout le monde. Plutarque par Amiot. *Opinion des philosophes.* Il disait encore que le milieu de la terre est feu, parce que c'est le foyer. *Idem.*

Philolaüs mourut de chagrin de se voir accusé d'avoir voulu se faire le tyran de sa patrie.

BORDELON, *Théâtre philosophique*, page 403.

PHILON. Est-ce le juif? Celui-ci professa également la doctrine platonique et celle des Pythagoriciens; ces deux philosophies avaient plus d'un point de contact; trad. par P. BELLIER, p. 771, 1612, *in*-8°.

On dit que la compagnie sacrée des Pythagoriciens, entre tant d'autres belles choses, nous enseigne qu'*il ne faut point marcher par des chemins communs*; non afin que nous montions par des détroits et lieux desrompus; car elle n'annonce et n'adresse pas cet enseignement aux pieds: mais elle veut montrer par ce signe qu'il ne faut user de faits et de paroles communes et vulgaires.

PHILONIDE, de Tarente.

PHILOSTRATE, l'auteur de la vie d'*Apollonius* de Thiane, était sectateur du pythagorisme moderne.

On sçait assez que Solon et *Pythagoras* estoient tenus, non pour des jongleurs vains et frivoles, mais pour deux des plus grands et sages hommes qui furent oncques en la Grèce.

Préface de PHILOSTRATE, p. 9.

Pythagore fut contemporain d'Anacréon, selon que met Strabon au liv. XIV., et fut plus estimé de l'Égypte que nul autre des sages de Grèce; ses symboles à la lettre, sonnent une chose et soubs ceste escorce s'en entend une aultre, par de petites en signifiant de plus grandes, ainsi que Plutarque l'escript en la soixante-douze quest.....

On sçait assez qu'en Italie avant l'arrivée de Pythagoras, on ne sçavait que c'estait de philosophie....

Quelques-uns ont estimé que Numa aurait esté Pythagoricien, lequel néanmoins fut plusieurs ans devant Pythagoras; et de là, on le doit réputer tant plus excellent personnage d'avoir cognue la *doctrine* et *sapience de bien establir et administrer un estat* près de deux siècles premier que les Grecs eussent cogneu qu'elle fust née. An II. de l'orateur, Cicéron.

Art. Euphorbe, trad. par Vigenere, page 316, *in*-4°.

Pythagore disait que de guerrier il était devenu philosophe, de voluptueux, homme tempérant. *Heroic. Euph.*

PHINTIAS ou *Pythias*, de Syracuse; connu par un trait d'amitié rare envers *Damon*, pythagoricien comme lui.

PHOTIDES; Laërce, III. 22.

PHRONTIDE, Tarentain.

PHRYCIADAS, Crotoniate.

PHRYNICUS, de Tarente.

PHYTIUS, de Rhegium, dont il fut législateur.

PIC (Jean) de la Mirande, comte de Concorde.

.... Consultons le très-sage Pythagore, sage principalement pour ce qu'il ne s'estima jamais digne du nom de sage.... Il nous commande que nous ne nous asseions sur le muy, c'est-à-dire que par odieuse paresse devenions lasches, nous ne perdions la partie raisonnable, par laquelle l'ame mesure, juge et examine toutes choses, ainçois que par un exercice et règle dialecticienne, nous la dressions et excitions continuellement ..... etc.

Harangue de la dignité de l'Homme, trad. par GUY LEFEVRE de la Boderie, en 1578.

PIERIUS (Jan). Pythagoras l'eut bien (le soleil), en si grande révérence, qu'il a dit être une chose illicite et méchante de pisser contre iceluy, pour autant qu'il l'estimait digne de tout honneur.

Commentaires Hiéroglyphiques, trad. par Gabriel CHAPPUYS.

PILPAÏ. L'auteur du *Naufrage des Iles Flottantes* range ce poëte oriental au nombre des disciples de Pythagore, p. 298, t. second, *in*-12.

PINDARE, le poëte. Clément d'Alexandrie le fait pythagoricien.

PISERRHYDE, Tarentain.

PISICRATE, Tarentain,

PLATON. Notre Platon *pythagorise* souvent, disait Apulée.

Sic sequitur Pythagoram ut possit jure quodam inter discipulos ejus numerari.

Plato tam multa à Pythagora habuit, ut pythagoricus dicit possit.

MENAGIUS.

Il adopta la *métempsycose* de *Pythagore* avec des modifications.

PLINE, le naturaliste. Pythagore de l'île de Samos, fut le premier qui découvrit la nature du soleil, vers la 42 olympiade, c'est-à-dire environ l'an 142 de Rome. *Hist. Nat.*, II, 8.

Pythagore, homme d'un esprit pénétrant, jugea par ses observations qu'il y avait, de la terre à la lune, cent vingt-six mille stades; de celle-ci jusqu'au soleil, le double de distance; et le triple jusqu'aux 12 signes. *Eodem Loco*, II, 21.

PLOTIN. Voyez *Porphyre*. Plotin a expliqué les principes de Pythagore plus clairement que ceux qui l'ont précédé, dit LONGIN, XX.

PLOTINUS; *Pythagoras.... in alia post mortem corpora migrare.* Plotinus *eandem opinionem sequens dicit, eos qui humanam proprietatem servarunt, futuros iterum homines : qui vero sensibus defecerunt, in bruta redituros. Crinit.*, liv. II., page 3.

PLUTARQUE, d'Athènes, Pythagoricien, élève de *Jamblique*.

PLUTARQUE, de Cheronnée, le poligraphe.

Les anciens philosophes pythagoriens par petites choses en signifioient et donnoyent à entendre de bien grandes.

Questions Romaines, LXXII.

Pythagorae decreta priscorum Græcorum leges fuerunt.

De usu Carnium.

Les sciences et opinions de Pythagoras et d'Empedocles estaient les anciennes lois, ordonnances, statuts et jugement des Grecs.

Il se montra partisan de Pythagore en maint endroits de ses œuvres.

Plutarque eut toujours un grand commerce avec les Pythagoriciens. Sam. Squire, *trad. du Traité d'Isis.*

PLUTARQUE, fils de Nestorius, fondateur dans Athènes d'une école de pythagorisme réchauffé, mêlé de chaldaïsme, et habillé à la platonicienne.

Syrianus, Proclus, Marinus et *Isydore* lui succédèrent.

FALCONNET.

Second traité *du Manger-Chair.*

PLUCHE.... Les Orientaux ont très-long-temps conservé la coutume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, et qui récompensent ensuite les efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachaient.

Pythagore, qui avait voyagé parmi les Orientaux, en rapporta cette méthode en Italie. *Hist. du ciel*, t. I., p. 25.

PLOUCQUET (Goderf.), auteur de *de speculationibus Pythagoræ. Tubing*, 1758.

POETES (les). La plupart des poëtes de l'antiquité étaient Pythagoriciens, dit Huet.

POLEMARQUE, de Tarente. On reproche à ce Pythagoricien d'avoir un peu trop aimé le plaisir.

POLEMON, voyez Brukerus, *Hist. philosophiae.*

POLIADE, de Sicyone.

POLUS, de Lucanie. Stobée nous a conservé de lui un fragment sur la justice.

POLYBE (ainsi que *Cicéron* et *Diodore*), parle de Pythagore comme d'un homme dont les Crotoniates demandaient et suivaient les avis dans les circonstances et les affaires les plus importantes.

POLYCTOR, d'Ægée.

POLYMNASTE, de Phlius.

POLYMNIS, père de Simmias, le Thébain. Il donna l'hospitalité à *Lysis*. Consultez Plutarque, *du genie de Socrate*.

PONTICUS, Pythagoricien, connu seulement par son opinion que la terre n'a qu'un mouvement diurne.

POPE. On ne sait pas combien de philosophes on attaque, quand on réfute *Pythagore*.

Pope, presqu'aussi philosophe que Pythagore, ne s'éloigne pas du système de ce dernier, dans son *Essai sur l'Homme*.

Philosophie de la Nature, tome II.

PORPHYRE, l'auteur de la vie de Pythagore, etc.

La table de Pythagore était préférable à celle de Socrate. Celui-ci disait que la faim était le meilleur de tous les assaisonnemens, et Pythagore prétendait que le repas le plus satisfaisant était de ne faire tort à personne, et de ne s'écarter jamais de la justice.... etc.

Selon Porphyre, quand Pythagore vint en Italie, il changea la police d'un grand nombre de villes et y rétablit la liberté....

THOMASSIN, *Méthod. d'Etudier l'hist.* I, 15.

POSSIS, d'Argos. La bonne foi de Mytgiade envers lui, l'a rendu célèbre.

PRAXIDAMANTE. Il ne se trouve au répertoire des Pythagoriciens, que sur la recommandation de Reinesius.

PRIDEAUX. Selon cet historien des Juifs, Pythagore a corrompu le dogme de l'immortalité de l'ame. tome I, page 416.

PROCLUS, de Laodicée. Il laissa quelques écrits sur les mathématiques.

PROCLUS, Métapontain.

PROCLUS, de Constantinople.

PRORUS, de Sicyone. Il donna quelques savans traités.

PROXENE, Posidionate.

PROXENE, de Sybaris.

PTOLEMÉE, de la même ville.

PTOLÉMÉE, *Philadelphe*.

PTOLEMÉE (Claudius), auteur d'un ouvrage sur les harmonies.

PURGATOIRE. Les partisans du purgatoire le sont (sans le savoir, peut-être), de la métempsycose de Pythagore.

PYRRHON, Métapontain.

PYTHAGORE, de Cyzique.

PYTHAGORE, philosophe, fondateur et chef de l'école italique, qui porte son nom.

Il eut pour maîtres, Anaximandre, Bias, Hermodamas, descendant

de Créophyle, ou Léodamas, Epimenide, Phérécyde, Thalès. Pour parens, Mnesarque et Pythaïde. Pour ancêtres, Euphron, et Hippase, prince de Phlius, d'où il fut chassé par les Héraclides. Pour femme, la fille d'Alcée, ou Théano, fille de Brontin, Crotoniate. Pour fils, Telauge, Arimneste, Marmaque, ou Mnesarque. Pour filles, Arignote, Damo, et Theano, mariée à Aristée.

Ceux qui tinrent son école après lui, furent successivement Telauge, son fils, Xenophane, Parmenide, Zenon, d'Elée, Leucippe, Démocrite, Nausiphane, Naucide; enfin Epicure.

D'autres énoncent autrement les successeurs de son école; ils nomment Aristée, son gendre; Mnesarque, son fils; Bulagoras; Tydas, le Crotoniate; Oresandre, le Lucanien; Diocle d'Aspendus, ville de Phamphilie; Architas fut le troisième successeur de Pythagore, Platon, le neuvième; Aristote, le dixième, etc.

PYTHAGORE. Les législateurs civils et religieux ont fait plus de fortune que ce philosophe. Ils firent secte; Pythagore ne fonda qu'une école. C'est que le fanatisme frappe davantage le cerveau des hommes que la raison.

Page 16 de *l'Almanach des Républicains* pour servir à *l'instruction publique*; Paris, 1793, page 148, *in*-12.

Voici ce que nous écrivions il y a une quinzaine d'années, sur Pythagore.

Pays de montagnes peuplé de contrebandiers, les deux Calabres ne sont intéressantes aujourd'hui que par les souvenirs qu'elles rappellent.

La Calabre citérieure s'honore de la naissance d'un saint; la Calabre ultérieure se glorifie du séjour d'un philosophe.

S. François et Pythagore sont en effet deux personnages dignes des pinceaux de l'histoire.

S. François naquit à Paula, la première ville de la Calabre après Cosenza sa capitale. Le plus beau moment de sa vie fut sans doute quand, cédant aux instances réitérées de Louis XI, malade, il voulut bien quitter son hermitage pour se rendre à la cour. Le roi demande au saint homme un miracle pour le rétablissement de sa santé. Le saint homme ne donne au roi que des avis sages, mais tardifs, pour le repos de sa conscience et du peuple français. Alors on vit un spectacle d'autant plus frappant, qu'il est rare, celui d'un despote tremblant aux pieds d'un homme juste, comme un criminel devant son juge...

Zaleucus donna un code à Locres, et voulut, ainsi que Charondas, offrir en sa personne l'exemple de l'obéissance à ses propres lois. On ne doit pas être surpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands législateurs; ils sortaient de la même école, tenue pendant vingt ans à Crotone, par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire ancienne fasse mention.

Cantazaro, capitale de la Calabre ultérieure, le cède pour l'ancienneté à Croto; c'était jadis la célèbre Crotone, ville d'Italie, dont les habitans, connus par leur amour du travail et par la force du corps, qui en est la récompense, vainqueurs dans tous les jeux de la Grèce, se faisaient craindre et respecter en tous lieux. Cette prospérité et cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates, vaincus à leur tour par les Locriens, se laissèrent entamer par le luxe et la mollesse. Dégénérés en tout, ils touchaient à leur ruine et n'attendaient que l'arrivée du premier ambitieux, pour être sa proie.

Elevé à l'ombre des autels par les prêtres de Samos, formé par

ses voyages à Memphis et à Babylone, en Crète et à Sparte, indigné du joug qu'il voit à son retour peser sur sa patrie, Pythagore les quitte pour n'y plus rentrer, passe dans la Grande-Grèce et s'arrête à Crotone. Attiré par la douceur du climat et la bonté du sol de cette ville, il en observe les habitans et entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau d'étoffe blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureuse physionomie, dans l'âge de la force et de la santé, que lui avait conservées la frugalité de son régime, Pythagore, une lyre à la main, se fait suivre des femmes de Crotone dans le temple de Junon. Il y persuade par son éloquence celles que son extérieur imposant et noble, avait attirées déjà; à sa voix toutes les parures de la vanité et de la galanterie impure, tombent et sont déposées aux pieds de la chaste déesse. Assuré d'un sexe qui a tant d'influence sur l'autre, le sage de Samos rassemble les jeunes citoyens dans le sanctuaire d'Apollon, et les fait rougir de leur existence efféminée. Les magistrats ouvrent les yeux sur ce personnage. Mais entraînés eux-mêmes, ils finissent par le placer à côté d'eux sur leur tribunal. Aussitôt par ses soins un temple est bâti aux Muses, symbole de l'harmonie sociale qu'il établissait parmi les Crotoniates.

Rentré dans son école, où il posait les premiers fondemens de la secte italique, Pythagore y enseigne à simplifier et à purger les sacrifices (puisqu'il faut un culte aux hommes en société), et porte ses regards sur toutes les parties de la science humaine, parlant à la tourbe de ses auditeurs par symboles, et s'expliquant sans voiles à ses disciples de choix.

Les bienfaits de la philosophie n'eurent point pour limites les mœurs de la cité, qu'il honorait de son séjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une ville d'Italie.

Tous ceux qui fréquentaient son école, en sortaient après y avoir subi une sorte de métempsycose morale; jusques-là que le serviteur de Pythagore, Zamolxis, de retour en Thrace, sa patrie, en devint le législateur et le dieu.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas beaucoup d'expérience, s'attendent à voir Pythagore comblé de biens et de jours, achever paisiblement sa vie glorieuse et utile, adoré des Crotoniates. Il est douloureux et décourageant d'apprendre que ce grand homme, qui depuis long-temps par modestie avait quitté le nom de *sage* pour celui de *philosophe* (*ami de la sagesse*), eut des envieux et des calomniateurs, lesquels firent un bûcher de sa maison, honorée jusqu'alors comme un temple.

Octogénaire, il est contraint de fuir Crotone, après un séjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ses portes; il trouve de persécuteurs à Tarente, et la mort à Métapont, réfugié dans le temple des Muses, qui lui devaient un miracle.

On a prêté à Pythagore plusieurs bizarreries de conduite et de système, qui ont été copiées depuis avec plus ou moins de succès; sans nous perdre dans la nuit des temps, n'avons-nous pas eu sous les yeux un certain comte de S. Germain, un certain comte Cagliostro et quelques autres encore, qui ont voulu renouveler les prodiges de la métempsycose, de l'apparition des esprits, etc. etc. et ont affecté de parler par symboles, pour piquer au moins la curiosité, ne pouvant inspirer la confiance?

N. B. Pour justifier cette longue citation personnelle, le rédac-

teur

teur des voyages de Pythagore renvoye à la réponse de Bayle, aux questions d'un provincial, ch. 48, *si les auteurs peuvent se citer eux-mêmes*, t. I. p. 447 et *suiv. Jambl.* XXIX.

PYTHAGORE, le jeune, athlète samien, vint en Italie pour prendre des leçons de son illustre compatriote, dont il avait déjà le nom ou le surnom. Il fit tant de progrès, qu'il devint capable dans la suite d'être l'instituteur *d'Empedocle.*

Un auteur italien (*Pignatelli*), dans un ouvrage intitulé : *Quanto piu alletti la bellezza dell'animo che la bellezza del corpo*, Avignone, 1681, *in*-12, ne fait qu'un du Pythagore athlète et de Pythagore le philosophe.

R.

RABBINS (les), pythagoriciens, en cela qu'ils étaient métempsycosistes; ils appelaient la métempsycose la révolution des ames. Selon eux, les ames des hommes passent quelquefois dans le corps des femmes, etc.

RABENERUS ...*Utrobique ergò innocens Pythagoras; ipsi huic viro injuria omnino fieri videtur, ut qui crassum hunc et crudum errorem nunquam erravit, sed sinistrâ discipulorum exceptum, quod ille dextrà tradiderat... Philosophus iste non physicam, sed moralem metempsycosin tradidit... Aut ut à carnium esu abstineret simpliciores ita finxit... Aut symbolicè, ut pleraque; hujus philosophi capienda...*

Ex quibus opinor satis apparet, quàm iniquè Lucianus Agat et multi... Qui innocentis Pythagoræ caput sale satyrico passim perfricant. Amœnitatum Hist. philolog. decades.

Festivum oppidò quod de galatone pictore refert Ælianus, XIII. Illum vomentem Homerum pinxisse, reliquos poëtas vomitum haurientes, quia scilicet, ut paulò verecondiùs poëta loquitur.

...Ab hoc ceu fonte perenni vatum pieriis ora rigentur aquis. *Si verò ad philosophos transferendum foret argumentum imaginis hujus; neminem verius in tabellam retuleris, quam Pythagoram à quo cæteri usque adeo sua hauserunt, ut nec Platonem, nec Aristotelem, summos utique viros puduerit ex Ocello Lucano Pythagorico, dissimulato etiam nomine, multa transcribere.*

Amœnitat. Hist. philol. decades. Rabeneri, 1695, p. 117, *in*-8°.

RAMSAY. Pythagore avait aimé la sagesse dès sa tendre enfance; il marquait dès-lors un génie supérieur, et un goût dominant pour la vérité...

La sublimité de son esprit égalait l'étendue de ses connaissances, et les sentimens de son cœur surpassaient l'une et l'autre; son imagination vive et féconde, ne l'empêchait pas de raisonner avec justesse. *Voyages de Cyrus*, t. V.

RAPIN. A bien dire, l'origine de la philosophie ne se doit prendre qu'au temps de Thalès et de Pythagore, qui commencèrent à en faire une profession ouverte.

Thalès mérita parmi les Grecs le titre de fondateur de la philosophie; Pythagore acquit la même gloire dans l'Italie. Mais on peut dire que dans ce premier siècle, qui se passa depuis Pythagore jusques à Platon, et qui fut le véritable siècle de la naissance de la philosophie, cette science fit un plus grand progrès dans l'Italie que dans la Grèce, parce que les pythagoriciens pénétrèrent bien plus avant dans le détail des choses naturelles. Leur méthode, ou plutôt la qualité de leur esprit y estant peut-estre plus propre.

Il vint s'établir en Italie, dans la ville de Crotone, proche Tarente. Ce séjour lui pleut si fort, qu'il y demeura le reste de sa vie. Il avait l'esprit grand, l'air vénérable; sa gravité lui attirait du respect, et par l'austérité qui lui estait naturelle, il n'eût pas de peine à persuader à ses disciples la frugalité, qu'il leur recommendait sur toutes choses.

Il estait persuadé selon l'opinion des Egyptiens, que c'estait profaner la vérité que de l'exposer toute nue aux yeux du peuple.

Il enseigna le premier les principes de la phisyque, qui est la vraye philosophie naturelle.

Mais ce savant homme estait tellement abysmé dans la méditation, qu'il ne laissa aucune chose par écrit. Les plus célèbres de ses disciples travaillèrent à mettre en ordre et par écrit les préceptes de leur maistre, dont ils composèrent un corps de philosophie.

Comparaison de PLATON et D'ARISTOTE, p. 9 et *suiv.*

La philosophie enseigna à Pythagore l'intégrité des mœurs, et l'austérité de vie qui lui attirèrent tant de sectateurs. p. 4.

Thalès et Pythagore furent, à proprement parler, les deux premiers fondateurs de la philosophie ancienne; l'un dans la Grèce, l'autre dans l'Italie. Il parut dans l'école de Pythagore quelque chose de plus réglé et de plus établi, que dans celle de Thalès et de ses successeurs. Comme on faisait mystère de tout dans la doctrine de Pythagore, la soumission en était le principal caractère. Ce silence si religieux qu'il faisait observer avec tant de rigueur à ses disciples, était un art pour se faire écouter avec plus de respect. La vie de ce philosophe est encore aujourd'hui un grand sujet de controverse, aussi bien que sa doctrine. A la vérité, ce fut un homme d'une profonde capacité, d'une grande pénétration et d'une application infatigable...

Sa morale n'a rien de réglé ce sont de belles maximes sans principes.

Après tout, Pythagore eut un si extraordinaire génie pour la philosophie, que tous les autres philosophes se sont fait honneur de s'attacher à ses sentimens. *Socrate* et *Platon* n'ont presque rien de beau qui ne soit de lui. On trouve même, quand on y regarde de près, que presque dans toutes les autres sectes, il règne quelque chose de l'esprit de Pythagore.

Réflexion sur la philosophie anc. et mod. pag. 6 à 9.

RAWENDY (Ahmeh). Ce turc débita une nouvelle doctrine sur la métempsycose (Tenassoukh), et soutenait que l'ame d'Adam passe de corps en corps. (Vers l'an 758).

REDI, savant de Toscane, fut pythagoricien, puisqu'il soutint d'après Pythagore, l'impossibilité de la génération par la putréfaction.

Pythagore, le premier, fit sentir l'absurdité de ce système.

REGIUS (Loys). Pythagoras Samien a esté tant estimé, que tous les jeunes hommes desiraient estre ses disciples; et les plus anciens aymaient mieux leurs enfans estre en son eschole, qu'entendre à leur mesnage de quoy il fault douter. Car jusques à présent ceux qui se disent estre ses disciples, sont plus estimez taisans, que les autres parlans éloquement.

De la vicissitude des choses, t. IV. p. 34. recto *in-fol.* 1575.

REGNAULT. Pythagore... Il eut assez de modestie pour refuser le nom de sage. Il prit le premier celui de philosophe, et son ambition n'alla pas plus loin...

Ses auditeurs étaient nombreux. Il enseignait le jour; il enseignait

la nuit. Il parlait des mœurs, des loix et de la nature; et l'on assure qu'il écrivit sur ces matières.

Origine anc. de la phyl. nouv. tom. I. pag. 91 et 92.

REMNESTUS, ou *Arimnestu*, fils de Pythagore, selon le témoignage de Porphyre, dédia au temple de Junon une lame d'airain, sur laquelle il avait gravé les principes des sciences cultivées par lui. Ce monument, dit Malchus, avait deux coudées de diamètre, et contenait sept sciences écrites.

RETH (B. de Servières). Je soupçonne que Pythagore introduisit en Grèce l'abaque, servant à faire les calculs arithmétiques, que les Romains adoptèrent, et que dans la suite ils remplacèrent par des jettons.

Dissertation manuscrite sur l'arithmétique instrumentale.

REUCHLIN. Ce premier flambeau qui a chassé les ténèbres de l'ignorance en Allemagne, a destiné le deuxième livre de son *art. cab.* pour expliquer et faire revivre en son pays la philosophie de Pythagore.

NAUDÉ. *Apologie pour les grands personn.* X.

REUCHLINUS. *Non caruit æmulorum livore præstantissima ejus viri virtus, innocentissima vita, egregia doctrina, celebris fama, ut quæ fit nihil non pollutum reliquerunt invidi carptores Tymon, Xenophones, Cratinus, Aristophon, Hermippus et Alii, qui de* Pythagorâ *suis in libris mendacia plurima scripsere.*

T. II. *de Arte Cabal.*

RHEXIBIUS, le Métapontain.

RHODIGINUS (C.)....*Pythagoram illum sapientissimum, ob idque præcipuè tanto dignum nomine quod eo se indignum perpetuo existimarit, multa et præclara reliquisse præcepta legimus, sed symbolicè admodum et opertè...*

Lego in graecorum thesauris, Pythagorae sectatorum quosdam fuisse contemplationi rerum sic omnino addictos, ut inde nuncuparentur σεβασικοὶ, ceu venerabiles quidam, nonnullos autem humanis, ex quo et politici sunt appellati....

RHODIPPE, le Crotoniate.

RICCIO (Ang. M.). *Pythagoras, merito Romanis habitus est omnium ætatum sapientissimus.*

Dissert. Homer. Florent. 1740, *in*-4°. t. III. p. 249.

RITTERSHUSIUS (Cunradus), *professor noricus et J. C.*

Notæ in vitam Pythag. Altorfii, 1610.

RIVIÈRE (Policarpe de la), chartreux... Pythagoras, qu'on nomme par excellence seul esgal à soy-mesme... que d'autres font auditeur des sectateurs du physiologiste Mochus (Mosche), mais que Clément Alexandrin, au livre I de ses *tapisseries*, dit avoir esté disciple de nos Druides Gaulois...

Le mesme, dis-je, qui s'escrioit aux peuples en cette sorte: « Peuples abusez, d'où vous vient cette froide frayeur qui vous fait tant appréhender la mort? A quel propos est-ce que vous craignez l'enfer, que vous redoutez ses cachots, et refuyez les vains supplices du bas monde, qui ne sont que frivoles discours, inventions mensongères...»?

Angelique, excellences de l'ame. Idem, p. 292, 293, *in*-4°. 1626.

ROCHEFORT...Eloigné encore de toutes les subtilités que la philosophie employa dans la suite, Pythagore professa naturellement ce qu'un sens droit et un esprit sain lui avaient inspiré.

Histoire des opinions sur le bonheur, p. 60. *in*-8°.

Pythagore vivait en des temps où les lumières primitives de la raison n'étaient point encore étouffées par les subtilités de la dialectique.

Il n'est pas inutile de remarquer combien les idées des premiers philosophes (Thalès et Pythagore), étaient simples et voisines de la nature, et combien les philosophes postérieurs ont par des rafinemens ridicules embrouillé la matière... *Idem*, p. 54 et 55.

ROMAINS (les). La métempsycose était un des dogmes de la religion romaine. *Dissert.* de COYER.

ROMÉ (*de Lisle*). Vers 580, avant l'ère vulgaire, naissance de Pythagore, inventeur de la théorie de la musique, il applique les figures des cinq corps réguliers de la géométrie, aux quatre élémens et à l'univers : c'était le germe de la cristallographie ; mais ce germe a eu besoin de deux mille ans pour se développer.

Métrologie B. p. 207, 213, 214.

RONDEL (du). Comme on ne pouvait voir ce grand homme (Pythag.), sans songer en même-temps à cette foule de vertus qui l'accompagnaient, on l'en croyait sur sa parole.

Réflexions sur la superstition, p. 52.

ROUCHER. Pythagore fit connaître, et développa le premier aux yeux de la Grèce, la simplicité sublime de ce méchanisme, qui pour entretenir l'ordre que nous admirons dans l'univers, tire la vie du sein même de la mort, et produit un corps de la destruction d'un autre...

Fixé à Crotone, dans la Grande-Grèce, c'est-à-dire, dans l'Italie orientale, il y montra que rien dans l'Univers ne s'anéantit, que ce qu'on appelle la mort n'est qu'un changement de forme ; et s'il ajouta que les ames passent alternativement d'un corps à un autre, n'est-il pas aisé de voir que l'opinion de la métempsycose fut l'ouvrage de la politique, qui voulut arrêter le méchant par la honte?..

Quoiqu'il en soit, cette doctrine publiée en Europe par Pythagore, ne doit pas nous faire regarder ce philosophe avec mépris, comme l'a fait l'auteur des Mémoires secrets de la république des lettres.... Oublions que Pythagore enseigna la métempsycose, comme nous oublions que Neuton commenta l'Apocalypse ; et souvenons-nous que si l'un a découvert le système d'un monde céleste, l'autre à publié le grand principe de la destruction et de la reproduction des êtres.

Note de novembre, *neuvième Chant du Poëme des mois.*

ROUSSEAU (J.-J.). Les règles de l'école pythagoricienne, et les lois de Lycurgue s'expliquent souvent l'une par l'autre. C'est une chose digne de remarque, que J.-J. Rousseau a emprunté de ces deux grandes sources ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus praticable dans son système d'éducation. JOHN GILLIES, *Hist. de la Grèce.*

S.

SABBATHIER. Pythagore et Platon sont les premiers qui ayent travaillé à donner cours à cette opinion (l'ame du monde) et à la développer.

Dictionnaire.

Les anciens ont été si entêtés des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus ; et cet entêtement venait de la doctrine de Pythagore, mal-entendue. Jamais ce philosophe n'a pris les nombres pour des causes, pour des principes ; il les a donnés comme signes.

Dictionn. t. XXI, *in*-8°

SABATIER, *de Castres.* On accourait de toutes les villes pour entendre

Pythagore. Ses leçons avaient non-seulement la morale pour objet, mais encore la science du gouvernement. C'est à son école que Zaleucus, Charondas et plusieurs autres, devinrent d'excellens législateurs : il était consulté de presque toutes les villes libres, et eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Métapont, de Tarente, etc.

Siècles Payen, t. VII, *in*-12.

SAINT-LAMBERT, dans son poëme des *saisons*, IVe. chant, ne s'éloigne pas du système de Pythagore.

Philosophie de la nat., t. II, p. 541, *prem. éd.*

SAVANS (journ. des). Pythagore avait sur l'économie animale les plus grandes connaissances; son régime prescrit pour les amateurs de la sagesse, et pour ceux qui sont curieux de conserver le libre exercice des fonctions de l'ame, sans être interrompus par le trouble des passions, est un chef-d'œuvre; et on a eu tort de le regarder comme le fruit de la superstition. Février 1763.

SAVERIEN. Pythagore faisait consister la sagesse en une tolérance universelle; il donnait le nom de sage à ceux qui sont prêts à tout sacrifier à la vérité, et qui cherchent à être utiles aux autres hommes. Du reste, il laissait, suivant l'expression de Cicéron, la philosophie errante et vagabonde parmi les planètes et les étoiles fixes.

Histoire des philosophes modernes, t. II. *disc. prél.*

SCHEFFERUS (*Joann.*). *Argentoratensis*, l'auteur de l'ouvrage le mieux fait peut-être sur Pythagore.

En voici le titre : *De naturâ et constitutione philosophiæ italicæ seu Pythagoricæ. in*-8°.

SCHURZFLEISCHIUS (*Conr. Sam.*). *Pythagoras, ad posteritatis memoriam insignis, poëtas quasi domesticos testes adducit, et quidem multa carminibus mandavit egregia, atque in isto curriculo æmulos ac imitatores longe plurimos habuit.*

Dissertationes acad. p. 22, *in*-4°., *Vitembergæ*, 1699.

Pythagoras dixit. Felices beatique sunt quibus purus rectique tenax animus contigit. Idem. pag. 281.

SCUTELLIUS (*Nic.*). *Pythagoras totius civilis scientiæ repertor.*

Vita Pythag. pag. 8, *in*-4°.

SCYTHIEN, de Saracène, contrée de l'Arabie. Il vivait au troisième siècle, contemporain de Manichée.

Il tira ses *deux principes* de la philosophie de Pythagore; suivant les actes de la conférence, entre Archelaüs et Manès.

SCYTHINE. Il écrivit sur la physique.

SECUNDUS. Ce philosophe Pythagoricien n'est que trop connu par ce bon mot, ou par cette mauvaise plaisanterie, que nous nous contenterons de rapporter en latin.

Quid est mulier ?... malum necessarium. Antonius melissae serm. CXXII.

SECUNDUS, d'Athènes, maître d'Hérode le sophiste, sous l'empereur Hadrien.

On assure qu'il observa le régime pythagorique à la lettre, et principalement la loi du silence.

On le surnommait *Epiurus*, ou *la cheville de bois*, de l'état de son père.

SELEUCUS, philosophe de Galatie. Il croyait la matière éternelle, incréée, etc. C'est le fond du système de Pythagore. *Pluquet.*

SELINONTIUS, surnommé l'ami de Mœrus.

SENEQUE. *Zaleuci leges Charondaeque laudantur; hi non in foro, nec in consultorum atrio, sed in Pythagorae tacito illo sanctoque secessu*

didicerunt iura quae florenti tunc Siciliae et per Italiam Graeciae Po-xerent. Epist 90.

Voici la traduction naïve de ce passage, par Simon Goulart; on ne l'a pas mieux rendu depuis.

On louë les lois de Zaleucus et de Charondas, lesquelles n'aprindrent pas en un sénat, ni en un parquet de jurisconsultes, ains en ceste coye et saincte solitude de Pythagoras, les statuts qu'ils publièrent et establirent tant en Sicile qu'en une grande partie de l'Italie.

Pag. 453, 2e. *vol. de ses œuvres*, 3e. *ed. à S. Gervais*, 1603, *in*-8°.

Cet homme si raisonnable et si subtil, nous apprend qu'il avait été long-temps attaché à l'opinion de la métempsycose, sans vouloir se nourrir de la chair des animaux...

Dans le doute, dit-il, où l'on est, le plus sûr est toujours de s'abstenir de cette nourriture. Si la métempsycose a lieu, c'est devoir; si elle ne l'a pas, c'est sobriété. MAUPERTUIS, *lettres* VI.

SEXTIUS (J.), disciple de *Sotion*, le Pythagorique, fut à-la-fois Pythagoriste et Stoïcien.

SEXTUS. Nous avons de lui d'excellentes maximes.

SICAS, le Tarentain.

SILIUS, de Crotone.

SIMONIDE. Il fut un des disciples de Pythagore qui commencèrent à mettre leur nom à leurs ouvrages. Avant eux, le maître en avait tout l'honneur.

SIMUS, le Posidoniate.

SMETIUS (*Henricus*), *medicus, philosophus et poëta.*

Latina versio aureorum carminum Pythagorae, Altorfii. 1610.

SMICREAS, de Tarente.

SMITH (G.). Ce régime intérieur de l'eschole pythagorique, ne ressemble pas tout-à-fait à une loge de francs-maçons, quoiqu'en ait dit le capitaine *Georges Smith*, dans son ouvrage intitulé : *The use and abuse of free-masonry.*

Il faut citer le passage; il est curieux : il s'agit de la construction du du temple de Salomon :

« Ce grand événement (dit l'auteur Anglais), date de plus de cinq cents ans avant que Pythagore eut apporté de l'orient son système de véritable instruction maçonique, pour illuminer l'occident ».

SOCRATE. On doit regarder Socrate et Platon, comme les disciples de Pythagore. DACIER, *vie de Pythag.* pag. 104.

S'il faut mesurer la gloire d'un philosophe à la durée de ses dogmes et à l'étendue des lieux où ils ont penétré, rien n'égale celle de Pythagore, puisque la plupart de ses opinions sont encore suivies à la lettre dans la plus grande partie du monde entier. Mais ce n'est pas là ce qui lui fait le plus d'honneur; ce qui est infiniment plus glorieux pour lui, c'est que les deux plus grands génies que la Gréce ait produits, Socrate et Platon, ont suivi sa doctrine et sa manière de l'expliquer, et que ce n'est qu'en marchant sur ses traces, qu'ils ont porté le flambeau de la vérité si loin, et ont approché de si près la véritable sagesse...

Il enseignait cette doctrine (la metempsycose) comme étant hors de doute, et la donnait à ses disciples comme le fondement de sa religion.

Marq. d'Argens, sur Julien, Plato. Phad. 46, *Xenophon.*

Plato, ut ut inhaerebat Pythagorae, sic optimè noverat Socratem; *nec aliunde, quàm ex Pythagoreo illo fonte hausta illa dicere; solitum, et prudentem ac scientem ea loqutum fuisse.*

Eusebius, praepar. evang. XIV. p. 5.

Ideo Socrates Pythagoraeus fuit.

Socrate, disait : « Nous admirons plus aujourd'hui un Pythagoricien, lorsqu'il se taît, que les autres, même les plus éloquens, lorsqu'ils parlent ».

Socrate allait çà et là, enquèrant de quelles raisons usaient Pythagoras pour persuader les hommes.

PLUTARQUE-AMIOT. *Traité de la curiosité.*

SOLAMIR. Pythagore, ce législateur de l'Asie, crut que tout être était sensible dans la nature; et par cette seule proposition, mérita bien du genre humain.

Mœurs et coutumes de Solamir, t. II. p. 365, *in*-12. 1787.

Pythagore, cet homme qui prétendait que tout est sensible dans la nature, inventa la métempsycose, dogme consolant.

Idem. page 386.

SOLINUS. *In samo nihil nobilius quam Pythagoras civis, qui mox offensus fastu tyrannico, relictâ domo patriâ, Brulo consule, qui reges urbe exegit, Italiam advectus est.*

SOPATER, Pythagoricien, élève *d'Iamblique.*

SOPHRON, de Syracuse, poëte Pythagoricien.

SOSISTRATE, de Locres.

SOSTHÈNE, Sicyonien.

SOSTRATE, Sicyonien.

SOTION, d'Alexandrie, contemporain d'Auguste et de Tibère; il professa une doctrine pythagorico-stoïcienne. Senèque le philosophe avoue lui être redevable de son goût pour les principes pythagoriques.

SOUPHIS (les), philosophes Persans. Ils font profession d'une philosophie mystérieuse, que Chardin croit être celle de Pythagore.

SPEUSIPPE, successeur de Platon, dans l'école d'Italie.

SPINOSA. Le fond de sa doctrine est toute pythagorique.

Quand *Spinosa* dit qu'il n'y avait qu'une seule substance qui se modifiait de toutes les manières, qui était corps et esprit, cause et effet, il n'a fait que ressusciter le dogme de Pythagore, et l'étendre... l'ame universelle.

DELILE DE SALM. *Philosophie de la nature.* t. III. prem. éd.

SPINTHARUS, de Tarente. Il fut le père et le maître d'*Aristoxène.*

STANLEY. Pythagore est celui de tous les philosophes qui a eu le plus grand nombre de disciples.

Voyez son *histoire de la philosophie ancienne.*

STENIDAS, de Locres. Il écrivit *de Regno.*

Nous sommes redevables à Stobée d'un beau fragment de ce sage Pythagoricien, touchant les qualités que doit posséder un magistrat.

« Point de magistrat, sans la science de la sagesse. Il faut qu'un magistrat ressemble aux Dieux, qu'il sache tout, et qu'il use avec prudence de ce qu'il sait. Il n'appartient qu'au sage d'être revêtu de la magistrature... etc. ». *Serm.* p. 46.

STENORIDE, de Locres.

STOÏCIENS (les) s'accordent en ce point avec les Epicuriens; ils prétendent tous qu'il faut préférer l'honneste à l'utile; et ils ont suivi en cela la doctrine de *Pythagore* et celle de Socrate, qui ont enseigné qu'il n'y avait *d'utile* que *l'honneste.*

DACIER, *rem. sur Hor.* od. IX. Liv, IV.

J. Scheffer prouve par maints citations, que les Stoïciens ont emprunté beaucoup à Pythagore.

STRASELIUS (*Joan.*). « *Aureorum Pythagorae carminum, quibus ratio*

vitae bene et sapienter instituendae continetur, brevis explanatio, Joanne Straselio, Graecarum literarum quondam apud Parisienses professore regio, auctore. »

Parisiis, apud Andream Wechelum; 1562, *in*-4°. p. 46.

Hi versus Pythagoricae philosophiae summam continentes... digni sunt inquibus morem Pythagoreorum diligenter observemus, et quos manè, antequam ad opera nos conferamus, commemoremus: ac vesperi, priusquam quieti nos tradamus.

... Aurea dicuntur haec carmina, quia praestantissima sunt: quia pulcherrima sunt, quia maximi aestimanda, quia ad vitam bene ac sapienter instituendam, eam habent rationem, quam aurum ad possessiones et facultates comparandas... pag. 11.

SWIFT. Pythagore naquit à Samos, patrie d'Epicure.... La ville de Métapont lui dressa des autels. Ce philosophe aurait dû être mis au nombre des sages de la Grèce, et même au premier rang.

Voyez ses *œuvres*.

SWINBURNE. Les petits états de la Grande-Grèce doivent à Pythagore et à ses disciples une célébrité qu'ils n'auraient jamais obtenue de l'étendue de leurs conquêtes. La cause de leur ruine est peut-être l'oubli des préceptes de ce philosophe, ou en quelque sorte le succès glorieux de ses institutions qui, après avoir élevé ces républiques au plus haut degré de prospérité, enivra et corrompit les citoyens.

Voyages des deux Siciles. §. 36

SYLBURGIUS (*Frid.*). *Pythagorae poëmata gnomica... etc.*

Heidelbergæ. 1697, *in*-8°.

SYLLUS et CLINIAS. Ces deux Pythagoriciens aimèrent mieux payer ce qu'ils ne devaient pas, que de jurer qu'ils ne devaient rien.

SYMICHUS, tyran de Centorupine en Sicile. Pythagore vint à bout de lui persuader de déposer sa couronne.

SYNESIUS, *philosophiæ Pythagoricae egregius alumnus.*

Jac. Windet, M. D. col. Lond. de vitâ functorum statu, p. 42, *in*-4°.

SYRBIUS. (M. Jo. Jacob.). *Philos. in acad. Jenensi.*

Pythagoras intra Sindonem noscendus.... Jenae. Apud. Joan. Bielkium litteris Krebsianis. in-12, p. 96.

Pythagoras, vir in tantum æstimatus olim, in quantum virtus et doctrina valuerunt...

Intra Sindonem, *ubi docebat unice noscendum tantum doctorem existimavi.*

Pythagoras, quem omnis sapientiae culmen cum paucis emensum crediderunt aliqui.

Consideres quod magnam terrarum orbis partem peragraverit discendi caussa...

Prorsus egraegia et praestabilia undique apparent quae ipse de vita humana moribusque formandis ac emendandis praecipit.

Jamblichus, in vitâ Pythag. ch. XXIX, p. 142. *Quaedam pythagoreorum monumenta laudat, quod nihil sit rerum omnium quae unquam hominibus innotuerint, quod non exactissime in scriptis istis traditum sit: in quibus tamen quicquid praeclari contineretur, solius Pythagorae dexteritati tribui voluissent scriptores isti.*

Urgeri salet quod plato sive, jussu hujus, Dion Syracusanus tres Pythagorae libros à Philolao, ad quem hereditatis jure transiisse dicuntur, centum minis paraverit. Haec et similia movere forte me possent ut et ipse in Laërtii Diogenis aliorumque qui Pythagoræ æternitatem chartaceam cordi fuisse contendunt....

Esoterica disciplina intra sindonem docebatur tantum, et certe symbolis, quibus fere apud profanos suosque exotericos *nam* esotericis *clare omnia et sine ænigmatum tradebantur peplis et integumentis, uti, seque ipsos noscitare solebant invicem, non mediocriter obscurarunt placita sua pythagorici.*

Corollaria.... in politicis dogma pythagoreorum de periodis rerum publicarum non plane rejiciendum.

Siphrarum vulgarium inventionem scholæ Pythagoreæ haut inepte boethius videtur tribuisse...

T.

TÆGIUS (Fr.), *medicus Ticini.*

Ce médecin a traduit en prose et librement les Vers dorés de Pythagore en une seule page, qui mérite d'être consultée. Elle est la seconde des sages de la Grèce, en latin, édition *in-folio* de 1516, *in civitate papiæ.*

Cette page est terminée ainsi :

Haec moriens Pythagoras fertur dilecto discipulo tradidisse.

Corpore deposito cum liber ad aethera perges,
Evades hominem : factus Deus aetheris almi.

On trouve cette même page réimprimée dans un recueil philosophique latin et *in-folio* aussi donné à Venise par Alde, à pareille date, p. 86.

TAILLE-PIED (Noël), cordelier. Les conseils de Pythagoras servaient à l'entretènement des républiques.

Républiques des Druïdes et anciens Français. p. 66, *in*-8°., 1585.

Les Pythagoriens prindrent l'exemple sur nos Druïdes de ne rien rédiger par écrit de ce qui concernait leur doctrine, sinon qu'en certains nombres qui leur servaient d'art de mémoire.

Voy. aussi *D. G. Morhofi* Polihistor, *in*-4°. t. I., pages 98 et 99.

TARENTAINS. Les citoyens de Tarente embrassèrent tous le pythagorisme, dit Strabon, dans sa Géographie, livre VI.

TAURUS, philosophe, grand admirateur de Pythagore.

AULUGELLE, XVIII, page 8.

TELAUGES, fils de Pythagore, et qui tint après son père le sceptre de l'école italique. Il fut le maître d'Empedocle d'Agrigente. On lui attribue plusieurs ouvrages.

TELÈS. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits : un entr'autres, est fort remarquable : on y lit. « Le riche a bien plus d'obstacles à vaincre pour être philosophe, que le pauvre ». STOBÉE, *serm.* 93.

Dans un autre passage, il démontre que la volupté n'est pas le bien suprême, 96.

Dans un autre encore, il dit : « Le sage est bien par-tout. Tout lui sied. Riche, il honore les richesses. Pauvre, il donne de la dignité à l'indigence.... etc ».

TELIN (Guillaume), de la ville de Cusset, dans la ci-devant Auvergne.

..... Pythagoras demeura illec long-temps, comme docteur et souverain des autres....

Il disait que quant l'ame se partait d'un corps quant l'homme mourait, elle se boutait dedans le corps d'un autre homme....

Et lui demandèrent aucuns que luy semblait estre franc ? et il répondit :

Celluy qui est serf de honnesteté...., etc.

TEMNONIDE. Lui et Euphranor, entrèrent fort jeunes dans l'école italique.

TEMPLE. Quant à Pythagore, les avocats des modernes ont la bonté de lui faire un peu de quartier, et confessent qu'il a plus d'esprit que les fous parmi lesquels il a vécu dans un siècle et dans un pays rempli d'ignorance. Enfin ils consentent de le laisser passer en qualité de *législateur*; mais ils ne veulent nullement le reconnaître en celle de philosophe..... Il est vrai qu'on avait prié Pythagore de former les institutions de l'état civil de la ville d'Italie où il demeurait, mais il eut le malheur de périr dans une sédition qui se fit dans le gouvernement qu'il avait formé... Il a été estimé dans tous les siècles, le prince des philosophes..... L'on tient qu'il a excellé dans toutes les connaissances naturelles et morales, aussi bien que dans les civiles et dans les mathématiques; c'est de lui que Socrate a tiré ses principes de vertu et de morale.... Jamais la mémoire d'un philosophe n'a été adorée comme la sienne... et il n'y en a jamais eu dont les instructions ayent eu tant de succès à régler la vie des plus excellens hommes.

Page 199 et 200, *des Œuvres Posthumes du chevalier* TEMPLE, Utrecht, 1704, *in*-12.

TERRASSON. Pythagore avait fait mettre sur la porte de son école: *qu'aucun n'entre icy sans être géomètre*, quoiqu'au fond il s'agit plus de morale que de toute autre discipline dans cette école.

Préface, Dissertations sur Homère, LXIX.

Pythagore, vieux philosophe, né dans un temps presque barbare....

Idem, t. II., page 96.

TERRASSON (A.).... Il est de la dernière certitude que tous les premiers auteurs des lois, chez les différens peuples, étaient philosophes. Chaque nation admirant leur sagesse, les priait de lui faire des lois. Pythagore, Dracon, Solon, Lycurgue, et plusieurs autres, ne devinrent législateurs de la Grèce, que parce qu'ils étaient philosophes.

Jurisp. Rom., Préface, p. IV. *in-folio.*

Qu'on remonte jusqu'aux premiers législateurs des différens peuples, on verra que c'étaient des philosophes, et que c'était l'admiration qu'on avait pour leur sagesse, qui engageait chaque nation à les prier de lui donner des lois...

Comme philosophes, ils connaissaient et aimaient la vertu; comme législateurs, ils la faisaient pratiquer aux autres; c'est ainsi que Lycurgue, *Pythagore*, Dracon, Solon, sont devenus les législateurs de la Grèce..... *Hist. de la Jurisprudence Rom.*

TERRASSON. .... Thalès et *Pythagore* avaient eu des liaisons d'amitié avec quelques prêtres Egyptiens; ils s'étaient fait tous deux initier, et Pythagore en particulier.....

Nonobstant tout cela, leur voyage et leurs travaux leur auraient été assez inutiles, si, étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avaient tiré beaucoup de conséquences du peu qu'on leur avait communiqué.

Séthos, II.

THEÆTETE, législateur de Rhegium.

THEAGE, ardent prosélyte de la démocratie, à Tarente. Stobée nous a conservé de lui deux longs fragmens, l'un sur l'ame, l'autre sur la vertu, qui donne une plus haute idée de sa judiciaire, que de son imagination. Il dissèque, avec le scalpel de la raison, les deux sujets qu'il traite. Son maître avait une méthode inverse.

THEAGES, le Pythagoricien, disait: « Il en est des passions, ainsi que

de la musique, où ce n'est pas le retranchement du grave et de l'aigu qui peut former une consonance, mais uniquement l'art de les accorder ».

THEANOR. Ce Pythagoricien fit tout exprès le voyage de Thèbes, en Béotie, pour y recueillir les ossemens de Lysis, et les rapporter en Italie, sans doute à Tarente, patrie de l'illustre mort.

Il faut en lire les détails dans Plutarque.

Ces honneurs funèbres rendus à Lysis, au nom de toute l'école pythagorique, eurent lieu la troisième année de la centième olympiade.

THEOCLE.

THEODORE, le Cyrénéen. Il fut chassé des écoles de Pythagore, pour avoir donné à prix d'argent des leçons de géométrie.

THEODORE, de Sicyone.

THEODORE, autre pythagoricien, élève de *Jamblique*.

THEODOTE, de Tarente. Dans une conspiration contre un tyran, il se coupa la langue avec ses dents, pour se mettre dans l'impuissance de révéler le nom de ses complices.

THEODOTUS. *Arbitratus est*, (Pythag.) *meritò ex omnibus sapientibus, non modò peritissimum, verùm etiam antiquissimum censeri illum, qui primus nomina rebus indidisset.*

ἐκλογαῖς, *folio* 348.

THEOPHILANTROPES (les). Cette nouvelle secte religieuse, fondée à Paris, en l'an V. de la république française, a emprunté aux Pythagoriciens l'examen de conscience, la robe blanche et plusieurs autres pratiques encore. Voyez leur *Rituel*.

THEOPHILE, d'Antioche. Pythagore s'étant donné bien de la peine pour se former une juste idée de la divinité, s'imagina enfin que c'était la nature même. III. *Ad autolicum*.

Il fit en deux mots le résumé de toute la doctrine de Pythagore son maître.

Dieu est la Nature.

Voyez LEBATTEUX, p. 409, *Mem. Acad. Inscript.*, t. 50, *in*-12.

THEOPOMPE. Cet historien représente Pythagore comme un fin politique.

THEORIDE, de Métapont, contemporain d'*Eurite* ou d'*Euryse*.

THEOSEBE, disciple d'*Hiéroclès*.

THERAPEUTES (les). On les a cru descendans des anciens disciples de Pythagore, parce qu'ils gardaient la même abstinence, le même silence, etc....

THESTOR, Posidoniate. Voyez *Thymmide*.

THEUDIUS, auteur d'*Elémens de Géométrie* estimés.

THOMAS (S.) d'Aquin, fort mal habile en Géographie, il met une Samos en Italie, où, dit-il, Pythagore prit naissance. JAUCOURT.

THOMAS (Fr. de S.). Et d'autant que nous cherchons un prince très-bon, qui justement et à bon droit soit digne de ce nom, il est bien de besoin qu'il tienne continuellement, et pratique en temps et lieu ceste vertu de justice. Davantage qu'il soit attentif aux enseignemens enygmatiques du philosophe Pythagoras (*Dict. de Pythagoras pour l'instruction du prince*), comme directement adresser à lui, en cette sorte. Ne passes point le poids, c'est-à-dire ne fais et n'entreprens rien qui ne soit juste. Ne blesses point la couronne, comme s'il disait observes les lois; ne chemines point par la voye publique, qui vaut

autant comme, n'en suis les erreurs de plusieurs: et suivant l'honorable exemple des bons princes, ne violes aucunement les droicts des magistrats, n'exprime ni foule l'autorité des lois: mais renvoyes et remets tout à justice! Page 99. *La forme de régir et gouverner*, *in*-8°., Lyon, 1569.

THOMASSIN (le père). Le plus parfait de tous les gouvernemens est celui où Dieu règne seul sur les hommes, comme il régna sur les Hébreux jusqu'à la promotion de Saül. Le gouvernement qui approcha le plus de celui-là, fut celui de plusieurs villes d'Italie, où des philosophes de la secte de Pythagore, commandaient, et répond à ce qu'Appien a repris dans leur conduite. *Méthode d'étudier les historiens.*

N. B. On remarquera que dans la langue symbolique du sage de Samos et de Crotone, *Dieu* et *le sage* sont synonimes. Cette note n'est pas du père Thomassin.

Il est bon de considérer que la philosophie de Pythagore estait la philosophie des législateurs, et tendait à policer les villes selon les lois de la sagesse.... Car nous avons déjà dit que Pythagore et ses disciples firent changer de face à la plupart des villes d'Italie, y établissant un gouvernement en quelque façon philosophique.

Eod. loco., page 256, *in*-8°.

Ce fut encore une adresse à Pythagore d'alléguer la métempsycose, pour empêcher qu'on ne tuast les animaux et qu'on ne se nourrit de leur chair. Son véritable dessein était de contenir les hommes dans la frugalité ancienne, où ils avaient vécu pendant les premiers siècles, de les accoutumer à se contenter des nourritures les plus faciles et de les éloigner le plus qu'il se pourrait de l'effusion du sang humain, en leur donnant mesme de l'horreur de répandre celui des bestes. Toutes ces raisons, qui étaient au fond fort solides, faisaient néanmoins beaucoup moins d'impression que celle de la transmigration de l'ame de nos ancêtres dans le corps des bestes.

Liv. XV, p. 169 et 170.

THOMPSON, dans le second chant du poëme des *saisons*, ne s'éloigne pas du système de Pythagore.

Philosophie de la nature, t. II, page 540., première édition.

THRASÉE, de Métapont.

THRASYDAME, d'Ægée.

THRASYLLE, philosophe sous Tibère. Il écrivit sur la musique. Il reste de lui un fragment sur le mouvemeut harmonique des globes.....

Les principes de Pythagore étaient la base de toutes les explications de *Thrasylle*. Il croyait que Platon, en copiant cet ancien philosophe, s'était uniquement proposé d'éclaircir les expressions mystérieuses à la faveur desquelles les Pythagoriciens dérobaient leur doctrine à la connaissance du vulgaire: en quoi il a été imité par les philosophes du second et du troisième siècle, qui, sous le nom de Platoniciens, avaient adopté les dogmes de Pythagore.... Partout le pythagorisme se présentait à sa vue. Là, comme dans une source féconde, disait-il, *Démocrite* avait puisé la doctrine qui lui acquit depuis tant de réputation.

SEVIN, *Mémoires de l'acad. inscript.*, t. XIV, *in*-12.

THRASIMEDE, de Métapont.

THYMARIDE, de Paros ou de Tarente. Sa maxime favorite était: « Il faut vouloir ce que veut la nature. » La persécution que lui fit éprouver Denis le tyran, lui donna occasion de développer toute la force de l'amitié qu'il portait à *Thestor*.

Certe pythagoricus fuit minime obscurus. Ludolph. Kuster.

THYMARIS, l'un des plus sages et des plus célèbres disciples de Pythagore, selon Jamblique.

Denis le tyran, fut, par honneur, entérré dans le tombeau de ce philosophe. Voyez P. Petiti medici *miscellanearum observ.* Lib. IV. *in*-8°. 1681.

THYRSUS, père d'Epicharme et de Métrodore.

THYSIUS (Ant.). *Pythagoras.... Homo paucorum verborum et mentis bene sanæ, verus philosophus.*

TIMARATE. De concert avec Zaleucus, il donna des lois aux Locriens.

TIMASIS, de Sybaris.

TIMÉE, le Crotoniate.

TIMÉE, le Locrien, dont Ocellus de Lucanie ne fut que le précurseur.

Platon faisait si grand cas de Timée, qu'ils nous a transmis lui-même ses principes dans un ouvrage *ex professo*, qui porte son nom.

TIMÉE, de Paros.

TIMESIANAX, de Paros.

TIMOLAUS. Il vécut un peu avant Platon.

TIMON. Il appelait Pythagore un fin chasseur d'hommes.

TIMOSTHENES, Ægéen.

TIMON, le Phliasien a escrit ces vers de Pythagoras.

Pythagoramque magnum captantem nominis auram
Venantemque hominum gravibus sermonibus aures.

Pythagoras le subtil enchanteur,
De l'apparence et de gloire amateur,
Qui pour tirer les hommes en ses retz,
Parlait toujours en graves mots dorez.

PLUTARQUE, *Vie de Numa*, trad. par Amiot.

TINDARES, Lacédémonien. Voyez Plutarque, *symp.* VIII. 8.

TITON, *du Tillet.* Pythagore professa la philosophie dans les villes de Crotone, de Métaponte, de Tarente, et dans quelques autres villes voisines, où il était écouté comme un oracle, et où il avait grande part au gouvernement des affaires publiques.

On lui rendit de grands honneurs de son vivant et après sa mort. Les Samnites flattèrent beaucoup la vanité de l'empereur Commode, en faisant aussi honneur à la mémoire de Pythagore : ils firent frapper une médaille où cet empereur était représenté d'un côté et Pythagore de l'autre. Ce philosophe était assis, une main appuyée sur une sphère, qui était soutenue sur un piédestal en forme de colonne.

Essais sur les honneurs accordés aux savans., page 59 et 60.

Voyez la gravure du tome premier.

TOLAND. Pythagore, l'un des plus grands voyageurs du monde, avait conversé avec les mages Chaldéens, les Gymnosophistes Indiens, et surtout avec les prêtres et les prophêtes d'Égypte....

Lettres à Séréna.

TOSCANS. Toutes les choses que les pythagoriques disent et écrivent de paroles, les Thoscans seuls l'observent de faict, et s'en gardent.

PLUTARQUE, *Amiot.*

Les Etrusques (ou Toscans), avaient adopté le procédé de Pythagore, qui cachait les préceptes sous des emblêmes ou des allégories.

LAMPREDY, *de l'acad. de Cortone.*

TOURNEFORT. Des médailles de Samos, la meilleure est celle du fameux Pythagore, qui fera toujours beaucoup d'honneur à cette île, par le rang qu'il a tenu parmi les anciens philosophes; mais certainement il n'y a plus de ses disciples dans Samos; car les Samiens n'aiment ni

le jeûne, ni le silence. La médaille dont nous parlons est un moyen bronze à la tête de Trajan Dèce. Pythagore est au revers, assis devant une colonne qui soutient un globe sur lequel ce philosophe semble vouloir indiquer quelque chose de la main droite. Le même type est dans Fulvius Ursinus ; mais Pythagore appuie sa main gauche sur le globe. On voit aussi de semblables médailles aux têtes de Caracalla, et Détruscilla : la plus belle que j'aie vue est dans le cabinet du roi, frappée au coin de Commode, et représentant au revers Pythagore qui montre avec une baguette une étoile sur le globe céleste ; c'est sans doute l'étoile de Vénus, qu'il avait découverte le premier.

Voyage au Levant, t. I. p. 434, 435. *in*-4°. V. la gravure du t. III.

TRINITAIRES (les), ou partisans de la Trinité, sont des enfans perdus de l'école de Pythagore.

Aristote dit que les pythagoriens ont mis la perfection en trois, au nombre de trois. *De cælo et mundo*, I.

TYARD (Pontus de) Pythagore, avec la plus belle et curieuse diligence qu'on pourrait imaginer, recherchait en toutes choses, autant que leur matière le permettait, la parité simple et la stable éternité. Pythagore, qui semble avoir été envoyé ça bas par la providence divine pour miracle, honneur et enrichissement des esprits humains, n'eut autre chose en plus affecteuse recommandation que d'arracher l'inconstance et la fortune des œuvres de nature, des actions, contemplations, et mesme de la vie des hommes, pour leur assigner un ordre certain, et un fondement non fortuit ou à l'aventure, mais ferme en une certaine et constante raison....

Discours philosophiques, p. 60, *in*-4°. Paris, 1587.

N. B. Le discours d'où ce passage est tiré, est un traité fort savant sur la musique, auquel nous renvoyons pour entendre le système harmonique des anciens.

TYDAS, Crotoniate, qui présida l'école de Pythagore, après *Bulagoras*.

TYRSENE, de Sybaris.

V.

VALERE MAXIME. Pythagore conçut dès les premières années de sa vie, le dessein de ce grand ouvrage de sagesse qu'il nous a laissé.... (*Perfectissimum opus sapientiæ.*) VIII. p. 7. 2.

Métapont vit avec une sainte vénération le bûcher ardent de ce philosophe ; et cette ville est plus connue parce qu'elle a possédé les cendres de Pythagore, que parce qu'elle a elle-même été réduite en cendres. t. II. p. 211 et 212.

Les Crotoniates le prièrent (Pythag.) instamment d'assister de ses conseils leur sénat, composé de mille personnes. Cette puissante république, qui avait tant de fois révéré la maison de Pythagore, en fit après sa mort un temple consacré à Cérès (à Cérès Thémisphore, ou législatrice). Tant que dura la splendeur de cette ville, le souvenir du philosophe fit honorer la déesse, et le culte rendu à la déesse fit révérer le philosophe. t. II. p. 265.

. . . . *Crotonem in Italiam perrexit, ibique leges Italis dedit, atque cum discipulis clarus habitus est. Qui ferme trecenti rempublicam administrabant, adeo ut merito aristocratia, optimorum scilicet dominatus, nominaretur. Variorum*, p. 683. *in*-8°.

Ipse erat Pythagoras, tantum præjudicata opinio poterat, ut etiam sine ratione valeret autoritas. Var. p. 738.

...Crotoniatae, cognitâ Pythagorae sapientiâ et integritate, censuerunt semper ejus consiliis utendum esse in senatu, quod ab illo summo studio contenderunt, ut sibi fieri liceret: quamvis enim senatus eorum numerosus esset, quippe mille hominum, tamen uni tantum Pythagorae. Tribuerunt ut ejus consiliis eorum senatum plurimum sustentari posse viderent, quia inter tot senatores nemo inveniretur qui cum illo in sapientiâ et virtute conferri posse videretur.

Quare post ejus mortem domum Cereri consecrarunt, ut esset in quo dea sub hominis illius memoriâ, et homo sub deae religione coleretur. Hoc autem fecerunt Crotoniatae, quia Pythagoras praedicare consueverat, domum philosophantis esse sacrarium sapientiae et verissimum dei templum. p. 739.

VALGULIO (Charl.), de Brescia, en Italie. Pythagore, en vue d'établir une certitude et une constance invariable dans les sciences et les arts en général, et dans la musique en particulier, essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages et aux rapports infidelles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison.

En musique, ainsi qu'en tout le reste, il faisait profession de n'admettre que le simple, l'uniforme, rejetant tout ce qui portait le caractère du mélange et de la variété. C'est pourquoi il ne recevait d'autres consonnances que celles où régnaient les consonnances les plus simples, d'où néanmoins on ne doit pas conclure qu'il ignorât l'usage qu'on pouvait faire de toutes les autres, dont Ptolémée assigne trois principaux genres: *l'homophonie*, qu'il regarde comme la plus parfaite, la *symphonie et l'emmélie*, qui s'éloignent par degrés de cette perfection. Celles qui s'en écartent encore davantage, telles que les tierces et les sixtes de nos modernes, n'étaient nullement inconnues à Pythagore; mais il n'y avait que le simple et le noble qui fussent de son goût.

Notes sur le *Dialogue* de PLUTARQUE, *touchant la musique.*

VALLENSIS (Joannes), *de vitis philosophorum*, 1511, *in*-8°.

VARRON, a suivi l'opinion de Pythagore, et soutenu que Dieu est l'ame du monde. MAICHIN, *Théologie payenne*, 1657, p. 91, *in*-8°.

VARUS (Alphenus), jurisconsulte romain, du temps de Virgile.

Dans une décision qu'il donna, on ne peut méconnaître le flux perpétuel des corps; dogme qu'il avait adopté et qui avait été enseigné long-temps avant lui par Pythagore...

BOUCHAUD, *acad. inscript. hist.* p. 65. et *suiv.* t. XLII. *in*-4°.

VATINIUS. Celui-ci voulait passer pour pythagoricien, afin de couvrir ses mauvaises mœurs d'un vernis respectable.

VIGÉNERE (Blaise), Bourbonnais. Pythagore, celui sans doute de tous les ethniques qui du commun consentement et adveu de tous, a le plus profond et avec moins d'incertitude, pénétré en secrets de la nature... *Traicté du feu et du sel.* Paris, 1618, p. 1. *in*-4°.

On sçait assez que Solon et Pythagore estaient tenus, non pour des jongleurs vains et frivoles, mais deux des plus grands et sages hommes qui furent oncques en la Grèce.

Annotations sur la préface de PHILOSTRATE.

On sçait assez qu'en Italie, avant l'arrivée de Pythagore, on ne sçavait que c'estait de philosophie. *Annot.*

VIRGILE. Ce poëte se déclare grand partisan de la métempsycose de Pythagore.

VIRGILIUS ...Aurea carmina *Pythag. Hoc poëma dignum visum Vergilio principi latinorum poëtarum, quod imitaretur et tantum non*

verteret : certè unum locum integrum in carmine suo de bono viro *transtulit.*

Non prius in dulcem declines lumina somnum,
Omnia quàm longi reputaveris acta diei. V. vers 40. *Carmin. aur.*

VITRUVE ... Quel bien Milon, Crotoniate, a-t-il fait aux hommes, pour n'avoir jamais esté vaincu ?.. Au lieu que les enseignemens de Pythagore... estans lûs et mis en pratique, font un fruit utile, non-seulement à leurs concitoyens, mais à tous les peuples de quelque nation qu'ils soient, parce que plusieurs estant imbus de ces bonnes doctrines dès leur jeunesse, deviennent capables de régir les villes par de bonnes lois...

Pythagore a inventé la manière de tracer un angle droit sans avoir besoin de l'équerre, dont les artisans se servent, et nous tenons de lui la raison et la méthode que nous avons de faire avec justesse et certitude cette équerre, que les ouvriers ont bien de la peine à fabriquer, de manière qu'elle ne soit point fausse... IX. *praef.*

VITUS (Amerbachius). *Poëmata Pythagorae, cum interpretatione. Lipsiae*, 1702. *in*-8°.

VIVÈS (Jo. Lud.). *Pythagoras plerisque magnae Graeciae civitatibus leges dedit. Opera*, t. I. p. 289. *in-fol.*

VOLATERRANUS (Raph.). *Anthropologia virorum doctorum*, 1603.

VOLTAIRE. Tout se fit à tâtons, jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse et sûreté.

Il fallut que Pythagore, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire un équerre qui fut parfaitement juste. Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, et il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté cinq, fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés quatre et trois; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. *Dictionn. philos. antiquité.*

La secte de Pythagore fut chérie et révérée de tous le monde.

Toutes les lois nous viennent d'Italie. *Idem. justice.*

WALLISIUS. *Pythagoras metempsycos sive, Theses quadragesimales in scholis Oxonii publicis proforma habitae, Wallisio. Lugd. bat.* 1684, *in*-12.

L'auteur soutient le sentiment du philosophe, sur six questions de physique :

1°. Les cieux sont fluides;
2°. La terre se meut sur son centre;
3°. Elle n'est point au centre de l'Univers;
4°. La lune est un pays habitable;
5°. Les rayons du soleil sont un corps;
6°. Le soleil est une flamme.

WEIGEL (Erhard), mathématicien distingué, dont Leibnitz entendit les leçons à Jéna, et pour lequel il eut pendant toute sa vie le plus grand respect.

Il forma une société de pythagoriciens, qui s'assemblaient à certaines époques... Il publia à ce sujet un ouvrage, en 1674.

WINCKELLMANN. Parmi les lois de Pythagore, on en trouve une qui ordonne de se garantir de toute augmentation superflue du volume du corps.

Journal étranger. Janvier, 1756.

Réflexions sur les ouvrages des Grecs, p. 108.

WINDET (Ja.). *Md. col. Lond ...Pythagoras, vir extrà omnem sapientiae aleam positus, ut pote qui in arithmeticâ, geometriâ, astronomiâ, musicâ, morum ac naturae scientiâ omnibus istius aevi palmam praeripuerit.*

De vitâ functorum statu. Londini, 1663, p. 36. *in*-4°.

VULPHGANUS. *Pythagoram Samium, inter philosophos clarissum dici philosophici que cogno menti primum repertorem fuisse, nemo est qui non novit. Cujus chrysacia dogmata omnes sapientiae sectatores celebrant...*

Hieroclis in aurea carmina commentarius. Praef. argentorati' 1511, *in*-4°.

WOTTON (W.). Pythagore alla habiter dans cette partie de l'Italie, qu'on appelle la Grande-Grèce...

Il enjoignait à ses disciples un silence de cinq années. Cet air de mystère avec les symboles et les axiomes enigmatiques dont il enveloppait ses sentences, en imposèrent... parce qu'il y apporta les premières lois pacifiques, et qu'il en fut le premier instituteur; il a été célèbré et exalté comme le maître de la sagesse.

Upon ancient and modern learning. London, 1694. *in*-8°.

X.

XENOCIDE. Métapontain.

XÉNOCRATE, le platonicien, pythagorisait en même-temps. Il emprunta bien des choses au sage de Samos et de Crotone.

Pythagore a cru que cette grande masse de l'Univers estait éternelle; son opinion a été suivie par Métrodorus, par Archyte et par *Xénocrates...* MAICHIN, *Théologie payenne*, p. 310, 311.

XÉNON, de Locres.

XÉNOPHANE, de Colophon. Lisez son portrait *chargé*, dans les *Voyages d'Antenor*, par LANTIER. XXVI. t. I. *in*-8°.

XÉNOPHANTE, de Métapont.

XÉNOPHILE, de Cyzique, familier de Pythagore; d'autres le disent l'un des derniers chefs de l'école italique. Il cessa de vivre à 106 ans, sans avoir jamais été malade.

XÉNOPHILE, de Chalcis, en Thrace, maître d'Aristoxène. Il était de la dixième génération depuis Pythagore; il s'adonna à la musique, et cessa de vivre dans Athènes, sa demeure habituelle, à l'âge de 105 ans et plus, exempt toute sa vie des infirmités humaines. PLINE, t. VII. p. 50. Voy. aussi LUCIEN.

XENTAS, Caulonien.

XUTHUS.

Z.

ZALEUCUS, le Locrien, législateur. V. *proemia legum.*

Il était disciple de Pythagoras, et il ne faut point douter qu'il n'ait eu en vue d'introduire la réformation des mœurs parmi les Locriens, ses compatriotes, comme son maître, Pythagoras, l'avait introduite dans la ville de Crotone. Mais ne vous imaginez pas que les beaux statuts de ces deux législateurs, philosophes ayent été observés long-temps. BAYLE, *Pensées diverses*, t. III. p. 368.

ZAMOLXIS, le Thrace, législateur; ayant suivi Pythagore dans ses voyages, il lui déroba ses lois pour les porter *aux Scytes.*

A. Terrasson, *jurisprud. Rom.* p. 14. *in-fol.*

Pythagore eut pour disciples *Démocete* et ZAMOLXIS. Ce dernier disait que les yeux ne se peuvent guérir sans la tête, ni la tête sans le corps, ni le corps sans l'ame, qui est le principe de tous les maux et de tous les biens.

Œuvres d'Hippocrate, trad. en fr. 1697, *in*-12.

On publie qu'un certain Gête, nommé *Zamolxis*, ayant été esclave de Pythagore, reçut de ce philosophe quelques leçons.

Strabon, t. VII.

ZEHNERUS (J.). *Pythagoram non tantum titulo tenus, verum etiam re ipsâ, hoc est, sapientiæ ac virtutis studio, philosophorum principem fuisse: omnes eruditi citra controversiam uno ore fatentur...*

Discipulos ex ore magistri excepta, literis consignasse, atque ad posteros transmisisse, statuamus. Arbitratus est, meritò ex omnibus sapientibus, non modo peritissimum, verum etiam antiquissimum censeri illum, qui primus nomina rebus indidisset.

Pythag. fragmenta, studio Joach. Zehneri. Lipsiae, in-12.

ZÉNON (élève de *Polémon*), qu'on appelle Eléate, parce qu'il était natif de la ville d'*Eleu*, depuis nommée *Velia*, dans la Lucanie. Ce pythagoricien a reçu de grands éloges, et sa constance pouvait faire honneur à la philosophie la plus austère.

Journ. Trévoux, année 1717, p. 400. V. *Bruckerus*, t. I. p. 1077. *in*-4°.

ZÉNOPHILE, de Calchide, en Thrace. Il tint école de pythagorisme.

Diogène Laët. t. VIII.

ZOPYRE, de Tarente.

ZOROASTRE, l'un des maîtres de Pythagore.

ZUINGLE. Dans son *exposition de la foi*, adressée à François I.er, lui promet qu'il verra en paradis Hercule, Thésée, Antigone, Numa, *Pythagore*, Aristide, les Catons, et d'autres sages du paganisme.

N. B. Ce Catalogue est loin de comprendre tous les pythagoriciens, puisqu'il s'en trouvait plus de deux mille dans la seule ville de Crotone.

Hi Pythagorici, non omnes sed ex omnibus gloriosiores.

Hæc eo tantum fine hactenus adducta sunt ut intelligamus extitisse semper, etiam post dissipatas Pythagoricorum Scholas, qui philosophiae ejus, veluti reliquias non nullas curiose custodirent, seque sectatores ejus disciplinae, licet essent singuli, ac forte in non paucis minime assignerentur veterum Pythagoricorum gravitatem sapientiamque, publice profiterentur. J. SCHEFFER.

LISTE ALPHABETIQUE

DES PYTHAGORICIENNES LES PLUS CONNUES.

N. B. Saint-Clément d'Alexandrie parle avec éloge de la modestie et de la sagesse des femmes Pythagoriciennes.

Pythagoram divinum quemdam hominem adeo esse credebant homines; ut ei uxores et filias erudiendas traderent.

MENAGIUS, *historia mulierum philosopharum.*

On a fait un volume entier sur les femmes Pythagoriciennes (*teste suida*), quoique la secte de Pythagore exigeât de ses disciples un silence de cinq ans, et un profond secret sur bien des mystères.

Le père REGNAULT, *origine anc. de la physique nouv.* p. 92 et 93, tom. II, *in*-12.

Une chose digne de remarque, c'est que les fragmens et les lettres qu'on attribue ordinairement aux Pythagoriciennes, sont mieux écrits et plus conformes au genie de la secte, que tout ce qui nous reste des plus célèbres Pythagoriciens. MEINERS.

A.

ABROTELIE, fille d'Abrotèle de Tarente.
Voyez *Jamblique.* p. 224.

ÆSARA, de la Lucanie, auteur d'un livre *sur la nature de l'homme.* Stobæé nous en a conservé un fragment. *Eclog.* p. 105.

AGRINOTE, de Samos. Quelques biographes l'ont crue fille de Pythagore. Cette femme a écrit.

ARISTOCLEA, prêtresse de Delphes. Pythagore avouait avoir profité beaucoup dans un entretien qu'il eut avec cette femme. Il est des auteurs qui la disent sœur de Pythagore.

B.

BABELYMA, née d'Argos.

BISORRONDE, de Tarente.

BISTALIA, fille de Damon.

BRU (la) de Pythagoras disait que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant et quant la honte, et la reprendre avec sa cotte. MONTAIGNE. *Essais.* l. 20.

BYNDACIS, sœur d'Ocellus, le Lucanien.

BYO, d'Argos.

C.

CALLISTO. Il existe une lettre de *Theano*, adressée à cette femme.

CHILONISSE, la fille de Chilon, éphore de Sparte, et l'un des sept sages de la Grèce.

CHRISTINE, reine de Suède, ayant lu les anciennes vies de Pythagore qui nous restent, et les ayant trouvées peu complettes et en mauvais ordre, elle chargea J. Scheffer de travailler sur cette matière, et de ramasser de toutes parts ce qu'il pourrait trouver touchant la vie et la doctrine de ce philosophe, et de le ranger mieux que les anciens ne

l'avaient fait. Ce savant homme l'entreprit, mais il n'eut pas assez de loisir, pour remplir le plan qu'il s'était formé.

LECLERC, *bibl. ch.* t. X.

Il n'est résulté du travail de J. Scheffer, que le livre latin, connu sous ce titre :

De naturâ et constitutione philosophiae Italicae, seu Pythagoricae, liber singularis. Upsaliæ 1674, *in*-8°. pag. 80.

La reine Christine, dans son cabinet de médailles, en possédait une de première grandeur, représentant Pythagore, et frappée par les Samiens, du temps de l'empereur Commode.

Voyez *Havercamp*, *in-fol.* 1742. p. 144.

CLARATE. Nous avons une épitre de *Melissa* à cette Pythagoricienne.

CLEÆCHMA, sœur d'Autocharide, le Lacédémonien, personnage illustre.

CRATESICLEA, ou CRATISTOLIA, Laconienne, épouse de Cleanor, Lacédémonien.

CROTONE (les citoyennes de); les femmes de Crotone ont été appelées Pythagoriciennes. FÉNÉLON, *vie de Pythagore.*

D.

DACIER.... Je n'ai jamais compris qu'on ait pu s'imaginer honorer Dieu par la saleté; Dieu qui a donné de l'eau, du linge, des huiles, des bains, et qui nous a ordonné de nous parfumer même dans nos jeûnes.

Pythagore me paraît bien sage d'avoir ordonné à ses disciples de s'accoutumer à une manière de vie propre et sans luxe.

39. *rem.* sur le livre XVI, de l'*Iliade.*

DAMO ou DEMO, fille de Pythagore; son père lui confia le dépôt de ses ouvrages; elle est célèbre par le soin qu'elle en eut.

Damo en composa elle-même; on cite son ouvrage sur les allégories d'Homère.

DAMO, fille de Pythagore, encore plus recommandable par sa grande sagesse, que par son profond savoir, avait fait un commentaire fort étendu et fort raisonnable sur l'adresse et la sagesse d'Homère, dans la fabrique du bouclier d'Achille; je voudrais bien que le temps eut épargné cet ouvrage.... Madame DACIER, *remarque sur l'Iliade.*

Filiam ipse erudivit, (Pythagoras) cui commentarios disciplinarum suarum testamento reliquit: quæ quidem perpetuam virginatem servavit, et virgines complures discipulas habuit, quas inprimis pudicitiae castitatisque munera edocuit.

Pag. 108. T. IV. *de institut. repub.* Fr. Patricii, *in*-8°. 1569, Parisiis.

Cette fille de Pythagore fut honorée de toute la confiance de son père. Il l'a rendit dépositaire de tous ses ouvrages, et jamais dépôt ne fut mieux gardé. Elle préféra constamment la pauvreté à tout l'or qu'on lui offrit, pour avoir communication des écrits de Pythagore.

DIOTIME, surnommée *la prophétesse*, était de Mantinée, et Pythagoricienne.

Suivant le témoignage de Socrate, sa vie était consacrée au Dieu de l'harmonie.

Voyez *la dissertation sur cette femme, de Frédéric Schlegel.*

E.

ECHECRATIA, fille d'*Echecratis*, philosophe Pythagoricien, de la ville de Phlius.

EUDOCIA *uxor Palæologi Constantini. Neque experserat philosophiae externae elegantia formae et facundiae suavitate et morum comitate excellebat... altera. Theano Pythagorica ab eruditis appellaretur.*
Niceph. grec. VIII. *hist.* 5.

H.

HELOÏSE, *Mathesin et philosophiam à viro suo edocta, illo solo minor fuit.*
Franç. Ambrosius.
Les savans n'osent affirmer le pythagorisme d'Héloïse; mais elle vénérait beaucoup Pythagore. Dailleurs son système de la métempsycose est cher aux ames sensibles et malheureuses; il est pour elles la source des illusions les plus exquises.

L.

LASTHENIA, de Mantinée, en Arcadie. Cette Pythagoricienne fréquenta l'école de Platon.
LYONNE. Saint-Ambroise rapporte l'histoire de *Lyonne*; cette fille, de la secte des Pythagoriciens, pour ne pas découvrir ses amans, se coupa la langue avec les dents. *De Virgnitate.* IV.
Le père de l'église commet ici un anachronisme, et confond les personnages. Dans la conjuration d'Harmodius et d'Aristogiton, Lænæa, leur maîtresse commune, figure avec avantage pour le même trait.
L'anecdote est attribuée aussi par d'autres savans mieux instruits que Saint-Ambroise, à *Timycha*, Pythagoricienne de Lacédémone, et encore à Theano elle-même, l'épouse de Pythagore.

M.

MARCELINA. Saint- Augustin. (*lib. de Hær.*), parle d'une *Marcelina*, Carpocratienne, qui encensait en même-temps et avec mesme dévotion les images de J.-C., de St.-Paul, d'Homère et de Pythagore.
LAMOTHE LEVAYER. *Dial. d'Oratius tubero.* Voy. p. 382.
Ste.-Irénée dit que *Marcelline* avait une vénération particulière pour l'image de Pythagore. BORDELON, *théâtre philosophique*, pag. 84.
MELISSA, de Samos. Elle n'est connue que par une lettre fort intéressante sur le *costume des honnêtes femmes.*
Dans cette épitre morale, écrite en dorique, notre Pythagoricienne dit que la couleur qui sied le plus à son sexe, est celle de la pudeur.
MUSCA, *Pythagoras habuit filiam, muscam nomine.* SUIDAS.
MYIA. On la croit fille de Pythagore et de Theano, femme de Milon, le Crotoniate. Il nous est parvenu une lettre sous son nom, adressée à Phyllis.
MYIA, fille de Pythagore et de Theano, femme de Milon, le Crotoniate.
C'est elle que les citoyennes de Crotone plaçaient à leur tête, dans les cérémonies publiques. Sa patrie lui rendit les mêmes honneurs qu'à son père; sa maison fut convertie en un temple à Cérès, et la rue où elle demeurait, devint celle des Muses.
Il ne reste de cette Pythagoricienne qu'une lettre adressée à Phyllide, sur le choix d'une bonne nourrice.

N.

NESTHEADUSA, de la Laconie, fille de Nesthiadis.

NICOSTRATE. Theano lui écrivit une lettre très-censée, pour la guerrir de la jalousie.

O.

OCCELLO, Lucanienne, fille d'Ocellus Lucanus.

P.

PANYPERSEBASTA, *filiae Theodori metochitae, imperante Andronico.*

Ad tantam pervenerat prudentiam ut quae à naturâ contigerat illi dicendi facultas non eam duntaxat sed et Pythagoram deceret.

NICEPH. *Gregoras. hist. Rom.* VIII.

PERICTYONE. On la fait auteur de deux ouvrages grecs, l'un sur la sagesse, l'autre sur l'harmonie. Il nous en est parvenu plusieurs fragmens; elle composa aussi un livre intitulé : *de la femme*, où se trouvent les plus beaux préceptes de morale, à en juger par un passage dans Stobæé. LXXVII. On y lit : « Un fils bien né a autant de plaisir à voir son père que le soleil. Son père et sa mère sont ses Dieux et ses astres ».

La mère de Platon s'appelait *Perictione.*

PHILTATE, fille de Théophride, de Crotone, et sœur de Bynthaïs.

PHINTYS, fille de Callicrate. On lit dans Stobæé quelques lignes d'elle.

Elle écrivit sur la *tempéranc: des femmes. De temperantia mulieris.*

Voici quelques passages du long fragment conservé par Stobæé. *Serm.* 72. Ils sont curieux :

« La sagesse d'une femme est d'être femme.

« La vertu d'une épouse consiste à avoir soin de son mari.

« Les devoirs du citoyen sont de s'occuper de la république; ceux de la citoyenne, de s'occuper du ménage ».

Tout ce fragment est précieux; quelques-unes des *lois de Pythagore* s'y retrouvent.

PHYLLIS. Voyez MYIA.

PTOLEMAÏS, la Cyrénéenne. Elle se trouve citée avec éloge dans un ouvrage] de Porphyre.

PYSIRRHONDE, Tarentine.

R.

RHODOPE. L'historiographe des femmes philosophes de l'antiquité, Ménage, soupçonne celle-ci d'avoir été Pythagoricienne. Elle était du moins en commerce de lettres avec Theano, l'épouse de Pythagore.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que notre *Rhodope* n'est pas la même que celle de Naucratis, courtisane trop fameuse, contemporaine d'Esope le Phrygien.

S.

SARA. Un biographe anonyme la donne pour fille à Pythagore.

T.

THEANO, fille de Pythanacte, épouse de Pythagore, mère de Telaugis, Mnesarque, Myia, Damo, et Arignote. D'autres la disent née de Brontinus, citoyen de Crotone. Il nous reste de cette femme recommendable, quelques fragmens, et plusieurs apopthegmes pleins de sens. On assure qu'elle laissa aussi des poësies. Elle était originaire de Crète.

Il y eut plusieurs femmes illustres de ce nom. La célèbre *Theano*, qui tint l'école de Pythagore, et dont il nous reste ces belles lettres à Eubulée, sur l'éducation de ses enfans; à Nicostrate, sur la réserve avec laquelle elle doit supporter les écarts de son mari; et à Callistrate, sur la manière dont elle doit conduire ses femmes domestiques.

Voyez la collection *de Gale*, 1671, *in*-8°.

La deuxième est cette Theano d'Agraule, prêtresse, qui refusa de voter pour la condamnation d'Alcibiade, disant que son ministère était fait pour bénir, et non pour prononcer d'anathême.

PLUTARQUE, pag. 202. t. I. *Ruald...*

Theano, mère de Pausanias, n'a pas été moins estimable.

Athenée, VIII, cite une Theano, *surnommée la petite*, et courtisane de profession. *Villebrune*, trad. d'*Athenée*. *in*-4°.

THEANO, femme philosophe, dont l'esprit et les appas enflammèrent du plus violent amour le sage qui avait resolu les problêmes les plus difficiles de la géométrie, mesuré la voute étherée, et renfermé l'Univers dans une sphère portative.

HERMESIANAX, *poëte élégiaque de Colophon.*

S'il en faut croire Hermesianax, de Colophon, poëte élégiaque, cité par Athenée, *in saniâ obstrinxit Theano Pythagoram.*

Theano un jour en vestant sa robbe, monstra d'adventure une partie du bras, et quelqu'un des assistans qui l'apperçut, se prit à dire : ô le beau bras que voilà! il est vrai, respondit-elle; mais il n'est pas commun.... PLUTARQUE, *par Amyot.*

THEANO, la jeune, fille de la précédente, et que Diogène Laërce appelle : *Sapientiae Pythagoricae filia.* VIII.

THEOCLEA, ou THEMISTOCLEA. *Aristoxenus pleraque moralium decretorum Pythagoram à Themistoclea sorore accepisse tradit.*

Diog. Laert. VIII.

Pour l'exactitude des faits, disons que la parenté de Theoclea et de Pythagore n'est pas encore bien prouvée.

TIMARETE. Elle fut honorée d'une lettre de *Theano.*

TIMYQUE, Laconienne, femme de Myllias, le Crotoniate. Personne, dit-on, ne sut mieux qu'elle garder un secret.

TYRSENE, citoyenne de Sybaris.

V.

VITALIE. Voyez *Bistalie.*

Fin de la Table des Pythagoriciens et du cinquième Volume.

BIBLIOTHEQUE ROYALE